Janvier, 1805 — Nivose, An XIII.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut National de France, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc., etc.

MUSEUM OF NATURAL HISTORY

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port:

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbier du Boccage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

NAVIGATION INTÉRIEURE.

Histoire du Canal du Midi, par le général d'artillerie *Andréossi*. 1

TOPOGRAPHIE.

Lettre à M. Millin, sur un ouvrage relatif à *la Fontaine de Vaucluse*. 15

ARCHÆOLOGIE.

Dissertations sur la Toilette des anciennes Romaines, traduites de l'allemand de M. *Bœttiger*. 5e. dissertation. 20

BIOGRAPHIE.

Notice sur la vie et les ouvrages d'*Ulric de Hutten*. 49

ANTIQUITÉS BOTANIQUES.

Mémoire *ou* Dissertation sur les espèces de Frênes connus des Anciens, par A. *Dureau de la Malle*, fils. 100

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Verosimilia de Judæis Palæstinensibus, Jesu atque etiam Apostolis non Aramæa dialecto solo, sed Græca quoque aramaizante locutis. Particula prima. 125

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles de Londres. 148
— de Hollande. 150
— d'Altona. 151
— de Hambourg. *Ibid.*
— de Bamberg. 152
— de Leipsick. *Ibid.*
— de Gotha. 154
— de Weimar. *Ibid.*
— de Dresde. 155
Nouvelles d'Anspach. 15[illegible]
— de Tubingen. 15[illegible]
— de Gœttingue. *Ibid.*
— d'Inspruck. 15[illegible]
— de Manheim. 15[illegible]
— d'Autriche. *Ibid.*
— de Hongrie. 16[illegible]
— de Berlin. 161
— de Potsdam. 162
— de Halle. *Ibid.*
— de Varsovie. 16[illegible]
— de Stockholm. *Ibid.*
— d'Upsal. 168
— de Dannemarck. *Ibid.*
— de Copenhague. 17[illegible]
— de Kiel. 171
— de Russie. *Ibid.*
— de Wilna. 172
— de Moscow. 173
— de Pétersbourg. 174
— de Rome. 177
— de Venise. 178
— de Naples. *Ibid.*
— d'Espagne. 179
— du Portugal. 180
— de l'Amérique septentrionale. *Ib.*
— de Bombay. 181
— de France. *Ibid.*
— de Paris. 186

LIVRES DIVERS.

Sciences physiques.

Journal de Physique, Chymie et d'Histoire naturelle. Vendém. an XIII. 195

Mathématiques.

Différens fragmens d'Analyse combinatoire et de Calcul de dérivation, rassemblés et publiés par le professeur C. F. *Hindenburg*. (en allemand.). 196

Galvanisme.

X^e., XIe. et XIIe. cahiers du Journal du Galvanisme, de Vaccine, etc.; par une société de Physiciens, de Chymistes et de Médecins. 198

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

TOME I.

S. 1000.

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Étranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions et d'éditions en langues anciennes et modernes.

Les Livres nouveaux sont annoncés, dans ce Journal, aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît le premier de chaque mois.

Il faut affranchir les Lettres et les Envois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'INSTITUT NATIONAL de France, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothéque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des sciences de Goettingue, de celles des Curieux de la Nature, à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linéenne de Londres; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomatique, galvanique, de statistique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris, de l'Athénée de Lyon; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, etc., etc.

TOME I.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.

1805.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

PRÉFACE.

Ce Journal, qui compte aujourd'hui neuf années d'existence, a commencé à paroître dans un temps où les sciences et les lettres étoient absolument privées des moyens de correspondance et de communication qui leur sont si nécessaires. Il a été, dès son origine, favorablement accueilli chez toutes les Nations lettrées. Les savans nationaux et étrangers ont reconnu son utilité, et beaucoup ont bien voulu y concourir ; aussi y touve-t-on un nombre considérable de mémoires originaux composés par les hommes les plus distingués dans chaque partie des sciences et de la littérature.

Beaucoup de Journaux littéraires n'ont pu

se soutenir qu'avec le secours du Gouvernement. Le Magasin a subsisté sans ces moyens, et avec la seule faveur de quelques amis des lettres; le rédacteur, entièrement désintéressé, n'a entrepris ce Journal que dans la seule vue d'être utile; l'approbation des hommes de lettres, le plaisir de correspondre et de communiquer avec eux, est sa seule récompense.

Pendant six années, l'exploitation du Magasin Encyclopédique a été confiée à M. Fuchs. Ceux qui connoissent cet honnête commerçant plaignent ses malheurs, et rendent justice à sa probité. La difficulté de faire rentrer des sommes considérables qui lui sont dues hors de France, et différentes circonstances l'ont forcé de suspendre pendant quelque-temps son commerce. Cette interruption a retardé la publication des derniers numéros de la neuvième année, qui seront cependant exactement remis aux souscripteurs, pour que le dernier volume ne soit pas incomplet.

Le rédacteur a confié cette entreprise à M.

DELANCE, dont la probité et les talens sont justement appréciés par les hommes de lettres qui l'emploient. Plusieurs excellens ouvrages d'une impression très-soignée sont sortis de ses presses. Le Magasin sera toujours imprimé comme le Prospectus qui en a été publié, et avec le même papier.

La collection des neuf années du Magasin Encyclopédique est très-difficile à rencontrer, c'est ce qui a engagé le libraire à séparer cette continuation par des différences dans les livraisons et dans l'impression, afin que les nouveaux souscripteurs puissent, sans acheter les numéros précédens, et, à partir de cette année, se former une suite complète.

L'étendue de ce Journal, la manière dont il est imprimé le rendent susceptible de renfermer beaucoup de choses; aussi le rédacteur espère-t-il laisser peu à désirer pour faire connoître la Littérature nationale et étrangère.

Il prie les Savans et les Gens de Lettres

qui ont bien voulu jusqu'ici correspondre avec lui, de le mettre à même de continuer une entreprise qu'ils ont approuvée, en lui faisant parvenir des Mémoires et des Notices littéraires qui puissent intéresser la curiosité.

NAVIGATION INTÉRIEURE.

Histoire du Canal du Midi, par le général d'artillerie Andréossi. Nouvelle édition; de l'imprimerie de *Crapelet.* — An XIII, 2 vol. *in*-4°.

Nous avons rendu compte en l'an 10 de la première édition de cet intéressant ouvrage; l'accueil favorable que le public lui a fait, et la rapidité avec laquelle il a été épuisé suffisent pour en faire l'éloge, et c'est le meilleur qu'il ait pu recevoir: cependant il paroît que l'auteur, plus rigoureux pour lui-même, a voulu lui donner plus de développemens, et qu'il a cru devoir perfectionner encore ce qui n'avoit éprouvé aucune critique. On aime à rencontrer de pareils exemples, parce qu'ils sont rares et trouvent peu d'imitateurs: il n'appartient qu'au vrai mérite d'écouter la critique et d'en profiter, ou d'être pour soi-même un Aristarque sévère.

En comparant les deux éditions de l'Histoire du Canal du Midi, on jugera facilement du soin que le général Andréossy a apporté à sa perfection. Indépendamment d'un grand nombre de passages qu'il a retouchés, plusieurs chapitres entièrement neufs, la plupart des autres considérablement augmentés, et un volume de planches très-bien gravées et offrant les ouvrages d'art les plus importans du canal, ainsi

que des cartes générales et particulières qui y sont relatives, tels sont les changemens que présente cette seconde édition.

L'ouvrage est maintenant divisé en douze chapitres, précédés d'une introduction, et suivis des notes et pièces justificatives.

L'introduction est à peu de chose près le discours préliminaire de la première édition; aussi nous étendrons-nous moins sur cet article. Cette introduction a pour but de faire connoître les différentes espèces de canaux artificiels. L'auteur en distingue quatre: *les canaux destinés à porter à la mer les écoulemens des plaines marécageuses; les canaux de même genre, mais supérieurs aux plaines, aux rivières et à la mer; les canaux dérivés des rivières;* enfin *les canaux en terrain élevé.* Il donne des exemples de ces différentes espèces de canaux, mais il s'attache principalement à ceux de la dernière classe, auxquels se rapporte le Canal du Midi; il parle de l'invention des écluses et des aquéducs, et des différens moyens employés pour conduire les eaux des retenues dans les écluses, et des écluses dans les retenues.

Le premier chapitre est consacré à rapporter les différentes tentatives faites pour joindre dans le midi l'Océan à la Méditerranée. Charlemagne eut le dessein de faire cette jonction, mais il ne trouva personne qui eût la capacité ni le courage de l'entreprendre. François Ier. s'occupa du même projet; il nomma des com-

missaires pour en examiner la possibilité, mais les moyens proposés étoient inexécutables et furent jugés tels. Sous Henri IV, le projet fut repris d'après de nouvelles vues : ce grand prince fit entreprendre en même temps le canal de Briare, et il avoit même résolu de faire dessécher et de rendre à la culture tous les marais de France ; mais à l'exception de quelques desséchemens, tous les projets utiles de Henri IV échouèrent, faute d'hommes capables de les exécuter. C'étoit au siècle de Louis XIV, siècle déjà si fécond en merveilles, qu'étoit destinée la réussite de cette grande entreprise. On verra dans un mémoire de François Andréossy, qui en avoit conçu l'idée, les difficultés qu'il eut à vaincre pour parvenir à la faire exécuter. Ce mémoire, renfermé dans le premier chapitre, est écrit avec une simplicité et un charme de style admirables; il porte le cachet de la vérité, et serviroit lui seul de preuve en faveur de François Andréossy. Riquet se chargea de l'entreprise, et le canal fut achevé en 14 ans. Ce chapitre est terminé par quelques détails sur la réception des travaux que fit, en 1684, d'Aguesseau, intendant du Languedoc.

Dans le second chapitre, l'auteur cherche à faire voir comment la topographie du terrain conduit à la détermination du tracé du canal. Ce chapitre est divisé en trois sections; dans la première, il s'occupe de la fixation du *point de partage*, c'est-à-dire, du point où doivent se réunir les eaux pour être distribuées vers

les deux extrémités ou *seuils* du canal, lorsque la nature du terrain ne permet pas d'alimenter le canal par un de ses seuils. Par la considération des cours d'eau qui déterminent toujours la configuration du terrain de la manière la plus simple et la plus précise, il prouve que le point de partage devoit être placé à *Naurouze*, comme il l'est effectivement, pour avoir la situation la plus favorable. Dans la seconde section, il indique comment l'inventeur du canal a pu déterminer la direction des rigoles qui conduisent à Naurouze les eaux de la *Montagne-noire* et de la plaine de *Rével*, et quels motifs l'ont porté à établir dans le vallon du Laudot le vaste réservoir de St.-Ferréol. Ce réservoir est destiné à conserver les eaux du Laudot et de quelques ruisseaux, pour subvenir à la disette d'eau qui se fait éprouver dans les temps de sécheresse, et rétablir la navigation du canal lorsqu'on est obligé de la suspendre chaque année, afin de faire les réparations nécessaires.

Enfin, l'aperçu du canal, depuis le point de partage jusqu'aux deux seuils, c'est-à-dire, jusqu'à l'Océan et jusqu'à la Méditerranée, fait l'objet de la troisième section, et termine le second chapitre.

Après avoir donné une idée générale du canal du midi, il étoit naturel de suivre son cours avec détail, et d'analyser les différens ouvrages qui présentent quelque intérêt et qui sont caractéristiques dans leur espèce, et il n'est pas

étonnant que le chapitre 3, où l'auteur s'en occupe, ait une étendue assez considérable. Il est divisé en six sections.

La première contient la description des deux rigoles dont nous avons déjà parlé. Dans la Montagne-noire, une digue dérive les eaux d'un torrent dans la *rigole de la Montagne* qui traverse à une assez grande distance de la prise la montagne des *Campmazes*, sur une longueur de 234 mètres, retombe ensuite dans le lit du *Laudot*, et conduit les eaux dans le réservoir de St.-Ferréol. La *rigole de la Plaine* reçoit la dérivation du Sar et se joint à celle de la Montagne, pour porter ensuite au point de partage les eaux réunies. L'auteur décrit ensuite le bassin de St.-Ferréol et les moyens que l'on emploie pour en tirer l'eau nécessaire à la manœuvre, le réservoir de Lampy et le bassin de Naurouze, actuellement comblé par le dépôt des eaux de la rigole.

Dans la seconde section, le général Andréossy entreprend la description des ouvrages du canal, à partir de la Garonne jusqu'à la *grande retenue*.

Depuis le point de partage jusqu'à la Garonne, le canal tracé à mi-côte n'offre que des écluses simples ou doubles, et il est traversé par plusieurs aquéducs, dont le plus remarquable est celui de *Saint-Agne*, construit en syphon renversé. Le canal débouche dans la Garonne au-dessous du moulin de *Bazacle*.

Depuis le point de partage jusqu'à la grande

retenue, le canal traverse le vallon de *Tréboul*, passe à Castelnaudary où il forme un bassin naturel assez considérable, entre dans le vallon de *Fresquel* et reçoit cette rivière dans son lit auprès de Carcassonne. L'introduction du Fresquel ayant occasionné beaucoup d'inconvéniens, on a été déterminé dans ces derniers temps à tracer une nouvelle route à cette partie du canal et à construire un pont-aquéduc sur lequel cette rivière doit le traverser. L'auteur rend compte de ces travaux, qui s'exécutent actuellement. Outre la prise de Fresquel, le canal reçoit plus loin les eaux de l'*Orbiel*, qui le traverse sur un pont-aquéduc d'une très-belle exécution, et celles de la rivière d'Ognon; la prise de cette dernière a occasionné des travaux particuliers dont on trouve les détails dans l'ouvrage.

A quelques milles de là commence la *grande retenue*, qui fait à elle seule le sujet de la 3e. section. Cette retenue a 27,000 toises de développement, et offre un grand nombre d'ouvrages d'art, dont les plus intéressans, tels que l'aquéduc de *Repudre*, l'épanchoir à syphon de *Ventenac*, la prise de la rivière de *Cesse*, et la percée de la butte de *Malpas*, sont décrites avec autant de netteté que de précision. Un grand mérite de l'auteur, est de trouver dans la description d'un seul ouvrage l'occasion de semer des réflexions générales et judicieuses, qui y répandent un grand intérêt, et font de l'Histoire du Canal du Midi une

espèce de traité sur la théorie des canaux navigables.

A quelque distance du canal, il en existe un autre connu sous le nom de *robine*, dérivé de l'*Aude*, et débouchant dans l'étang de *Sejean*. La robine est l'ouvrage des Romains, et, comme presque tous ceux qui furent construits par eux dans la Gaule, il reste encore comme un témoin de la grandeur romaine, moins par son étendue que par sa solidité, qui lui a fait braver les efforts du temps. On a voulu profiter de la robine pour donner au Canal du Midi un nouveau débouché, et c'est à cet effet qu'on a construit le petit canal de Narbonne. L'auteur parcourt ces deux canaux, et fait connoître les travaux qu'on y exécute pour perfectionner la navigation.

La grande retenue verse ses eaux dans l'écluse octuple de *Fonserane*, d'où elles passent dans la retenue de *Notre-Dame*, qui précède l'écluse du même nom, et se rend de cette écluse à un canal, et qui débouche dans la rivière d'*Orb*.

La 4e. section traite du passage de cette rivière; l'auteur décrit les travaux effectués pour favoriser la navigation; il les discute, et fait voir leur insuffisance et même leurs inconvéniens. Il expose ensuite différens projets proposés pour parvenir au même but, mais d'une manière plus sûre; il donne surtout des détails sur deux de ces projets, qui consistent, l'un à faire traverser la rivière au canal sur un pont-aquéduc, et l'autre à le conduire par dessous la rivière d'Orb.

Dans la 5e. section, on reprend le canal à la sortie de la rivière d'Orb; l'auteur y donne la description du *ponton-aquéduc* du *Libron*, sur lequel passe le torrent de ce nom, et de l'écluse ronde située près d'Agde : cette écluse a trois portes, dont l'une répond au canal, et les autres à deux branches, pour lesquelles une digue établie sur la rivière d'*Hérault* donne deux niveaux différens; l'une de ces branches se dirige vers Agde, et l'autre vers l'étang de *Thau*.

Dans la 6e. section, l'auteur parle de la rivière d'Hérault, de l'étang de Thau, et des canaux qui joignent les uns aux autres les étangs des plages de la Méditerranée, et qui sont pour ainsi dire la continuation du canal du midi.

Le chap. IV traite des débouchés du canal du midi; le golfe de Lyon fait le sujet de la première section, et la Garonne celui de la seconde.

L'auteur fait connoître la nature de la côte du golfe de Lyon, qui n'offre que trois promontoires élevés, celui de Leucate, le cap d'Agde, et la montagne de Cette, et ne présente dans tout le reste qu'une plage plate formée par les attérissemens; il entre à ce sujet dans des détails intéressans sur la cause des attérissemens. Il passe ensuite à l'examen des ports qui existent dans ce golfe : en s'occupant du port de *Cette*, il fait connoître les inconvéniens qui résultent du courant littoral dirigé de l'est à l'ouest, et des fluctuations de

l'étang de Thau. Il rend compte des moyens proposés par Mercadier pour les éviter, et compare son projet à un autre, renfermé dans un mémoire où l'on combat celui de Mercadier. Quant au grau d'Agde, il est sujet aux atterissemens, comme toutes les anses de la côte du golfe de Lyon. L'auteur expose les modifications plus ou moins heureuses qu'on a fait subir au grau d'Agde, dans la vue d'arrêter les ensablemens. Le projet de rade foraine de Brescou et le grau de la *Nouvelle* terminent la première section.

La seconde commence par un examen du système de navigation fluviale et un rapprochement des moyens employés pour rendre les rivières navigables; il en fait connoître les inconvéniens, et propose des ressources pour les combattre.

Les lecteurs observeront sans doute avec plaisir cette marche constante du général Andréossy, qui ne remarque jamais un défaut dont il ne tâche d'indiquer le remède. Il est nécessaire sans doute de porter les regards sur les parties foibles d'un ouvrage pour avertir les gens de l'art et les engager à s'en occuper; mais l'homme instruit ne sait pas se contenter de cette critique souvent stérile, il veut se rendre doublement utile; et si sa main sonde les plaies, ce n'est que pour chercher à les guérir.

Les recherches dont s'occupe l'auteur dans le chap. v ne sont pas d'un moindre avantage.

On craignoit que le canal du midi ne fût exposé à manquer d'eau dans les années de grande sécheresse, tant par les filtrations que par l'évaporation et le défaut de pluies. Rassurer les esprits sur un point aussi important pour le commerce, est rendre un service qui ne peut manquer d'être apprécié. Il falloit partir de données nécessairement incertaines pour arriver à des résultats certains, et l'on sent quelle devoit être la difficulté d'un pareil travail. On sent également que la conclusion ne peut acquérir un grand degré d'évidence, à moins que, dans les calculs, on n'ait affoibli les avantages et exagéré les inconvéniens. Ce chapitre, peu susceptible d'une analyse aussi abrégée que celle à laquelle nous sommes contraints à regret, renferme une foule de considérations neuves et intéressantes. L'auteur, sans s'écarter de sa route, saisit toujours l'occasion de recueillir tout ce qui peut piquer la curiosité de ses lecteurs.

Mais, non content d'avoir prouvé que les ressources du canal sont toujours au-dessus de ses besoins dans les années les plus stériles, il cherche dans le chap. VI les moyens d'augmenter le volume d'eau pour servir à des transports et à des exportations extraordinaires. On arriveroit à ce but, en supprimant plusieurs prises d'eau faites sur la rivière du Sar ; mais comme on priveroit alors le pays de fourrages et qu'on seroit dans le cas d'indemniser les propriétaires, l'auteur examine s'il n'est pas possible de par-

venir au même résultat, sans nuire aux intérêts des particuliers, et il propose l'établissement de deux nouveaux réservoirs, l'un dans le vallon du *Sar*, l'autre dans le vallon de l'*Alzau*. Ce chapitre est terminé par des réflexions sages sur l'aménagement des forêts, sur les avantages qu'elles procurent en alimentant les sources, et sur les dangers qu'on courroit en les détruisant.

Dans le VIIe. chap. l'auteur considère le canal du midi comme canal d'irrigation, et il étoit naturel à ce sujet d'indiquer, comme il l'a fait, les différentes méthodes d'irrigation. Il examine successivement la quantité d'eau que peut fournir le canal pour l'arrosement, les moyens de la rassembler, ceux de la répandre sur le terrain, et enfin le produit des redevances auxquelles les particuliers seroient soumis, suivant la proportion du besoin de leurs terres. Quant à l'arrosement des terres situées au-dessus du canal, qui est presque toujours tracé à mi-côte, l'auteur propose le *belier hydraulique* de Montgolfier, et prend de là occasion de faire un juste éloge de cette ingénieuse invention.

Le chap. VIII traite des rapports du canal du midi avec les étangs de l'intérieur qui l'avoisinent, et principalement du desséchement de ces étangs. On y trouve des détails intéressans sur le desséchement de l'étang de *Montady*, effectué en 1247, et sur celui de l'étang de *Marseillette*. Les moyens employés pour dessécher ce dernier n'étant pas suffisans, l'auteur s'en occupe plus particulièrement; il présente

l'ensemble des travaux projetés ou exécutés jusqu'à présent, et les observations qui doivent servir de base à ceux que l'on pourroit entreprendre.

L'administration d'un aussi grand ouvrage que le canal du midi mérite de fixer l'attention, et la manière dont elle est organisée ne peut manquer d'être d'une grande importance; aussi le chap. IX ne laisse rien à desirer. On y voit à quel titre la propriété du canal appartenoit à la famille de *Riquet*, entrepreneur et acquéreur, avant qu'elle en eût été dépossédée par la loi qui déclara les canaux propriétés nationales. L'ancienne régie y est comparée à la nouvelle, et les avantages et les inconvéniens de l'une et de l'autre y sont discutés avec impartialité.

En rendant compte du premier chapitre de cet ouvrage, nous avons nommé *François Andréossy* comme l'ingénieur du canal du midi. C'eût été anticiper sur la marche de l'auteur, que d'insister alors sur la justice à rendre à cet homme de génie, justice que sa mémoire a trouvée chez les étrangers et chez les auteurs qui se piquent avant tout de vérité et d'impartialité, mais dont les efforts de la faveur l'ont privé si long-temps dans sa patrie, qu'il avoit enrichie d'un de ses plus beaux monumens. Pourra-t-on s'étonner que le général Andréossy, avant de terminer la tâche qu'il s'étoit imposée, ait cherché à rendre à un de ses ancêtres la gloire qui lui étoit due. Assez riche de sa

propre réputation, il n'auroit pas besoin de recourir à celle de ses pères pour s'en faire honneur, à plus forte raison ne doit-on pas craindre qu'il aspire à leur en procurer une qui seroit usurpée. C'est les preuves en main qu'il élève sa voix pour François Andréossy, dans le xe. chap. de son ouvrage.

François Andréossy naquit à Paris le 10 juin 1633, à l'époque où florissoient Fermat, Descartes, Bâcon et Galilée. A l'âge de 27 ans, il partit pour l'Italie, dans le dessein de perfectionner les connoissances qu'il avoit en hydraulique, ou d'en acquérir de nouvelles. A son retour, il fit goûter à Paul Riquet, et celui-ci à Colbert l'idée de la jonction des deux mers dans le midi. *C'est*, lit-on dans l'Encyclopédie, *ce que M. Riquet osa faire, sur les plans et sur les mémoires de M. Andréossy, profond mécanicien, son ami.*

Nous renvoyons, quant aux difficultés qu'il eut à vaincre pour faire agréer son projet, à l'ouvrage lui-même, et au mémoire original renfermé dans le premier chapitre. On y verra les efforts que le chevalier de *Clerville*, intendant des fortifications, employa pour s'approprier les projets de F. Andréossy, et les moyens auxquels ce dernier fut forcé d'avoir recours pour ne pas se les laisser enlever. Cependant, après la mort de Riquet (en 1680), Andréossy, qui conduisit le canal jusqu'à sa fin, se trouva délaissé, oublié, et fut conduit au tombeau par le chagrin que devoit naturellement lui faire

éprouver la perte de sa renommée et de ses longs travaux ; il mourut en 1688, et son nom fut enseveli avec soin dans la plus profonde obscurité.

Ce fut ainsi que le nom de Riquet, chanté par les poëtes, qui n'y entendoient rien, vanté par des écrivains peu fidèles, fut presque toujours présenté seul à l'admiration et à la reconnoissance publique.... *sic vos non vobis*...

Le XIe. chap., intitulé *Stéréométrie du canal*, renferme les mesures des différentes parties du canal, distances entre les ouvrages, chutes des écluses, largeur et profondeur des rigoles et du canal.

Le XIIe. chap., sous le titre de *Notice sur le Languedoc et les pays circonvoisins*, présente une histoire abrégée de cette belle province, la description de ses monumens et de ses particularités physiques, que l'auteur s'est plu à animer par les hommages rendus aux hommes qui ont illustré le Languedoc, ou qui l'illustrent encore.

Parmi les notes et les pièces justificatives, nous avons remarqué principalement l'analyse du procès-verbal de d'Aguesseau, l'acte très-curieux de la concession d'un terrain pour le desséchement de l'étang de *Montady* en 1247, et l'*acte d'amitié*, témoignage intéressant, cité dans le chap. X, de l'attachement qui lioit Fr. Andréossy et deux de ses amis.

P. Delisle, *ingén. des Ponts et Chaussées.*

TOPOGRAPHIE.

LETTRE à M. MILLIN, membre de l'Institut national, et conservateur du cabinet des Médailles de la Bibliothèque impériale, sur un ouvrage relatif à la FONTAINE DE VAUCLUSE.

DEPUIS que vous avez traversé Avignon et ses environs, on a fait à Vaucluse l'inauguration d'un monument consacré à la mémoire de Pétrarque. Elle a donné lieu à un ouvrage qui vient de paroître, ayant pour titre : *Description de la Fontaine de Vaucluse* (1), et dont je vous envoie l'extrait pour le Magasin Encyclopédique. L'auteur, M. GUÉRIN, membre de l'Athénée de Vaucluse et médecin à Avignon, a divisé son ouvrage en deux parties, et y a joint une vue gravée du site de Vaucluse.

Il parle rapidement du chemin qui conduit à ce séjour. La description du village est très-agréable. « O vous, s'écrie-t-il, qui respirez avec » indifférence l'air vivifiant de ce vallon; vous » que l'amour et le génie n'embrâsèrent jamais; » vous qui n'êtes pas attendris par les souve- » nirs de Leucate et de Millerie; vous qui

(1) Le titre de cette brochure est : DESCRIPTION de la Fontaine de Vaucluse, suivie d'un Essai sur l'Histoire naturelle de cette Source, auquel on a joint une notice sur la vie et les écrits de Pétrarque, Ouvrage annoncé par l'Athénée de Vaucluse, par J. GUÉRIN, Professeur d'Histoire naturelle du Département de Vaucluse. Avignon 1804, *in*-8°. de 156 pages.

» voyez froidement les objets qui frappent vos » regards ; vous enfin, pour qui le souvenir » de Laure n'est pas au moins un rêve en- » chanteur, ne profanez pas le sanctuaire de » la nature, votre présence la fait souffrir ; » éloignez-vous de l'asyle de Pétrarque ; crai- » gnez d'outrager le philosophe, le poëte et » l'amant, ou plutôt la raison, le goût et l'amour.

Il relève quelques erreurs commises par M. de Sades dans ses Mémoires sur la Vie de Pétrarque. On lit ensuite la description de Pastrenge, ami du poëte, et celle qu'en a laissé le poëte lui-même : celle qu'en a fait Mad. Verdier d'Uzès dans une idylle charmante peu connue, et qu'on lit encore avec plaisir après l'épître de Mad. Deshoulières sur le même sujet, après les vers si beaux de l'abbé Delille, ceux de Roucher, et ceux plus tendres encore de Voltaire. On y trouve encore un fragment rapporté du voyage fait en 1740 en Languedoc et en Provence.

L'auteur s'attache à prouver par des passages tirés de Strabon et de Pline, que la fontaine de Vaucluse n'étoit point inconnue aux Anciens ; qu'elle y a existé parmi quelques autres monumens antiques et un ancien aquéduc qui portoit ses eaux jusqu'à Arles.

Passant de là à l'histoire naturelle, l'auteur présente l'examen des diverses températures de la source et de ses hauteurs mesurées par le diamètre du bassin à la surface de l'eau, et donne son analyse chymique, de laquelle il résulte qu'elle doit

doit être excellente pour tous les usages économiques, jusques-là qu'on peut la mettre au rang des eaux terrestres les plus pures. Il a calculé le volume d'eau que dépense cette fontaine; le calcul qu'il en a fait a donné une toise cube par seconde lorsqu'elle est basse, et trois dans son *maximum* de hauteur. Il discute ensuite les causes hypothétiques sur son origine, en cherchant à faire prévaloir l'opinion que la Durance pourroit bien en être l'aliment principal. Il faut lire dans l'ouvrage les preuves que l'auteur apporte à l'appui de cette conjecture, et celles des autres causes qui concourent également à la formation de ce phénomène.

Il passe ensuite à la minéralogie de la vallée. On y remarque le pétrosilex décrit par Saussure, et surtout la pierre calcaire dont sont formés l'enceinte de la source, le rocher perpendiculaire qui domine le bassin de Vaucluse et les montagnes les plus élevées des environs. Quant aux pierres adventives, il remarque que les neuf dixièmes des cailloux roulés qu'on y rencontre plus au loin sont formés de quartz écailleux.

En suivant son système naturel, l'auteur donne le catalogue de 200 plantes dans une étendue de 4 à 500 toises, sans s'écarter des bords de la Sorgue, des deux côtés, en allant du village à la source, et qui formeroient une espèce de Flore locale.

Il donne aussi l'énumération de quelques animaux aquatiques, sans s'arrêter beaucoup à cette partie de l'histoire naturelle.

Enfin la première partie de l'ouvrage est terminée par l'extrait d'un procès-verbal des mesures prises à la Fontaine de Vaucluse en 1683, par ordre du vice-Légat Nicolini.

La seconde partie de l'ouvrage du docteur Guérin est toute littéraire ; elle considère Pétrarque comme amant, poëte et philosophe.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'état des sciences en Italie, à l'époque de la naissance de Pétrarque, l'auteur esquisse l'histoire de sa vie, et y joint un tableau chronologique des époques les plus remarquables.

S'il fut amant et poëte à Avignon, à Vaucluse il fut grand politique, homme d'état auprès des plus grands souverains de son siècle, et partout il fut philosophe. Poursuivi par la gloire, il resta modeste au milieu des honneurs, il fut sage dans la fortune, et conserva dans l'adversité un génie supérieur à sa destinée.

L'auteur donne une notice de ses ouvrages. On sait que Pétrarque cultiva la poésie latine ; qu'il écrivit en cette langue des épîtres, des églogues, et même un poëme ; un *Recueil de Lettres familières ;* un *Traité de l'une et l'autre Fortune ;* qu'il fit l'*Apologie de la Vie solitaire ;* celle du *Repos monastique ;* qu'il écrivit les *Fastes de Rome jusqu'à Titus ;* des Dialogues sur le *Mépris du Monde,* etc. etc. ; mais sa réputation est attachée surtout à ses poésies italiennes, *ses Sonnets et ses Canzoni*, qui ont été admirés dans tous les siècles par des juges aussi délicats que sévères. Quoi de plus riche que son ex-

pression ! de plus sonore que ses vers ! de plus varié que ses inversions ! Nul écrivain ne fut plus original que Pétrarque, il fut unique comme amant et comme poëte. Il a senti l'amour comme le disciple de Socrate en a parlé.

Les Grâces, chez les Anciens, s'offrent souvent toutes nues ; dans les vers de Pétrarque, elles sont toujours délicates, et, suivant un auteur italien, il leur a donné une quatrième sœur, l'honnêteté.

L'ouvrage est terminé par un chapitre de regrets sur la perte du tombeau de Laure, qui a disparu avec les monumens que la fureur révolutionnaire a renversés. L'auteur évoque l'ombre de Pétrarque, poussant des accens lugubres et des reproches foudroyans sur ces pactes barbares qui ont livré ces précieux restes aux froides spéculations d'une avarice criminelle et sauvage. Il demande aux habitans de Vaucluse, à ceux de la contrée toute entière, le souvenir modeste du pauvre, la pierre la plus simple qui serviroit à rappeler celui de la vertu et de la beauté.

Ce petit ouvrage, qui est le meilleur guide qu'on puisse consulter pour le pélerinage de Vaucluse, est enrichi de notes savantes et curieuses pour l'histoire de la vie de Laure et de Pétrarque. On y trouve, à la suite, des réflexions sur les différens projets de monumens que l'Athénée de Vaucluse se proposoit d'ériger à Pétrarque, et sur l'inscription qu'on y devoit graver.

BRACK.

ARCHÆOLOGIE.

Dissertations sur la toilette des anciennes Romaines, traduites de l'allemand de M. Böttiger.

CINQUIÈME DISSERTATION (*).

Le Déjeuner. — Les Pages servent du vin chaud. — Les Figues. — Zenothemis, le philosophe attitré de la maison. — La Chienne favorite en couches. — Epigrammes sur des Chiens favoris. — Romans.

Ce matin, deux des plus beaux pages (1) apportèrent à Sabina le déjeuner de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Ils étoient vêtus d'une

(*) Voy. année IX, t. II, p. 433; t. III, p. 169 et 341; t. IV, p. 307.

(1) Les riches Romains avoient, comme en ont aujourd'hui les Turcs et les Orientaux de distinction, des troupes nombreuses de beaux garçons qui leur servoient de Ganymèdes au lit et à table. Ils étoient sous la surveillance de quelques vieux esclaves appelés *pædagogues;* on désignoit chaque troupe de ces jeunes garçons sous le nom de *pædagogium*, et chaque individu par celui de *puer pædagogianus;* c'est de là, ainsi que Godofredus (*ad Cod. Theodosian.*, t. II, p. 612, ed. *Ritter.*) l'a déjà observé, qu'est venue dans les Cours modernes, la coutume d'avoir des pages, et leur nom *paggio, page,* dérive du mot latin que j'ai cité. Voy. Ménage, *Dict. Etymolog.* au mot *Page.* Les passages des

chemise courte (2), très-élégante, de la plus fine toile d'AEgypte. Sabina ne déjeunoit ordinaire-

Anciens, relatifs à ce sujet, ont été recueillis avec soin par Juste Lipse, dans son second *Excursus* sur les Annales de Tacite, XV, 69. Leur vêtement étoit très-magnifique, et court ou retroussé d'une manière peu décente. C'est à cela que se rapporte la question suivante que Sénèque propose dans son livre *de Vitâ beatâ*, ch. 17 : *quare pædagogium veste pretiosa succingitur?* Selon Pline (XXXIII, 12, s. 54) on leur posoit ordinairement des fibules de chasteté en argent. Lorsque les maîtres alloient à la campagne, ils les suivoient en voiture, et pour conserver la beauté de leur teint, on leur couvroit le visage d'un masque de mie de pain mouillée. Senec. *Epist.* 123. (Voy. aussi la première Dissertation sur la toilette, *suprà*, année IX, t. II, p. 440).

(2) Les beaux garçons qui étoient au service des riches romains n'étoient vêtus que d'une chemise ou tunique très-fine qui ne descendoit que jusqu'aux genoux, c'est pourquoi Horace, *Serm.* II, 8, 10, les appelle *pueri alticincti*. Voyez aussi les commentateurs sur la cinquième fable du second livre de Phèdre. Voilà pourquoi la coquette Fotis, dans Apulée, *Metam.* II, p. 25, ed. Pric., n'est vêtue que d'une élégante tunique de lin, *lintea tunica mundule amicta*, ce qui n'étoit qu'une imitation du costume de ces jeunes-gens dont nous venons de parler, et dont l'invention étoit due à un rafinement de volupté. Cela est nécessaire à savoir pour concevoir ce qu'avoit d'outrageant l'ordre donné par Caligula à de vieux sénateurs, de lui faire la cour dans ce costume, *Linteo succinctos* « Sueton. c. 26. » L'étoffe dont on faisoit ces chemisettes étoit une toile extrêmement fine qu'on tiroit de Pelusium, aujourd'hui Belbéis, en AEgypte, et la chemisette elle-même étoit désignée par le vieux mot phœnicien *sindon*, ainsi qu'on peut le voir par le passage classique de Pollux, *Onomast.*, VII, 72. Ce même passage nous apprend encore que pour les rendre plus élégantes, on les garnissoit par le bas d'une double bordure de franges, *θύσσα*, ou *cirris dependentibus*, selon l'ex-

ment que peu de temps avant d'aller au bain (3); mais comme elle s'étoit proposé de sortir aujourd'hui de meilleure heure pour voir la revue, elle avoit ordonné aux pages de service, de lui apporter le déjeuner pendant qu'elle étoit encore à sa toilette. L'un d'eux portoit une bouilloire (4)

pression de Phèdre, II, 5. Les monumens antiques nous offrent souvent de ces jeunes garçons servans. C'est ainsi que sur un vase de Tischbein (t. II, pl. 58.), on en voit un, vêtu d'une tunique très-courte et plissée, apporter le vase à laver les mains à une dame qui se regarde dans un miroir rond qu'elle tient d'une main, tandis que dans l'autre elle a un pinceau pour s'appliquer le fard. Dans les *Peintures d'Herculanum*, (t. IV, pl. 45,) on en voit encore un autre qui est de service dans un sacrifice à Priape. On pourra comparer le passage classique de Philon *de vita contemplativa*, t. I, p. 478 et 479, ed. *Mang.*

(3) Le véritable déjeuner étoit appelé *prandium*, mot dérivé de πραν, pour πρωΐ, *de bonne heure*. Il consistoit en quelques fruits qu'on mangeoit avec du pain avant d'aller à ses occupations, et sans se mettre à table. Avant d'aller au bain, on buvoit quelquefois un peu d'hydromel et on mangeoit quelque chose. C'est ce qu'on appeloit *promulsis*, ἀκρατισμὸς, parce que quelquefois on se permettoit aussi d'y joindre un peu de vin pur. En général, il y a encore bien des choses à éclaircir sur la distribution de la journée des Romains, relativement aux heures des repas. *Théodore* Marcilius, dans ses notes sur Horace (Epist. I, 2, 30), ainsi que Stuckius, Ciacconi et d'autres, dans leurs volumineux ouvrages, intitulés *Antiquitates convivales*, n'ont ramassé que des matériaux informes.

(4) *Authepsæ*. Les anciens avoient des marmites de cuivre, pour chauffer l'eau nécessaire pour les bains qu'on prenoit à la maison; elles sont appellées Καυκαμια, dans un passage remarquable d'Arrien, *Dissertat. Epictet.* III, 22, p. 461, *ed. Schweigh.* Mais les machines qu'on avoit

d'argent, d'où les vapeurs s'échappoient en sifflant avec véhémence. L'autre avoit dans la main un joli petit panier dont les baguettes d'argent, alternativement mattes et polies (5), imitoient le

établies dans les bains, et au moyen desquelles on chauffoit l'eau à telle température qu'on le désiroit, et qui la distribuoient par des tuyaux d'où on la retiroit à volonté par des robinets, *Miliaria*, voy. Schneider, ad *Scriptores rei rusticæ*, t. III, P. II, p. 44, et le passage classique de Sénèque, *Quæst. natural.* III, 24, suggérèrent aussi par la suite l'idée d'une machine à faire bouillir l'eau, que les Grecs, dont la langue se prêtoit facilement aux compositions de mots nouveaux, pour désigner de nouvelles inventions, appeloient *authepsa*, c'est-à-dire machine qui fait bouillir d'elle-même, et que Cicéron indique parmi les vases précieux de Corinthe et de Délos, dans sa harangue pour Roscius Amerinus, chap. 46. Isaac Vossius, dans ses notes sur Catulle, 318 et suiv., le compare avec le mot grec αὐτοψόλεψις, qu'on trouve dans Lucien, *Lexiphanes*, c. 8, t. II, p. 333, et dans Athénée. Dans les *Pneumatica*, ouvrage qui nous reste encore de Hero, un des mathématiciens grecs, on trouve la description de cette *authepsa*, qui mériteroit d'être comparée avec la construction de nos machines à thé, ou avec les thermo-lampes de M. Lebon, ou d'autres inventions semblables. Lorsque, par la suite, le luxe fut porté plus loin, on exécuta ces machines en argent. (Voy. Lampridius in Elagab. c. 18, et Salmas. in h. l.) Parmi les vases que le comte de *Caylus* a fait graver dans son *Recueil d'antiquités*, il y en a qui étoient probablement destinés à un pareil usage, du moins celui qu'il a fait figurer, t. II, pl. 28, ressemble absolument à nos théières. Peut-être que parmi les vases antiques qu'on met communément dans la classe des lampes, plusieurs appartiennent plutôt à celle des vases à faire bouillir l'eau, telle peut être celle de Caylus, t. I, pl. 93.

(5) *Argentum rasile* étoit le terme technique de cette

tissu de l'osier. Il contenoit, sur des feuilles de vignes fraîchement cueillies, huit des plus belles figues de l'espèce appelée *callistruthiæ*, qu'on estimoit surtout à cause de leurs pepins couleur de rose (6). Sur un beau plateau de bois de citrus d'Afrique (7), il lui présenta, dans un

espèce de travail des petits paniers, appelés *canistra* ou *calathisci*. Voyez Boettiger, *explication des vases grecs de Tischbein*, t. III, p. 43.

(6) Columella, *de re Rust.* V, X, 11; et dans son poëme sur les Jardins, au Liv. X, 416, le même auteur dit: *Callistruthis, roseo quæ semine ridet.* Pline prétend qu'elles sont de nature très-froide, raison de plus pour convenir à l'ardente Sabina. Les Italiens d'aujourd'hui les appellent *digitelle*. Voy. Boden de Stapel, sur Théophraste, IV, 6, p. 385. On les regardoit à Rome comme un fruit de la plus grande délicatesse. Voy. Athénée, III, 3, p. 76, F.

(7) *Orbes citrei.* Le bois de citrus étoit chez les Romains extrêmement recherché pour la fabrication des beaux meubles; il étoit pour eux ce qu'est pour nous l'acajou, à cela près que les tables de citrus, lorsqu'elles étoient d'une grandeur plus qu'ordinaire, étoient payées beaucoup plus cher que l'acajou ne l'est aujourd'hui. (*Secti Atlantide silva orbes*, Lucan. X, 144.) Cicéron qui, relativement au poste qu'il occupoit, n'étoit pas très-riche, payoit pour une seule table de ce genre quatre-vingt louis; voy. Middleton's *Life of Cicero*, t. III, p. 305. Ce qu'on estimoit le plus dans ces dessus de table en bois de citrus, étoient les veines ondoyantes, *maculæ*, *ποικιλία*, selon l'expression de Strabon, IV, p. 310. On coupoit ce bois précieux par lames très-minces pour en couvrir d'autres bois moins recherchés, ainsi que le font encore nos ébénistes: *in laminas, quarum operimento vestiatur alia materies*, dit Pline, XVI, 45, s. 48; et c'est ainsi que presque tous les meubles en bois, tels que les lits ou canapés sur lesquels on lisoit ou étudioit (Persius, I, 53), et même tout ce qui servoit à la

élégant vase murrhin (8), du vin vieux de Chius ou Scio (9), et deux petites coupes d'argent,

magnificence d'une pompe triomphale (Vellej. II, 56, avec les notes de Voss., p. 954, ed. Ruhnken.), étoit en apparence travaillé de ce bois précieux. Cependant une difficulté vient s'offrir ici, c'est de savoir d'où venoient, dans cette partie de l'Afrique, des troncs assez forts pour en faire des tables du volume de celles dont parlent les auteurs anciens, parce que les observations de tous les voyageurs s'accordent sur ce point, que ces contrées n'ont pas des arbres aussi forts, aussi élevés que ceux des pays septentrionaux. On pourroit résoudre cette difficulté, mais seulement en partie, en supposant, d'après Pline (XVI, 28, s. 73; XIII, 16, s. 29), qu'on employoit surtout les racines du citrus pour en faire ces meubles tant recherchés. L'opinion la plus vulgaire est que ce citrus étoit une espèce de cèdre. Saumaise avoit déjà plusieurs fois avancé cette opinion, surtout dans son ouvrage intitulé : *Homonym. hyles Iatricæ*, c. 64, p. 84, et M. Beckmann, dans ses *Mélanges pour servir à la connoissance des marchandises et matières premières* (Beytræge zur Waarenkunde, t. I, p. 570), se range du même avis. Aussi les anciens manuscrits confondent toujours les mots *citrus* et *cedrus*. Le savant Properce se sert du mot grec *thyia*, III, 5, 63. Le célèbre auteur de la *Flora Atlantica*, M. Desfontaines, pourroit offrir à la France une nouvelle branche de commerce et d'industrie, en déterminant cette espèce de bois. On peut croire que ce qui étoit pour les vainqueurs du monde ancien un objet de luxe si recherché, le deviendroit aussi de nos jours si on pouvoit le découvrir.

(8) Martial (X, 80) réunit aussi les *macusola pocula myrrhæ* et le *citrum nobilius*. On a beaucoup disserté sur la matière des vases murrhins; l'opinion de feu le comte de Veltheim, qui pense que c'est la pierre de lard des Chinois, me paroît encore toujours la plus vraisemblable, quoiqu'elle ait été l'objet de beaucoup de plaisanteries. Voy. sa *Collection de mémoires sur des sujets d'antiquités*, t. I, p. 191.

(9) Voy. Sonnini, *Voy. en Grèce*, t. II, p. 322 et suiv.

l'une pour l'eau bouillante, et l'autre pour le vin; on pouvoit, par le mélange, servir cette boisson aussi chaude (10) qu'on le désiroit. Sabina suivoit avec exactitude, pour son déjeuner, ce que son jeune médecin grec Archigenès (11)

(10) Comme c'étoit l'usage de mêler toujours de l'eau au vin, on imagina aussi de rendre le vin plus agréable à boire, en y mêlant de l'eau bouillante. Ce mélange étoit regardé comme une boisson très-délicate, vu qu'on la prenoit aussi chaude qu'il étoit possible. C'étoit la seule boisson chaude des anciens, aussi en faisoient-ils une consommation très-considérable, et dans les villes il y avoit un grand nombre de boutiques, *thermopolia*, où l'on vendoit du vin chaud. Dans les comédies de Plaute, il est souvent question des *thermopolia*. L'empereur Claude, qui exerçoit une police très-sévère à Rome, s'avisa un jour d'interdire tous ces lieux publics, Dio Cass., LX, 6, p. 945, et lors d'un deuil public et général, lorsqu'un membre de la famille impériale étoit mort, ils étoient fermés sous peine de mort, Dio Cass. LIX, 2, p. 914. Les matériaux les plus abondans sur ce sujet, ont été recueillis par Lipsius, *in electis*, lib. I, c. 4, et par Freinshemius, dans sa dissertation *de calidæ potu*, insérée dans le IXe. volume du *Trésor de Gronovius*, p. 493, et après eux par George-Chrétien Gebauer, qui a écrit : *de caldæ et caldi apud veteres potu*, Leipsick, 1721. On conçoit aisément que, pour chauffer l'eau, autant que pour verser la boisson chauffée, on avoit des vases particuliers; St.-Clément d'Alexandrie, *Pædagog.* II, 3, p. 159, D, fait déjà mention de vases devenus trop chauds; et Pollux, *Onomast.*, X, 66, fait en effet une énumération assez longue des vases servant à cet usage, et parmi lesquels se trouvent aussi les ἐγχυλεζήτια; d'où on peut conclure que les anciens avoient quelque chose d'analogue à nos services à thé et à café.

(11) Les lecteurs de Juvénal connoissent les services que cet Archigenès rendoit dans toutes sortes d'occasions aux élégantes de Rome. Voy. Ruperti, dans son *Commentaire sur*

lui avoit prescrit, et sur ce point du moins, celui-ci étoit un sectateur fidèle d'Héraclides de Tarente, qui avoit recommandé très-fortement de boire du vin chaud (12) lorsqu'on mangeoit des figues.

La distraction du déjeuner seule auroit été cependant de peu de secours à la pauvre Latris, et n'auroit pas appaisé la colère de sa maîtresse (13), si le stoïcien Zenothemis, philosophe attitré de la maison, ne s'étoit pas présenté dans l'accoutrement le plus bizarre au moment où les deux pages apportoient le déjeuner. Zenothemis étoit un homme d'un âge assez avancé, ayant la tête chauve, et une barbe aussi sale que touffue, qui descendoit à peu près jusqu'à la ceinture; il étoit vêtu de tout ce qui composoit alors la plus riche garde-robe d'un philosophe (14), c'est-à-dire, du

Juvénal, t. II, p. 207. Sa période la plus brillante fut sous le règne de Trajan. Par condescendance, sans doute, pour ses belles malades, il leur permettoit aussi des amulettes et d'autres remèdes superstitieux. Voy. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II, p. 101, de la nouvelle édition.

(12) On avoit, sur l'usage des figues, des règles particulières de diététique. Héraclides de Tarente avoit donné une diététique des alimens, dans un ouvrage intitulé ; συμποσιον, dont Athénée nous a conservé beaucoup de fragmens et d'extraits. C'est dans ce traité qu'il prescrit aussi de boire du vin chaud après avoir mangé des figues. Voy. Athen., III, 6, p. 79. E. F.

(13) Voyez la cause de la colère de Sabina, à la fin de la Dissertation précédente, *suprà*, ann. IX, t. IV, p. 320.

(14) Les originaux de ce costume des sectes austères des philosophes, se trouvent tous dans les ouvrages satyriques de Lucien, surtout dans son *Hermotime*, son *Banquet*, ses

manteau grec et d'une seule tunique ou chemise de laine sans manches, qui descendoit à peine jusqu'aux genoux, et laissoit à découvert des jambes fortement velues, dont l'unique chaussure étoit

Résuscités, et *l'Encan des Sectes*. On peut encore comparer avec ce qu'il en dit, la plaisante description qu'en donne Aulus-Gellius, dans ses *Noctes atticæ*, IX, 2. Quant à la barbe, en particulier, les auteurs anciens sont inépuisables en bons mots sur celle des stoïciens et des cyniques, qui s'attachoient surtout à l'avoir bien longue et bien touffue. On peut comparer à ce sujet les épigrammes grecques de Lucien, *Analect.*, t. II, p. 312, épigr. 23, d'Ammien, *ib.*, p. 388, épigr. 21, avec les notes de M. Jacobs; voy. Héraldus, *Advers.* II, 16, p. 131. Lucien, dans ses *Résuscités*, ch. 46, t. I, p. 613, éd. Hemsterh., se sert du mot *ciseaux à tondre les boucs*, pour donner une idée de la force de ces barbes de philosophes. Dans le passage de Lucien que je viens de citer, Parrhesiades est chargé de couper la barbe à tout faux philosophe, et de se servir pour cette opération de ces grands ciseaux avec lesquels on tondoit les boucs (Τραγοκουριχῇ μαχαίρᾳ). Du reste, on sentira combien cette barbe touffue, longue et mal soignée, devoit alors paroître désagréable, lorsqu'on se rappellera quel soin on mettoit à cette époque à la soigner. On peut voir à ce sujet l'addition qui est à la suite de la IVe. dissertation, et qui est intitulée : *Coup-d'œil dans la boutique d'un ancien barbier.* Voy. *Mag. encyclop.*, année IX, t. IV, p. 321.—Les stoïciens d'alors, ainsi que Ménage l'a déjà très-bien remarqué, dans ses notes sur Diogène de Laerce, VI, 104, ne se distinguoient de leurs confrères, les cyniques, que parce que sous leur manteau ils portoient encore une seule tunique ou chemise de laine, tandis qu'un véritable philosophe cynique étoit absolument ἀχίτων, c'est-à-dire qu'il n'avoit d'autre vêtement que son manteau, et point de tunique. Tiedemann, dans son *Système de la philosophie stoïque*, a fait des observations intéressantes sur l'affectation qui étoit la base de ces singularités.

une semelle de bois attachée avec des courroies ; c'étoit enfin un de ces philosophes dont le mérite principal étoit le manteau et la barbe, un *græculus* (15), comme il y en avoit alors beaucoup attachés à la suite des orgueilleux Romains, et qu'on regardoit comme un meuble indispensable dans la maison d'un riche. Ce vénérable disciple de Zénon s'empressa d'apporter dans son manteau la chère Myrrhina et les trois charmans petits que cette chienne de Malthe (16),

(15) Les anciens Romains, qui avoient appris d'abord à connoître plus particulièrement les Grecs, livrés au luxe et à la mollesse, dans la Campanie et dans la grande Grèce, avoient déjà attaché un sens odieux aux mots *græculus* et *græcari*. Voy. Meursius, *Auctar Philolog.*, c. 7. Sous les empereurs, au tems où vivoit notre Sabina, la conduite des Grecs, qui s'expatrioient par milliers et venoient se fixer à Rome, ne pouvoit que confirmer ce sens, de sorte que le mot *græculus* conserva sa signification défavorable. Voy. Burmann, sur Pétrone, ch. 46, p. 229 et suiv. Pour s'en faire une idée juste, il ne faut que relire le célèbre passage de Juvénal, III, 60-113. Quelques-uns des Romains du temps de la république, tels que les Scipions, avoient avec eux quelques philosophes grecs dans des intentions très-louables; mais déjà, au temps d'Horace, cet usage avoit dégénéré (voy. Wieland, notes sur les épîtres d'Horace, t. I, p. 71, 161); les orgueilleux Romains traitoient les philosophes, les rhéteurs et les sophistes grecs qui fréquentoient et habitoient leurs maisons, avec la plus grande insolence, et comme de méprisables parasites, tels que Ménandre, dans ses comédies, les avoit caractérisés. Voy. aussi Suétone, *Vie de Tibère*, ch. 56, et le traité de Lucien, intitulé : *De mercede conductis*, c'est-à-dire, du malheureux sort des savans et gens de lettres qui se mettent aux gages des grands et des riches.

(16) Myrrhina est le nom d'une chienne favorite dans un

favorite de Sabina, avoit mis bas la nuit précédente. La petite bête avoit des qualités très-distinguées ; elle étoit douce, prévenante, et n'aboyoit que lorsque le mari ou une personne mal vue de sa maîtresse se présentoit. On ne sauroit en effet se figurer rien de plus bizarre que de voir ce petit animal enveloppé dans un lange vert (17), dont il sortoit quelquefois le bout de la tête en aboyant doucement, tantôt léchant ses trois petits, et quelquefois aussi la longue barbe du grave philosophe, dans les touffes de laquelle la petite bête découvroit encore quelques restes assez considérables du souper de la veille (18).

passage de Lucien, *de mercede conductis*, ch. 34, t. I, p. 692, ed. *Hemsterh.*, dont cette scène est une imitation. Dans les tems modernes, les auteurs n'ont pas été d'accord sur la question de savoir si ces petits chiens, si célèbres chez les anciens, et que Buffon, *Hist. nat.*, t. V, p. 229, appelle *bichons*, venoient de Malte ou de Meleda, île du golfe adriatique. Mais le témoignage exprès de Strabon, VI, p. 425, devroit dissiper toute espèce d'incertitude à cet égard, et assurer cette gloire à l'île de Malte; c'est aussi l'opinion de M. Coray, dans son édition des *Caractères de Théophraste*, XXI, p. 283. Voy. aussi les *Recherches historiques et politiques sur Malte*, par *Honoré* Bres, Paris, an 6, p. 59 et suiv.

(17) C'est ainsi que dans Pétrone, ch. 64, p. 321, le jeune favori de Trimalchion enveloppe dans une toile ou un lange vert, *fascia prasina*, une petite chienne noire et excessivement grasse. C'est probablement ainsi que les sybarites faisoient porter à leur suite des petits chiens de Malte; voyez Athénée, XII, 3, p. 618 F, et suiv.

(18) Je demande bien des pardons à mes lecteurs de cette description un peu désagréable à la vérité; elle est prise mot pour mot dans le passage de Lucien, cité dans la note 15.

Pour trouver cette scène moins surprenante, nous dirons à nos lecteurs que Sabina n'étoit revenue que depuis l'avant-veille de sa campagne, ou *villa*, située dans la Campanie, et que selon l'usage, elle avoit ramené, avec le reste de sa suite, Zenothemis, son philosophe attitré. Avant de partir, celui-ci s'étoit trouvé dans un cruel embarras ; au lieu d'être placé dans la voiture douce et commode de la maîtresse, il s'étoit vu obligé de céder sa place au cher cousin Saturnin, et de faire le voyage dans une espèce de cabriolet gaulois à deux roues (19).

Mais elle est bien loin d'être aussi dégoûtante que celle que l'empereur Julien donne dans son *Misopogon*, p. 338, et que *l'abbé de* LA BLETERIE n'avoit pas osé rapporter dans son *Histoire de Jovien*, t. II, p. 94, parce que ses amis l'avoient conjuré, au nom de l'honneur de la nation française, de ne point traduire en français des détails aussi dégoûtans. Voyez GIBBON's *History of the decline of the Roman Empire*, t. IV, p. 370, éd. de *Basle*.

(19) On désignoit alors, en général, les voitures de voyage par le mot *reda*, qui, selon l'observation de QUINTILIEN, étoit d'origine gauloise, et dont la racine est l'ancien mot saxon *reiten*, qui s'est conservé dans l'allemand moderne dans le sens *d'aller à cheval*, et dans le mot anglais *to ride*. C'étoient des voitures à quatre roues dans lesquelles on pouvoit placer toutes sortes de commodités, et dont on se servoit ordinairement pour aller à la campagne. Voy. HORAT. *Sermon.* II, 6, 42; MARTIAL. IV, 47. Lorsque cette voiture étoit distribuée d'une manière plus agréable pour y faire voyager des femmes, on l'appeloit *carruca*, mot qui est également d'origine celtique. Je suppose que notre Sabina fait le voyage de Rome dans une *carruca*. On connoît la *carruca* d'or de Quintus, dont parle MARTIAL, IV, 62; voy. les notes de

où il avoit pour compagnon Thersites, le nain (20) difforme de Sabina. Pour comble de malheur,

Ramirez, p. 263. Le cabriolet à deux roues dans lequel étoit placé Zenothemis, portoit le nom de *cisium;* les voitures de ce genre servoient surtout pour se transporter avec célérité. Voy. Scheffer *de re vehicularia*, II, 18, p. 237 et suiv.

(20) Chez les Anciens, c'étoit pour les riches la mode d'avoir, parmi ses esclaves, des nains plus ou moins laids; ce goût avoit été poussé très-loin et avoit passé des Grecs dégénérés après les temps d'Alexandre, aux Romains dégénérés sous les empereurs. Casaubon a recueilli sur ce point de bons matériaux dans ses Remarques sur le 83e. chapitre de la *Vie d'Auguste* par Suétone. Les Anciens ne confondoient pas cependant les véritables nains, *nani*, *pumili*, avec les petits monstres à grosse tête que Suétone distingue des précédens, et qu'il appelle *distorti*. Les nains étoient des espèces de pygmées, d'ailleurs très-bien faits. De tous les temps les Orientaux ont raffiné sur les plus cruelles mutilations des hommes; c'est d'eux que l'art d'empêcher l'accroissement, et de créer pour ainsi dire des nains artificiels, avoit passé aux Grecs et aux Romains; Longin, 44, p. 159, ed. *Toup.*, parle d'une espèce d'étuis dans lesquels on plaçoit ces nains, peut-être pour les empêcher de grandir; et Pline, VII, 16, s. 16, dit également en avoir vu. (Voy. *Isaac.* Voss. *ad* Melam III, 8, p. 587, ed. *Gronov.*) On leur préféroit encore les petits monstres à grosse tête, et doués d'ailleurs d'autres dons de la nature. Athénée (XII, 3, p. 519) les désigne par le mot *stilpons*, dans la description qu'il fait du luxe des Sybarites. C'est contre eux que parlent avec indignation plusieurs pères de l'église, entre autres *St. Clément d'Alexandrie*, qui, dans son ouvrage intitulé le Pædagogue, se plaint expressément du goût dépravé de certaines femmes de son temps; elles couchent, dit-il, avec ces infâmes Thersites, et se procurent avec eux des jouissances honteuses. Voy. Reinesius, *Var. lect.* II, 23. On leur enseignoit à jouer des castagnettes et à danser au son

Sabina

Sabina le fit appeler au moment de monter en voiture. « Mon cher Zenothemis, lui dit-elle, » tu pourrois me rendre un grand service. Ma » demande est sans doute bien indiscrète, mais » je sais que tu n'as rien à me refuser, et que » tu n'aimes pas te faire prier long-temps ». — » Madame peut ordonner, » fut la réponse du philosophe. — « Je n'aurois pas osé t'adresser » cette demande, » continua Sabina, en rejetant son voile avec grâce (21), pour se montrer dans toute sa beauté, « si je ne savois pas que » tu as le meilleur cœur du monde, et qu'on

de cet instrument; voy. PROPERCE, IV, 8, 41, avec les notes de BROEKHUYS. On trouve de pareils monstres avec des crotales parmi les bronzes d'Herculanum, *Bronzi*, t. II, pl. 91 et 92, et dans le *Recueil* du COMTE DE CAYLUS. Les dames romaines aimoient beaucoup avoir de pareils nains à leur service. Voy. QUINTILIAN. *Declamat.* 298; et Domitien en fit même combattre publiquement dans l'amphithéâtre contre de belles femmes. V. DIO CASSIUS, LXVII, 8, p. 1107, avec les notes de FABRICIUS.

(21) Le voile des dames romaines étoit appelé *rica*. Les passages des Anciens où il est question de la manière de porter le voile, prouvent qu'alors on connoissoit parfaitement tout l'art et la coquetterie du voile. C'est ainsi que TACITE, *Annal.* XIII, 45, en parlant de la belle Poppée, épouse de l'empereur Néron, dit : elle ne sortoit que rarement, et lorsqu'elle le faisoit, elle voiloit une partie du visage, pour augmenter le prix des charmes qu'elle avoit dérobés, ou bien parce que cette manière de porter le voile lui alloit mieux. M. KOEHLER, dans sa savante *Description d'une Améthyste du cabinet de l'empereur de toutes les Russies* (Pétersbourg 1798), rapporte encore à la page 43 et suiv., plusieurs autres passages relatifs à cette coquetterie.

» peut se fier parfaitement sur tes soins et ton » exactitude. Voudrois-tu bien prendre avec toi » dans ta voiture ma Myrrhina, et ne la laisser » manquer de rien? Elle est sur le point de » faire ses petits. Je ne puis la confier à mes » gens; à peine ont-ils en route un peu d'at- » tention pour moi-même; comment en auroient- » ils pour ma pauvre chienne. Tu me rendrois » un véritable service, si tu voulois te charger » de la soigner. Je serois inconsolable, s'il lui » arrivoit le moindre mal. Oh! je vois déjà dans » tes yeux que tu consens à m'accorder ce que » je te demande; la bonne Myrrhina mérite » bien en effet tes soins par l'attention et le si- » lence qu'elle t'accorde toujours. Tu te rap- » pelles bien qu'elle n'a pas aboyé une seule » fois lorsqu'avant-hier, pendant que j'étois dans » le bain, tu prononças un discours si touchant » sur la caducité du corps humain, dans lequel » tu me prouvas avec tant d'éloquence que le » corps n'est qu'un cadavre animé, qu'un étui » de peau (22). » — Comment s'en défendre? Myrrhina, mollement couchée sur des langes

(22) Expressions favorites des véritables stoïciens, ainsi qu'on peut le voir par l'ouvrage de Marc-Aurèle, *ad seipsum* IV, 41, VIII, 37; et les passages cités par *Gataker*, dans ses notes. Ces philosophes domestiques, qui alloient débiter de pareilles propositions avec un sérieux vraiment ridicule, étoient désignés, par les plaisans, par le sobriquet d'*Aretalogos, discoureur de vertu.* Tel est ce Crispin, dont parle Horace. Voyez Casaubon *ad* Suéton. *in Aug.* c. 75.

et des fourrures, fut donc placée sur les genoux du vieux grec, et ce groupe du philosophe barbu tenant une jolie chienne de Malte sur ses genoux, et placé à côté d'un nain à tête bouffie, étoit si bizarre et si singulier, que pendant que la voiture rouloit vers Rome sur la voie Appienne, aucun voyageur, aucun voiturier ne passoit sans éclater de rire. Lorsqu'on fut arrivé, Sabina envoya chez Zenothemis, Clio son esclave de confiance, pour le faire prier de la manière la plus pressante, de garder, jusqu'après le moment où elle auroit fait des petits, Myrrhina, qui s'étoit si bien attachée à lui. Elle lui fit dire en même temps qu'on auroit grand soin de ne pas laisser manquer la favorite de foies d'oie farcis (23), et de gâteaux

(23) Les gourmands, parmi les Romains, avoient des moyens particuliers pour rendre plus doux et plus gros les foies d'oie. Pour les rendre doux, on nourrissoit les oies de figues. C'est à cela que se rapportent les expressions ἥπατα συκωτά dans Pollux, VI, 49; et *ficis pastum jecur anseris albi*, dans Horace, *Serm.* II, 8, 88. Niklas, dans ses notes sur les *Geoponica*, XIV, 22, p. 1023, a recueilli avec soin les passages des Anciens qui se rapportent à ce fait, et il a indiqué entre autres, d'après Palladius, le moyen qu'on employoit. Le foie de l'oie devoit être d'un volume assez considérable, Martial. XII, 58; Juvenal. V, 114; et pour l'augmenter encore, on l'humectoit de lait (Voy. Plin. X, 22, s. 27, avec les notes d'*Hardouin*). Le soin d'engraisser ces oies étoit confié à certains esclaves, qui dans quelques inscriptions romaines sont désignés sous le nom de *fartores*. Voy. Burmann *ad* Petron. c. 69, p. 343. D'après cela, nos lecteurs seront en état de juger combien étoient précieuses les friandises que Sabina envoya à sa

de sésame. Sabina savoit bien que le philosophe ne résisteroit point à la tentation de pouvoir partager ces friandises avec la petite favorite ; car malgré ses fréquentes et sévères déclamations contre la gourmandise, Zenothemis n'étoit point insensible aux attraits d'une table couverte de mets délicats, et Sabina n'avoit pas manqué d'observer qu'au dernier grand festin il avoit secrètement ramassé beaucoup de bons morceaux dans la serviette de l'esclave qui se tenoit à ses pieds (24). Sabina ne s'étoit pas trompée dans son calcul. Le philosophe souffrit les désagrémens des couches de Myrrhina, pour en partager aussi les avantages, et il venoit rendre

chienne favorite et au philosophe qui la soignoit On parsemoit de grains de sésame la surface des gâteaux. V. Emiland *ad* Petron. c. 1. p. 7, comparé avec Sonnini, Voyage en AEgypte, t. III, p. 255 et suiv.

(24) Dans le traité de Lucien, intitulé *le Banquet*, qui est une des satyres les plus amères contre les faux philosophes ou les philosophastres de ce temps, l'un de ces parasites enlève à un confrère de notre Zenothemis la serviette remplie de morceaux qu'il y avoit ramassés. Voy. Lucian. *Convivium s. Lapithæ*, c. 36. t II, p. 443, ed. *Hemsterhuys*. Alors chaque convive apportoit ses serviettes lorsqu'il venoit dîner quelque part, et il avoit son esclave servant placé à ses pieds (selon la manière des Anciens d'être couché à table, de sorte que les pieds étoient étendus en dehors) ; et c'est à cet esclave que certains convives donnoient ce qu'ils laissoient pour le cacher dans la serviette. Qu'on se rappelle à ce sujet la *mappa, quæ jam mille rumpitur furtis*, du pauvre Santra dans Martial, VII. 19. Voy. Ramirez, sur Martial, II. 37. p. 174.

à Sabina les nouveaux-nés avec leur mère (25).

A un pareil spectacle la tête de Méduse (26) se seroit déridée, et auroit imposé silence aux sifflemens de ses serpens. Malgré elle Sabina oublia sa colère contre Latris; elle prit un air affable, et laissa les jeunes filles, dont elle étoit entourée, se livrer impunément au rire immodéré qu'une scène aussi bizarre avoit nécessairement dû provoquer. « La plus belle de ces » figues (27) sera pour toi, mon cher Zenothe- » mis, si tu nous récites un joli petit impromptu » en vers grecs sur cet heureux événement; la

(25) Ceux de nos lecteurs à qui les ouvrages de Lucien sont familiers se rappelleront bien que tout cet épisode du philosophe et de la chienne favorite de Sabina, est emprunté de cet auteur satyrique, à cette petite différence près, qu'il donne au stoïcien le nom de *Thesmopolis*. Voy. *de Mercede conductis*, ch. 33 et 34, t. I, p. 691 et suiv.

(26) Ovide, *Ars am.* II, 309.

Ut fuerit torva violentior illa Medusa,
Fiet amatori lenis et æqua suo.

(27) Comme la figue étoit le fruit que les Athéniens mangeoient le plus fréquemment, même dans les rues et dans les places publiques, les philosophes avoient adopté l'usage de se proposer réciproquement toutes sortes de questions pour exercer l'esprit, et d'y mettre pour prix une figue. C'est ainsi que dans Diogène de Laerce, II, 118, le cynique Cratès propose une figue au Mégarien Stilpon. Comparez Casaubon *ad* Diogen. Laert. V, 18. Dans le premier de ces deux passages de Diogène de Laërce, la figue est appelée le *gage* du problème, ἀρραβὼν τῆ ἐρωτήματος. C'est cet usage qu'imite ici Sabina, qui en général aimoit à se gréciser en tout.

» chose t'est facile, car nous connoissons tous » ton talent poétique! » Ce fut avec ces mots, et en lui montrant une figue énorme qui étoit dessus les autres, que Sabina s'adressa au philosophe, qui déjà avoit pénétré jusqu'auprès des jeunes esclaves qui entouroient de plus près leur maîtresse. Zenothemis, comme tous ses compatriotes, adroit et industrieux, savoit outre son véritable métier de philosophe stoïcien, plusieurs autres arts (28) par lesquels il pouvoit se concilier la bienveillance de ceux avec lesquels il vivoit; il ne fut donc point embarrassé pour réciter l'épigramme suivante qui nous a été conservée dans l'anthologie grecque (29). « Lorsque » la petite Myrrhina fut sur le point d'accou» cher, Diane s'empressa de lui envoyer du » secours et du soulagement. La déesse est fa» vorable non pas seulement aux femmes en » couches; elle est chasseresse et secourt aussi » les mères de la race des chiens. »

« Qu'est-ce que Carmion t'a dit tout bas à » l'oreille, qui te fait rire si immodérément? » demanda Sabina à Clio; celle-ci par malheur en

(28) C'est ainsi que dans Lucien, *de mercede conductis*, 36, t. I, p. 695, on dit d'eux *qu'ils font des poésies sapphiques*. Il y est aussi question de *lectures* que le philosophe domestique fait en présence de la maîtresse de la maison.

(29) *Analect.* t. II, p. 241, IV; cette épigramme y est attribuée à un certain *Addæus*; l'auteur a cru pouvoir se permettre de la mettre ici dans la bouche de son philosophe.

vouloit au philosophe, parce que peu de jours avant il avoit cassé, par maladresse, à la campagne, un beau vase, témoignage fragile d'amour, que Sabina avoit reçu dans les bains de Baiæ, d'un de ses amans, et qu'elle avoit ordonné de placer avec le plus grand soin et avec toute la précaution possible (30); Clio répondit tout haut; « c'est que Carmion me demande » depuis quand notre stoïcien est devenu un *cy-* » *nique* (31) ? »

« Il faut vous punir de votre impertinence, répliqua Sabina; « toi Carmion, tu me donneras » sur-le-champ la petite figure d'Issus (32), le

(30) C'est une chose connue, qu'on donnoit à des garçons ou à des jeunes filles qu'on aimoit, des vases sur lesquels étoient tracés des sujets de la Mythologie et de l'histoire héroïque qui pouvoient faire allusion à la personne à laquelle on faisoit le présent, qu'on y faisoit même quelquefois tracer par l'ouvrier le nom de la personne aimée, souvent avec le mot *καλός*, *beau*. C'est pourquoi on trouve tant d'anciens vases grecs avec ce mot *καλός*. Voy. Boettiger, *Explications des peintures de vases de Tischbein*, t. III, p. 66 et suiv. Millin, *Mon. ant. inéd.* t. II, p. 36 et s. et l'appendix de cette Dissertation de M. Bœttiger (qui sera donné dans le numéro suivant).

(31) Ἀντὶ Στωϊκοῦ ἤδη Κυνικὸς ἡμῖν γεγένηται; Lucian. *de merc. cond* c. 34, t. I, p. 692.

(32) Des chiens fidèles sont souvent figurés sur d'anciens monumens sépulcraux. Homère a le premier éternisé la fidélité des chiens. Depuis, on a érigé dans beaucoup d'endroits des monumens à des chiens fidèles (*κυνοσήμαλα*) *Issus* ou *Issulus* étoit un nom que les anciens donnoient fréquemment à de jeunes garçons qu'ils aimoient. Voy. Fabretti, Insc. Cl. I, 245, p. 45.

» mari de ma Myrrhina, qui est suspendue là-
» haut au mur, et tu examineras en même temps
» les petits chiens enveloppés dans le manteau,
» pour savoir si l'on peut féliciter leur tendre
» père sur la fidélité de sa compagne, et sur la
» ressemblance de ses enfans. Et toi, Clio,
» pendant que Zenothemis prendra avec moi
» une petite coupe de vin chaud, (alors elle
fit signe aux pages de verser) « tu nous liras
» la jolie parodie du *Passereau* de CATULLE, que
» Saturnin a composée en l'honneur de mon
» cher Issus. N'oublie pas de faire écrire en let-
» tres d'or, ces jolis vers, sous la figure d'Issus,
» comme je te l'ordonnai hier. » Clio prit dans
sa ceinture (33) des tablettes d'ivoire, couver-
tes en pourpre, et lut le poëme suivant, que les
amateurs de pareilles bagatelles trouveront en-
core avec de légers changemens dans les œu-
vres de Martial (34) : « Issus est plus malin que
» le Passereau de Catulle ; Issus est plus pur que
» le baiser de la colombe ; Issus est plus cares-

(33) Nos lecteurs se rappellent qu'on n'avoit point encore alors des poches dans les vêtemens, et que les ridicules, qui aujourd'hui en tiennent lieu à nos dames, n'étoient pas encore inventés. Les femmes, lorsqu'elles vouloient conserver quelque chose avec soin, le cachoient donc dans la ceinture et le portoient sur le sein, ὑπὸ κόλπῳ. Voy. LUCIAN. *de mercede cond.* 27. t. I, p. 686 ; et les passages recueillis dans la *Dissertation sur les sacs appelés ridicules, et sur les poches* (Paris 1801, p. 20 et suiv.), et insérée aussi dans le Magasin Encyclopédique.

(34) MARTIAL. I, 110. *Clément* MAROT a imité cette épigramme, et l'a appliquée à Mignonne, *chienne de la Royne*

» sant que tous les jeunes agréables, plus précieux » que les perles et les pierres fines de l'Inde.

Eléonor (t. III de ses œuvres, p. 151; éd. de *la Haie*, 1731, *in*-12):

Mignonne est trop plus affettée
Plus frétillant, moins arrestée
Que le passeron de Maupas:
Cinquante pucelles n'ont pas
La mignardie si friande.
Mignonne nasquit aussi grande
Quasi comme vous la voyez.
Mignonne vaut (et m'en croyez)
Un petit trésor: aussi est-ce
Le passe-temps et la liesse
De la Royne, à qui si fort plaist,
Que de sa belle main la paist.
Mignonne est la petite chienne:
Et la Royne est la dame sienne:
Qui l'orroit plaindre aucunefois,
On gageroit que c'est la voix
De quelque dolente personne:
Et à bien cest esprit Mignonne
De sentir plaisir et esmoy,
Aussi bien comme vous et moy.
La Royne en sa couche parée,
Lui a sa place préparée:
Et dort la petite follastre,
Dessus la gorge d'allebastre
De sa Dame, si doucement,
Qu'on ne l'oit souffler nullement.
Et si pisser veut d'avanture,
Ne gate draps ny couverture:
Mais sa maistresse gratte, gratte
Avecque la flatteuse patte:
L'advertissant qu'on la descende,
Qu'on l'essuye, et puis qu'on la rende
En sa place, tant est honneste,
Et nette la petite beste.
Le jeu d'amours n'a esprouvé:
Car encores n'avons trouvé

» Il fait les délices de sa maîtresse ; il en par-
» tage les peines et les plaisirs ; dès qu'il fait
» entendre sa voix, on croiroit qu'il parle ; c'est
» sur les épaules de sa maîtresse qu'il som-
» meille ; si un besoin le presse, il se garde
» bien de salir son vêtement ; doucement il l'a-
» vertit du pied, demande qu'on le mette en
» bas du lit, et qu'on le laisse sortir. Sa chaste
» fidélité envers sa chère Myrrhina, égale ses
» autres qualités. Pour que l'Achéron ne nous
» l'enlève pas tout-à-fait, un second Apelles en
» a fait un portrait frappant, et tellement res-
» semblant que si on plaçoit le véritable Issus à
» côté de cette image, on croiroit ou l'un et
» l'autre une peinture, ou l'un et l'autre un chien
» vivant. »

Peu s'en fallut que cette lecture ne fut interrompue par un nouvel éclat de rire. Sabina

> Un mari digne de se prendre
> A une pucelle si tendre.
> Or afin que tout ne meure,
> Quand de mourir viendra son heure,
> Sa maistresse en un beau tableau
> L'a fait paindre à Fontainebleau,
> Plus semblable à elle, ce semble,
> Qu'elle-mesme ne se ressemble.
> Et qui Mignonne approchera
> De sa painture, il pensera
> Que toutes deux vivent sans fainte :
> Ou bien que l'une et l'autre est painte.

Du reste, on pourra rappeler ici les épigrammes par lesquelles Juste-Lipse a rendu célèbres plusieurs chiens. Voy. Just. Lips. *Epist. ad Belgas.* c. 1, ep. 44, t. II, Opp. p. 787.

avoit fait signe à Cypassis, de débarasser le philosophe, de Myrrhina et de ses petits ; sous prétexte que Myrrhina s'étoit embarrassée dans la barbe touffue de Zenothemis, l'esclave malicieuse la tira d'une manière impitoyable (35), tandis qu'elle lui envoyoit des baisers, tantôt d'une main, tantôt de l'autre (36), comme un témoignage apparent de respect, mais au fond pour se moquer de lui. Un perroquet, qui pendant tout ce temps étoit resté tranquille et taciturne dans sa belle cage ornée d'or, d'ivoire et d'argent (37), commença au même instant à crier

(35) Qu'on se rappelle le *Cynico barbam petulans Nonaria vellit* de Perse, I, 134. Le meilleur commentaire se trouve dans le discours remarquable et sévère que Dion Chrysostôme adressa au peuple d'Alexandrie au sujet du costume des philosophes. *Orat.* LXXI, p. 628, A. Morell. ἕλκωσι ἐπιλαζόμενοι.

(36) La véritable manière d'envoyer ces baisers (*basia*) selon toutes les règles de l'art, étoit de joindre l'index et le pouce, à peu près comme nous prenons une prise de tabac, *priore digito in pollicem residente*, dit Apulée, dans ses Métamorphoses, IV. p. 85. C'est ce que Dion Cassius, XLIV, 8, p. 1055, appelle φιλήματα διὰ δακτύλων πέμπειν. C'est ce que Phèdre et Martial appellent *basia jactare*. Cet usage étoit une imitation de l'adoration des Divinités, auxquelles on envoyoit de pareils baisers pendant qu'on les adoroit, ainsi que Juste Lipse, *in Elect.* II, 6, l'a déjà fait remarquer, c'étoit un usage vraiment oriental. Voy. Ouzel sur Minutius Felix, p. 10 et suiv. Le savant Kempius, qui publia en 1680 à Francfort vingt-cinq Dissertations sur les baisers, n'a pas su éclaircir ce sujet.

(37) Stace, dans son poëme sur la mort du Perroquet

avec une vivacité extraordinaire, *fort bien, très-bien, bravo* (38)! comme si on le lui avoit commandé.

Sabina termina enfin cette scène si désagréable pour notre philosophe, en imposant à ses esclaves le silence et la retenue, par le signe précurseur de sa colère si redoutée de chacune d'elles; ce signe puissant étoit de froncer ses noirs sourcils. On plaça la petite Myrrhina dans son petit panier où elle reposoit ordinairement sur des coussins de filet remplis de plumes de différentes couleurs (39); et comme elle paroissoit avoir soif, on s'empressa de lui apporter une soucoupe remplie de lait d'ânesse, qui étoit restée de la toilette, et qu'on avoit conservée dans un joli vase d'argent placé sur une console (40).

de Melior, *Silv.* II, 4, 11, décrit sa cage dans le passage suivant:

Domus rutila testudine fulgens
Connexusque ebori virgarum argenteus ordo.

(38) L'exclamation grecque εὖγε, *euge!* étoit la formule ordinaire par laquelle on témoignoit son admiration et son approbation, lorsque quelqu'un avoit dit ou lu quelque chose de spirituel. On se rappellera à cette occasion l'*euge tuum et belle* de Priscus, I. 62. Voy. Ramirez ad Martial. I, 4. p. 38.

(39) Voy. les Commentateurs de Properce (III, 5. 64.) « *Effultus pluma versicolore caput*, » et Barth ad Statii, *Silv.* I, 2, 79.

(40) *Monopodia*; voy. Tit. Liv. XXXIX, 6; Plin. XXXIV, 3, s. 8. Parmi les antiques, publiés par Caylus, il y a plusieurs pieds de pareilles consoles, ornés de sculptures: le dessus élégant qu'on y plaçoit pour former la table

« La copie du *miroir à Laïs*, par Aristippe (41), » que le libraire Tryphon (42) m'avoit promise, » est-elle achevée, mon cher Zenothemis? » dit alors Sabina. Notre stoïcien ne pouvoit guères faire une réponse satisfaisante à cette question de Sabina, parce que, pour ne pas laisser la chère Myrrhina seule, il n'avoit pas quitté la chambre depuis deux jours. Sabina le pria d'aller aussitôt s'informer si cette copie, qu'elle désiroit ardemment posséder, étoit terminée.

« Demande en même temps, » ajouta-t-elle, lorsqu'il étoit déjà sur le point de rejeter der-

portoit le nom d'*abacus*. Un pareil pied en bronze est publié parmi les *Bronzi d'Ercolano*, t. VI, pl. 95.

(41) Parmi plusieurs ouvrages d'Aristippe qui ont été perdus, il y a aussi, selon le témoignage de Diogène de Laërce, (II, 84), un traité sur le miroir, adressé à Laïs (*πρὸς Λαΐδα περὶ τοῦ κατόπτρου*). Le miroir de Laïs étoit célèbre dans l'antiquité. Dans l'anthologie grecque nous avons encore quelques petits poëmes qui s'y rapportent. Ceux de nos lecteurs qui seroient curieux de savoir à peu près le contenu de ce traité, adressé par le plus galant de tous les philosophes à la plus belle des hétaires, n'ont qu'à relire le traité de Plutarque, *de Præceptis conjugialibus* (sect. 25, t. I, P. 1, p. 556, éd. de Wyttenbach, ou les Apologies d'Apulée (p. 285, 284, éd. d'Elmenh.) Probablement Phèdre en a emprunté la 8e. fable de son 3e. livre, sur laquelle il faut consulter les notes de Rigault.

(42) Célèbre libraire du temps de Domitien, dont Martial fait souvent mention. On trouve les meilleurs renseignemens sur lui, et en général sur tout ce qui concerne la librairie et les libraires à cette époque, dans Schoettgen, *Historia librariorum et bibliopolarum*. Voy. Poleni, *Supplem.*, t. III, p. 844, 845.

rière lui le tapis de la porte (43), « s'il n'a pas » paru quelque nouvelle fable milésienne (44). » Tuccia m'a beaucoup parlé à Baiæ, d'une » nouvelle production d'un certain Xénophon » d'Éphèse. Autant que je puis m'en rappeler, » elle est intitulée : *les Amours d'Anthias et*

(43) Les appartemens de l'intérieur étoient rarement fermés par des portes ; devant l'ouverture on ne plaçoit ordinairement que des tapis de différentes couleurs, sur lesquels on peut consulter le passage classique de Pollux, X, 32. Pour dire : aujourd'hui tout est tranquille dans la maison, et personne ne vient m'interrompre, Sénèque s'exprime ainsi dans sa 80e. lettre : *Non crepuit subinde ostium* (c'est-à-dire la grande porte d'entrée de la maison) : *non allevabatur velum.* De même qu'on avoit des *ostiarii* pour garder la porte principale et extérieure de la maison, on avoit aussi des esclaves qui se tenoient auprès des portes ou passages dans l'intérieur des maisons, et qu'on appeloit *velarii.* Voy. Pignor., *de Servis*, p. 227. A la cour des empereurs, les *velarii* étoient des grands officiers de la maison impériale. Voy. Torrent., *ad* Sueton., *in vit. Claud.*, cap. 10; et Lipsius, *ad* Tacit., *Annal.*, III, 5. Stieglitz, dans son *Archæologie de l'architecture*, I, p. 131, en a également fait mention. Voy. *suprà*, ann. IX, t. II, p. 443, not. 12.

(44) Milet, célèbre par ses richesses et son luxe, étoit la ville qui fournissoit pour les harems de la Perse les odalisques les plus belles et les plus spirituelles; elle étoit donc pour l'Asie ancienne à peu près ce que la Circassie est pour les Turcs d'aujourd'hui. Ces Aspasies racontoient à leurs Soudans de très-jolis contes, et il y avoit déjà alors parmi elles plus d'une Scheherazade. C'est ce qui a donné lieu aux fables milésiennes, c'est-à-dire aux plus anciens romans grecs. Huet, dans son *Origine des Romans*, a déjà donné là-dessus de très-belles et de fort ingénieuses observations ; Paciaudi, dans sa dissertation réimprimée dans la jolie édition de Longus, publiée par Schæfer, a aussi traité ce sujet.

» *d'Habrocome* (45). Tu m'obligerois infiniment » si tu pouvois aussi m'apporter cet ouvrage. » Cette dernière commission étoit l'effet d'une petite malice de Sabina, dont l'esprit pénétrant avoit deviné que Zenothemis avoit une aversion décidée pour le *miroir* du joyeux Aristippe. Pour l'en punir, ce fut lui que Sabina chargea de cette commission, au lieu de Clio, qui étoit ordinairement celle de ses esclaves qui faisoit les emplettes des nouvelles productions pour sa bibliothéque, parce qu'elle savoit toujours choisir ce qu'il y avoit de plus frivole et de plus érotique. La veille encore, elle avoit apporté de chez le même libraire, une nouvelle édition, ornée de belles figures, de la fameuse Matæotechnie d'Eléphantis (46). Pauvre Zenothemis! qu'auroient dit Zénon et Cléanthe, les nobles chefs de ta secte, en voyant un de leurs

(45) M. le baron de Locella, le savant éditeur de cet intéressant roman grec, que nous avons encore, assigne le temps d'Hadrien comme l'époque à laquelle il a été écrit. (Voy. la Préface de son édition, p. 9). Peut-être qu'il est même antérieur à cette époque. Du moins il est antérieur à Chariton. M. de Ramdohr, dans son *Urania*, XVIII, 8, t. III, part. I, p. 388, n'a pas encore osé se décider pour l'affirmative.

(46) Τύποι Ἐλεφαντιάδος, selon Philodemus dans les *Analecta* de Brunck, t. II, p. 85, IX; *Elephantidos Libelli*, selon l'expression de Suetone, *vie de Tibère*, ch. 43; voy. Fabricii, *Biblioth. Græc.* t. VI, p. 811 de l'ancienne édition; sur toute cette branche de la littérature, on peut consulter Heinse et Burmann sur les *Tristes* d'Ovide, II, 411 et suiv.

sectateurs dégénéré au point de se prêter, malgré sa barbe de philosophe, aux fonctions d'une femme de chambre ou d'un entremetteur! Ah, comme tu aurois été vendu à vil prix dans l'enchère des philosophes (47).

(47) Tout le monde connoît ce persifflage ingénieux de Lucien, où cet auteur satyrique suppose que Jupiter fait faire par Mercure, qui remplit les fonctions d'huissier-priseur, une vente publique des sectes des philosophes. M. Wieland, dans sa traduction (t. I, p. 363 et suiv.) a remarqué avec raison que cette satyre contre les chefs des sectes qu'on y cite, ne plaît pas trop, parce qu'elle est injuste. Lucien auroit dû lancer ses traits contre de vils discoureurs comme est le Zenothemis dont il est question dans cette Dissertation.

BIOGRAPHIE.

Notice sur la vie et les ouvrages d'Ulric de Hutten (1).

On a observé avec beaucoup de justesse que les grands hommes qui ont illustré leur nation, soit par leurs exploits, soit par leurs ouvrages, ont changé non-seulement l'esprit de leur siècle, mais qu'ils ont aussi influé sur les siècles sui-

(1) Bayle a inséré dans son Dictionnaire historique un assez bon article sur Ulric de Hutten, mais il contient plusieurs erreurs. J. Burckhard a composé une Dissertation intitulée : *Commentarius quo* Ulrici de Hutten *fata et merita exponuntur*, part. I et II, 1717, III, 1723, Wolfenbüttel, *in*-8°. Goethe, Moser, Schubart, Wagenseil, ont ensuite écrit sa vie dans plusieurs ouvrages allemands. Elle a été donnée avec de très-grands détails et d'une manière très-intéressante, par le célèbre M. Meiners, dans son excellent ouvrage intitulé : *Lebensbeschreibungen berühmter Maenner aus den Zeiten der Wiederherstellung der Wissenschaften*, c'est-à-dire, *Vie des Hommes les plus célèbres qui ont fleuri au temps de la renaissance des lettres*, Zurich 1797, 3 vol. *in*-8°. M. Panzer, qui s'est illustré par des travaux si importans sur l'histoire littéraire et la bibliographie, a donné l'année suivante, 1798, un petit écrit intitulé : *Ulrich von Hutten in litterarischer Hinsicht*, c'est-à-dire, *Ulric de Hutten, considéré sous les rapports littéraires*, *Nuremberg* 1798, *in*-8°., avec son portrait gravé en bois. C'est de ces divers écrits que M. Charles Lobstein a extrait la notice que nous insérons dans ce numéro. A. L. M.

vans. Parmi les événemens qui ont le plus contribué à donner une autre face à l'Europe moderne, la réformation tient sans contredit la première place; et parmi les hommes qui ont figuré le plus dans cette réformation, il en est un qui s'est distingué de tous les autres par son génie pénétrant, son imagination ardente, son caractère plein de courage et de résolution, c'est *Ulric de Hutten*, homme extraordinaire par son caractère et par les événemens de sa vie privée.

Ulric de Hutten, issu d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de Franconie, naquit le 20 avril 1488, au château de Steckelberg, situé sur les bords du Mein et sur les frontières de la Hesse et de la Franconie. Il étoit le quatrième fils du chevalier de Hutten et d'Ottilie de Eberstein. La famille des Hutten étoit devenue célèbre parce qu'elle avoit produit de grands militaires et de profonds politiques, et elle tenoit alors le premier rang parmi la noblesse de la Franconie. On ignore les détails des premières années d'Ulric; on sait seulement que ses parens l'envoyèrent à douze ans à l'abbaye de Foulde, dans l'intention de le faire recevoir religieux; c'est donc à Foulde que le jeune Hutten fit ses premières études; mais il sentit bientôt que la providence ne l'avoit pas destiné à ce genre de vie; il s'en dégoûta à un tel point qu'il forma secrètement le projet de quitter le couvent, contre la volonté de ses parens; ce fut pendant le temps qu'il passa dans cette école qu'il eut le bonheur de faire la connoissance

d'un des savans les plus distingués, et des hommes d'état les plus renommés de ce temps, Eitelwolf de Stein; ce dernier lui trouva beaucoup de disposition pour l'étude, s'intéressa vivement à son sort, et conseilla à son père de le retirer de l'abbaye où on l'avoit relégué; mais malgré toutes ses instances on y laissa le jeune Hutten: il y resta donc encore quelque tems. Enfin, voyant que son genre de vie devenoit de jour en jour plus insipide, il s'évada en 1504, et se rendit à Cologne avec un de ses amis nommé Crotus Rubianus (2), qui lui avoit conseillé cette fuite. Cette démarche imprudente lui attira toute la haîne de son père, qui l'abandonna entièrement. En arrivant à Cologne, Hutten s'empressa de converser avec les dialecticiens qui s'y trouvoient en grand nombre; mais dès qu'il se fut rendu leur manière de discuter familière, il les prit en aversion, et dédaigna pendant toute sa vie les subtilités de la dialectique. Il suivit alors avec beaucoup d'ardeur les leçons du célèbre Rhagius AEsticampianus (3), qui professoit et expliquoit

(2) Crotus naquit en 1480 à Dornheim, village près d'Armstadt. Son nom étoit proprement *Jaeger*, qui veut dire *chasseur*: aussi s'appeloit-il quelquefois *Venator*. On ignore absolument pourquoi il a pris le nom de *Crotus*, mais quant au surnom de *Rubianus*, il l'a adopté parce qu'il étoit de *Dornheim*, nom dont la racine *Dorn* veut dire en latin *Rubus* et en françois *buisson*. A. L. M.

(3) Rhagius AEsticampianus naquit à Sommerfeld en Lusace; il s'appeloit proprement *Rack*, nom qu'il avoit changé en celui de *Rhagius*; le surnom de *Æsticampianus* est en-

avec succès les langues anciennes et les auteurs classiques. Les théologiens, jaloux de la réputation d'AEsticampianus, l'accusèrent d'irréligion et d'athéisme, et ce dernier se vit forcé de quitter Cologne, et de se réfugier avec son jeune élève à Francfort sur l'Oder. Eitelwolf de Stein, fit bientôt obtenir au professeur AEsticampianus, la chaire de littérature ancienne, à l'académie de cette ville, formée alors nouvellement par le margraf Joachim de Brandebourg. Ce fut dans cette académie que le jeune Ulric, âgé seulement de 18 ans, fut reçu maître-ès-arts; il célébra bientôt sa réception, dans un poëme où il fit l'éloge du margraviat de Brandebourg; cet éloge parut en 1507, en tête de l'Histoire inaugurale de l'Université de Francfort. Ulric abandonné par sa famille, fut puissamment protégé par le margraf lui-même, auquel le généreux Eitelwolf l'avoit recommandé.

On ignore l'époque à laquelle Ulric quitta cette université. Depuis l'an 1509, jusqu'en 1514, nous ne le voyons que comme un météore qui ne fait que paroître et disparoître. Le désir ardent de connoître le monde, et de tenter la fortune, l'engagèrent à visiter le nord de l'Europe, et non pas l'Italie, comme le prétend Burkhard; après avoir couru les plus grands dangers, principalement sur la mer Baltique, sa mauvaise étoile le conduisit, suivant l'expression de Va-

core une traduction du nom du village de *Sommerfeld*, qui veut dire en françois *champ d'été*. A. L. M.

dianus, chez les Cyclopes qui habitent le long des rivages de la Poméranie. Un certain bourguemestre, nommé Lossius, l'y reçut d'abord d'une manière amicale, mais changeant de sentimens, il fit sentir à Hutten tout le poids de son inimitié, ce qui fit prendre à ce dernier la résolution de chercher encore sa sûreté dans la fuite : Lossius se douta malheureusement de cette résolution, et envoya après lui des archers qui le traitèrent conformément à la barbarie de ce temps. Deux années après, Hutten fit voir encore à Vienne, les cicatrices de ses blessures (4) : outré de l'affront qu'il venoit de recevoir, Hutten jura de se venger d'une manière digne de lui, et amené à Rostock en 1509, il composa une satire mordante contre le bourguemestre, sous le titre de Lossius ; cette pièce n'a pas été insérée parmi ses œuvres. Sur la fin de l'an 1510, Hutten eut le malheur de trouver au sein des plaisirs ce mal affreux qui empoisonne les sources de la vie (5).

(4) Voici comme s'exprime Vadien à ce sujet : *Vadiani Epist. in Analect.* Burckhardi, p. 9..... Quos primum mirum amicos habuisse agebat, deinde vero urgente fato, quum iter alio instituisset, furore correptus præter vitam omnia eripuisse sibi, quam et ipsum petitam esse cicatrices quas nobis nunc iretur cubitum ostendit, satis attestatur.

(5) On trouvera étrange que les biographes d'Ulric de Hutten aient fait mention de cette circonstance. Cet étonnement doit cependant cesser, si on réfléchit que cette maladie ne commença à être connue en Italie que vers 1495, et que d'abord on ne l'attribuoit qu'à l'état impur de l'air ou à l'attouchement d'une chose infectée ; on n'y attacha pendant plusieurs années aucune honte, et dans la suite des temps

Tout sembloit alors se réunir pour le précipiter dans un abîme de maux; dans la même année il fut attaqué d'une fièvre maligne dont il pensa mourir. Hutten avoit fait part de ses malheurs à ses amis, qui ignoroient entièrement le lieu où il étoit. Cependant Crotus Rubianus, dont nous avons déjà parlé, ne discontinua pas de s'intéresser pour lui auprès de sa famille, et lorsque vers 1510, Hutten lui demanda quels étoient les sentimens de son père envers lui, Crotus lui ré-

la mort de plusieurs personnages importans ecclésiastiques et séculiers a été publiquement attribuée à cette maladie. Giuliano Tanio de Prato, dans un traité manuscrit *de morbo gallico* (sur le mal vénérien) conservé dans la bibliothèque de Florence, et cité par M. Roscoe, dans une note intéressante de sa *Vie de Laurent le Magnifique*, *chap. X*, nomme publiquement un savant de Pavie, *Filippo Decio*, qui étoit atteint de ce mal. Nicolo Campane de Sienne imprima en 1619, sur cette maladie, un poëme dans lequel il dit que le mal de Job et la lèpre de Simon étoient le même mal. On ne le connoissoit que sous le nom de *mal portugais*, *mal français*, *mal de Naples*, *galle espagnolle*. Jérome Fracastor, qui fit paroître son poëme en 1530, attribue encore ce mal à l'influence maligne des astres; son héros *Siphilis* est représenté comme une victime d'Apollon et non de Vénus. On ne sait où ce poëte a pris ce mot *Siphilis*, d'où cette maladie a été nommée depuis *siphilitique*. On pense avec probabilité qu'il l'a dérivé du mot grec σίφλις, qui signifie difforme, à cause des ulcères affreux que ce mal cause sur le visage; il n'a été nommé mal vénérien que quand il a été reconnu qu'il ne se communiquoit qu'après un sacrifice à Vénus. On voit d'après cela, qu'il n'est pas étonnant qu'Ulric de Hutten n'ait pas fait à cette époque un mystère du mal dont il étoit attaqué, et que ses historiens ont pu sans malignité en faire mention. A. L. M.

pondit: « Ton père est un véritable Ulysse, trop » astucieux pour qu'on le puisse sonder, car il » présente à la fois deux faces différentes. Toute- » fois en me demandant avec empressement de tes » nouvelles, il se moque de tes occupations, il » en parle comme de vaines futilités, et cepen- » dant il paroît entendre avec beaucoup de joie » et de satisfaction les éloges qu'on te prodigue » partout. »

Hutten se rendit, vers la fin de l'an 1510, à Wittemberg, où il parut se livrer constamment à l'impulsion de son génie; ce fut là qu'il composa son *Ars Versificatoria*, ouvrage estimé de tous les littérateurs et des amateurs de la pure latinité. Si on considère plus attentivement l'état dans lequel le jeune Hutten publia ce chef-d'œuvre, on ne sauroit assez l'admirer; il étoit en proie aux souffrances les plus douloureuses d'une maladie mortelle; il manquoit du plus strict nécessaire; il luttoit perpétuellement contre la mort: ce poëme fut terminé en moins de quelques mois. On pourroit croire que l'altération de sa santé auroit agi sur son humeur, et tempéré son ardeur pour l'étude, ou qu'il auroit perdu le goût pour les voyages; mais plus impatient de parvenir et de voir les pays étrangers, qu'il ne l'avoit jamais été, Hutten traversa, en 1511, la Bohème et la Moravie, et se rendit dans l'hiver de la même année à Vienne chez son ami Vadianus; ce fut dans cette ville qu'il rassembla beaucoup d'amis auxquels il lut ses poésies et entr'autres un poëme pour exhorter l'empereur Maximilien à conti-

nuer la guerre contre les Vénitiens (6). Ses amis admirèrent son génie poétique, et le prièrent de leur communiquer ses poésies antérieures. Hutten eut la bonne foi de leur accorder leur demande, et apprit qu'ils en avoient abusé en les faisant imprimer. Cette édition des poésies de Hutten, parut à Venise l'an 1512. Jusqu'à cette époque Hutten s'étoit principalement livré à son goût pour les vers : mais voyant qu'il falloit choisir une carrière plus solide, il partit pour l'Italie et arriva en 1512 à Pavie, pour s'y livrer exclusivement à l'étude du droit ; à peine y avoit-il commencé à régler ses études, que la ville, qui avoit une garnison française, fut attaquée par les Suisses : Hutten eut par hasard une vive querelle avec un Français qui le menaça de le tuer ; Hutten pour échapper au danger s'enferma dans son cabinet, et y resta trois jours sans sortir ; le peu de nourriture qu'il prenoit et le travail forcé lui attirèrent bientôt une fièvre ardente ; dans cet horrible état, dénué de tout secours humain, il s'occupa à composer son épitaphe (7).

Enfin, après une vigoureuse résistance des Français, les Suisses prirent la ville d'assaut : Hutten fut délivré pour le moment de sa pri-

(6) Exhortatorium ad invictissimum principem Maximilianum. Rom. Imperatorem ut bellum in Venetos cœptum prosequatur.

(7) Les lecteurs ne me sauront sans doute pas mauvais gré de rapporter ici ces vers, qui leur démontreront combien Ulric de Hutten, au milieu de la misère, conservoit d'élévation et de grandeur. Cette épitaphe est rapportée diffirem-

son, mais les Suisses le prirent pour un Français, et le maltraitèrent d'une manière atroce; il quitta enfin la ville de Pavie, et se rendit à Bologne; le mal dont il étoit attaqué empira alors beaucoup. Pendant son séjour à Bologne, l'empereur Maximilien envoya le cardinal de Gurk, en ambassade auprès de Jules II, dans cette ville; les Italiens voulurent faire la cour au cardinal, en lui adressant des poésies; on engagea Hutten à sauver l'honneur des Allemands par quelques poëmes; il se laissa persua-

ment dans les lettres à Phach et dans l'édition de ses poésies. Les deux versions valent la peine d'être citées.

Dans la lettre à Phach :

Qui misere natus, miserabile transiit ævum
Sæpe malum terra, sæpeque passus aqua
Hic jacet Huttenus, galli nil tale merenti
Insontem gladiis eripuere animam.
Si fuit ex fato, ut totos male viveret annos,
Optatum est, quod tam corruit ille cito.
Ipse suas coluit mille per pericula Musas,
Et quanti potuit carminis autor erat.

Dans la collection de ses Poésies, p. 22, les quatre premiers vers sont les mêmes, les autres sont conçus de la manière suivante :

. . . . . .
Si fuit hoc fatum, vita torquerier omni
Censendum est, recte procubuisse cito;
Vixi equidem Musis, animum coluique per artes,
Sed reor irato me studuisse deo.
Mens erat, arma sequi, et Venetum sub Cæsare bellum:
Verum alio bello concidi, et hoste alio,
Pauperiem, morbos, spolium, frigusque famemque
Vita omni, et quæ sunt asperiora, tuli;
Recte actum, cecidi juvenis miser, et miser exul,
Ne majora feram, ne videarque meis.

der par ses amis, et il composa un poëme qui fut présenté au cardinal; celui-ci le reçut avec dédain. Hutten indigné de cette arrogance, garda long-temps du ressentiment contre le cardinal.

Hutten ne pouvant plus résister à son extrême misère, se détermina à prendre du service dans l'armée autrichienne qui étoit alors en Italie; mais on ne sauroit indiquer au juste dans quelle année; ce qu'il y a de sûr, c'est que sa cruelle destinée sembloit prendre plaisir à le pousser jusqu'à la dernière extrémité. Dans cet état de misère et de désespoir, il n'abandonna pourtant pas la poésie (8).

Hutten prit le parti de retourner dans sa patrie en 1514; ce qu'il exécuta aussitôt. Nous ne savons rien de ce voyage; mais une preuve évidente que Hutten étoit dans ce temps en Allemagne, c'est que ses amis lui conseillèrent de rassembler

(8) Dans une de ses lettres à son ami Pirkheimer, Hutten compare ainsi sa vie à une tragédie : « Sed ea, quæ tum alibi, tum vel præcipue in Italia pertuli, ordine si tibi recenseam, miram et supra fidem lugubrem tragœdiam audias. » Et dans une autre lettre à ce même ami, où il parle de sa vie passée, il dit : « Non magis, quam si peregrinarer, aut aliquando minus etiam : nam ibi anxie omnia, sine cura nihil cedebat, modo de viatico sollicite cogitanti, modo in periculis agenti vitam, quam terra et aquis in discrimine frequenter habui. Nonnunquam eo res mihi redibat, ut, quod ederem, non haberem, multo minus quo vestirer. Miram enim tragœdiam audias, quamquam audisti aliquando fabulæ partem. Sed ea quæ tum alibi, tum præcipue in Italia pertuli, ordine si tibi recenseam, miram et supra fidem lugubrem tragœdiam audias. »

toutes ses poésies fugitives, ainsi que ses poëmes les plus importans, et de les dédier à l'empereur Maximilien. On espéroit qu'il pourroit se faire connoître ainsi de ce prince d'une manière favorable. Le conseil fut suivi; mais soit que l'empereur fût trop occupé, ou qu'il n'aimât pas la poésie, Hutten n'en reçut pas même un remercîment.

Jusqu'ici, on a vu constamment un homme, faisant l'honneur de sa patrie, languir toujours dans l'extrême indigence; nous allons le voir un moment dans l'aisance.

Hutten apprenant que la dédicace à l'empereur étoit restée sans effet, résolut de partir pour Mayence, pour se remettre au service de son généreux protecteur Eitelwolf de Stein. Il est essentiel de dire que l'archevêque de Mayence étoit mort, qu'on avoit élu à sa place Albert de Brandebourg, et qu'Eitelwolf remplissoit auprès de ce prince la place de chancelier et de premier ministre.

Hutten arriva, le savant Eitelwolf, son protecteur, le reçut à bras ouverts et le dédommagea de toutes ses misères passées en le comblant de faveurs. Hutten passa quelque temps à Mayence, au sein de l'abondance et de la paix; il s'y livra de nouveau au travail avec toute la chaleur de son génie. L'abondance de ses idées lui rendant celles des autres peu nécessaires, il travailloit beaucoup, et lisoit peu. On doit à ce séjour le beau Panégyrique poétique sur l'entrée de l'archevêque de Mayence, poëme qui passe pour un chef-d'œuvre dans son

genre. Les éloges multipliés qu'on en a faits ne sont nullement exagérés; cet Albert est regardé comme un des meilleurs princes de son temps (9).

Eitelwolf, très-content de cette production de son jeune élève, l'engagea à la publier. Ulric lui écrivit là-dessus la lettre suivante, qui est extrêmement curieuse, en ce qu'elle nous donne une idée de l'ignorance et de la barbarie de ces temps. « S'il étoit dans mon pouvoir de te refuser » quelque chose je l'aurois fait aujourd'hui; tu » devrois sentir toi-même quel embarras tu

(9) Il ne me semble pas être hors-d'œuvre de mettre ici un passage de cet excellent poëme, qui caractérise entièrement ce prince :

Puber adhuc ingressus iter, melioribus omnem
Aptasti curis animum, quis castius alter,
Quam vivis, loquitur? quisque impollutius alter,
Quam loqueris, vivit? quis cautius otia vitat,
Officii memor? aut quis plus prodesse laborat!
. . . . . .
. . . . . In religione diurnas
Nocturnasque vices disponit, et anxius ambit
Officio satis esse suo, non ille ministro
Committit peragenda sibi sua sacra videtis
Admota tractare manu, proprioque canentem
Ore Deum laudes, cui mens fuit ista priorum?
Cuive istud studium? Similisque in rebus agendis
Sedulitas? Primo ingressu collapsa tot annis
Restaurare parat, quis numera largius unquam
Dispersit, cum tempus erat? . . . . . .
Quis sæpius artes
Affecit lucro? et meritis bene dona rependit?
Surgite virtutes, experrectæque reverti
Usibus humanis gaudete, immensa merenti
Præmia proposuit, despecta attollite recta
Cervices studia. . . . . .

» vas me causer. Plût à Dieu que l'Allemagne » possédât plusieurs de tes semblables, alors » on cesseroit de nous prodiguer le nom de barbares, et nous n'aurions plus à rougir devant » les étrangers. Tu sais quel est la manière de » voir et de penser qui règne dans notre état. » L'observateur impartial nous prendra plutôt » pour des Centaures, que pour des Chevaliers » allemands. Il est bien douloureux pour nous » de voir que nos contemporains nous méprisent » parce que nous cultivons les lettres, qui seules » peuvent former et le cœur et l'esprit; parce » que nous méprisons nos mœurs grossières » on nous prend pour des hommes efféminés et » sans énergie; de là plusieurs hommes qui » avoient si bien commencé, ont été arrêtés dans » leur course; moi-même je pourrai te nommer » plusieurs de ces apostats. Ne nous est-il pas » pénible d'entendre crier tous les jours qu'ils » sont les seuls appuis de la patrie, qu'ils sont » la véritable noblesse, et que ce n'est que par » eux que se font les affaires importantes. »

D'après ces sentimens sur les nobles de ces temps, il n'est pas étonnant que Hutten fût brouillé avec son père; ce qui selon toute apparence contribua encore à entretenir leur mésintelligence, c'est qu'Ulric restoit constamment auprès de son protecteur, qui n'étoit pas le meilleur ami de son père; et sans doute que le fils et le père seroient morts ennemis s'il n'étoit survenu un événement qui les réconcilia entièrement.

Un proche parent de notre auteur, le chevalier Louis de Hutten, avoit fait élever son fils Jean à la cour du duc de Wurtemberg ; Jean de Hutten passoit de son temps pour le plus beau jeune homme qui existât. Ce gentilhomme étoit fort bien dans la faveur du duc, à cause de son air noble, de sa politesse et d'un tour aimable et heureux qui régnoit dans sa conversation. Il passoit souvent des soirées entières avec le duc ; enfin, une grande familiarité s'établit entr'eux. Par malheur ce jeune homme aimoit éperduement la fille du maréchal de Thumb, qui étoit en même temps l'objet chéri du duc. Le jeune Hutten déclare ses vues sur elle, et l'épousa du consentement de son père. Cependant le duc ne discontinua pas de lui rendre des visites et de lui parler de son amour ; la jeune épouse se plaignit enfin des importunités du duc à son mari ; celui-ci pria le prince de se défaire d'une passion malheureuse, ou dont le succès ne sauroit tourner qu'au déshonneur de son ami. Sur cette déclaration le duc pria instamment Jean de Hutten de lui permettre d'aimer sa femme (10), et il lui permettoit de son côté d'aimer impunément son épouse, la duchesse Sabina de Bavière. Le jeune gentilhomme écrivit à son père, et lui exposa sa position ; le père lui conseilla de quitter la Cour avec son épouse, sous prétexte de régler quelques affaires de famille. Jean de Hutten se

(10) Orat. (VI) p. 116. Quippe ad pedes juvenis devolutus lacrymans orasti, ut suam tibi uxorem amare liceret.

préparoit à partir ; il prit formellement congé du prince ; mais celui-ci démêla bientôt le vrai motif de ce voyage, et alors il conçut l'exécrable projet de sacrifier son ami pour assouvir sa passion. Il dit adieu au jeune Hutten avec une tristesse apparente ; il lui demanda comme une dernière marque de son amitié, de l'accompagner à une partie de chasse ; Jean de Hutten y consentit ; ce fut le 8 mai 1515, qu'eut lieu cette partie de plaisir ; alors le duc dit avoir à lui communiquer quelque chose de la dernière importance ; il tira le chevalier à l'écart au milieu de la forêt, et lorsqu'il crut être assez éloigné de son cortége, il tira son épée et en perça l'infortuné de Hutten, qui n'eut pas même le temps de se mettre en défense. Voilà comment les historiens contemporains racontent cette mort, dont Bayle, qui en a parlé dans son Dictionnaire Historique, a ignoré le véritable motif.

Ulric de Hutten étoit alors aux bains (Thermis Emisensibus), pour rétablir sa santé délabrée ; ce fut là que son parent Marquardus de Hatstein, chanoine de Mayence, lui manda la mort tragique de son infortuné cousin Jean de Hutten. Ulric ne tarda pas à lui répondre et à lui marquer le chagrin que cette nouvelle lui avoit causé. « Comment, dit-il, s'est-il pu faire » que le duc, qui tout récemment encore aimoit » mon cousin si tendrement, ait pu commettre » cette noire trahison ? Mais qu'ajoutez-vous que » sans l'avoir en rien mérité, sans s'en être défié, » sans avoir été à même de se défendre, il a été

» cruellement massacré, après avoir reçu plu-
» sieurs blessures (11). »

Ulric de Hutten, trop foible pour venger la mort de son cousin par les armes, la vengea avec sa plume; il publia plusieurs écrits sur cet événement.

Il seroit inutile de nous arrêter long-temps à l'analyse des poëmes, il suffit de dire qu'on y trouve beaucoup de verve et de tournures vraiment poétiques ; mais ce sont principalement les harangues qui méritent le plus de fixer notre attention. Ces harangues, qui sont au nombre de cinq, sont adressées à l'empereur Maximilien ; dans la première, notre auteur expose le fait, et il en demande avec véhémence la punition : cette harangue, fortement conçue, renferme une foule de traits énergiques ; les invectives n'y sont à la vérité nullement ménagées, et les termes odieux y sont employés avec tout le feu possible. Enfin, toutes les expressions décèlent un homme outré d'un affront qu'il a reçu, et dont il ne peut tirer vengeance. En un mot, c'est dans cette harangue

(11) En voici les titres : Deploratio in miserabilem Joannis de Hutten gentilis sui interitum. — Epistola ad Jacobum Fuchs, ecclesiarum Bambergensis et Herbipolensis canonicum. — Epistola ad Ludovicum de Hutten, equitem auratum super interemptione filii consolatoria. — Oratio prima in Ulricum Wirtenbergensem. — Epistola ad Michaelem de Sensheym, canonicum herbipolensem. — Oratio secunda, tertia et quarta in ducem Wirtenbergensem ; et enfin : Phalarismus Dialogus.

ainsi

ainsi que dans les suivantes que se retrace, plus que dans aucun autre de ses ouvrages, le génie de notre auteur.

Hutten expose dans cette première harangue le fait tel que nous l'avons raconté. Le jeune Hutten, dit-il, ne négligeoit rien pour se rendre agréable à son prince, et pour lui témoigner son zèle; et lorsque ce duc, qui avoit dissipé tout son bien, avoit besoin d'argent, Louis de Hutten, son père, prêta le plus généreusement du monde au duc, sans intérêts ni aucune sûreté, la somme de 10,000 ducats. Ce service fut bientôt suivi d'un autre qui n'est pas moins important. Les sujets du duc ne pouvant plus endurer ses rapines et ses extorsions, s'étant révoltés contre lui, tous ceux qui étoient endettés ou sans biens, s'étoient joints à eux : on sait dans quelle confusion ils mirent toute l'Allemagne. Leur dessein étoit d'exterminer la noblesse, de piller les biens du clergé et des riches, et de mettre tout à feu et à sang; sans doute qu'ils auroient réussi dans leurs funestes projets, si par le sage conseil de Louis de Hutten, les Français n'eussent envoyé de la cavalerie au secours du duc.

Le passage dans lequel Ulric de Hutten parle de la conduite du duc après le meurtre, est encore mémorable et mérite d'être cité; le voici : ce monstre ne se contenta pas d'avoir ainsi assassiné son ami; non, pour plus grande ignominie, il le pendit. Immédiatement après, le duc revint trouver ses gens, mais il étoit dans un état surprenant; il avoit le regard effrayant, la pâ-

leur de la mort sur le visage, le front ridé, les sourcils froncés, et la tête de travers. Ses dents claquoient involontairement, il poussoit des soupirs, et l'écume couloit hors de sa bouche. Il laissoit aller la bride de son cheval sans savoir où il alloit; ses habits souillés de sang, déposoient hautement contre lui; il prononça quelques phrases sans suite; ses gens ne comprenoient rien à tout cela; incertains s'il étoit devenu ou fou ou furieux, jusqu'à ce que la découverte qu'on fit du cadavre leur eût fait connoître le crime. L'auteur emploie enfin le reste de sa harangue à des exhortations fort pathétiques à l'empereur, de ne pas laisser un pareil forfait impuni, et il lui expose les dangereuses conséquences qui en résulteroient. C'est à quoi sont encore destinées les deux harangues suivantes. Pour émouvoir encore plus fortement l'empereur Maximilien, il lui représente les traitemens indignes que sa nièce, épouse du duc, en a reçus, et il reproche encore au duc beaucoup d'autres crimes atroces.

La seconde harangue fut publiée immédiatement après la fuite de la duchesse Sabine, qui se retira auprès de ses frères le 24 novembre 1515, de peur de subir de son mari quelque traitement honteux. Hutten profita alors de ce fait pour peindre la conduite du duc avec des couleurs plus noires.

La troisième parut au mois d'août de l'année 1516, et la quatrième, vers le 6 septembre de la même année. Jusqu'alors le duc n'avoit rien

allégué pour justifier le meurtre dont on l'accusoit, il sembloit même par son silence l'avouer secrètement; mais dans cette quatrième harangue nous voyons que ce prince, à la vérité, convient du fait, mais qu'il s'excuse en soutenant que Jean de Hutten étoit un parjure, qu'il lui avoit manqué de parole, qu'il avoit mérité la mort, et qu'enfin il n'avoit été puni qu'à juste titre. Là-dessus notre auteur le défie d'alléguer le crime prétendu de son cousin. « Eh! en quoi donc, s'écrie-t-il vivement, en quoi consiste ce parjure, quel serment avoit-il fait, en quoi vous a-t-il trompé? car enfin il est temps de parler, vous ne sauriez plus reculer. Cela est en vérité admirable, que vous n'accusiez le coupable que dix-sept mois après l'avoir tué! »

Notre orateur continue sur ce même ton avec toute la véhémence possible; et un peu plus loin il rapporte les raisons que le duc alléguoit pour sa défense: « je l'aimois tendrement, fait-il dire au duc, mais ce malheureux, ce traître, ce parjure me trahit; il me paya par la perfidie, de tous mes bienfaits; je m'en aperçus, et il reçut ma réprimande avec toutes les marques d'un sincère repentir; il me conjura, les larmes aux yeux, de vouloir bien lui permettre de se retirer chez quelque nation étrangère, tant il avoit en horreur son crime. Mais malgré tout cela il n'hésita pas à répandre le bruit que j'avois sollicité sa femme de lui faire infidélité, et que j'avois attenté à son honneur contre sa volonté; et il eut encore l'impudence d'ajouter que j'avois suborné quelqu'un

pour le tuer. » Notre orateur, qui jusqu'ici n'avoit pas dit un seul mot des motifs pour lesquels le duc avoit tué son cousin, crut alors, après que le prince eut exposé ses raisons, qu'il n'étoit plus temps de se taire, et il raconte le fait avec toutes les circonstances particulières qui l'avoient accompagné (12).

(12) Je crois à propos de rapporter ici le passage où il donne ces divers détails, pour servir d'échantillon de la manière dont notre orateur traite sa cause : « Sed de illa muliere quia te autore prodita res est, ita ut quæ in ipsam culpa cadit, citra mortui illius injuriam taceri non potest, cum prius ob reverentiam ejus sexus tacere statuissem, dicam ut res est. Et verum ajo quod meus propinquus de tua libidine questus nobis est, teque ipsius uxori insidiatum assero, ejusque pudicitiam prece ac pretio aliquando oppugnasse, deinde illud obtinuisse, ut in tuam illa cupiditatem consenserit, unumque obstitisse, per quem congredi non liceret : quem cum animadvertisses custodem vigilantiorem ac cautiorem quam cui tu verba dare posses, nec tamen vinceres cupiditatem, nequitia æstuans, libidine inflammatus, amore perditus, ad consilium versus es novum, ac inauditum, et quod nullius hominis, (nisi qui te norit) fides capiat, tua tamen protervitate non indignum. Quippe ad pedes juvenis devolutus, lacrymans orasti, ut suam tibi uxorem amare liceret. Hæc est illa totius fabulæ catastrophe. Hæc illa Helena propter quam istud conflatum incendium. Jam enim quia tu omnia pudoris claustra perfregisti, taceri hoc non sustinet, et tecum in apertum congrediundum est. Ad pedes, inquam, illius devolutus, cum ea orares, quæ te impetrare non decebat, et quæ ille si negasset severius, quantum sibi periculum instaret, cognoscebat, cœpit te vicissim multis orare, ne sibi præter tuam dignitatem ob rem turpissimam supplex esses, neve aliquid tua conditione, tuo genere, tuo statu indignum committeres. Interim veritus ne (quod factum postea est) ex amore uxoris nasceretur sui odium, amicos monuit, patri scripsit, ac undique consilium

Nous apprenons enfin, par la suite de la harangue, que l'épouse de Jean étoit restée auprès du prince, et qu'il jouissoit toujours de ses charmes. Le reste de la harangue est consacrée à la réfutation d'un écrit que le duc avoit publié pour se justifier. Immédiatement après cette quatrième harangue, notre auteur fit paroître un Dialogue intitulé le Phalarisme. Les interlocuteurs sont Charon, Mercure, le Duc, et Phalaris. C'est une satyre mordante contre le duc de Wirtemberg. On y feint que le duc descend aux enfers par la permission de Jupiter, pour aller s'entretenir avec Phalaris; que l'ayant rencontré, il en reçoit d'horribles conseils qu'il promet d'exécuter avec exactitude dès qu'il sera de retour sur la terre.

coëgit, quomodo se tibi eriperet, cum tu quandam utilem præfecturam offerres, quæ propinquo tibi loco, facilem ad scelus aditum præberi potuisset sic ratus contineri posse. Neque hoc illo adhuc tempore, victam abs te mulierem sciebamus, imo nullam tàm corruptionis obviam putabamus, quæ illi te præferret, aut quæ illius periculo te amare vellet. Itaque etiam hoc non pessimè abs te fieri putabamus, quanquam certum esset abducere illam, et factum prævenire tuum, fortè tardius conantibus id, quam astutiæ conveniebat tuæ. At tu qui amorem non ferres et illum discedendi consilium agitare, jamque spem frustratum iri tuam cerneres, statuisti illum amoliri custodem, illum jugulare plus nimio oculatum argum. Et hæc sunt illa quæ tu conquestum sciebas, quæque verebaris ne si elaberetur, in te forte divulgaret, ob id que morte ipsius liberare te metu decrevisti. Rem habes veram et in qua, si tu neges, ea sunt argumenta, quæ manifestissime convincant, tum epistolæ ultro citroque missæ, totum negotium continent. »

Dans le même temps où Ulric de Hutten perdit son cousin, il essuya encore une perte bien plus douloureuse pour lui ; son bienfaiteur Eitelwolf de Stein mourut dans la même année. L'affaire survenue avec le duc de Wirtemberg empêcha notre auteur de prendre part à la querelle de Jean Capnion (13) ; il embrassa depuis

(13) Capnion s'appeloit proprement Reuchlin, mot qui veut dire en allemand *la fumée ;* les savans de ces temps avoient contracté l'habitude de latiniser ou de graeciser leur nom. Jean Reuchlin traduisit son nom en grec, et s'appela depuis Capnion.

Voici l'origine de la querelle de Capnion avec les théologiens de Cologne et le fameux inquisiteur Hochstrate, telle que la raconte Bayle, dans son dictionnaire. Un juif converti à la religion chrétienne, avoit diffamé Reuchlin, dans un livre intitulé : *Manuale speculum.* Reuchlin se justifia par un ouvrage qui avoit pour titre *Speculum oculare*, où il fit voir que ses ennemis avoient débité contre lui plus de trente-quatre calomnies. Hochstrate, le principal défenseur du juif converti, intéressa dans cette affaire les théologiens de Cologne, et leur fit faire des extraits du *Speculum oculare*, qui furent rendus publics, avec des notes artificieuses, pour décrier Reuchlin comme un fauteur du judaïsme. Reuchlin répondit aussitôt par une apologie latine qu'il adressa à l'empereur. Hochstrate lui intenta un procès en forme devant l'électeur de Mayence ; son âge ne lui permettant pas d'y comparoître en personne, il y envoya un procureur qui fournit de très-justes causes de récusation contre Hochstrate : néanmoins elles ne furent pas écoutées. Hochstrate ne voulut pas être récusé ; alors le procureur de Reuchlin se pourvut, par un appel, à la cour de Rome. Hochstrate ne laissa pas de se faire donner une sentence ; et sans attendre que les quinze jours, avant lesquels elle ne devoit pas être promulguée, fussent expirés, il ordonna à tous les curés de Mayence de faire savoir au peuple que tous ceux qui avoient le livre

chaudement sa cause; et il publia à cet effet son *Triumphus Capnionis* (14); pour se soustraire aux poursuites de ses nombreux adversaires, Hutten publia cet opuscule sous le nom d'Eleutherius; ce qui donna lieu à plusieurs méprises. Eobanus Hessus fut un des premiers qui en soupçonna le véritable auteur, ce qui lui fit dire avec raison qu'on ne sauroit jamais le méconnoître.

Nous passons enfin au principal ouvrage de notre auteur, les *Epistolæ obscurorum Virorum*; peut-être que jamais aucun livre ne fit au-

de Reuchlin, devoient le porter aussitôt aux commissaires, sous peine d'excommunication. Reuchlin en appela au pape; Hochstrate en fit de même. L'évêque de Spire, commis par le pape pour juger de cette cause, nomma des juges qui citèrent les parties. Hochstrate ne comparut point, et fut condamné, par contumace, à payer tous les dépens; on lui défendit, sous de grosses peines, la continuation de ses procédures, et on déclara nulle la relation des théologiens de Cologne.

(14) Nous en citerons ici les vers suivans, qui peignent très-bien l'ignorance, la paresse et la débauche des moines de ce temps.

Tertia in extructo sedet ignorantia lecto,
Languida, deses, iners, et obeso ingloria ventre,
Impetuosa, vorax, semper levis, ebria semper,
Digna odio, deformis, hebes, rudis, omnia jactans,
Non aures, non illa oculos habet, utitur una
Plus nimio lingua, sinit ore explere ferinam
(Utilia) ingluviem, nullum est in fronte cerebrum,
Nullus inest sensus, manibus pedibusque vagatur
Incertum, tenebris gaudet, nutritque profunda
Obscuros in nocte viros, gerit ordine nullo
Res, nulloque modo, sæpeque hæ sibi displicet ipsi, etc.

tant de bruit, et ne produisit un aussi grand effet que ces Lettres ; car on peut dire avec vérité qu'elles dissipèrent comme un flambeau les ténèbres que les moines avoient répandues sur la surface de la terre.

L'année 1516 sera à jamais mémorable pour l'histoire des lettres. Hutten y employa à la fois la satyre la plus piquante et la plus amère, et une raillerie toujours vive, pour combattre l'ignorance, la sottise et la débauche des moines. Le talent de la plaisanterie y est réuni avec celui de l'éloquence, qu'il possédoit à un haut degré ; il n'est pas étonnant que ces lettres ayent été accueillies par la malignité et lues avec avidité ; les moines mêmes en faisoient leur lecture ; il est constaté que tout ce qui fut écrit dans la suite contre eux, par les Réformateurs, ne les alarmoit pas tant que ces lettres, qui leur portèrent un coup mortel. Leur ignorance, dit un contemporain (15), leur grossièreté, leurs débauches, leur fureur de commander, leur égoïsme, leur esprit de persécution, jusqu'à leur latin corrompu, enfin tout y est peint avec les plus vives couleurs. Ce que Hutten avoit prévu arriva. Les moines ne respirèrent que vengeance ; ils firent partout des perquisitions pour en découvrir l'auteur. On se disputoit alors sur les noms et le nombre des auteurs, car on en soupçonnoit plusieurs ; et les méprises dans

(15) Vid. Anonymi Epist. a Joh. Chr. Olcario. ; Arnstadt, 1720, p. 12.

lesquelles on donna à ce sujet ne sont nullement étonnantes : mais ce qui est surprenant, c'est que, dans les siècles postérieurs, des savans du premier ordre en ont ignoré les véritables auteurs. On les a attribué assez généralement au célèbre Capnion (Reuchlin), et cependant il ignoroit absolument comment on avoit traité ses adversaires dans ces Lettres. D'autres les attribuoient à Eobanus Hessus, quoiqu'on sache qu'il eut une aversion naturelle pour toute espèce de satyres. D'autres encore soupçonnèrent Erasme d'en être l'auteur ; mais ce dernier eut soin de déclarer hautement qu'il n'y avoit eu aucune part, et qu'il ne se sentoit pas assez de talent pour persiffler avec autant d'esprit (16). Parmi les savans postérieurs qui ont méconnu les véritables auteurs de ces Lettres, je ne citerai que Bayle, qui dit dans son Dictionnaire critique, qu'on les avoit faussement attribuées à Hutten. Si Bayle avoit lu les Lettres familières de Hutten, il n'auroit pas donné dans cette erreur. Car, outre qu'Hutten avoue lui-même dans une lettre écrite à son ami Pirkheimer, qu'il en est le principal auteur, et que les *Lamentationes obscurorum Virorum* étoient particulièrement dirigées contre sa personne (17); Ulric de Hutten

(16) Il écrivit à ce sujet, au bas d'une lettre adressée au comte de Neovenar : — Neque enim deerant, qui me crederent earum epistolarum autorem, cum mihi nec nomina forent nota, nec imitabilis phrasis. —

(17) Epist. ap. Burckhard. I. p. 7. Qua de re in litteris

fait encore allusion à cet ouvrage dans ses poésies (18).

L'accueil prodigieux que ces Lettres reçurent à leur apparition, fit que l'édition originale fut bientôt épuisée, et qu'il en parut une contrefaçon vers l'an 1517. Dans la première édition de ces Lettres, l'année de la publication est omise, le lieu d'impression faussement indiqué, et la fin du premier volume malicieuse et mordante (19).

tuis mentionem facis, theologistas auxisse, nescio quas suas adversum vos lamentationes scribens. —

(18) On trouve, par exemple, dans son poëme sur l'ignorance, les vers suivans :

> Tenebris gaudet, nutritque profunda
> Obscuros in nocte viros.

Et ailleurs :

> Ite Deis inimica cohors, tamen ite sophistæ
> Obscuri prodite viri, turba indigna culis
> In nullo versata die, etc. etc.

(*Citation de Hochstrate.*)

(19) Voici de quelle manière elle est conçue :

Et sic est finis epistolarum obscurorum virorum. Deo gratia, ejusque sanctæ matri, in Venetia impressum in impressoria Aldi Manutii. Anno quo supra; etiam cavisatum est, ut in aliis ne quis audeat post nos impressare per decennium per illustrissimem principem Venetianorum. — Je rapporte encore le titre de l'ouvrage, qui est aussi curieux que la fin : Epistolæ obscurorum Virorum ad venerabilem virum Magistrum Ortvinum Gratium Dauentriensem Coloniæ Agrippinæ bonas litteras docentem, variis et locis et temporibus missæ ac demum in volumen coactæ. —

Un second volume suivit immédiatement ce premier.

Ceux qui ont lu avec quelqu'attention les *Epistolæ obscurorum Virorum* (20) trouvent que le style n'est pas partout le même, et ils supposent que cet ouvrage est de deux auteurs; nous avons vu qu'Ulric de Hutten en fut le principal; en parcourant les lettres de Hutten à ses amis, on s'aperçoit bientôt que son coopérateur ne pouvoit être que son ami intime Crotus Rubianus, dont nous avons déjà parlé plus haut. Crotus Rubianus différoit entièrement de son ami; autant celui-ci avoit de véhémence et de chaleur, autant Rubianus avoit de douceur, autant il avoit de haine pour les querelles. Nourri de la lecture des anciens, et ayant perfectionné ainsi son jugement, il aperçut de bonne

(20) La première contrefaçon des *Epistolæ obscurorum Virorum* parut déjà vers l'année 1556; on n'osoit pas encore indiquer, à cette époque, le vrai lieu de l'impression; car on trouve à la fin de cette édition les mots suivans : Romæ stampato con privilegio del Papa e confirmato in luogo qui vulgo dicitur Belvedere. On a encore ajouté à cette édition le dialogue suivant : Dialogus novus et mire festivus; ce même dialogue est aussi dans l'édition de Londres, de l'année 1689. Il existe un troisième volume des *Epistolæ obscurorum Virorum* qui n'est pas de notre auteur; on ignore l'époque de sa publication, ainsi que son auteur. Tout ce qu'on en peut dire avec assurance, c'est qu'il a été écrit dans le seizième siècle. Il n'est pas étonnant qu'il existe tant d'éditions des *Epistolæ obscurorum Virorum*; mais je remarque encore ici, en dernier lieu, que celles de Londres passent pour les meilleures; il faut cependant se méfier des nombreuses additions qu'elles renferment.

heure les abus de la Cour de Rome, et il conçut le projet d'écrire contre la superstition et contre l'avarice du clergé ; il fréquenta les sociétés et les leçons des Théologiens, et on dit qu'il s'étoit muni à cet effet d'un crayon pour noter tout ce qui pouvoit déposer contre eux (21).

(21) Je citerai, comme exemple, la lettre suivante. Hutten imite dans cette lettre le mauvais latin de quelques théologiens de Heidelberg et de Cologne, ainsi que leur étalage d'érudition. Il choisit dans cette lettre, pour sujet, la mythologie que ces théologiens prétendoient savoir expliquer par la bible. « Ergo debetis scire quod ego pro nunc conùli me ad studium Heydelbergense et studeo in theologia : sed cum hoc audio quotidie unam lectionem in poetria, in qua incepi proficere notabiliter de gratia Dei, et jam scio mentecenus omnes fabulas Ovidii in Metamorphoseos, et scio eas exponere quadrupliciter, scilicet naturaliter, literaliter, historialiter, et spiritualiter, quod non sciunt isti poetæ seculares : et nuper interrogavi unum ex illis, unde dicitur Mavors? tunc dixit mihi unam sententiam quæ non fuit vera : sed etiam correxi eam, et dixi, quod Mavors dicitur quasi mares vorans : et ipse fuit confusus. Tunc dixi, quid significatur per novem musas allegorice? tunc etiam ignoravit : et ego dixi quod novem musæ significant septem choros angelorum. Tertio dixi, unde dicitur Mercurius? sed quando non scivit, tunc dixi ei, quod Mercurius dicitur quasi mercatorem curius, quia est Deus mercatorum, et habet curam pro eis. Ita videtis quod isti poetæ nunc student tantum in sua arte literaliter, et non intelligunt allegorias et expositiones spirituales, quia sunt homines carnales; et ut scribit apostolus 1. Corinth. 2. Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei. Sed possetis dicere; unde habetis istam subtilitatem? Respondeo quod nuper acquisivi unum librum, quem scripsit quidam magister noster Anglicus, de ordine nostro, et habet nomen Thomas de Walleis, et compositus est ille liber super librum Metamorphoseos Ovidii, exponens omnes fabulas al-

Vers l'an 1717, Hutten partit une seconde fois pour l'Italie, pour achever ses études de

legoricè et spiritualiter. Et est ita profundus in theologia, quod non creditis. Certissimum est quod spiritus sanctus infudit huic viro talem doctrinam. Quia scribit ibi concordantias inter sacram scripturam, et fabulas poetales. Sicut potestis notare ex istis, quæ jam ponam. De Pythone serpente, quem interfecit Apollo, scripsit Psal : Draco iste quem formasti ad illudendum ei. Et iterum : super aspidem et basiliscum ambulabis. De Saturno qui semper ponitur homo senex ; et pater Deorum, comedens filios suos, scribitur ab Ezechiele ; comedent patres filios in medio tui. Diana significat virginem Mariam, ambulans cum multis virginibus hinc inde. Et ergo de ea scribitur in Psal : adducentur virgines post eam. Et alibi : Trahe me post te, curremus in odore unguentorum tuorum. Item de Jove, quando defloravit Calistonem virginem, et reversus est ad cœlum, scribitur Matth : 12. Revertar ad domum meam, unde exivi. Item de Aglauro pedissequa, quam Mercurius vertit in lapidem, illa lapidificatio tangitur Job 42. Cor ejus indurabitur ut lapis. Item quomodo Jupiter supposuit Europam virginem, etiam habetur in sacra scriptura, quod ego ignoravi prius, quia sic dixit ad eam : Audi filia, et vide, et inclina aurem tuam, quia concupivit Rex speciem tuam. Item Cadmus quærens sororem suam, gerit personam Christi, qui quærit suam sororem, id est, animam humanam : et ædificat civitatem, id est Ecclesiam. De Actæone vero qui vidit Dianam nudam, prophetizavit Ezechiel c. 16. dicens : Eras nuda et confusione plena, et transivi per te, et vidi te. Et non est frustra in poetis scriptum, quod Bacchus est bis genitus, quia per hoc significat Christus, qui etiam est bis genitus, uno modo ante secula, et alia vice humaniter et carnaliter. Et Semele qui nutrit Bacchum, significat beatam Virginem, cui dicitur Exod. 2. Accipe puerum istum, et nutri mihi, et ego dabo tibi mercedem tuam. Item fabula de Piramo et Thisbe sic exponitur allegoricè et spiritualiter : Piramus significat filium Dei, et Thisbe significat animam humanam,

droit. Allant un jour de Rome à Viterbe, dans le temps qu'un ambassadeur de France s'étoit arrêté dans cette dernière ville, Hutten eut une querelle très-vive avec quelques français qui parlèrent d'une manière trop libre de l'empereur Maximilien ; on tira les épées, et Hutten eut en tête cinq français ; il les mit en fuite tout seul malgré les blessures graves qu'il avoit reçues. Il composa à cette occasion une épigramme *In quinque Gallos a se profligatos.* Dans la même année il partit pour Bologne, où il eut le malheur de se brouiller avec quelques Grands ; pour se soustraire à leurs poursuites, il se rendit à Venise, où il fut reçu d'une manière très-amicale par les savans et les étudians (22). Il ne resta que peu de temps à Venise, et partit bientôt pour l'Allemagne. Il se rendit d'abord à Augsbourg, où étoit alors l'empereur Maximilien ; il fut recommandé à ce monarque par ses amis Spiegel, Stabius, et principalement par le conseiller intime Conrad Peutinger ; ce dernier raconta, dans un entretien qu'il eut avec

quam amat Christus, et de qua scribitur in Evangelio : tuam ipsius animam pertransibit gladius, Lucæ 2. Sic Thisbe interfecit se gladio amasii sui. Item de Vulcano qui ejicitur de cœlo, et efficitur claudus, scribitur in Psalmis : Expulsi sunt, nec potuerunt stare. Hæc et talia multa didici ex illo libro, etc. » Voy. *Epistolæ obscur. Viror.*, édit. de Londres, 1710, vol. 1.er, p. 59.

(22) Il dit là-dessus, dans une lettre à Erasme : Deos omnes adjuro, charissime Erasme, majorem humanitatem me non invenisse, si orbem peregrinationis meæ retexam.

l'empereur, la manière dont Hutten avoit défendu l'honneur de sa Majesté: il lui parla en même temps de son grand mérite comme poëte. Le prince lui conféra, un jour de fête où toute la Cour s'étoit assemblée, la couronne poétique. Hutten se reconnoît redevable de cet honneur aux bons offices de Peutinger; il savoit même que cette couronne avoit été faite par sa fille Constance, dont il loue extrêmement la vertu et la beauté (23).

Peu de temps après, l'électeur de Mayence offrit à Ulric de Hutten une place très-lucrative, qu'il accepta; il alla bientôt après à Paris pour les affaires de son prince. Il y fit la connoissance de Budæus, de Lefevre d'Etaples, ainsi que de Copus et de Ruellius, tous savans très-distingués. De retour de Paris, Hutten accompagna son prince à Augsbourg; il publia dans ce temps son *Oratio exhortatoria ad Principes Germaniæ ut bellum Turcis invehant.* Il composa de même pendant son séjour à Augsbourg un Dialogue *de Aula*, où il peignit toutes les misères de la Cour. Il publia encore plusieurs petits ouvrages, tels qu'une Satyre contre le cardinal Cajetan, intitulée *de Febris.* Il quitta bientôt après la Cour et Augsbourg, pour se joindre à l'armée qui s'étoit formée dans la Suabe, par plusieurs chevaliers mécontens,

(23) Illam ajo coronam, illam lauream quam tu ante domi tuæ, accurate contexente et adornante filia tua Constantia, omnium quæ ista sunt puellarum et forma et moribus præstantissima apparaveras.

qui avoient le dessein de chasser le duc de Wirtemberg de ses possessions. Cette armée, connue sous le nom de Confédération de Suabe, avoit à la tête un homme d'un grand courage, *François de Sickingen*, qui réunissoit en lui tous les talens militaires.

Cette campagne eut un succès très-heureux. Le duc fut obligé de lever le blocus de la ville de Reutlingen, et se vit même forcé d'abandonner ses possessions. Hutten composa alors sa cinquième harangue, qu'il adressa aux Confédérés. Il les félicite d'abord de leur victoire, et déclame de nouveau contre le duc. Il expose d'une manière énergique ses mauvaises actions, et surtout la manière indigne dont il traite son épouse ; il détaille les grands honneurs qu'il a rendus publiquement à la veuve de Jean de Hutten, dont il avoit fait sa concubine. Il lui reproche d'avoir fait tuer un gentilhomme qui avoit témoigné du regret de la mort de Jean. Ulric profite habilement encore dans cette harangue d'une chose assez surprenante, c'est que, si on en croit son récit, il eut la curiosité de faire ouvrir la tombe de son cousin quatre ans après sa mort, et il vit avec surprise que le corps étoit conservé et encore reconnoissable. Il ajoute que quand on le tira du tombeau, les plaies saignèrent comme si elles étoient récentes. Hutten tire de ce prétendu fait une preuve de l'innocence de son cousin, dont le sang demande vengeance.

Hutten

Hutten écrivit encore pendant cette campagne à son ami Piscator, une lettre qui est assez intéressante ; il lui marque qu'il avoit formé le dessein de mener une vie tranquille, mais que pour cela il lui faudroit une femme ; qu'on a beau lui prêcher les commodités du célibat et les avantages de la solitude, il sent qu'il a besoin d'une personne avec qui il puisse se délasser de ses affaires, de ses études, de ses chagrins, et causer agréablement. Il prie son ami de lui en choisir une qui soit belle, jeune, bien élevée, modeste, patiente, et qui possède quelque bien, mais peu, parce qu'il n'aspire aucunement à acquérir des richesses ; il ajoute que, quant à la naissance, quiconque se mariera à un Hutten, deviendra noble de reste (24) : il ne paroît cependant pas qu'il se soit marié ; il est probable qu'il ne put trouver une femme qui eût toutes les perfections qu'il demandoit.

(24) Tenet me quoddam tranquillitatis desiderium, quam olim ineam. Ad hoc opus uxore est, quæ me curet. Nosti mores. Non facile solus esse possum, ne nocte quidem : facessant mihi enim prædicare quidam cœlibatus bona, et solitudinis incommoda. Non videor esse capax. Me quidem habere oportet, ubi curas, et ipsa ubi acriora etiam studia remittam. Quicum ludam, quo joco conferam, amœniores et leviusculas fabulas misceam. Ubi sollicitudinis aciem obtundam, curarum æstus mitigem. Da mihi uxorem, Friderice, et ut scias qualem, venustam, adolescentulam, prope educatam, hilarem, verecundam, patientem, satis habeat, non multum. Divitias non quæro enim, et ad genus quod pertinet, satis nobilem futuram puto, quæcumque Hutteno nupserit.

Ce ne fut que vers la fin de l'année 1519, que Hutten, revenant par Mayence, forma le projet de renverser entièrement la puissance des moines ; il employa alors ses loisirs à fouiller dans les bibliothèques des environs, et ses recherches ne furent pas infructueuses ; il eut le plaisir de déterrer dans la bibliothèque de Foulde, un ancien manuscrit qui contenoit une défense de l'empereur Henri IV, contre le pape Grégoire VII (25).

Dans la même année Ulric de Hutten écrivit encore les trois discours intitulés : *Febris secunda*, *Fortuna*, et *Inspicientes ;* ainsi que l'ouvrage intitulé, *Trias Romana*. Il fit publier ces opuscules avec le discours qu'il avoit découvert ; le tout parut vers l'an 1520. Ces ouvrages perdirent entièrement notre auteur dans l'esprit des catholiques, qui le décrièrent comme un infâme novateur dont le principal but étoit de renverser la religion ; l'électeur Albert, qui avoit été jusqu'alors le principal protecteur de Hutten, reçut une lettre du pape Léon X, dans laquelle ce Pontife, s'étonnant qu'il gardoit à sa Cour cet homme dangereux, lui ordonna sous peine de destitution de l'en chasser sans aucun délai. L'é-

(25) Voici ce qu'il en dit, dans une lettre à son ami Hessus : « Inveni nuper dum Bibliothecam Fuldensem, pulveribus pæne deperditam, et carie situque debellatam excutio, libellum insigniter elegantem adversus Gregorium pontificem, qui et Hildebrant, ejusque sectatores inscriptum, in quod idud ad lachrymas usque doleo, quod finis deest .. dignum duxi adscribere præfationem, quæ simul edetur. »

lecteur se vit forcé d'agir contre sa volonté, et de renvoyer Hutten. Celui-ci se crut dispensé de tout ménagement; il se joignit publiquement à Luther. Hutten comptoit à cette époque parmi ses meilleurs amis ce même François de Sickingen (26) dont nous avons déjà parlé, et qui avoit depuis été créé par l'empereur Charles-Quint, commandant des armées Autrichiennes. Hutten offrit ce secours à Luther, en cas qu'il ne se crût pas en parfaite sûreté : venez, dit-il, auprès de notre ami commun, vous y pourrez jouir d'une parfaite liberté; et écrire tout ce qui vous plaira.

Hutten forma, vers 1520, le projet de se rendre à la Cour impériale; il espéroit pouvoir y intéresser plusieurs personnes à sa cause : cette résolution paroîtra moins étrange, si on considère que le frère de l'empereur, le prince Ferdinand, avoit éprouvé un grand plaisir à la lecture des poésies de Hutten, et qu'il avoit même témoigné le désir de connoître personnellement le jeune poëte. Hutten comptoit encore sur la protection de son ami Sickingen, qui étoit alors à la Cour, et qui jouissoit de la faveur de l'empereur. Il partit donc effectivement, mais il n'y resta que quelques semaines, parce qu'il reçut des lettres de ses amis, qui lui marquoient qu'ils avoient appris que ses ennemis avoient gagé des assassins

(26) Je regrette que les bornes étroites de cette Notice ne me permettent pas de parler plus amplement d'un homme aussi distingué que Sickingen.

qui devoient se défaire de lui à quelque prix que ce fût (27). Hutten partit sans délai; il eut bientôt occasion de ne pas se repentir de son retour, car en passant par Francfort, il apprit que le pape avoit écrit à plusieurs princes de l'Allemagne de lui envoyer le novateur Hutten pieds et mains liés. Hutten se retira au château d'Ebernbourg, qui appartenoit à son ami Sickingen. Ce fut de ce château qu'il écrivit à beaucoup de princes de l'empire; il les engageoit à secouer entièrement le joug du pape; il leur disoit qu'il ne dépendoit plus que d'eux de rétablir les premiers temps du christianisme. Ce fut encore dans ce château qu'il composa plusieurs opuscules dont le principal est: *Bulla Decimi Leonis, contra errores Martini Lutheri et sequacium;* cet écrit est encore remarquable en ce qu'il y a, sur le titre, une gravure en bois qui représente le sceau de la bulle; on lit autour les mots suivans: *astitit bulla a dextris ejus, in vestitu deaurato, circumamicta varietatibus.* Un opuscule allemand plus intéressant avoit précédé celui-ci (28).

Cet ouvrage, dans lequel il s'élève éloquem-

(27) In *Epist. ad Carol. Imp.* Sed ego quod monitus sum nuper, itidem certiorem faciam, subornator jam multo ante ab istis, qui extinguendo mihi, sive ferro id, sive veneno parari posset, operam darent: idque in tua aula, ubi tunc negotium mihi erat.

(28) En voici le titre: Clag und Vermannung gegen dem übermaessigen unchristlichen gewalt des Bapstes zu Rom und der ungeistlichen Geistlichen. Durch Herrn Ulrichen von Hutten, Poeten und Orator der ganzen Christenheit, und zu-

ment contre la trop grande puissance du pape, produisit dans son temps plus d'effet que tous les autres écrits de Hutten, par la raison qu'il étoit rédigé en allemand. Hutten s'aperçut alors qu'il avoit commis une faute d'écrire la plupart de ses ouvrages en latin ; il les rendit plus populaires en les traduisant en allemand (29). Hutten écrivit en même temps à l'empereur une lettre dans laquelle il lui rendoit compte de ses démarches ; il l'exhortoit à mettre des bornes à la puissance papale. Luther et moi, dit-il, nous avons sacrifié notre santé, notre bien-être pour éclairer les hommes et les rendre plus heureux ; j'espère que vous ne souffrirez pas que nous subissions le sort de Jérôme de Prague et de Jean Huss. Hutten nourrissoit toujours dans son cœur l'espoir que l'empereur alloit agir selon ses désirs, et il comptoit encore sur les secours de son ami Sickingen ; ce dernier étoit en effet un des plus puissans personnages de l'empire ; ses exploits l'avoient rendu célèbre dans toute l'Alle-

voran dem Vaterland deutscher Nation zu nutz und gut, von wegen gemeiner Beschwerniss, und auch seiner eigenen Notdurfft in reimens weise beschriben. Jacta est alea, ich habs gewagt, 1520.

(29) On trouve là-dessus les vers suivans :

Latein ich vor geschrieben hab
Das was eim yeden nit bekandt.
Yetz schrey ich an das Vatterland.
Den Teutschen muss man diesen rauch.
Vord augen blasen, der sie blendt,
Das trugerey blieb unerkendt, etc.

magne ; sa campagne contre Antoine de Lorraine, lui acquit la réputation d'un général expérimenté. Sickingen se trouva au faîte de sa gloire, quand l'empereur le nomma généralissime de ses armées. Je regrette infiniment que les bornes étroites de cette Notice ne me permettent pas de parler plus amplement de ce guerrier ; mais on voit suffisamment par ce que je viens de dire, que Hutten pouvoit bien compter sur le secours d'un pareil ami. Ulric de Hutten resta pour sa sûreté pendant l'année 1521 au château de Ebernbourg, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, parce qu'il désiroit vivement assister à la diète de Worms qui se tint la même année ; mais pendant ce temps, il ne demeura pas oisif, car il publia successivement : *Dialogi Huttenici novi, perquam festivi ; Bulla vel Bullicida ; Monitor primus ; Monitor secundus ; Prædones.* L'édition de ses *Dialogi* étoit ornée de son portrait, avec ces mots autour : *Ulr. ab Hutten. Germ. Libert. Propugnat.* et au bas on lisoit ces mots : *Jacta est alea*, ainsi que ces mots grecs : πῶς ἐρρίφθω κύβος, qui furent depuis sa devise. On devine à peu près le contenu des deux premiers ouvrages : dans le Dialogue *Monitor primus*, Luther dispute avec un personnage impartial sur les cardinaux, le pape, et l'état de la religion. Dans le *Monitor secundus*, qui est le pendant du premier Dialogue, on voit paroître François de Sickingen. Les interlocuteurs traitent encore cette question : Est-il essentiel de réformer l'Église ? On y trouve en dernier lieu le résultat

de la diète de Worms. Parmi les autres opuscules que notre auteur fit paroître dans cette année, on en distingue deux qui sont en allemand (30).

Le premier ouvrage a pour but de prouver que le pape est soumis aux conciles, puisqu'il peut se tromper comme tout autre homme. Le second n'est pas proprement de Hutten, il lui fut envoyé par un de ses amis appelé Zaertlein; Hutten le retoucha et y joignit une préface. Cet écrit a pour objet de prouver que les changemens que Luther veut introduire dans l'église sont de la dernière nécessité : on y discute en même temps sur l'absolution et l'excommunication. Le pape envoya à cette époque en Allemagne deux nonces, les cardinaux Caraccioli et Alexandre, qui avoient ordre d'assister à la diète de Worms. Ces deux nonces recommencèrent en Allemagne l'odieux commerce des indulgences. Hutten leur écrivit une lettre dans laquelle il leur reprocha leur conduite et leur avarice. Il adressa en même temps une lettre aux principaux prélats de l'empire; il leur fait aussi des reproches sur leur paresse et leur avarice : sachez, leur dit-il, que le triomphe de la li-

(30) Savoir : Concilia wie man die halten sol. Und von verleyhung geystlicher lehenpfründen. Antzœig damit der Bœpst, Cardinælen und aller curtisanen list, ursprung und handel bitz uff diss Zeit; ainsi que : Ermanung das ein yeder bey dem rechten alten christlichen glauben bleiben und sich zu keiner newerung bewegen lassen soll, durch herr Caman Zaertlin in 76 artikel vervasst.

berté et de la vérité ne dépend pas de nous deux; et que quand même vous parviendriez à nous tuer, il y aura après notre mort plusieurs Luther et plusieurs Hutten (31). Il adressa aussi à l'empereur une lettre qui n'eut cependant pas tout le succès qu'il en avoit espéré, et qui même lui fit quelque tort, parce qu'il y avoit mis trop d'invectives contre le clergé. Hermann von dem Busche, un de ses amis, lui écrivit une lettre dans laquelle il lui fait part du succès qu'avoient eu ses derniers ouvrages et ses poésies; il lui conseille de cesser de vomir des invectives qui, quoique très-justes, ne font cependant aucun tort à ses principaux ennemis, qui en prennent avantage contre lui. Il l'exhorte enfin à faire la guerre ouvertement au clergé, et à combattre l'épée à la main; à se joindre pour cela aux confédérés de la Suabe, et à engager leur ami commun Sickingen à se ranger sous la bannière de la liberté. Eobanus Hessus lui écrivit la même chose, Hutten répondit à ce dernier par une épître en vers (32), où il lui mande qu'il a fortement résolu, même

(31) Nam duorum hominum numerum tanta res æstimanda non venit. Sciatis multos esse Lutheros, multos passim Huttenos, et si quid nobis accidat, eo majus futurum ab aliis periculum vobis.

(32) Elle porte ce titre : Hoc in libello hæc continentur : Helii Eobani Hessi ad Hulderichum Huttenum, ut christianæ veritatis causam, et Lutheri injuriam armis contra Romanistas prosequatur, exhortatorium; la réponse est intitulée : Hulderici Hutteni ad Helium Eobanum Hessum pro eadem re responsorium, elegiaco carmine, hege, placebunt.

aux dépens de sa vie, de rétablir la liberté germanique (33). Il lui marque aussi qu'il s'est donné beaucoup de peine pour prendre Alexandre, mais qu'il lui est échappé malgré sa surveillance.

La guerre entre la France et l'Empire, qu'on avoit prévue depuis long-temps, éclata enfin vers la fin de 1521. L'empereur Charles V, pour se rendre agréable au pape, et pour le déterminer à entrer dans son parti, condamna ouvertement Luther. Mais Hutten éprouva un sort bien différent : l'empereur, loin de le condamner ou de l'exiler, le rechercha au contraire, et le fit entrer dans son armée : François de Sickingen reçut ordre de faire lever des troupes dans l'empire; et il forma une armée de 12,000 fantassins et de 3000 cavaliers, dont le commandement en chef fut confié au comte de Nassau, qui marcha aussitôt vers Metz pour en faire le siége, quoique Sickingen s'y opposât et fût d'avis de pénétrer dans le cœur de la France : l'issue de cette campagne justifia bientôt l'opinion du chevalier, car les Allemands furent forcés de lever le siége avec une perte très-considérable. L'armée ne pouvant pas se soutenir en France faute de vivres, retourna en Allemagne.

Hutten, de retour en Allemagne, composa encore quelques ouvrages, dont aucun n'est d'une grande importance.

(33) Aut mihi libertas vivo reparabitur armis,
Aut hoc erit saltem, liber ut emoriar.

Je viens actuellement à la dernière époque de sa vie. L'orage qui s'étoit rassemblé depuis long-temps sur le clergé, éclata enfin l'an 1522; les confédérés et plusieurs gentilhommes de différentes parties de l'Allemagne s'étoient rangés sous les drapeaux de François de Sickingen et de Hartmuth de Cronenberg, qui en étoient les deux principaux chefs. Sickingen croyoit avoir reçu une offense de l'électeur de Trèves à la diète d'Augsbourg, et il vouloit s'en venger sur l'allié de cet Électeur, le landgrave Philippe de Hesse, qui avoit refusé d'acquitter une somme qu'il avoit garantie; il prit d'abord les armes contre lui: l'électeur, qui avoit été suffisamment averti de se défier de Sickingen, ne fit cependant aucun préparatif de défense. Il fut la dupe de sa sécurité. François de Sickingen pénétra avec 10,000 fantassins et 5000 cavaliers dans son territoire, qu'il ravagea, jusqu'aux portes de Trèves. Mais l'électeur fit une vigoureuse résistance dans sa ville, et bientôt ses alliés le landgrave Philippe de Hesse, et l'électeur Palatin, vinrent à son secours, et forcèrent Sickingen de lever le siége; les alliés pénétrèrent de leur côté dans le territoire de leurs ennemis, et rasèrent leurs châteaux; l'hiver survint, et les deux partis se contentèrent de ravager réciproquement leurs possessions. Sickingen se retira avec son armée à Schweinfurt, où il fit de nouveaux préparatifs de guerre; il entra pour lors en relation avec la noblesse de Franconie et de Bohême, qui parut seconder ses vues. Avant de quitter

Schweinfurt, il mit en sûreté son ami Hutten, qui avoit eu une nouvelle attaque de fièvre. Hutten reçut vers ce temps une lettre de François I.er, qui lui offroit une pension de 400 écus et le titre de conseiller (34); mais Hutten refusa, il aima mieux demeurer dans sa patrie.

François de Sickingen revint, au printemps de l'an 1523, pour mettre ses châteaux en état de défense. Ses ennemis étant informés qu'il étoit dans son château de Landstein avec peu de troupes, le surprirent, et y mirent aussitôt le siége; Sickingen, attaqué de la goutte, se fit porter à l'endroit où on lui disoit que le mur avoit été fortement endommagé; comme il s'abandonnoit trop à son courage, il fut blessé grièvement d'une balle; le château se rendit bientôt après; et les princes entourèrent le lit de leur ennemi, qui luttoit contre la mort. Les princes lui demandèrent avec douceur pourquoi il avoit pris les armes contre eux. L'intrépide guerrier répondit qu'il alloit bientôt rendre compte de ses actions au tribunal de Dieu, et qu'il n'avoit rien à leur dire: aussitôt après il expira. Hutten perdit, avec la mort de son ami et de son bienfaiteur, sa dernière

(34) Otto Brunf. p. 38. Spondebat nuper Galliarum rex 400 coronas, ut principem agnosceret se, nec quicquam muneris haberet, quam ut a consiliis staret, moraretur que ubicunque vellet locorum, et tamen nihil cristas inde erigens. fortunam oblatam generoso animo contempsit : cum fuisset alioqui optima occasio ad regem deficiendi, et in summa jam erat suorum persecutione, ut merito, et citra calumniam potuisset ab germanis in aliam gentem deficere.

ressource. Un de ses amis, OEcolampade, l'arracha à sa douleur, et partit avec lui pour Bâle, où ils arrivèrent au mois de janvier 1523. Sa renommée le devança ; dans toutes les villes par lesquelles il passoit, il fut reçu avec empressement (35); le magistrat de Bâle vint à sa rencontre. A Bâle, tous ses amis le reçurent avec ravissement; mais celui sur lequel il avoit compté le plus, Erasme, feignit d'abord d'ignorer son arrivée, puis il refusa sa visite, alléguant pour raison le soupçon que pourroient former leurs ennemis sur cet entretien.

Peut-être qu'on pourroit encore justifier la conduite d'Erasme ; mais ce qui est impardonnable de sa part, c'est qu'il écrivit en 1524, après la mort de Hutten, à Melanchthon, qu'il auroit fort bien reçu sa visite, sans se soucier beaucoup de ce qu'on en diroit, et que s'il avoit refusé celle de Hutten, ce n'avoit pas été par la seule crainte de s'attirer la haine des papistes, mais qu'il en avoit eu une autre raison, c'étoit la crainte de loger chez lui ce vagabond, chargé

(35) In expostulat. cum Erasmo, p. 5. Et cum tot per Germaniam civitates publice, tot privatim boni viri, nullo neque periculi, neque invidiæ metu, optima fide hospitium Hutteno exhibeant, solus Erasmus est, qui et periculum propositum habeat, et invidiam sustinere haud possit. Et p. 7. Interim senatus urbis data publica fide, hospitio lætus accipit, hospitale quoque munus offerens, ipsi magistratus alius super alium reverenter adeunt, multi omnium ordinum quasi certatim irruentes invisunt, etiam ex inimicis quidam redeunt in gratiam. Solus Erasmus clausum se domi tenet, etc.

de misère, couvert de gale, qui ne cherchoit qu'un nid où il se pût arrêter, et qui, sous prétexte de voir ses amis, leur empruntoit de l'argent qu'il ne rendoit jamais (36).

Cette indigne conduite est une tache dans la vie d'Erasme ; il n'est pas étonnant que Hutten fut vivement offensé de cette manière d'agir. Erasme alléguoit encore pour se justifier, que la maladie de Hutten ne lui avoit pas permis de quitter le coin de son feu. Quoiqu'effectivement Hutten fut incommodé en arrivant à Bâle, il n'étoit cependant pas si valétudinaire qu'il put craindre de respirer l'air ; nous voyons au contraire qu'il faisoit de très-fréquentes excursions, et qu'il se montroit souvent avec ses amis en public dans les promenades, etc. (37).

Hutten eut recours à Bâle à un médecin qui s'étoit vanté de le guérir ; mais on l'avoit confié à un ignorant ; il composa une satyre contre son AEscu-

(36) Nam quod Hutteni colloquium deprecabar, non invidiæ metus tantum in causâ fuit : erat aliud quiddam, quod tamen in spongia non attigi. Ille egens, et omnibus rebus destitutus quærebat nidum aliquem, ubi moreretur. Erat mihi gloriosus ille miles cum sua scabie in ædes recipiendus ; simulque recipiendus ille chorus titulo evangelicorum, sed titulo duntaxat. Sletstadii mulctavit omnes amicos aliqua pecunia. A Zwinglio improbe petiit quod ipse Zwinglius mihi suis litteris perscripsit. Jam amarulentiam, et glorias hominis nemo, quam patiens, ferre poterat.

(37) Ego vel per valetudinem, vel aliter ab hypocaustis, vel tantillum abesse non potui, ut te semel aut iterum convenirem, per dies plus quinquaginta, quos istic substiti, qui sæpe in medio foro totas tres horas confabulantes amicos sustinui. *Expost.*, p. 4.

lape (38). A peine Hutten eut-il resté deux mois à Bâle, que le clergé de cette ville fit les plus vives représentations auprès du magistrat, pour l'engager à éloigner cet impie, et le magistrat fit ce que le clergé lui avoit dicté; il pria Hutten de s'éloigner. Hutten se rendit à Mühlhouse où le magistrat l'avoit invité : Hutten paroissoit avoir oublié la conduite d'Erasme, lorsqu'il vit malheureusement à Mühlhouse la copie d'une lettre que celui-ci avoit écrite à Marc-Laurinus, doyen de Bruges. Erasme y parloit de Hutten, et il disoit entre autres mensonges, que si Hutten le fût venu voir, il n'auroit pas refusé de s'entretenir avec lui, mais qu'il ne s'étoit arrêté à Bâle que quelques jours (39).

Hutten vivement indigné de cette lettre, résolut alors de faire connoître au public le traitement indigne qu'il avoit reçu d'Erasme, qui se disoit son ami, et il composa un ouvrage intitulé : *Expostulatio cum Erasmo Roterodamo.* Le chevalier Eppendorp, qui avoit accompagné Hutten à Mühlhouse, étant retourné à Bâle, raconta

(38) Spong. p. 7. Ediderat libellum quemdam in medicum hujus urbis, plane ridiculum.

(39) Fuit hic Huttenus, paucorum dierum hospes, interim nec ille me adiit, nec ego illum. Et tamen si me convenisset, non repulissem hominem a colloquio, veterem amicum, et cujus ingenium mire felix ac festivum, etiam nunc non possum non amare. Nam si quid illi præterea negotii est nihil ad me pertinet. — Bayle, dans son Dict. Hist. crit. dit sur cela fort plaisamment : « Voyez par cet exemple combien les plus honnêtes gens sont sujets à ne dire pas toujours dans leurs lettres les choses comme ils le savent. »

à Erasme comment son ami remplissoit ses loisirs. Erasme extrêmement affecté de cette nouvelle, écrivit sur-le-champ à Hutten, et le pria de se désister de son entreprise; il lui rappela leur ancienne amitié; mais il eut l'imprudence d'ajouter que la réputation d'Hutten souffriroit plus par ce libelle, que la sienne; qu'il devoit bien considérer que l'opinion publique ne seroit pas pour lui, et que le monde jugeoit toujours défavorablement d'un exilé chargé de dettes et de misère. Hutten répondit à Erasme comme il l'avoit mérité; il lui reprocha avec quelque aigreur sa conduite, et il lui promit de lui envoyer son *Expostulatio*. Erasme lui écrivit de nouveau, et le conjura encore d'abandonner son travail; là-dessus Hutten lui répliqua qu'il étoit déjà trop tard, qu'il avoit vendu son manuscrit au libraire Schott, à Strasbourg; mais que s'il avoit vraiment envie de supprimer cette satire, il pouvoit aisément la racheter, et qu'il lui promettoit de garder le silence sur cette affaire. Erasme ne fit aucunes démarches, disant qu'il existoit déjà trop de copies de ce libelle, que par conséquent ce seroit une folie de racheter le manuscrit, et qu'au reste il sauroit aussi se défendre. Quant au libelle même, il écrivit à un de ses amis; je veux périr s'il m'est jamais venu en idée de croire qu'il existât chez la nation Allemande, autant d'animosité, de cruauté et d'impudence, comme on en trouve renfermée dans ce petit opuscule de Hutten. Ulric de Hutten partit l'an 1523 de Mühlhouse, et se rendit à

Zuric pour voir son ami Zwingli ; ce fut dans cette année que l'imprimeur Schott fit paroître à Strasbourg, l'*Expostulatio cum Erasmo,* qui fit une très-grande sensation chez les savans, comme on peut bien le présumer ; car attaquer un homme comme Erasme, étoit jeter l'alarme dans toute la république des lettres. Erasme fit paroître aussitôt son apologie, sous le titre de *Spongia Erasmi adversus Aspergines Hutteni.* Dans l'édition originale publiée par l'éditeur ordinaire des OEuvres d'Erasme, Jean Froben, à Bâle, au mois d'octobre 1523, on lit sur la seconde feuille les mots suivans : *Purgationez ad Expostulationem Hutteni, per Do. Erasmum Roterdamum.* Cette querelle déplut extrêmement à Luther, à Eobanus Hessus, et principalement à Melanchton ; mais s'ils désapprouvèrent l'*Expostulatio* de Hutten, ils témoignèrent encore bien plus leur improbation contre les *Spongia* d'Erasme (40).

Erasme sentit bientôt après lui-même, que son apologie lui avoit fait un tort infini dans l'es-

(40) Luther s'exprime ainsi (Lutheri Epist., t. II. p. 160) : Equidem Huttenum nollem expostulasse, multo minus Erasmum extersisse. Si hoc est Spongia abstergere, rogo quid est maledicere, et conviciari ? — Incredibilem enim nominis et autoritatis jacturam fecit hoc libro.... Dans une lettre à Erasme lui-même, il dit : Compescuimus sane aliquot, qui jam paratis libris te in arenam trahere volebant, atque ea ratio fuit, ut et Hutteni expostulationem optarem non editam, multo minus tuam Spongiam, in qua, ni fallor, tu ipse jam sentis, quam facile sit de modestia scribere, et in Luthero immodestiam arguere, sed difficillimum, imo impossibile præstare, nisi dono spiritus singulari. —

prit

prit des savans, dont plusieurs n'étoient pas fachés que Hutten eût démasqué Erasme ; et bientôt après, Zwingli, Bucrus, OEcolampadius, Capito, Gerbelius et Hedio, parlèrent et écrivirent d'Erasme, comme Hutten l'avoit peint ; mais aucun ne défendit Hutten avec plus de chaleur que le médecin *Otton* Brunfels, dans un ouvrage intitulé : *Responsio ad Erasmi Spongiam*. La même année, Hutten écrivit une lettre extrêmement touchante à son ami Eobanus Hessus ; Jusques à quand, dit-il, le sort impitoyable cessera-t-il de me poursuivre avec tant d'acharnement: dans l'état où je suis, il ne me reste pour toute consolation que mon courage, qui égale à peu près mes malheurs. Ma patrie n'a pu supporter ma présence. Je me suis réfugié en Suisse, et je porterai peut-être mes pas encore plus loin. Je dois à mon sort un seul bien, celui de jouir actuellement, loin des tumultes de la guerre, d'une parfaite tranquillité, favorable aux travaux de l'âme. Le porteur de cette lettre te remettra un opuscule (41) que je désire vivement publier, pour que la postérité connoisse la méchanceté de ceux qui se sont toujours opposés avec fureur aux progrès de l'esprit humain, de la vertu et de la religion. J'espère que la divine providence rassemblera un jour les amis dispersés de la vérité, pour démasquer et humilier les protecteurs des ténèbres.

(41) On ignore quel peut être l'ouvrage dont Ulric fait mention; Burkhard présume que c'est son Oratio ad Ca-

Ulric de Hutten conserva ce courage et cette intrépidité d'âme jusqu'au dernier moment. Son corps, fatigué à la fois par la maladie, les misères, les chagrins et les soucis rongeurs, succomba enfin à tant d'attaques. Il mourut le 29 août 1523, dans la maison du prédicateur Schnegg, située sur l'île d'Ufnau, au milieu du lac de Zuric. Zwingli avoit recommandé son ami à ce pasteur, qui passoit alors pour un habile médecin, mais dont l'art échoua auprès de notre malade. Il mourut à l'âge de trente-cinq ans, pleuré par ses amis, et regretté par les véritables amateurs de la bonne littérature (42).

Telle est la vie de Ulric de Hutten. On ne lui a pas élevé un mausolée, mais il s'est conservé

rolum Maximum Augustum, et Germaniæ principes, pro Ulrico Hutteno. Equite Germano et Martino Luthero, patriæ et christianæ libertatis adsertoribus. Autore S. Abydemo Corallo Germ.

(42) Je rapporte ici quelques passages de lettres qui prouvent combien il fut regretté. Hessi. Epist. fam. I. p. 35. — Periit, periit noster Huttenus. Huttenus noster obiit pæne natus... Quis fuit ille tam (pæne dicere ausim) iniquus Deus, qui hoc tam floridum ingenium nobis inviderit? Libet iterum ac sæpius exclamare : heu Deos crudeles, heu crudelia fata. Non enim capere potest epistola brevis, quantum nunc doleam. Sed ah mi carissime Huttene, sic nos reliquisti? an potius abiisti? quo vero? ecquando redibis? heu, eras rorus amabilis. Nemo hominum improbissimorum hostis major, nemo bonorum amantior. — De plus : Camerarius in vita Melanchthonis. p. 90. Et dolore autem tum Philippi Melanchthonis, ac nostro, et deploratione quoque Croti quasi justa facta sunt Hutteno. Deque eo versus in itinere a nobis compositi, et refutati quidam mortuum lacerantes.

lui-même un monument indestructible par ses ouvrages. Si Hutten avoit vécu à Athènes où à Rome, il auroit égalé Démosthènes et Cicéron. De quoi un si heureux génie n'auroit-il pas encore été capable, si la providence lui avoit accordé un sort plus heureux et une plus longue vie (43)? C. L.

(43) Je joindrai à la notice précédente une liste des œuvres posthumes de Ulric de Hutten.

Arminius Dialogus Huttenicus, quo homo patriæ amantissimus, Germanorum laudem celebravit. Norimbergue, 1528.

P. Cornelii Taciti Historici de situ, et moribus, et populis Germaniæ libellus.

C. Sallustii et Q. Curtii flores selecti per Huldericum Huttenum equitem, scholiis non indoctis illustrati. Argentorati, 1528.

J'ai trouvé depuis, dans la Bibliothéque de Gessner, le passage suivant relativement à Hutten : — Obiit in peregrinatione anno 1523 morbo consumptus Gallico, et in lacus Tigurini insula, ubi nuper Epitaphium nobili quodam franco procurante lapidi sepulchrali incisum ab amicis nostris ei positum est, his verbis :

Hic eques auratus jacet, oratorque disertus,
Huttenus vates, carmine et ense potens.

Je remarque que jamais aucun voyageur n'a ni vu ni entendu parler de ce prétendu monument.

ANTIQUITÉ BOTANIQUE.

Mémoire ou Dissertation sur les espèces de Frênes connus des Anciens, par A. Dureau de la Malle fils.

Mon objet, dans ce travail, est de montrer que l'arbre désigné par Théophraste sous le nom de *boumelia*, ou grand frêne, a reçu des Latins le nom d'*ornus*, et n'est pas le *fraxinus ornus* (1) de Linné; et en même temps d'établir avec une assez grande certitude que le frêne décrit par Homère, Aristophane, Théophraste et Dioscoride, sous le nom spécifique de *melia*, a reçu plus particulièrement le nom de *fraxinus* chez les Latins, et est notre frêne à fleurs, à qui Linné

(1) Pour mieux rappeler ces arbres à la mémoire, je citerai les phrases de Linné, *Species plantarum, Holmiæ.* 2.e éd. 1763. *Polygamia dioecia*, p. 1509 et 1510.

Fraxinus excelsior ♄ *foliolis serratis, floribus apetalis; gemmæ laterales racemos, terminalis folia promit. Habitat in Europæ sepibus.*

Fraxinus ornus, ♄ *foliolis serratis, floribus corollatis; petioli hujus æquales:*
foliolis lanceolatis æqualibus; præcedentis marginati:
foliolis ovatis; impari majore.
fraxinus humilior altera Theophrasti, minore et tenuiore folio. Bauh. Pin. 416.

avoit donné à tort le nom de *fraxinus ornus*.

Depuis long-temps je soupçonnois que Linné s'étoit trompé en appliquant le nom d'*ornus* à un petit frêne de vingt à trente pieds de hauteur. Valérius Flaccus, dont je prépare une édition, et une traduction en vers, conjointement avec mon père, m'ayant offert sept fois différentes le nom d'*ornus*, et me l'ayant toujours représenté comme un arbre très-élevé, j'ai pris le parti de comparer tout ce que les anciens, à commencer par Homère, avoient écrit sur cet arbre, et c'est le résultat de toutes ces recherches que j'offre ici aux érudits et aux botanistes.

Faute de descriptions assez exactes, il est souvent impossible de rapporter à leur véritable nom les plantes de l'antiquité; mais le genre des frênes présentoit plus d'espoir de succès qu'aucun autre. Les espèces qu'il renferme, et qui pouvoient être connues des anciens, se réduisent à trois, et ils n'en ont décrit que deux; la troisième habite exclusivement la haute Syrie. Les deux premières espèces étoient très-répandues dans la Grèce et dans l'Italie. De plus, les frênes étant *dioïques* par avortement, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'un des deux individus se chargeant de graines très-nombreuses, tandis que l'autre en reste entièrement dépourvu, l'une de ces deux espèces étant privée de pétales, n'ayant que des étamines de la couleur de son bois, ce qui lui donne l'air, au premier coup-d'œil, de n'avoir point de fleurs, l'autre, au contraire, ayant de longs pétales et des panaches de fleurs

très-remarquables; l'une parvenant à une stature très-élevée, et l'autre n'atteignant jamais qu'une taille médiocre, j'ai dû espérer de trouver dans les anciens quelques caractères positifs sur chacun de ces arbres : on verra que mon espoir n'a pas été trompé.

J'ai commencé par examiner Théophraste comme l'observateur le plus exact et le plus sûr. Voici comment il décrit les frênes (lib. 3. cap. 11, pag. 181, éd. de Stapel), et c'est surtout parce que la traduction latine de Gaza est remplie d'erreurs et que le texte original a été peu consulté depuis, et toujours mal entendu, que Linné, et presque tous les botanistes avant lui, s'étoient trompés sur ces arbres. Voici ce texte avec les corrections que je proposerois d'y faire, d'après les manuscrits et les anciennes éditions : *Ἐσι δὲ μελίης γένη δύο · τουτων δ' ἡ μὲν ὑψηλὴ καὶ εὐμήκης ἐσι, τὸ ξύλον ἔχουσα λευκὸν, καὶ ἴνινον, καὶ μαλακώτερον, καὶ ἀνοζότερον, καὶ οὐλότερον* (2).

(2) Οὐλότερον. *plus tendre.* Je crois être sûr que c'est ici le sens de ce mot. Du reste c'étoit un des passages les plus difficiles à entendre dans cette description, d'autant plus qu'à la fin, Théophraste dit du même frêne qu'il est ἥτ̃ον οὐλον. Mais ce mot a deux significations assez opposées. Hésychius vous dit : οὐλον, ποτὲ μὲν, τὸ μελακὸν καὶ ἁπαλὸν, ποτὲ δὲ τὸ ὑγιὲς καὶ ὁλόκληρον. *Tantôt mou et tendre, tantôt sain et entier.* Suidas encore : οὐλον, ἁπαλὸν, μαλακὸν, συνεσραμμένον ταῖς ϑ ἰξίν. Eurybate est appelé par Homère οὐλοκάρηνος, à la chevelure touffue. Odyss., ρ. 246. Pollux, segm. 139, 199, confirme aussi cette double signification. Or, dans le premier cas, Théophraste parle du bois du grand frêne, comparé avec celui du frêne à fleurs, et il dit qu'il est plus tendre, et non pas plus crépu, *crispius*, comme le traduit Gaza : dans le

Ἡ δὲ ταπεινοτέρα, καὶ ἧττον ἐυαξής, καὶ τραχυτέρα, καὶ σκληροτέρα, καὶ ξανθοτέρα· τὰ δὲ φύλλα τῷ μὲν σχήματι δαφνοειδῆ πλατυφύλλου Δάφνης, εἰς ὀξύτερον δὲ συνηγμένα, χαραγμὸν δέ τινα ἔχοντα κύκλῳ καὶ ἐπακανθίζοντα (3) τὸ (4) σὺ ὅλον κλῶνα (5) ὅπερ ἔιπομι τις ἀφύλλου τῷ ἅμα φυλλοφορεῖν ἀφ' ἑνὸς μίσχου, καὶ περὶ μίαν οἷον κατὰ γόνυ συζυγίαν. τὰ φύλλα δὲ καθ' ἕκαστον πέφυκε, συχνῶν σὺ ἰσχουσῶν τῶν συζυγιῶν, ὁμοίως καὶ ἐπὶ τῆς οἴης· ἔστι δὲ τῶν μὲν βραχέα (6) τὰ μεσογονάτια, καὶ αἱ συζυγίαι τὸ πλῆθος ἐλάττους.

deuxième, au contraire, il parle du port général de l'arbre, et dit qu'étant plus grand et plus élancé, il est moins touffu que l'autre; ce qui peint avec une extrême vérité le grand frêne, dont la tête est peu touffue, et dont les rameaux sont très-écartés quand il est arrivé à sa taille ordinaire.

(3) Je conserve ἐπακανθίζοντα qui se trouve dans les manuscrits cités par les Aldes et les éditeurs de Bâle, et dans le manuscrit de la bibliothèque nationale, n°. 2069, qui est ainsi décrit au commencement du livre, de la main de Ducange : *Theophrastus Historiæ plantarum, libri sex, cum duobus Aristotelis. Cod. satis bonæ notæ.* Ce manuscrit est attribué au quinzième siècle par le catalogue, et mon ami et mon savant maître, M. d'Ansse de Villoison, le fixe aussi à cette époque. En effet, cette épithète est très-bien appliquée au frêne à fleurs, dont les folioles se retrécissent subitement pour se terminer en une pointe presqu'aciculaire. Ἐπακανθίζον, *subacutum, leniter aculeatum*, comme dans ce passage de Théophraste, *Hist., plant. l.* 6, *c.* 3. Φύλλον ἐπακανθίζον. V. *Constant. voc. supr. c.*

(4) Τὸν σὺ ὅλον κλῶνα ὅπερ, leçon vicieuse des manuscrits de Robert Constantin, et du manuscrit 2069.

(5) Κλῶνα ne se trouve ni dans l'ed. *princeps*, ni dans le manuscrit cité, ni dans l'édition de Bâle. Je croirois assez que c'est une glose qui s'est glissée dans le texte.

(6) Je lis Βραχέα τὰ μεσογονάτια avec Gaza, Stapel et Constantin, d'autant que μακραὶ se trouve en opposition tout de suite après, et que Columelle, *De Arb.* 16, 1, l'a entendu de même. *Orni, silvestres fraxini sunt, paulo latioribus tamen foliis quam ceteræ fraxini.* En effet, c'est

Τῶν (7) δὲ τῆς λευκῆς καὶ μακραὶ καὶ πλείους, καὶ τὰ καθ' ἕκαστον φύλλα μακρότερα, καὶ ψιλώτερα. Τὴν δὲ χρόαν πρασώδη (8). Φλοιὸν δὲ λεῖον ἔχει, καὶ πυκνὸν δὲ, καὶ λεπτὸν, καὶ τῇ χρόᾳ πυῤῥόν (9). πυκνόῤῥιζον δὲ καὶ παχυῤῥίζον, καὶ μετέωρον (10). Καρπὸν δὲ οἱ μὲν περὶ τὴν Ἴδην οὐχ ὑπελάμβανον ἔχειν

encore un des caractères qui distinguent le frêne à fleurs du grand frêne ; il a les pétioles des folioles plus longs, mais les intervalles entre les attaches de ces folioles plus courts, que le grand frêne.

(7) Τῶν μὲν, *conjugationum minorit fraxini.* Τῶν δὲ τῆς λευκῆς, *conjugationum magni fraxini, ligno candido,* et non pas du peuplier, comme PLINE l'a traduit, *lib.* 12, *cap.* 28. *Eodem et Bryon pertinet uva populi albæ*, trompé, à ce que je crois, par la double signification du mot λεύκη, qui veut dire à la fois le peuplier blanc et le grand frêne, et aussi comme le pense SAUMAISE, T. 1, p. 253, A. ed. de Hollande, par la phrase de THÉOPHRASTE, L. 3, C. 11, *De alba fraxino*, φέρει δὲ καὶ ἕτερ' ἄτλα ὅιον βρύα, tandis que c'est du frêne blanc, τῆς λευκῆς, que vient de parler plus haut cet auteur. Du reste, ce n'est pas la seule faute de ce genre que j'aie aperçue dans PLINE, un des plus érudits, à coup sûr, des anciens, mais qui ne connoissait surtout que par les descriptions des autres les objets sur lesquels il écrit, et qui a été souvent induit en erreur par les compilateurs qu'il chargeoit de ses extraits. Ce mot λεύκη désigne aussi le grand frêne dans les géoponiques grecs, Liv. 2, chap. 7.

(8) D'autres lisent ποώδη, qui me sembleroit bien vague. La feuille du grand frêne n'est pas tout-à-fait aussi glauque que le poireau, mais pourtant elle l'est beaucoup plus que celle du frêne à fleurs.

(9) Πύρον se trouve dans les manuscrits et les éditions anciennes ; mais qui ne voit que cette faute vient de la prononciation du grec moderne, où l'on ne fait jamais sentir les lettres doubles ?

(10) Καὶ μετέωρον. STAPEL ici s'est bien trompé faute d'avoir distingué les deux frênes que THÉOPHRASTE appelle du nom spécifique de μελία et de celui de βουμελία. Je cite ses propres

οὐσῇ ἄνθος, ἔχει σῆ ἐν λοβῷ καρπὸν (11) καρυηρὸν, ὡς τῶν ἀμυγδαλῶν, ὑποπικρον τῇ γεύσει, φέρει δὲ καὶ ἕτερ ἄτια (12),

expressions : « *Vulgatam lectionem mancam esse ex cap.* 7, » *hujus libri* (sub finem) *facile probatur* : τὴν δὲ μελίαν, *inquit*, » πλείους καὶ εἶναι πυκνορρίζον, καὶ βαθυρρίζον· βαθυρρίζον καὶ » μετέωρον *contraria. Théophrast., lib.* 1, *de caus., cap.* 3. » Πρῶτον μὲν ὅτι μετέωρα καὶ ὁ βαθύρριζά ἐστι. » Dans le même chapitre, il montre que μετέωρον, ou μετεωρρίζον, signifie une racine qui rampe à la superficie de la terre. Quoiqu'en dise Stapel, Théophraste ne se contredit point dans ces deux passages, car dans le premier il parle du *petit melia*, qui vient sur les montagnes arides battues par les vents, et il lui donne des racines nombreuses, serrées et pivotantes. Dans le deuxième, au contraire, il décrit le grand frêne à bois blanc, *le boumelia*, qui se plait dans les lieux humides et ombragés ; et il lui donne des racines serrées, et rampantes à la surface du sol, ce qui est d'une extrême vérité, ce que je me rappelle avoir observé quelques fois à la campagne, en faisant arracher ces deux espèces de frêne, et ce que M. La Marck fait aussi remarquer dans sa description du *fraxinus excelsior*, insérée dans l'Encyclopédie.

(11) Καρυηρὸν ὡς τῶν ἀμυγδαλῶν Il ne faut pas séparer ces quatre mots, sans quoi le passage devient inintelligible. La capsule et la semence du grand frêne sont assez semblables pour la forme à l'amande sauvage que les grecs appellent καρυηρὸν πικρόν.

(12) Φέρει δὲ καὶ ἕτερ' ἄτια, οἷον βρύα, sous-entendu ἄνθεα. C'est ce passage mal traduit par Gaza, écrivain peu versé dans la botanique, ce passage, le plus important pour la détermination de l'espèce, qui a jeté dans l'erreur les botanistes, et les a empêchés d'appliquer aux frênes des anciens leurs véritables noms. On sait que le grand frêne n'a pour fleurs que des étamines serrées en grappes au bout des rameaux. Or le mot βρύον (voy. Henri Etienne) signifiant à la fois *muscus*, *sphagnus uva*, Gaza a rendu par des mousses ce que Théophraste entendoit des grappes de fleurs du frêne ; aussi sa traduction, toujours consultée cependant par ceux des botanistes qui ne sont pas à portée de recourir au texte original, est-elle tout-à-fait inin-

οἷον βρύα, καθάπερ ἡ Δαφνη, πλὴν (13) συφνότερα, καὶ ἕκασγον καθ' αὑτὸ σφαιροειδὲς, ὥσπερ τὰ τῶν πλατάνων· τούτων δὲ

telligible. *Fert* et alia quædam, veluti muscos, quemadmodum laurus, *verum magis adstringentia gustum, singulaque per se in orbem circumacta platani pilorum specie. Horum* alia circa fructum, alia multum semota *exeunt.* Saumaise et Pollux fixent le sens du mot βρύον de la manière la plus précise. Ἐπὶ δένδρων καὶ φυτῶν καρποφόρων ἐρεῖς, dit Pollux, *lib.* 1, *cap.* 12, *segm.* 230. Ὀργᾷν, σπαργᾷν, ΒΡΥΕΙΝ. *De arboribus plantisque frugiferis dices, turgere, parturire, scatere*, et non comme le rend la traduction latine, *florere, parturire, turgere.* Voyez aussi Eustath., Iliade ρ., vers 56. Βρύειν *est proprie scatere et aliquâ re abundare : hinc flos condensus et capillorum instar confertus et constipatus proprie* βρυον, dit Saumaise. Plin. exerc. ed. 1689. *Trajecti ad Rhenum*, p. 235. Théophraste lui-même, H. Pl., L. 3, C. 6, va nous l'expliquer plus clairement, et ce passage a encore été bien mal rendu par Gaza. Οἱ μὲν γαρ καὶ δρῦν ἀνθεῖν οἴονται καὶ τὴν Ηρακλεώτιν κορύνην, καὶ Διὸς Βάλανον, ἔτι δὲ πεύκην καὶ πίτυν· οἱ δε οὐδὲν τούτων, ἀλλὰ τὸν ἴουλον τὸν ἐν ταις καρύαις, καὶ τὸ Βρυον τὸ δρυινον, καὶ τον κύταρον τον πιτύινον, ὁμοίαν καὶ ἀναλογον εἶναι τοῖς προσηώτοις ερινεοῖς. Ce qui signifie : *les uns pensent que le chêne porte des fleurs ainsi que le noisetier d'Héraclée, le chataignier et même le picéa et le pin, d'autres que ce n'est pas cela, mais que le chaton du noyer, la grappe du chêne, l'épi imbriqué du pin ont beaucoup de similitude et d'analogie avec l'intérieur des figues sauvages ouvertes.* Certes, on ne peut en si peu de mots mieux décrire les fleurs des amentacées et des conifères, qui n'ont point de corolles, et ne sont pourvues que d'étamines, ni les mieux comparer qu'aux fleurs des figues sauvages qui sont ouvertes lorsqu'elles sont tombées de bonne heure, et ont dans l'intérieur de leur fruit leurs étamines et leurs styles. On voit aussi que le mot βρίον est approprié par Théophraste aux fleurs sans corolles, ou n'en ayant que de très-peu apparentes. Galien, L. 10, l'applique aux fleurs du noyer, qui, n'en ayant que des vertes très-petites, semblent en effet n'en point avoir, et il les appelle τὰ βρύα τῆς καρυας.

(13) Σηυφνότερα ; je lis avec Constantin et Stapel συφνό-

τὰ μὲν περὶ τὸν καρπὸν, τὰ δ' ἀπηρτημένα (14) πολύ, καὶ τὰ πλεῖσα οὕτω. Φύεται δὲ ἡ μὲν λεῖα περὶ τὰ Βαθύσκια μάλισα καὶ ἔφυδρα· ἡ δὲ τραχεῖα καὶ περὶ τὰ ξηρὰ καὶ πετρώδη. Ἔνιοι δὲ καλοῦσι (15) τὴν μὲν μελίαν, τὴν δὲ βουμελίαν, ὥσπερ οἱ περὶ Μακεδονίαν. Μείζων δὲ καὶ μακροτέρα ἡ βουμελία, διὸ καὶ ἤτλον σύλον.

« Il y a deux espèces de frênes : l'un entr'autres » est élevé et svelte, a le bois blanc avec de larges

γερα, *magis comparata*, *et* πλεῖσα, que donne le manuscrit de Gaza, et qui est corrompu dans le mot πλεκτὰ, qui se trouve dans le manuscrit que j'ai cité, et dans les éditions des Aldes et de Bâle.

(14) Τὰ δ' ἀπηρτημένα πολύ. Dans le grand frêne il y a toujours des grappes de fleurs, dont le pédoncule est piqué par les insectes; ce pédoncule prend une forme très-allongée, assez semblable à une queue de bigarreau, et le suc qui s'extravase de ces piqûres rassemble ces fleurs en une petite boule, semblable à la fleur du platane, et qui subsiste jusqu'à la nouvelle fructification. Au mois de Mars, j'en ai encore recueilli un grand nombre sur les frênes du jardin des plantes.

(15) Τὴν μὲν μελίαν, τὴν δὲ βουμελίαν. Voici la véritable leçon des éditions anciennes, des manuscrits d'Alde, de Bâle, de celui de Paris, n.° 2009; et ce texte est encore resté horriblement défiguré dans l'édit. de Stapel et dans la traduction latine, qui rend βουμελίαν par *fraxinum bubulam*, tandis que Plutarque, *in sympos.* 6, *q. iast.* 8, nous affirme que la particule βοῦ chez les Grecs, et surtout chez les Éoliens, signifioit la même chose que πολύ. Les Éoliens remplaçoient le π par le β, et prononçoient βοῦ, en retranchant le λ. C'est ainsi que βουγάϊος, signifie un homme qui se vante beaucoup; βουσέλινον, le grand selinum; βούτυκον, un grand figuier; βούπαις, un grand enfant; βοῶπις, aux grands yeux. Βουμελία ne signifie donc ici autre chose que le grand frêne, ce que prouve Théophraste lui-même, en ajoutant bientôt après μείζων δὲ καὶ μακροτέρα ἡ βουμελία; et Pline, L. 16, C. 13, en traduisant ainsi ce passage : *Bumelia... vocant in Macedoniâ amplissimam lentissimamque.*

» veines, plus mou, moins branchu et plus flexi-
» ble que l'autre. Cet autre, au contraire, est
» moins haut, moins fendant, plus rude, plus
» raboteux et plus jaune. Ses folioles sont un peu
» semblables pour la forme à celles du laurier à
» larges feuilles, dentelées en scie dans leur con-
» tour, et se retrécissant en pointe à leur extré-
» mité. Tout le rameau tombe à la fois et tout
» entier, de manière qu'on pourroit le prendre
» seulement pour une feuille, puisqu'il les porte
» toutes sur un seul pétiole, et sur une seule at-
» tache arrondie en forme de genou. Les feuilles
» naissent opposées de chaque côté du pétiole,
» comme dans le sorbier. Les intervalles entre
» les pétioles de ces feuilles sont plus courts, et
» pourtant leurs attaches moins nombreuses que
» dans les autres. Au contraire, les intervalles
» entre les pétioles des feuilles du frêne blanc
» (ou grand frêne) sont plus grands et en plus
» grand nombre. Chaque foliole à part est plus
» longue, plus étroite, et d'une couleur tirant
» sur le vert du poireau. Il a l'écorce lisse, com-
» pacte et mince à la fois, d'une couleur jaunâtre
» pâle; les racines nombreuses, pressées, et
» s'étendant sur la superficie de la terre. Les
» habitans de l'Ida croyent qu'il n'a ni fruits ni
» fleurs; mais au fait, il a dans son lobe une pe-
» tite graine semblable pour la forme et un peu
» amère au goût, comme celle des amandes sau-
» vages, et il porte aussi de petites grappes de
» fleurs (*sans pétales*) disposées comme celles du
» laurier, excepté qu'elles sont plus serrées.

» Chaque grappe en elle-même est à peu près » sphéroïde comme celle des platanes ; mais dans » les unes, les parties de la fructification sont » rassemblées (au bout des rameaux) ; dans les » autres, elles en sont suspendues assez loin, et la » plus grande partie est située de cette manière. » Le frêne à écorce lisse croît plus volontiers dans » les lieux ombragés et humides ; celui à écorce » raboteuse dans les lieux secs et pierreux. »

« Les Macédoniens appellent le premier *bou-* » *melia* (ou grand frêne). Le *boumelia* est plus » grand et plus élancé, et par là même moins » touffu que l'autre. »

D'après la description de Théophraste, il est bien évident que son *boumelia* et son petit *melia* sont des frênes : car il leur donne des feuilles opposées et composées, et les frênes sont, avec les sureaux et les azédarachs, les seuls arbres d'Europe en qui on retrouve cette disposition de feuilles, bien distingués d'ailleurs de ces deux genres d'arbrisseaux par leur grandeur et leur fructification.

Nous allons voir maintenant que ce *boumelia* ne peut être autre chose que l'*ornus* des Latins, et en même temps que cet *ornus* est un frêne de la plus haute taille ; ce qui, parmi les frênes d'Europe, ne peut convenir qu'au grand frêne de nos forêts, qu'au *fraxinus excelsior* de Linné.

Columelle (16) dit que les *ornus* sont des frênes

(16) De arboribus, lib. 16, cap. 1, éd. de Gessner et de Schneider.

forestiers, mais à feuilles un peu plus grandes que les autres frênes. *Orni silvestres fraxini sunt paulo latioribus tamen foliis quam ceteræ fraxini*, et cette phrase est la traduction littérale de celle où Théophraste (17) décrit les feuilles et les folioles de son grand frêne à bois blanc, qu'il nomme *boumelia*. Τῶν δὲ τῆς λευκῆς καὶ μακραὶ καὶ πλείους, καὶ τὰ καθ' ἕκαστον φύλλα μακρότερα.

Les caractères tirés de la taille de cet arbre confirment entièrement ceux que donne sa fructification. Virgile compare à un *ornus* le géant Orion, qu'il peint traversant à gué la pleine mer et la dominant de toute la tête, ou marchant sur la terre et cachant son front dans les nuages.

Quam magnus Orion
Cum pedes incedit medii per maxima Nerei
Stagna, viam scindens, humero supereminet undas;
Aut summis referens annosam montibus ornum,
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit (18).

Dans deux autres passages, il semble indiquer, par l'harmonie imitative de ses vers, la différence de grandeur entre le *fraxinus* et l'*ornus*. Il dit du premier (19) : *Ferro sonat icta bipenni fraxinus*, et du second (20) *advolvunt ingentes montibus ornos*.

(17) Histor. plant., lib. 3, cap. XI, vers les deux tiers du chapitre.

(18) Æneid., l. 10, v. 763, ed. de Heyne, Leipsick, 1800.

(19) Æneid., lib. XI, v. 135.

(20) Æneid, lib. 6, v. 182.

Horace (21), dans l'ode à Valgius, met en parallèle les futaies de chênes et les forêts d'*ornus*.

Non semper... aut Aquilonibus
Querceta Gargani laborant,
Et foliis viduantur orni.

Silius Italicus (22) est encore plus précis : car il place l'*ornus* dans une haute futaie et l'associe aux plus grands arbres de nos climats :

Sonat acta bipenni
Frondosis silva alta jugis ; hinc ornus et albæ
Populus alta comæ, validis accisa lacertis
Scinditur, hinc ilex proavorum condita secto :
Devolvunt quercus et amantem littora pinum.

Valerius Flaccus (23) le peint aussi comme un arbre énorme. *Petit excelsas tiryunthius ornos. Aeriam perfertur ad ornum, ingenti detrahit orno.* Stace (24) le nomme *vasta ornus*, épithète qui ne convient qu'à un arbre immense.

Lucain (25) confirme encore ce que dit Théophraste (26) des racines nombreuses et pressées qui attachent fortement au sol le grand frêne, et il applique cette image à l'*ornus*, en lui donnant, ainsi que ce naturaliste à son *boumelia*, pour habitation la Thessalie.

Teque sub OEteo torquentem vertice, vulsas,
Rhœte ferox, quas vix Boreas inverteret, ornos.

(21) Carmina, lib. 2, 9, 6.
(22) Bell. punic., lib. 10, v. 530.
(23) Argonautica, lib. 3, 485, 566, 8, 113, 7, 169.
(24) Thebaidos, lib. 5, v. 18.
(25) Pharsal., lib. 6, v. 390.
(26) L. c.

Dans d'autres passages, Valerius Flaccus et Ausône appliquent avec beaucoup de précision le nom d'*ornus* au frêne du Pélion dont Chiron avoit formé la lance de Pelée, et qu'Homère (27) et Pline (28) nous peignent comme un arbre immense, enfin comme le grand frêne de nos forêts. C'est ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, bien que ces deux auteurs n'aient employé pour le désigner dans ce cas que les noms génériques de *melia* et de *fraxinus*. En effet, le mot μελία est générique chez les Grecs, comme celui de *fraxinus* chez les Latins; mais par le nom de βουμελία, qui signifie grand frêne (la particule βοῦ, abréviation Éolienne de πολύ, répondant au mot latin *major*) les botanistes grecs désignent le grand frêne, et ce mot a été rendu chez les Romains par le nom d'*ornus*; au contraire, par le nom simple de μελία, que les Latins ont traduit par *fraxinus*, les anciens désignent plus particulièrement un petit frêne dont la description se rapporte au frêne à fleurs avec la plus grande exactitude.

Ausône (29) en parlant de cette lance qu'Achille avoit reçue de son père Pelée, la nomme : *vibrabilis ornus Achillei*, et Valerius, ainsi que Théophraste et Pline, donne au frêne dont elle étoit formée une taille très-élevée, et pour habitation la Thessalie.

(27) Loco infra citato.

(28) L. infr. cit.

(29) Carm. 417, v. 108, p. 515, ed. ad usum.

Tantum

Tantum hæc aliis excelsior hastis,
Quantum Peliacas in vertice vicerat ornos (30).

Remarquez que ces vers sont une imitation exacte de ceux d'Homère (31), qui peignent cette lance énorme comme faite avec le grand frêne :

Ἔγχος δ' οὐχ' ἕλεῃ οἷον ἀμύμονος Αἰακίδαο,
Βριθύ, μέγα, στιβαρόν, τὸ μὲν οὐ δύνατ' ἄλλος Ἀχαιῶν
Πάλλειν, ἀλλά μιν οἶος ἐπίστατο πάλλαι Ἀχιλλεύς,
Πηλιάδα μελίην, τὴν πατρὶ φίλῳ πόρε Χείρων
Πηλίου ἐκ κορυφῆς φόνον ἔμμεναι ἡρώεσσιν.

Or, bien qu'Homère, dans ce passage, ne donne à ce frêne que le nom générique de *melia*, et Pline, à l'exemple d'Homère, que le nom générique aussi de *fraxinus*, comme ils le dépeignent tous deux comme un frêne immense, il est impossible de ne pas voir qu'ils ont parlé tous deux du grand frêne, *fraxinus excelsior* de Linné. *Materiæ enim causâ*, dit Pline (32), *reliquâs arbores natura genuit copiosissimamque fraxinum.* Voilà ces arbres considérés comme genre. Mais il revient tout de suite au grand frêne, en donnant à l'un des deux une haute taille, un tronc lisse, rond, élancé, des feuilles pennées, et en ajoutant qu'il est illustré par les éloges d'Homère, et par la lance d'Achille : *Procera hæc ac teres, pinnata et ipsa folio, multumque Homeri præconio et Achillis hastâ nobilitata.*

(30) Argonauticon., lib. 1, v. 405.
(31) Iliados, ϖ. 140.
(32) Lib. 16, cap. 24, tom. 2, lin. 10, ed. Harduini

Virgile affirme (33) que le poirier se greffe sur l'*ornus*, *ornus incanuit albo flore pyri*, et semble encore désigner, par le mot *ornus*, le grand frêne sur lequel il est plus probable qu'on greffoit jadis un très-grand arbre comme le poirier. J'ai répété moi-même cette expérience devant les professeurs du Muséum d'Histoire naturelle, le 17 avril 1804, sur le *fraxinus excelsior* et le poirier de Rousselet, et les greffes ont commencé à pousser quinze jours après : je me propose de suivre les résultats de cette expérience.

Enfin, Virgile (34) et Claudien (35) donnent tous deux à l'*ornus* l'épithète de *sterilis*, qui ne peut s'appliquer qu'au grand frêne, dans lequel il y a toujours au moins la moitié des individus stériles par avortement; et ce mot qui présente un sens précis à celui qui a étudié la fructification de cet arbre, n'a point été remarqué par le savant Nicolas Heinsius, ni par l'illustre M. Heyne, qui n'ont fait ni l'un ni l'autre aucune observation sur ces deux passages. En Italie, le *fraxinus excelsior* a encore gardé le même nom. *Ornus, orno fraxinus silvestris, arbor procera, caudice tereti, levi cortice*, dit Forcellini. Voc. *Ornus*.

Après avoir rassemblé un assez grand nombre de preuves pour la détermination de cette espèce, il est bon pourtant d'avertir que dans tous les poëtes anciens cette exactitude ne se trouve pas toujours aussi rigoureuse, et que de même qu'ils

(33) Georgic., lib. 2, v. 211.
(34) Georgic., lib. 2, v. 111.
(35) De raptu Proserpinæ, lib. 3, v. 75.

prennent souvent la partie pour le tout, ils donnent quelquefois aussi à une espèce le nom du genre seulement, quand cela se lie mieux à leurs vers ou à l'harmonie de leur mesure.

Voyons maintenant s'il est probable que le petit mélia d'Homère, d'Aristophane, de Théophraste, de Dioscoride, le second frêne de Pline, de Columelle, soit notre frêne à fleurs, auquel Linné a donné à tort le nom de *fraxinus ornus*, et tâchons d'établir cette opinion sur des caractères importans tirés de la fructification, et sur quelques autres accessoires que me fourniront la taille, la foliation et la chute des feuilles de cet arbre, enfin ses propriétés médicales, qui sont un peu plus grandes que celles du *fraxinus excelsior*.

Homère, le plus exact des poëtes anciens dans ses descriptions, et qui avait observé sur la nature presque tous les lieux et les objets qu'il a peints dans ses vers, me fournit pour ce frêne un caractère très-précis(36). Il compare Imbrius, jeune homme à la fleur de l'âge et de la beauté, qui, percé sous l'oreille de la lance de Teucer, tombe sur le sable, la tête et les cheveux penchés en avant, Homère, dis-je, compare ce jeune homme charmant au frêne à fleurs qui, coupé sur le sommet d'un mont élevé, étend sur la terre ses pétales délicats.

Τὸν ῥ' υἱὸς Τελαμῶνος ὑπ' οὔατος ἔγχεϊ μακρῷ,
Νύξ, ἐκ δ' ἔσπασεν ἔγχος· ὁ δ' αὖτ' ἔπεσεν, μελίη ὡς
Ἤ τ' ὄρεος κορυφῇ ἔκαθεν περιφαινομένοιο
Χαλκῷ ταμνομένη τερενα χθονὶ φύλλα πελάσσῃ.

(36) Iliad. *v.* 178.

Écoutons à présent l'interprétation de ses scholiastes, Didyme et Eustathe. Μελία, dit le premier, ἔστι δὲ εἶδος δένδρου. Le mélia est une espèce d'arbre. Notez qu'il dit plus bas, 7. 391, de ce grand frêne du Pélion, dont la lance d'Achille étoit formée ; ce mélia est une espèce d'arbre très-propre à la fabrication des piques. Εἶδος δένδρου ἐπιτηδείου πρὸς κατασκευὴν δοράτων. Continuons la scholie. Τέρενά, τρυφερά, ἁπαλά, ῥαδίως δυνάμενα τίρεσθαι ἕνεκα δέγλωρά. C'est-à-dire, des pétales tendres et délicats qui peuvent aisément se détruire, et de plus des pétales d'une couleur pâle. Or, il est bien évident que cette explication ne peut se rapporter aux feuilles qui, dans le frêne à fleurs, sont solidement attachées et persistent long-temps. Eustathe, édit. de Rome, pag. 926, lig. 50—60, nous apprend qu'Homère a suivi la doctrine de l'antiquité, qui dit: qu'il étoit rare de trouver un mélia, né dans la plaine : κατὰ τοὺς παλαιοὺς οἵ φασι καὶ ὅτι σπανιόν ἐστι μελίαν ἐν πεδίῳ φυομένην εὑρεῖν. Et M. de Lamark (*Encyclopéd.*, au mot *Frêne*) observe qu'il a éprouvé nombre de fois que le *fraxinus excelsior*, comme le remarquent Théophraste et plusieurs auteurs anciens, se plait dans les lieux humides et où il y a de l'écoulement, tandis qu'il est impossible de le faire venir sur les montagnes sèches et pierreuses ; M. Thouin m'a assuré au contraire avoir observé continuellement en Italie le frêne à fleurs sur les montagnes les plus rocailleuses.

Je trouve ensuite pour le même arbre un passage d'Aristophane qui confirme celui d'Homère, et

qui est presque aussi précis que s'il était donné par un botaniste ancien. Cet auteur décrit *un melia aux pétales en forme de chevelure, croissant dans les taillis sur le sommet des monts*, et l'on sait que le frêne à fleurs est le seul des frênes d'Europe qui soit pourvu de pétales. Je cite le passage (37) ; c'est un oiseau qui parle.

> Μοῦσα λοχμαία
> Ποικίλη, μεθ' ἧς ἐγὼ
> Νάπαισι, κορυφαῖσι τ' ἐν ὀρείαις
> Ἰζόμενος, μελίας ἐπὶ φυλλοκόμου (38).

(37) *Aves*, v. 738.

(38) Constantin, au mot φύλλον, dit qu'il est synonyme de πέταλον. et emploie pour définition cette phrase de Théophraste, l. 3, c. 12, *Hist. Plant.* Φύλλα τὰ λεπαρὰ καὶ ἁπαλὰ καὶ κεκλιμένα μᾶλλον. *Folia pinguia, delicata magisque flaccida ;* Galien, L. 5, c. 9. τῶν κατὰ τόπους, rapporte que quelques-uns appellent πενταφύλλον, l'eupatoire, que Nicandre dans le même sens nomme πενταπέτηλον ; car, dit-il, πέτηλον est la même chose que φύλλον. Δωδεκάφυλλα ῥόδα, εἰκοσάφυλλα, ἑκατοντάφυλλα ῥόδα, sont dans Théophraste, *Hist. plant.* L. 6, c. 6, les roses à douze, à vingt, et à cent feuilles. En Grec moderne on se sert encore du mot de τριανταφύλλα, pour désigner la rose double, comme me l'a observé M. de Villoison. Pollux, L. 1, c. 12, *segm.* 230, 231, *ed.* Hemsterhuys, dit qu'on emploie ces expressions pour les arbres qui fructifient. Περὶ δένδρων καρποφόρων. Ἀνθεῖ, καρποφορεῖ, βλαστανει, θάλλει, καὶ τὰ ὅμοια. Un manuscrit offre même cette addition : au lieu de τὰ ὅμοια, il met après θάλλει deux synonymes, καρπουμανεῖ et φυλλομανεῖ, *floribus, fructibus luxuriat*, qui appuient le sens que je donne à ces deux chapitres. A la vérité, pourroit-on peut-être la regarder comme une glose. Pollux continue : καὶ τὰ ἐξ αὐτῶν ὀνόματα, ἄνθη, βλάστησις, βλαστη, καὶ τὰ ὅμοια. Il dit ensuite des arbres qui ne fructifient pas :

On pourra peut-être m'objecter qu'un caractère fourni par un poëte comique ne mérite pas une très-grande confiance ; mais il faut observer que ce frêne se trouve décrit dans une comédie intitulée *les Oiseaux*, et où l'auteur a décrit chaque arbre avec un soin scrupuleux, comme étant le lieu de la scène de ses acteurs. Il faut observer que

περὶ δένδρων ἀκάρπων. Περὶ ἐναντίων τὰ ἐναντία, οἷον, ἀνανθὲς, δυσανθὲς, δυσερνὲς, ἀπηθηκὸς, ἀφύλλον, ἐξηθηκὸς · καὶ μαραίνεται, σθένυται, ἀπανθεῖ, φυλλορροεῖ, γυμνοῦται, ψιλοῦται. Hemsterhuys s'est trompé en voyant dans les deux chapitres sur les arbres qui fructifient et ceux qui ne fructifient pas, une foliation et des feuilles que Pollux n'y a pas mises, et qui, d'ailleurs, ne contribuent en rien à la stérilité ou à la fertilité des arbres. Il a été évidemment induit en erreur par le double sens du mot *φύλλον*, ce que prouvent ici tous les synonymes qui l'entourent. Il faudroit donc traduire : *de arboribus frugiferis dices : Floret, fructificat, pullulat, scatet floribus, et similia his, et nomina hinc derivata, flos, florulentia, pullulatio, constipatio florum. De contrariis vero contraria dices, ut, infloritda, non florens*, infeliciter florens, infeliciter fructificans. c'est-à-dire, avortant, *defloreseens; et marcessit, extinguitur, defloresci, flores amittit, nudatur, floribus spoliatur.*

Hésychius confirme encore cette acception du mot *φύλλον*, en l'appliquant à deux de ses dérivés. *Φυλλίων, πέταλον, καὶ τὰ ἐξ τῆς γῆς ἀνθη. Φυλλίδες, τὰ τῶν ἀνθῶν ἄ τινα φύλλα ἐκάλουν.* Aristophane dans cette même pièce (des oiseaux, v. 210), emploie la même épithète de *φυλλοκόμα*, en parlant d'une liliacée, du smilax, *καθαρὰ χῶρεῖ Διὼ φυλλοκόμου σμίλακος ἠχώ*, auquel Euripide, poëte contemporain, *Bacchæ*, v. 702, donne aussi des fleurs, *σμίλακος ανθεσιφόρου* ; et il est impossible de donner à aucun arbre une épithète aussi précise, et qui exprime avec autant de justesse son caractère principal, que celle qu'emploie ici Aristophane pour peindre le frêne à fleurs.

Théophraste (39), auteur contemporain, donne aussi le même nom de mélia à un petit frêne des montagnes, qui croît dans les terrains secs et pierreux, qui vient bien moins haut, et qui a le bois moins fendant, plus rude, plus dur et plus jaune que son boumelia, que je crois avoir prouvé être l'ornus des Latins et le grand frêne de nos forêts.

Pline (40) traduit, en l'abrégeant, la description de Théophraste, et l'appuie de plusieurs caractères accessoires qu'il étoit malheureusement impossible de reconnoître dans les éditions du P. Hardouin, de Brottier et de Franzius, par la suppression de deux pronoms qui se trouvent dans toutes les anciennes éditions et dans tous les manuscrits les plus anciens que j'ai collationés, et qui attribuent uniquement au petit frêne des montagnes des caractères qui, dans les dernières éditions que je viens de citer, étoient répandus confusément sur ces deux arbres. Je donne le texte tel que je crois devoir le rétablir, d'après ces autorités. *Græci duo genera ejus fecere : longam, enodem*, voilà le grand frêne. *Alteram brevem, duriorem, fuscioremque, laureis foliis.* Voici le frêne à fleurs. *Bumeliam vocant in Macedoniâ amplissimam lentissimamque. Alii situ divisere. Campestrem enim esse crispam, montanam spissam. Folia earum jumentis mortifera, ceteris* (41) *ruminantium innocua. Græci*

(39) L. C.

(40) Lib. 16, cap. 24, ed. Harduin.

(41) *Forsan generi. Neque enim jumenta ruminantium appellatione intelliguntur.* Note marginale de l'édition de Ven.

prodidere : in Italia nec jumentis nocent. Contra serpentes verò expressa ad potum et imposita ulceris ori opifera nihil hâc (42) *æque reperiuntur : tantaque est vis huic* (43) *ut ne matutinas quidem*

ceil, 1507, donnée en 1762 à la bibliothéque, par le comte de Caylus.

(42) *Ulceris oriopifera nihil hâc. Ed. princeps. Venet.*, 1469. Cette édition fut donnée d'après un manuscrit très-ancien, en voici la singulière préface. *Quem modo tam rarum cupiens vix lector haberet, Quique etiam fractus pene legendus eram, Restituit nuper Venetis me Spiræ Joannes Exculpsitque libros ære notante meos. Fessa manus quondam moneo : calamusque quiescat : Namque labor studio cessit et ingenio.*

(43) *Huic.* Ce pronom se lit ainsi dans un superbe manuscrit venu du Vatican, écrit sur parchemin, contenant seulement les dix-huit premiers livres de PLINE, coté à la bibliothèque nationale sous le nº. 3861, et attribué au dix-huitième siècle par le catalogue. *Huic* désigne positivement le dernier frêne dont PLINE a parlé, *montanam spissam*, le frêne à fleurs enfin, sur lequel M. Thouin m'a dit qu'on recueilloit aussi de la manne en Italie, et qui a plus de vertus médicales que l'autre. Ambroise Paré assure avoir répété avec succès cette expérience de Pline, sur l'horreur des serpens pour le frêne, qui, sans une autorité aussi respectable, nous paroîtroit une fable. BURGMARD, *Dissertatio de fasciâ venenum expellente*, 1746, assure qu'on guérit les morsures des serpens et des vipères, en enveloppant la partie attaquée avec l'écorce de ce frêne, ce que Dioscorde avoit déjà observé et conseillé, en y ajoutant l'infusion dans le vin des feuilles du frêne. CHARASIUS, *lib. de Viperis*, p. 115, cite l'expérience de Pline, qu'il dit avoir tentée sans succès ; mais il s'étoit servi des feuilles du grand frêne ; Pline désigne celles du petit, et Brottier observe, avec beaucoup de raison, que quelques savans n'ont réussi dans cette expérience, tandis que d'autres y ont échoué, que parce qu'ils ont employé chacun différentes espèces de frênes.

occidentesve umbras, cum sunt longissimæ, serpens arboris ejus attingat, adeo ipsam procul fugiat. Experta prodimus : si fronde eâ gyroque claudatur ignis et serpens, in ignes potius quam in fraxinum fugere serpentem : mira naturæ benignitas, prius quam hæ prodeant (44) *florere fraxinum, nec ante conditas folia demittere.*

Ce passage, où Pline vient de décrire les vertus médicales de son petit frêne à fleurs, *florens fraxinus*, me semble ajouter de grandes probabilités pour la détermination de cette espèce, et ce qui les fortifie encore, c'est qu'il n'est que la traduction littérale d'un chapitre de Dioscoride (45), intitulé, sur le *mélia*, et non pas, sur le *boumélia* ; περὶ μελίας, et non pas περὶ βουμελίας, et que ce mélia est certainement le petit mélia de Théophraste, d'Homère et d'Aristophane, et le frêne à fleurs de Pline, qui se plait dans les lieux âpres et montagneux. Τῶν φύλλων ὁ χυλὸς, dit Dioscoride, καὶ αὐτὰ σὺν οἴνῳ πινόμενα, καὶ καταπλασσόμενα ἐχιοδήκτοις βοηθεῖ. Le suc des feuilles du mélia et ses feuilles elles-mêmes, prises après avoir été infusées dans du vin, ou appliquées en cataplasme, guérissent ceux qui ont été mordus par les serpens. Théodore Priscien (46) recommande aussi contre la morsure des scorpions et des serpens un breuvage fait avec

(44) *Florem*, manuscrit 3861, ed. *princeps*.

(45) *Liv.* 1, *chap.* 108, ed. de Matthiole.

(46) Lib. 1, cap. 22, *de apum percussibus vel scorpionum ceterorumque serpentum*.

les feuilles de ce fraxinus, pilées dans du vin. *Et fraxini folia cum vino trita bibenti dantur.* Pline encore (47) recommande les capsules de ce frêne contre l'hydropisie, l'embonpoint excessif, les douleurs de foie et de côté.

Fraxinus quam vim adversus serpentes haberet indicavimus. Semen foliis ejus inest quo medentur jocineris et lateris doloribus in vino. Aquam quæ subit cutem extrahunt. Corpus obesum levant onere sensim ad macrem reducentes... Non omittendum ramenta ejus et scobem a quibusdam cavenda prædici. Remarquez que Dioscoride (48) dit encore la même chose de son mélia. *Τὰ δὲ τορνεύματα τῆ ξύλε ποθέντα ἀναιρετικὰ εἶναι, ligni ramenta pota lethalia esse a quibusdam perhibentur.* Columelle (49) conseille aussi, pour guérir les bœufs de la morsure des serpens, des cécilies et des musaraignes, les feuilles de ce même *fraxinus*, qu'il a décrit plus haut comme étant propre à marier la vigne, et se plaisant dans les lieux montueux et secs, où l'orme n'aime pas à croître. *Fraxinus quæ capris ovibusque gratissima est, nec inutilis bobus, locis asperis, montosis, quibus minus lætatur ulmus, recte seritur.* Vegèce (50) prescrit la même recette que Columelle, et attribue comme lui au fraxinus ces vertus médicales.

(47) Lib. 24, cap. 30, p. 327, tom. 4, ed. Brottier.

(48) Lib. 1, cap. 108.

(49) *De re rusticâ*, liv. 6, cap. 17, l. 4 et l. 5, c. 5 et 6.

(50) *Mulomedicæ*, lib. 3, cap. 4, 36.

Enfin Pline (50) peint la foliation de cet arbre, auquel il donne toujours le nom de *fraxinus*, comme étant très-hâtive, et se prolongeant très-avant dans l'automne, de même que celle des amandiers et des sureaux. *Quædam arbores tardius amittunt (folia) atque in hyeme prorogant moras; neque interest maturius germinasse ut pote cum quædam primæ germinent et inter novissimas nudentur, ut amygdalæ, fraxini, sambuci.* Or, le frêne à fleurs développe ses feuilles quinze jours plutôt, et les perd au moins quinze jours plus tard que les autres frênes d'Europe; ce que j'ai reconnu moi-même, et ce que MM. Thouin m'ont assuré avoir constamment observé depuis vingt ans au jardin des plantes.

Il me semble donc que les caractères de la forme, de la grandeur, de la stérilité de l'un de ces arbres, de ses grappes serrées qui, n'ayant pas de pétales, ont l'air au premier coup d'œil de n'avoir point de fleurs, suffisent pour décider avec certitude que le boumélia de Théophraste est l'ornus des Latins, le *fraxinus excelsior* de Linné, le grand frêne de nos forêts; et que de plus, ceux de l'habitation sur les montagnes, de la taille de l'autre, de ses pétales en forme de chevelure, de sa foliation hâtive et durable, peuvent établir avec une grande probabilité que le mélia d'Homère, d'Aristophane et de Théophraste, est le petit fraxinus

(50) PLINE, Hist. nat., lib. 24, c. 30, t. 4, p. 327, ediz. Brottier.

de Pline et de Columelle, le fraxinus ornus de Linné, et le frêne à fleurs de nos jardins.

Mon savant ami, M. d'Ansse de Villoison, m'a assuré que cet arbre, en Grèce, se nomme encore mélia; et deux Grecs de Thessalie que j'ai menés, le printemps dernier, au Jardin des Plantes, et à qui j'ai montré le frêne à fleurs, couvert de ses panaches blancs, m'ont dit, lorsque je leur ai demandé le nom en grec moderne, de cet arbre, qu'il s'appeloit μελία dans leur pays.

Jean Bauhin avoit déjà conseillé, sans fournir assez de preuves, de rapporter le boumélia de Théophraste à notre grand frêne, et Michéli, sans en donner de raison, avait établi un genre ornus, où il placoit le grand frêne. Les autres auteurs avoient tous confondu ces deux arbres.

Dans un mémoire qui fera suite à celui-ci, je donnerai quelques détails sur les mannes connues des anciens, sur celles que nous connoissons aujourd'hui, et je tâcherai de déterminer quels sont les arbres qui les produisent.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Verosimilia de Judæis Palæstinensibus, Jesu atque etiam Apostolis non Aramæa dialecto sola, sed Græca quoque aramaizante locutis. Particula prima; Jenæ, 1803, 12 p. *in*-4°. *Particula altera; Jenæ*, 1803; 20 p. *in*-4°.

Les deux parties de la Dissertation que nous annonçons ont été publiées sous la forme de programmes à l'occasion des fêtes de Pâques et de Pentecôte, 1803, au nom de l'université de Jéna (1). M. Paulus, alors professeur en cette université, et appelé peu après à celle de Würtzbourg, a donné dans la discussion de la question qui fait le sujet de ces deux programmes, une nouvelle preuve de sa sagacité et des talens qui lui ont mérité un rang distingué parmi les théologiens modernes de l'Allemagne. Jusqu'ici l'on avoit uniquement agité cette question d'une manière exclusive : *Quelle langue parloient du temps de J. C. les Juifs de la Palestine, et par une conséquence nécessaire, J. C. lui-même et ses Apôtres?* Is. Vossius, le premier, n'avoit pas craint

(1) Le premier porte au frontispice : *Dies memoriæ Jesu Christi ad vivos redeuntis sacros solemniter indicit Academia Jenensis.* Sur le frontispice du second, on lit : *Pentecostes solemnia pie celebranda civibus indicit Acad. Jen.*

d'affirmer qu'il étoit absurde de supposer que la Judée seule, long temps soumise aux Rois grecs successeurs d'Alexandre, eût évité le sort des autres pays conquis par les armes du héros macédonien, et eût conservé sa langue au lieu d'adopter celle des vainqueurs. Il en avoit conclu que la langue grecque étoit la seule que l'on parlât en Judée depuis l'asservissement de ce pays par Alexandre (2).

L'assertion d'Is. Vossius, quoique généralement rejetée des savans, trouva il y a environ 40 ans un défenseur intrépide dans M. D. Diodati, jurisconsulte Napolitain, qui, dans un ouvrage intitulé : *De Christo græce loquente exercitatio*, entreprit de prouver que la langue maternelle de tous les Juifs du temps de J.C., et par conséquent celle de J.C. lui-même et de ses apôtres, n'étoit autre que le grec, suivant l'idiôme ordinairement connu sous le nom de langue hellénistique (3). Malgré toute l'érudition dont M. Diodati a fait usage pour établir son assertion, et tout l'art avec lequel il a su faire valoir les argumens qu'il emploie en sa faveur, et affoiblir les objections sans nombre qui s'élèvent contre elle, il n'a, je crois, entraîné qu'un très-petit nombre de savans, et son opinion n'a paru aux critiques qu'un paradoxe incapable de soutenir un examen approfondi.

(2) *De oracul. Sybill.*, p. 290. *Resp. ad iteratas P. Simon. object.*, p. 376. *Resp. ad obj. theol. Leyd.*

(3) *Dominici Diodati J. C. Napolitani de Christo græce loquente exercitatio*, *Neap.* 1767.

Personne n'étoit plus en état de soumettre l'ouvrage de M. Diodati à l'épreuve d'une critique éclairée, que M. J. Bernard de Rossi, professeur des langues orientales en l'université royale de Parme. C'est aussi ce qu'a fait ce savant infatigable, auquel la littérature sacrée a de si nombreuses et de si grandes obligations. Dans un écrit italien intitulé : *Della lingua propria di Cristo e degli Ebrei nazionali della Palestina da' tempi de' Maccabei*, et publié à Parme en 1772, il n'a omis aucun des moyens que l'on pouvoit employer pour prouver soit *a priori* par la nature même des choses et la marche ordinaire des événemens, soit par les autorités et les faits, que J. C., ainsi que ses apôtres et les Juifs de la Palestine de son temps, n'avoient d'autre langue maternelle que le dialecte mixte, auquel il donne le nom de *syro-chaldéen*, et que la langue hellénistique n'avoit aucun cours en Palestine.

Une opinion qui depuis la naissance de la littérature orientale en Europe avoit été presque exclusivement celle de tous les savans, défendue avec autant de force que d'érudition par un homme dont l'autorité seule eut été un puissant préjugé en sa faveur, ne pouvoit manquer de captiver tous les suffrages ; aussi continua-t-elle à demeurer en possession de l'assentiment général comme avant l'attaque que lui avoit livrée M. Diodati, et elle fut même exposée et développée de nouveau, en plus grande partie, d'après l'écrit de M. de Rossi, par M. Pfannkuche, dans une dissertation écrite en allemand, et publiée dans le tome VIII

de l'*Allgemeine Bibliothek der biblischen Litteratur* du savant M. Eichhorn (4).

M. Paulus vient aujourd'hui offrir à la critique une nouvelle solution de ce problème littéraire. Il pense, et c'est la proposition qu'il entreprend de démontrer, qu'à la vérité la langue syriaque ou araméenne étoit toujours l'idiôme vulgaire de la Palestine au temps de la fondation de l'église chrétienne par J. C. et par ses apôtres; mais qu'en même temps la langue grecque étoit tellement familière au peuple même dans toute la Palestine, principalement dans la Galilée, et encore plus à Jérusalem, que les premiers auteurs et prédicateurs du christianisme pouvoient en faire usage dans leurs discours publics toutes les fois qu'ils le jugeoient convenable (5).

On ne peut nier que ce nouveau système, avant même toute discussion et tout examen critique des bases sur lesquelles il est appuyé, ne se présente avec beaucoup d'avantage; car si deux opinions directement opposées ont trouvé des parti-

(4) Ce morceau est intitulé : *Ueber die palæstinische Landessprache in dem Zeitalter Christi und der Apostel, ein Versuch, zum Theil nach de Rossi entworfen von Heinrich Friederich Pfannkuche der Phil. Dr. und Repetent zu Goettingen;* il se trouve dans le volume indiqué, p. 365—480.

(5) *Aramæam dialectum in Palæstina etiam, dum Jesus et apostoli origines ecclesiæ christianæ condebant, perdurasse vernaculam, simul tamen græcæ linguæ dialectum, in Galilæa, magisque adhuc Hierosolymis in vulgus ita notam fuisse, ut in suis adeo orationibus ad populum, quotiescumque consultius hoc ducebant, ea uti potuerint rerum christianarum instauratores, etc.*

sans

sans et de zélés défenseurs tels qu'Is. Vossius et M. Diodati d'un côté, et de l'autre une foule d'érudits, et en particulier M. de Rossi, il est naturel de penser que ni l'une ni l'autre ne manquent d'argumens puissans, et que toutes deux aussi ont leur côté foible et sont susceptibles de quelques objections.

Parcourons maintenant les preuves que notre savant auteur emploie à l'appui de ce système, pour mettre nos lecteurs à portée de juger si un examen approfondi de ces preuves confirme le préjugé qui s'offre d'abord en faveur de ce *mezzo termine*. M. Paulus commence par discuter les motifs sur lesquels on a voulu établir que l'usage supposé de la langue grecque, parmi les Juifs de la Palestine, étoit entièrement improbable et inadmissible.

Le premier est l'opposition invétérée et sans bornes des Juifs pour les coutumes et les usages des nations étrangères, opposition qui avoit sa source dans la constitution mosaïque, et qui ne se montra jamais avec plus d'énergie que depuis le retour de la captivité de Babylone, comme le prouvent les écrits d'Esdras, de Néhémie, etc. M. Paulus n'a garde de contester un fait aussi avéré; mais il fait voir que rien n'autorise à étendre cette aversion jusqu'à l'usage des langues étrangères. Les Juifs, demande M. Paulus, n'adoptèrent-ils pas, pendant un séjour assez court hors de leur pays, l'idiôme étranger que l'on parloit à Babylone, et de retour dans leur patrie, reprirent-ils leur propre langue, à l'exclusion de ce langage étran-

ger (6) ? Ceux que Séleucus Nicanor admit aux droits de citoyens dans les villes de l'Asie et de la Syrie, n'adoptèrent-ils pas bientôt, malgré leur opposition pour tous les usages étrangers, la langue grecque des Macédoniens, et ne donnèrent-ils pas naissance, par la corruption qu'ils y introduisirent, à ce dialecte barbare qu'on a nommé *langue hellénistique.*

J'observe en passant qu'il me paroît fort douteux que les Juifs, de retour dans leur patrie après la captivité de Babylone, y aient rapporté et aient adopté, pour leur langue vulgaire, l'idiôme du pays dont ils venoient de sortir. Au contraire, tout porte à croire qu'ils avoient conservé l'usage de leur propre langue, quoique sans doute le plus grand nombre d'entre eux entendissent aussi celle de leurs vainqueurs, et que la langue hébraïque eût déjà commencé à s'altérer par un mélange de mots et de formes barbares. Esdras et Néhémie, Aggée, Zacharie, Malachie emploient dans leurs écrits la langue hébraïque, si l'on en excepte quelques pièces diplomatiques rapportées dans leur langue originale, et un fragment historique écrit vraisemblablement par une main étrangère, et peut-être même à Babylone, qu'Esdras a inséré dans son livre. Toutes les fois qu'il est question de la lecture de la loi faite solennellement par Esdras

(6) *Attamen dialectum (Aramæo-Babylonicam*, ou autrement *Chaldaïcam) quam ante exilium non intellexerat vulgus Judæorum* (V. Is. XXXVI, 11.) *inter exteros susceptam, reversi ad loca sacra cum antiquiori Hebræa dialecto iterum permutare se debere non opinabantur.*

au peuple assemblé (7), rien n'indique que la langue dans laquelle Moyse avoit écrit fut devenue étrangère aux Juifs, et ce n'est que l'esprit de système qui a pu transformer Esdras en un traducteur de la loi de Moyse, comme il en a fait l'inventeur des points-voyelles et des accens. Au reste, le mélange de morceaux écrits en chaldéen, dans Esdras et dans Daniel, prouve toujours que l'aversion des Juifs pour les coutumes et les mœurs des nations étrangères, ne s'étendoit pas jusqu'à leurs langues, et c'est tout ce que prétend prouver ici M. Paulus.

La seconde autorité employée pour prouver que les Juifs de la Palestine n'admirent jamais la langue grecque dans l'usage ordinaire de la vie, est tirée de quelques passages des Talmuds, où l'on a cru trouver d'anciennes lois faites contre l'étude de la langue grecque, et des malédictions prononcées contre les infracteurs de ces lois. Notre auteur discute assez longuement ces autorités; il fait voir que ces prohibitions ont pour objet la philosophie des Grecs et non leur langue, et oppose à ces passages d'autres citations des Talmuds, qui semblent au contraire prouver l'usage de la langue grecque parmi les Juifs de la Palestine, et la légitimité reconnue de l'étude de cette langue. Toutes ces autorités sont assurément d'un poids bien léger; mais comme il existe encore des savans qui ne leur refusent pas quelque valeur, il falloit montrer qu'on en a conclu plus que les expressions

(7) II Esdr., chap. 8.

dans lesquelles elles sont conçues ne permettoient d'en inférer.

Notre auteur passe ensuite en revue fort rapidement divers textes des livres des Maccabées, des Actes des apôtres et des ouvrages de Josephe, dont on s'est servi pour prouver que les Juifs de la Palestine avoient constamment conservé, jusqu'à la destruction de leur capitale par Titus, l'usage de l'hébreu, ou plutôt d'un dialecte altéré de cette langue, que l'on trouve appelé tantôt leur *langue paternelle*, τῇ πατρίῳ φωνῇ, tantôt *l'idiôme hébraïque*, τῇ ἑβραΐδι διαλέκτῳ, tantôt enfin *la langue des Hébreux*, τῇ ἑβραίων γλωσσῃ. M. Paulus n'a aucun intérêt de contester la force et l'évidence de ces passages, parce qu'il reconnoît que cette langue a toujours été usitée parmi ces Juifs, et même plus communément que le grec, et qu'il n'en conteste que l'usage exclusif. Si pendant le siége de Jérusalem Josephe s'acquittoit des messages dont il étoit chargé envers les assiégés en leur propre langue, si Titus ne leur parloit que par interprète, si les exclamations des malheureux habitans de Jérusalem se faisoient en langue du pays et non en grec, on peut expliquer tout cela par différentes raisons. Les circonstances avoient rendu plus odieux tout ce qui étoit étranger; et d'ailleurs il ne falloit que la différence considérable du grec barbare des Juifs avec le grec pur et savant, pour que ce dernier ne pût être un moyen suffisant de communication entre les assiégeans et le commun des assiégés.

Cette même solution s'applique aux endroits où

Josephe semble reconnoître le plus positivement que la langue grecque étoit un idiôme étranger aux Juifs, et inintelligible pour le plus grand nombre d'entre eux ; tout cela ne doit s'entendre que du langage pur de l'Attique, de l'idiôme savant et grammatical que Josephe lui-même avouoit ne pas posséder dans toute sa perfection. Bien loin que l'autorité de Josephe prouve, comme on l'a cru, que le grec fut inconnu aux Juifs de la Palestine, ou que l'étude de cette langue fut prohibée parmi eux, il sert au contraire de preuve que le grec, mais un grec barbare et grossier, étoit en usage parmi les gens même de la plus basse condition et les esclaves, en sorte que la connoissance de cet idiôme n'étoit point, pour un Juif, un titre à la considération et à l'estime de ses concitoyens (8).

C'est ainsi que M. Paulus écarte et fait évanouir une des plus fortes autorités que l'on puisse opposer à son système. Je laisse aux savans à juger s'il n'y a pas dans la manière dont il combat cette objection et explique les paroles de Josephe, plus d'art et de finesse que de force et de solidité.

Quoi qu'il en soit, après avoir ainsi écarté les principales objections qui, si elles étoient admises, réfuteroient le nouveau système et rendroient toute discussion ultérieure entièrement superflue, notre savant auteur expose les

(8) Παρ' ἡμῖν γὰρ οὐκ ἐκείνους ἀποδέχονται τοὺς πολλῶν ἐθνῶν διαλέκτους ἐκμαθόντας, διὰ τὸ κοινὸν εἶναι νομίζειν τὸ ἐπιτηδεύεμα τοῦτο, ἃ μονὸν ἐλευθέροις τοῖς τυχοῦσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν οἰκετῶν τοῖς θέλουσι. *Archæol.*, *lib. XX*, *cap. ult.*

preuves positives de son opinion. Premièrement, la Palestine située d'un côté entre l'Égypte, de l'autre entre les diverses régions de la Syrie, et soumise comme l'une et l'autre au joug des successeurs d'Alexandre, a dû aussi éprouver le même sort. En Syrie comme en Égypte, la langue des vainqueurs est devenue en peu de temps d'un usage général, concurremment cependant avec la langue syriaque d'un côté, et la langue égyptienne de l'autre. Les Juifs établis à Alexandrie, et ceux qui furent incorporés par Séleucus Nicanor aux Grecs et aux Macédoniens pour peupler les nouvelles villes fondées en Asie et en Syrie (9), adoptèrent en très-peu de temps le langage de leurs maîtres; ils eurent, du moins ceux d'Alexandrie, des écrivains dont les ouvrages furent composés en cette langue, et une version grecque des livres de la bible leur devint, sinon absolument nécessaire, du moins très-utile. Comment la Palestine, soumise tantôt aux Ptolémées, tantôt aux rois de Syrie, qui avoit fourni des soldats à Alexandre (10), soldats qui ne revinrent dans leurs foyers qu'après huit ans d'absence (11), où trois fois par an affluoient des milliers de Juifs établis parmi les Grecs d'Égypte et de Syrie, qui offrit tant de fois un passage aux armées de ces deux royaumes ou bien fut le théâtre de leurs querelles sanglantes, où une multitude prodigieuse de lâches déserteurs de la

(9) Joseph. Archæol., l. 12, c. 3.

(10) Ibid., l. 11, c. 8.

(11) Lib. 1, cont. Appion., §. 22.

religion mosaïque adoptèrent avec empressement les usages, la religion, les spectacles des Grecs, où l'on vit les hommes des premières familles substituer ou joindre des noms grecs à leurs noms hébreux (12); comment, dit M. Paulus, auroit-elle pu fermer la porte à l'idiôme de ces mêmes Grecs? Comment concilier une telle supposition avec des faits aussi certains que multipliés? avec une fréquentation, des rapports, un commerce habituels, non-seulement entre les Juifs de la Palestine et les habitans Grecs des pays circonvoisins, mais encore entre ces mêmes Juifs et leurs frères établis parmi ces Grecs, et qui avoient adopté leur langue?

Aussi l'histoire vient-elle ici à l'appui du raisonnement, pour prouver que ce qui a dû avoir lieu est effectivement arrivé, et que la langue grecque étoit entendue et parlée communément dans la Palestine. Ne falloit-il pas que l'usage de cette langue eut frayé la voie aux innovations de Jason? Auroit-il pu sans cela, comme l'assure l'auteur du deuxième livre des Maccabées, transformer tout d'un coup ses concitoyens en une nation imitatrice des mœurs et des coutumes des Grecs (13)? Si l'impie Jason, si Antiochus Épiphane ne prennent aucunes mesures pour introduire parmi les Juifs qu'ils vouloient amener,

(12) Ὁ μὲν Ἰησοῦς Ἰάσωνα ἑαυτὸν μετωνόμασεν, ὁ δὲ Ὀνίας ἐκλήθη Μενέλαος. Archæol. l. XII. c. 5. Ἀρχιερεὺς δὲ ἐγίνετο Ἄλκιμος ὁ καὶ Ἰάκειμος (al. Ἰωάκειμος) κληθείς. ib. c. 9.

(13) II Macc. cap. 4. v. 10. Εὐθέως ἐπὶ τὴν ἑλληνικὴν χαρακτῆρα τοὺς ὁμοφύλους μετῆγε.

même par la violence, à la religion et aux lois des Grecs, l'usage de la langue grecque, ce qui étoit assurément le premier pas à faire, n'est-ce pas une preuve que ce pas étoit déjà fait, que l'obstacle invincible que la différence absolue du langage auroit opposé à une semblable entreprise, étoit levé? N'étoit-ce pas là la base, le fondement sur lequel seul pouvoit s'élever le nouvel ordre de choses que l'auteur du deuxième livre des Maccabées a pu très-justement nommer, à cause de cela, *ἀκμή τις ἑλληνισμοῦ καὶ πρόδασις ἀλλοφυλισμοῦ* (14). Le grec ne devoit-il pas être d'un usage commun, puisque nous voyons Antiochus parler à la mère des Maccabées et à ses sept enfans, et ceux-ci pareillement lui adresser la parole (15), en grec sans doute; car lorsque cette femme courageuse veut parler à ses fils pour les fortifier et soutenir leur courage sans être entendue du tyran dont elle brave les menaces comme la fausse compassion, l'auteur sacré ne manque pas d'observer qu'elle emploie alors son propre langage, inintelligible pour le roi (16).

Ajoutez à cela les noms propres d'hommes, d'institutions et de lieux, empruntés de la langue grecque depuis Hyrcan I, jusqu'au temps des apôtres, vous aurez une nouvelle preuve de la puis-

(14) II Macc., c. 4., v. 13.

(15) Ibid., c. 7.

(16) *Ἕκαστον δὲ αὐτῶν παρεκάλει τῇ πατρίῳ φωνῇ*, ib. v. 21. *Προσκύψασα δὲ αὐτῷ, χλευάσασα τὸν ὠμὸν τύραννον, οὕτως ἔφησε τῇ πατρῴᾳ φωνῇ*, ib. v. 27.

sante influence du langage grec parmi les Juifs de la Palestine.

Toute cette partie de la dissertation de M. Paulus est assurément la plus forte en preuves et en déductions difficiles à contester, et tout au plus susceptibles de quelque restriction. Il y a cependant, ce me semble, une assez forte objection à faire, moins contre cette partie même de la dissertation de M. Paulus, et les résultats qu'il en tire sur l'usage de la langue grecque parmi les Juifs à l'époque de leur assujettissement aux rois d'Égypte ou à ceux de Syrie, que contre l'application qu'il fait de ces résultats aux temps postérieurs ; car en accordant que les Juifs, tant qu'ils furent dans la dépendance immédiate des princes Grecs, ne purent éviter d'adopter aussi, concurremment avec leur propre idiôme, celui de la nation dont ils reconnoissoient la souveraineté, on ne seroit peut-être pas mal fondé à supposer que sous la domination des Hasmonéens, depuis environ 160 ans avant J. C., les Juifs, à qui le joug des étrangers étoit devenu odieux, n'ayant plus d'ailleurs des rapports aussi nécessaires et aussi intimes avec leurs voisins, auroient peu à peu négligé la langue grecque, et que la connoissance de cette langue se seroit insensiblement perdue parmi eux. La politique même des princes Hasmonéens pouvoit leur suggérer des mesures propres à isoler les Juifs des nations qui les environnoient, et ces mesures devoient avoir d'autant plus d'effet, qu'elles étoient autorisées par l'esprit même des institutions mosaïques ; aussi les monnoies des princes Hasmo-

néens ne nous présentent-elles que des légendes hébraïques. Mais poursuivons l'exposition des raisonnemens de M. Paulus.

Les motifs que notre auteur a fait valoir en faveur de son système, par rapport aux Juifs de la Palestine en général, il les applique ensuite plus spécialement à ceux de la Galilée, patrie du divin auteur de la religion chrétienne et de ses premiers disciples, et surtout aux Juifs de Jérusalem, auxquels un concours innombrable de Juifs étrangers imposoit la nécessité et facilitoit les moyens de se rendre familier l'idiôme de ces Juifs hellénistes. J. C., fidèle à se trouver à ces assemblées de la nation que la piété appeloit à Jérusalem aux grandes solennités, auroit-il manqué cette occasion de jeter les semences de sa nouvelle doctrine parmi ces Juifs étrangers, moins prévenus contre lui que l'école pharisaïque? Et cependant pouvoit-il le faire sans le secours de la langue grecque? M. Paulus, qui suppose que J. C. ne négligeoit aucune occasion d'attirer à sa doctrine ces Juifs Hellénistes, croit que ce sont là les Grecs vers lesquels les Juifs de Jérusalem s imaginent qu'il a intention de se retirer, quand il leur annonce qu'il n'a plus que peu de temps à être parmi eux (17). Ces Juifs Hellénistes sont aussi, selon lui, cet autre troupeau que J. C. doit amener à sa bergerie, et qui entendra sa voix (18): ce qui suppose que J. C. parloit, outre le langage

(17) Μὴ εἰς τὴν διασπορὰν τῶν ἑλλήνων μέλλει πορεύεσθαι, καὶ διδάσκειν τοὺς ἕλληνας; Ev. Joann. c. 7., v. 35.

(18) Ib., c. 10, v. 16.

propre de la Palestine, celui de ces Hellénistes. Ces hommes pieux, ces Juifs de toutes les nations qui sont sous le ciel, qui habitoient Jérusalem, suivant l'auteur du livre des Actes (19), étoient pour la plupart de ces Hellénistes parmi lesquels J. C. avoit jeté les premières semences de la doctrine chrétienne. Les 3000 convertis à la Pentecôte (20) étoient en très-grande partie du nombre de ceux-ci. Ce sont encore ces Hellénistes qui se plaignoient que leurs veuves étoient négligées dans la distribution des aumônes, et portoient envie à celles des Juifs convertis de la Palestine, qui leur paroissoient plus favorisées (21).

Ce n'est pas seulement avec les Juifs Hellénistes que J. C. a pu conférer. Des Grecs prosélytes ont désiré aussi de converser avec lui, et se sont adressés pour obtenir cette faveur à Philippe Galiléen. J. C., il est vrai, par des raisons de prudence ne se prêta pas à leur désir (22); mais on ne voit pas qu'ils aient eu recours à un interprète pour parler avec l'apôtre Galiléen, ni qu'ils s'imaginassent avoir aucun besoin de ce secours pour converser avec le Sauveur. Cette femme syro-phénicienne dont J. C. guérit la fille, est nommée ἑλληνὶς (23), non qu'elle

(19) Act., c. 2, v. 5.

(20) Ibid., v. 41,

(21) Ἐγένετο γογγυσμὸς τῶν ἑλληνιστῶν πρὸς τοὺς ἑβραίους. Act., c. 6., v. 1.

(22) Ev. Joan., c. 12, v. 20 et seq.

(23) Ev. Mar., c. 7, v. 26.

fût grecque de nation, non comme idolâtre, car rien n'autorise à prendre ce mot dans cette signification, mais sans doute parce qu'elle parloit grec; et cependant J. C. et ses disciples n'éprouvent aucune difficulté soit à l'entendre, soit à se faire entendre d'elle.

Il y a, ce me semble, un fait constant à opposer ici aux raisonnemens de M. Paulus. Si l'usage de la langue grecque étoit familier aux Juifs en général, aux habitans de Jérusalem en particulier, et spécialement aussi aux Galiléens, comment ces Juifs étrangers, qui habitoient à Jérusalem, et que la merveille qui venoit de s'opérer au jour de la Pentecôte avoit assemblés autour des Apôtres, manifestent-ils une si grande surprise de les entendre parler le langage des différens pays que chacun d'eux reconnoissoit pour sa patrie? D'où vient particulièrement cet étonnement de la part de ceux qui habitoient des pays tels que l'Egypte, Cyrène, l'île de Crète, etc., où l'on parloit la langue grecque, et surtout comment, pour exprimer leur surprise, insistent-ils sur ce que *ces hommes sont des Galiléens?* (24)

M. Paulus convient que si l'on trouve des preuves assez fréquentes dans le récit des évangélistes, que J. C. faisoit usage du dialecte syriaque de la Palestine, on n'en trouve pas de même qui démontrent l'usage qu'il doit avoir fait de la

(24) Οὐκ ἰδοὺ πάντες ἑτοί εἰσιν οἱ λαλοῦντες Γαλιλαῖοι; Act. c. 2, v. 7.

langue grecque ; mais, à quelques indices assez légers où il croit en trouver des traces, il joint une observation plus forte : si J. C. n'eût jamais employé que la langue syriaque, quel motif, quelle occasion même les évangélistes auroient-ils eu de remarquer en certaines circonstances et de consigner dans leurs écrits les expressions syriaques dont il s'étoit servi, comme *ephphèta*, *talitha coumi*, etc. ? N'est-ce pas d'ailleurs J. C. lui-même qui donne au premier de ses Apôtres les deux noms synonymes de Κηφᾶς et Πέτρος (25), dont l'un est syriaque et l'autre grec ? Ne trouvons-nous pas un disciple désigné par des surnoms grecs, Simon ὁ κανανίτης (26) et ὁ ζηλωτὴς (27).

Cette dernière preuve est bien foible, car les Evangélistes et le traducteur de St. Mathieu ont pu traduire ces surnoms en grec (28), parce qu'ils écrivoient en cette langue, et en général les argumens que nous venons de rapporter ont peut-être plus de force apparente par leur ensemble que de poids chacun en particulier. Quelques-uns cependant méritent plus d'attention que les autres.

Un dernier argument dont M. Paulus se sert pour prouver que les apôtres et les disciples de

(25) Σίμωνα ὃν καὶ ὠνόμασε Πέτρον. Ev. Luc., c. 6, v. 14.

(26) Ev. Matt., c. 10, v. 4. Marc., c. 3, v. 18.

(27) Ev. Luc., c. 6, v. 15.

(28) Les évangélistes ne disent pas même de Simon ὁ καλουμενος ὁ κανανίτης, ou ὁ ἐπικληθεὶς ὁ κανανίτης, ils disent simplement Σίμωνα τὸν κανανίτην, Σίμων ὁ κανανίτης.

J. C. étoient familiarisés de bonne heure avec la langue grecque, c'est l'usage habituel de la version dite des Septante, que supposent leurs écrits, et il s'arrête surtout à ceux de S. Jacques, de S. Pierre, de S. Jude et de S. Jean. Il s'agit ici non-seulement de citations, mais aussi et même, sur toutes choses, de réminiscences, d'allusions, de retours fréquens aux expressions et aux tournures de cette version, caractères certains, suivant le savant écrivain, d'un long et constant usage de cette version, et qui seroient inexplicables si l'on supposoit que cette version ne fût devenue l'objet de leur étude que dans un âge déjà formé, et depuis le commencement de leur apostolat.

Il nous paroît extrêmement délicat de fonder une assertion sur un argument de la nature de celui-ci. On sait d'abord combien il est difficile d'établir un système général sur les citations de l'ancien testament qui se trouvent dans les écrits des Apôtres, sur celles même qui se trouvent dans l'ouvrage de chacun des Evangélistes ou des Apôtres, en particulier. Le système que l'on élève d'un côté écroule de l'autre, et d'ailleurs il pourroit se faire que quand les écrivains sacrés du Nouveau Testament citent l'Ancien d'après les Septante, ils l'eussent fait souvent dans les endroits mêmes où cette version s'éloigne du texte original par une sorte d'accommodation aux besoins et aux convenances des communautés de Chrétiens, Juifs Helléniste convertis, auxquelles ils écrivoient. Quant aux allusions, aux

prétendues réminiscences, aux tournures qui leur sont communes avec la version des Septante, tout cela n'est fondé le plus souvent que sur des nuances légères que l'esprit de système grossit ou atténue, et dont le jugement exige moins de finesse et de sagacité que de bonne-foi et d'impartialité.

Enfin, et c'est peut-être un devoir de le dire ici, le jugement que l'on porte à cet égard des écrits des premiers Docteurs de la religion chrétienne, de leur style, de leur manière de raisonner, du genre de preuves qu'ils emploient, etc. etc., dépend beaucoup de l'idée que l'on se fait de l'influence plus ou moins grande d'un pouvoir surnaturel sur l'esprit et la plume de ces écrivains sacrés. Si l'on n'y voit, comme la plupart des théologiens modernes dans les universités d'Allemagne, que des hommes de bien, zélés pour ce qu'ils croient être la doctrine de leur maître, mais laissés à eux-mêmes, aux préjugés de leur pays, de leur siècle, de leur éducation, sans autre ressource que des talens soit naturels, soit acquis, et exaltés par la haute idée qu'ils se font de leur mission, partageant enfin la plupart des foiblesses et des imperfections de l'humanité, on ne mettra aucune borne à la liberté du jugement que l'on portera de leurs écrits, et chaque caractère avantageux ou désavantageux, chaque mérite ou chaque défaut qu'on croira y avoir observé, devra s'expliquer par des causes naturelles. Les hypothèses les plus compliquées, les suppositions les plus har-

dies seront mises en avant et tour-à-tour adoptées et rejetées, plutôt que de laisser une seule observation sans explication. Si au contraire on admet, avec les théologiens catholiques, qu'un pouvoir au-dessus de la nature, sans ôter à chacun de ces écrivains l'usage de ses talens naturels ou le fruit de ses études, sans lui faire perdre son caractère, sa manière d'envisager et de lier les objets, la couleur et les traits caractéristiques de son style, a cependant éclairé continuellement leur esprit, dirigé leur raison, conduit leur plume, proportionné leurs instructions aux besoins et à la situation non-seulement de ceux pour lesquels ils écrivoient immédiatement, mais même des siècles à venir ; on sera bien plus réservé dans le jugement et l'appréciation de leurs écrits, et on aimera mieux souvent rester dans le doute et avouer son ignorance, que de porter atteinte au respect dû à leurs ouvrages.

Ceci me mène encore à une observation qui a un rapport plus direct avec l'ouvrage dont je rends compte en ce moment.

Comme il est certain que les opinions théologiques ont une influence nécessaire sur la critique sacrée, et que le parti que l'on embrasse dans les questions qui appartiennent à cette critique, ne peut ni ne doit être indépendant de celui que l'on suit par rapport à la théologie dogmatique, je ne serois pas étonné que le système de M. Paulus trouvât beaucoup plus de faveur parmi les théologiens protestans que parmi les catholiques. En effet, quoique la connoissance de

de la langue grecque dût être l'instrument le plus nécessaire aux premiers prédicateurs de la religion chrétienne pour communiquer leur doctrine à la plupart des nations soumises à l'Empire Romain, il importe peu au théologien catholique qui ne fait aucune difficulté d'admettre dans ces hommes divins le don surnaturel des langues, suivant en cela le sens simple et naturel que présentent le récit des Actes et les Epîtres de St. Paul, que les Evangélistes et les Disciples de J. C. eussent ou n'eussent pas acquis auparavant par les voies communes et ordinaires la connoissance et l'usage de la langue grecque. La solution de ce problème a tout un autre intérêt pour les théologiens protestans, qui depuis une vingtaine d'années ont réuni tous leurs efforts pour faire disparoître des annales de l'Église ce prodige que tant de siècles avoient cru sans hésiter ; et plus il leur a été difficile d'établir cette nouvelle opinion, sans être dans une contradiction manifeste avec le texte sacré, plus il doit leur paroître important de diminuer la nécessité d'un prodige aussi surprenant. Je ne prétends pas dire que ce soit ce motif qui ait suggéré à M. Paulus l'idée du système qu'il propose, et j'avoue très-volontiers que quoique ce qui est dit dans le Nouveau Testament relativement au don surnaturel des langues ne me paroisse susceptible d'aucun autre sens que de celui qui se présente naturellement, et que toute l'antiquité a admis, et que j'eusse plutôt un préjugé contre le système de M. Paulus qu'en

sa faveur, plusieurs des preuves et des raisonnemens sur lesquels il l'établit, m'ont paru non-seulement ingénieux, mais même capables de diminuer le poids des autorités contraires, et que je crois qu'ils méritent d'être pris en considération, dans la discussion d'une question qui tient en même temps à l'histoire des lettres et à celle de la religion (1).

Je finis en mettant sous les yeux des lecteurs la manière dont M. Paulus termine lui-même sa Dissertation, et apprécie les différens genres de preuves sur lesquelles il a appuyé son système : *Subsistimus*, dit-il, *in allatis Galilæorum vel fratrum Jesu vel Apostolorum exemplis, quæ his Alexandrinæ versionis adeoque Hellenisticæ etiam dialecti cognitionem tribui jubent. Addat iis lector attentus argumenta quibus Jesum etiam hellenistice scivisse indicavimus. Utrumque vero si quidem vel minus luculenter, quam quidem nobis id factum videtur, ostendi posset; indè, quod nulla causa erat, cur hellenistica lingua exularet Palæstinæ finibus, quod potius eam una cum aramæa dialecto non potuisse non ibi vigere et verè viguisse monstrabatur, spontè secutura esset conclusio, Jesum etiam et Apostolos natu Galilæos linguæ ad*

(1) Cette question a été touchée par M. l'abbé Hervas dans le tome II de son *Catalogo de las lenguas de las naciones conocidas* (Madrid, 1801), p. 387 et suiv. Mais cet auteur n'a guère fait autre chose que de présenter un extrait du savant ouvrage de M. de Rossi.

proposita ipsis σωτήρια molimina tam necessariæ cognitione et usu non caruisse.

Les observations que nous avons faites sur le système actuel de théologie et de critique des écoles luthériennes, n'a pas pour objet de détourner les Théologiens catholiques de la lecture et de l'étude des livres qui ont paru sur ces matières en Allemagne, depuis un demi-siècle. Nous sommes persuadés, au contraire, qu'ils ne pourroient que gagner à les connoître, pourvu qu'ils ne perdissent pas de vue ces paroles de Saint-Paul, par lesquelles M. Paulus termine lui-même sa Dissertation : πάντα δοκιμάζετε, τὸ καλὸν κατέχετε. *Omnia probate : quod bonum est tenete.*

S. DE S.

(29) I Thessal., c. 5 ; v. 21.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE. — *Londres.*

LE nombre des sociétés savantes pour la propagation de la religion chrétienne qui existent dans cette ville, a été augmenté, dans le cours de l'année 1804, par une nouvelle qui a pris le titre de, *the british an foreign Bible society*. Son but est de contribuer à répandre des traductions de la bible, sans aucun commentaire, dans toutes les langues vivantes.

La société qui s'est formée à Londres en 1750, pour la propagation des principes religieux parmi les pauvres, a tenu dernièrement une séance publique. On a observé qu'elle compte au nombre de ses membres des individus de toutes les sectes chrétiennes, et de toutes les professions. Il n'y règne cependant aucune espèce d'esprit de parti. D'après le relevé qui vient d'être fait, cette société, depuis l'époque de son institution, a distribué plus de 179,000 bibles ou nouveaux-testamens, et plus de 500,000 ouvrages de piété.

Un voyageur qui vient d'arriver de Portugal à Hambourg par l'Angleterre, a apporté la nouvelle que le voyageur HORNEMANN est heureusement arrivé à Lon-

dres, après avoir terminé son voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

On attend, avant la fin de l'année, un nouveau roman de M. Godwin, auteur de *Caleb Williams*, et l'on se flatte avec quelque raison que cette production sera supérieure à l'autre.

Deux dames célèbres dans ce pays, la *comtesse de* Pomfret et la *comtesse d'*Herfort, depuis *duchesse de* Sommerset, eurent ensemble une correspondance suivie pendant que la première voyageoit sur le continent, c'est-à-dire en 1740. Leurs lettres vont bientôt voir le jour. On trouvera dans celles de lady Pomfret le tableau des cours étrangères à cette époque. Lady Herford raconte de son côté beaucoup d'anecdotes intéressantes sur les hommes d'état et les hommes de lettres, qui brilloient en Angleterre dans le même temps. Le public se promet beaucoup d'amusement de cette lecture; et les critiques alertes ont déjà les yeux ouverts sur les *Lettres de mylady Montaigu*, pour les opposer à celles de lady Pomfret.

Il n'est bruit en Angleterre, depuis quelques mois, que d'un phénomène théâtral. Les vieux amateurs de la scène tragique prétendent avoir retrouvé l'inimitable Garrick, et ce nouveau Garrick n'a que 12 à 13 ans. Cet enfant, d'une figure charmante et presque féminine, joue également bien les tyrans, les héros, les amans et les conspirateurs. Il a obtenu un succès particulier dans le fameux rôle de *Richard III*, et dans celui de *Douglas*. En sortant de la coulisse, il rejoint ses petits camarades, et paroît très-satisfait d'échanger le sceptre et l'épée contre une balle ou une raquette. Les journaux ne le désignent plus maintenant que sous le nom du *jeune Roscius*; l'affiche l'annonce sous celui de *Master* Betty. Il a joué, il y a quelque temps, le rôle de *Frédéric* dans la

pièce intitulée : *Lover's-Vows*, traduction de l'*Enfant de l'Amour*, de Kotzebue. Il a été sublime dans presque toutes les parties de ce rôle, aussi long que fatigant, et *miraculeux* dans quelques passages. La belle scène où le malheureux enfant de l'amour reproche à son père la barbarie de ses procédés envers l'innocente victime qu'il a séduite, a produit le plus grand effet.

On a posé les fondemens d'un nouveau bâtiment pour le *Muséum britannique*, dont la salle principale sera entièrement consacrée aux antiquités. On dit que le grand sarcophage d'Alexandrie y sera placé sur quatre cintres, et que d'autres monumens égyptiens décoreront cette salle. Ce bâtiment communiquera avec l'aile méridionale de l'édifice actuel. Mais on n'a pas encore décidé si l'on suivra le même genre d'architecture. Il aura 80 pieds de long et 40 de large.

Hollande.

La *Société batave*, pour l'utilité générale, vient de proposer les sujets de prix suivans : 1°. l'histoire d'un chrétien, ou le voyage d'un chrétien vers l'éternité ; 2°. un tableau du bonheur domestique ; 3°. une description claire de l'usage que l'homme peut faire et qu'il fait réellement des différentes productions des trois règnes de la nature ; 4°. une histoire naturelle à l'usage du peuple, pour contribuer à détruire la superstition et les préjugés. Les ouvrages devront être envoyés avant le 1er. février 1806. Les prix seront la médaille d'or de la société.

La langue hollandaise, malgré l'influence des Français et de leur langue chez les Bataves, est toujours loin d'être négligée par cette nation, fortement attachée à tout ce qui est relatif à ses mœurs et à son

caractère. Il paroît de temps en temps dans cet idiôme des ouvrages qui ne contribuent pas peu à le conserver. M. Van Streck a publié, à Amsterdam, une traduction hollandaise en vers de l'*Homme des champs*, de l'abbé de Lille. M. Siegenbek, professeur de Leyde, vient de remporter le prix proposé par la Société de Littérature et de Poésie de Rotterdam, pour l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : « Jusqu'à quel point convient-il d'approprier l'orthographe hollandaise à l'euphonie et à la facilité de la prononciation ? »

Allemagne. — *Altona.*

M. de Schirach est mort à Altona, le 7 décembre, dans sa soixantième année. Il étoit connu par plusieurs ouvrages historiques, entre autres par une bonne traduction des *Vies de Plutarque*, et surtout par son *Journal politique*, qu'il publioit depuis vingt-cinq ans.

Hambourg.

On a joué, le 30 octobre, sur le théâtre de Hambourg, une pièce tirée de l'histoire de cette ville : c'est le *Siége de Hambourg*, *en* 1216. L'auteur est M. Frambach. Quoique ce drame ait déjà eu quatre représentations, aucune n'a eu de succès ; et l'auteur en accuse les acteurs, qui semblent, dit-il, s'être donné le mot pour gâter sa pièce.

On lit à cette occasion, dans le journal *der Freymüthige*, qu'on va donner aussi à Hambourg *Wallenstein*, qui passe pour la meilleure tragédie de Schiller. Le rédacteur du journal se plaint de ce qu'on ne la donnera sûrement pas telle que l'auteur l'a composée, mais avec des changemens et des mutilations.

Bamberg.

L'université de cette ville acquiert tous les jours plus d'élèves et de célébrité. Le nombre des professeurs, qui n'est pas encore au complet, passe déjà cinquante. Quand cette ville est échue à S. A. l'électeur de Bavière, à peine y comptoit-on quatre cents étudians; leur nombre aujourd'hui passe douze cents, et il augmente de jour en jour comme celui des professeurs. On cite avec éloge la police de cette académie, perfectionnée dans toutes ses parties, et sa discipline est mise bien au-dessus de celle de la plupart des autres universités d'Allemagne. Cependant on voit avec regret que les professeurs se divisent déjà en sectes et se font entre eux une guerre sourde, et qui éclate même quelquefois avec assez peu de bienséance. On remarque que les professeurs de philosophie se distinguent d'une manière particulière dans cette lutte scientifique.

M. Schelling enseigne les diverses parties de la philosophie, d'après un système qui lui est absolument propre; on voit clairement qu'il aspire à se faire chef d'une nouvelle secte philosophique, et créateur d'un nouveau système; mais les dogmes de la secte et le fond de la doctrine sont encore bien obscurs.

M. Wagner suit, dans ses cours philosophiques, le système de Fichte, et M. Metz celui de Kant, qui déjà a vieilli et n'excite plus le même enthousiasme que dans sa nouveauté. Ces savans s'attaquent tous avec une grande véhémence, et ne nous laissent rien à désirer pour ce qui est du choc des opinions.

Leipsick.

M. *Christian-Félix* Weisse, receveur électoral du cercle de Haute-Saxe, et l'un des doyens de la litté-

rature allemande, est mort à Leipsick, le 15 décembre dernier, tout près de terminer sa soixante-dix-neuvième année. M. Weisse avoit été l'ami ou le correspondant des gens de lettres les plus distingués de son pays; il les avoit vu mourir l'un après l'autre, et il paroît que la perte récente de son ancien ami, M. Teller, mort à Berlin, le 9 décembre, a contribué à hâter sa fin. Il s'étoit exercé dans presque tous les genres de poésie dramatique et lyrique. Ses tragédies l'ont fait comparer pendant quelque temps à notre Racine: ses comédies ont eu beaucoup de succès; aujourd'hui les feuilles allemandes qui annoncent sa mort parlent de préférence de ses opéra-comiques; mais il ne nous appartient pas de décider si le défaut de mérite réel ou l'inconstance du public allemand est cause de l'oubli où l'on paroît vouloir laisser ses plus importans ouvrages. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on loue aujourd'hui, comme par le passé, ses *Odes anacréontiques*, ses *Chants des Amazones* et sa *traduction de Tyrtée*. M. Weisse a aussi publié des écrits très-estimés à l'usage de la jeunesse. Il étoit depuis long-temps rédacteur principal de la *Bibliothéque des Belles-Lettres (Bibliothek der schœnen Wissenschaften)*, journal littéraire fort accrédité. Ceux qui l'ont connu personnellement, s'accordent à faire l'éloge de son caractère, de sa conduite et de la douceur de ses mœurs.

Le *Théâtre de Leipsick* a eu, le 3 octobre, l'honneur de la première représentation d'une tragédie, qui quoiqu'imprimée depuis six mois, n'avoit encore paru sur aucun théâtre. Le héros, ou plutôt le sujet de la pièce est *Jean Frédéric*, électeur de Saxe, fait prisonnier à Mühlberg, par l'empereur Charles-Quint. Quoique les acteurs de Leipsick se soient donnés beaucoup de peines pour faire réussir la pièce, elle n'a pourtant eu aucun succès.

Gotha.

M. l'*abbé* Sestini, célèbre par sa connoissance des médailles, et par son long séjour dans le Levant, a passé quelque temps à Gotha. Le cabinet ducal de cette ville étoit pour lui un grand objet de curiosité. Il y a encore enrichi sa collection manuscrite de médailles, qui en est maintenant au douzième volume *in-folio*. A son départ, le duc lui a fait présent d'une superbe boîte d'or, et lui a fait promettre de revenir.

Weimar.

Nous avons déjà fait connoître, dans les numéros précédens de ce journal, l'établissement formé à Weimar par M. Goethe, pour l'encouragement des beaux-arts. Tous les ans, la société qu'il dirige propose aux jeunes artistes un sujet de prix : tous les ouvrages admis au concours sont exposés aux yeux du public, ainsi que les autres productions que les artistes jugent à propos d'envoyer, et qui sont trouvées dignes du même honneur. Le sujet de cette année étoit *le genre humain livré au danger des eaux*. L'exposition a commencé le 21 septembre. Le prix, à ce qu'il paroît, n'est pas encore adjugé. Il y a, parmi les pièces au concours, deux déluges, huit inondations et deux naufrages. Parmi les autres morceaux exposés, on distingue des copies, faites à Paris, de quelques tableaux de Raphaël, par Ferd. Jagemann, quatre bustes du sculpteur Tieck, et surtout une collection de dessins et d'études d'un jeune artiste de Lubeck, nommé Gantens, mort à Rome dans l'indigence. D'après les éloges qu'on donne à ce jeune artiste, sa mort est une véritable perte pour les arts.

M. Schiller, dont quelques journaux allemands

avoient faussement annoncé la mort, a été dangereusement malade à Iena. Il est revenu à Weimar, mais encore très-foible et incapable de tout travail qui demande une trop grande contention d'esprit.

M. Boettiger a quitté Weimar, et s'est établi à Dresde, où il est gouverneur des pages de l'électeur.

On a remis en scène, à Weimar, un chef-d'œuvre de Goethe, *Goetz de Berlichingen*, pièce dont on a donné un échantillon en France, sous le nom du *Chevalier à la main de fer*. *Goetz de Berlichingen*, considéré comme roman dialogué, est sans doute un chef-d'œuvre; l'arranger pour la scène, ce seroit le défigurer et l'affoiblir. La multiplicité des scènes qui se passent dans tous les coins de la Souabe, ne permet d'arranger ce drame sur aucun théâtre des nations où les règles dramatiques soient respectées.

Dresde.

On a joué à Dresde, le 3 octobre, un nouvel opéra du célèbre Paer, intitulé: *Léonora* ou *l'Amour conjugal*. Il y a beaucoup de scènes de meurtre et de prison. On loue beaucoup l'art que le compositeur a déployé dans ses accompagnemens, quoiqu'il les ait quelquefois un peu trop chargés. On auroit désiré un meilleur ordre dans la distribution des airs; mais on a été parfaitement satisfait de l'impression que l'ensemble a produit. Paer est maintenant attaché à la Cour de Dresde, en qualité de maître de chapelle, place qu'il occupoit à Parme. Il est cependant parti pour l'Italie le lendemain du succès de sa *Léonore*. Il a pris des engagemens à Rome et à Venise pour le carnaval.

Anspach.

On a découvert récemment dans le pays d'Anspach,

un rempart ou mur épais, qui commence aux pieds d'une des plus hautes montagnes de ce pays, et qui s'étend depuis le Danube jusqu'au Rhin. Ce mur, placé par les Romains entre les deux fleuves, servoit à protéger leurs frontières contre les irruptions des Germains.

Tubingen.

On prépare une édition des *OEuvres complètes de feu* M. Herder, dont la partie archæologique sera soignée par M. Heyne, à Gœttingue, la partie historique par le célèbre Müller, à Berlin. Ce dernier s'est chargé aussi de la publication des *Lettres inédites de M. Herder*, sur les antiquités et les inscriptions cunéiformes de Persépolis. Le tout fera une suite de cinquante volumes, dont la première livraison paroîtra à Pâques, chez M. Cotta, à Tubingen.

Gœttingue.

Il ne manque plus qu'une seule planche, que M. Tischbein, qui depuis quelque temps s'occupe à peindre des portraits à Hambourg, tarde à achever, pour que le sixième cahier des gravures, d'après Homère, soit publié. Tout le reste, avec le texte de M. Heyne, est déjà achevé depuis six mois. Ce vieillard respectable ne se lasse jamais de nous instruire par ses travaux infatigables. Il travaille maintenant avec une énergie qu'on trouve rarement, même parmi nos jeunes-gens, pour faire succéder l'Odyssée à l'Iliade, dont il a publié, à la dernière foire de pâques, une édition.

L'université de Gœttingue vient de perdre un de ses plus laborieux et de ses plus savans professeurs, Jean-Frédéric Gmelin, né à Tubingen en 1748; il est auteur de plusieurs ouvrages sur la physiologie végé-

tale et sur la classification des plantes. Il a donné aussi, sur la matière médicale et sur la chymie, la minéralogie et sur toutes les parties de l'histoire naturelle, de nombreux écrits dont on trouve la liste à son article dans l'*Allemagne savante* (das gelehrte Teutschland) de M. Meusel; un des plus célèbres est son édition du *Système naturel de Linnæus*. Il a cependant introduit dans la science un grand désordre en multipliant les espèces. M. Gmelin est aussi auteur d'une *Histoire de la Chymie*, faisant partie de l'*Histoire des Sciences et des Arts*, entreprise par les professeurs de Goëttingue. On lui doit, en outre, la découverte de plusieurs bonnes teintures extraites des végétaux et des minéraux. Comme homme, il fut d'une probité sans tache, doux, modeste et laborieux; il étoit bon époux, bon père et bon ami.

Inspruck.

Vers la fin de septembre, un chasseur de Camosci fut engagé par M. Gebhard à tenter de gravir jusqu'au sommet de la fameuse montagne d'*Ortles*, située entre les vallées de Sulden et Drofny, dans le Vintsgau. Ce mont gigantesque, enveloppé de glaces éternelles, est cité dans l'atlas d'Anich comme le plus haut du Tyrol; nul mortel, jusqu'alors, n'avoit osé entreprendre d'y monter. D'après le baromètre de M. Gebhard, sa hauteur est de 14,406 pieds de Paris au-dessus du niveau de la méditerranée. Ainsi, à l'exception du Mont-Blanc qui, suivant M. de Saussure, a 14,556 pieds d'élévation, l'*Ortles* est la plus haute montagne de l'ancien continent. Cette découverte est d'autant plus remarquable, que jusqu'à ce moment le mont *Grossglockner* avoit été regardé comme le plus élevé du Tyrol, et cependant il n'a pas plus de 12,000 pieds.

Manheim.

M. le conseiller de KLEIN, à Manheim, vient de proposer de nouveau un prix de 30 ducats pour la meilleure *Biographie de Luther*. Le concours est ouvert jusqu'au 30 novembre 1805. Les ouvrages doivent être adressés à la société électorale à Manheim.

AUTRICHE.

S. M. l'Empereur voulant favoriser de plus en plus *l'Institut des arts*, a permis l'ouverture d'une redoute dont le produit doit être appliqué aux pensions des artistes infirmes ou de leurs veuves et orphelins. Cette ouverture a eu lieu le 25 de ce mois : on y a vu avec enthousiasme presque toute la famille impériale. Le nombre des masques a été de plus de 4,000, et la recette s'est élevée à plusieurs milliers de florins.

Le gouvernement Autrichien a ordonné de distribuer gratuitement à toutes les administrations générales et particulières, la traduction du traité de M. GUYTON de MORVEAU, *sur les moyens de désinfecter l'air*. On y a joint une instruction du conseil de santé de Paris, et un procédé pour renouveler l'air des hôpitaux, par le moyen d'un ventilateur, proposé par le chirurgien-major de l'hôpital de Nancy, M. Salmon.

On a donné dans le mois dernier beaucoup de pièces nouvelles au théâtre de Vienne ; mais très-peu ont réussi. On cite entre autres pièces tombées, *la lettre déchirée*, comédie par M. SANNE ; *l'Épouse et l'Amante*, par un inconnu ; *les Méprises*, opéra-comique imité du français, musique de NICOLO ; et un grand opéra de M SCHIKANEDER, qui y a joué aussi pour la première fois.

La musique de GRÉTRY a soutenu, à Vienne comme à Paris, le médiocre opéra de la *Caravanne*; mais à Vienne on a ajouté à cet opéra une bataille rangée.

On parle en outre d'un drame intitulé la *seconde partie de Waltron*, dans lequel on voit des évolutions militaires et des cavalcades. A juger de cette pièce par l'analyse qu'en donnent les journaux du pays, on ne sauroit trop la recommander aux administrateurs de la porte S.-Martin. La première, mise en scène par mademoiselle RAUCOURT, sous le titre du *comte de Waltron*, ou *la Discipline militaire du Nord*, a eu quelques représentations sur le grand théâtre de Paris.

Nourjahad et Cheredin n'a pu obtenir à Vienne le succès qu'il avoit eu à Paris à l'ambigu-comique; la musique de M. TIEHER n'a pu le soutenir.

On a aussi joué à Vienne une tragédie traduite et imitée de l'Italien de FREDERICI; elle est intitulée *Totila*; elle est imitée de la *partie de chasse de Henri IV*, de COLLÉ, qui est elle-même une imitation du *roi et le fermier*, qui n'est qu'une traduction d'une pièce anglaise. Totila ne pardonne au ravisseur de la jeune fille que pour céder aux prières de toute l'armée.

On a représenté le 15 octobre, sur le théâtre de la Cour de Vienne, un opéra intitulé *Selico*, dont le sujet est pris d'une nouvelle de FLORIAN. La magnificence du spectacle n'a pu le sauver d'une chûte. L'auteur de la musique est M. GIROWETZ, qui s'est fait connoître par plusieurs productions musicales.

On a donné huit jours après la chûte de Sélico, sur le même théâtre, *la captivité par amour* (Gefangenschaft aus Liebe), comédie traduite du français, qui a parfaitement réussi.

On y a remis les *petits savoyards*, avec la musique de M. DALAYRAC, et ils ont eu le même succès.

Parmi les autres pièces qui y ont été jouées et qui sont tirées du françois, nous comptons *le jugement de Salomon*, *le trente et quarante*, et *la demi-heure*, qui ont eu un succès plus ou moins grand.

Le fameux garçon-imprimeur TAURINIUS ou SCHROEDER, qui entre autres fausses relations a publié, sous le nom supposé de DAMBERGER, un prétendu *voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, dont il a paru une traduction française à Paris, chez Kœnig, en l'an IX, 2 vol. in-8°., avec cartes et figures, travailloit vers le milieu de l'année 1804 à Vienne en Autriche, dans l'imprimerie d'HRASCHANSKY, où il prétendoit attendre une vocation de la société d'Afrique de Londres, pour faire un second voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Il est à présumer que ce second voyage seroit un digne pendant du premier.

HONGRIE.

La bibliothéque que le comte Samuel TÉLÉKI a consacrée à l'utilité publique, et dont il a fait un fidei-commis, est maintenant placée à Maros-Vasarhely, ville de la Transylvanie, dans laquelle il y a un gymnase des catholiques, un collége des protestans de la confession Helvétique, un tribunal, etc. M. ANTAL, professeur au collége des Protestans, remplit les fonctions de bibliothécaire en attendant qu'il y en ait un. Au-dessus de la porte d'entrée, on lit sur une table de marbre noir : MUSIS PATRIIS ET GRATIS POSTERIS D. D. SAM. C. TÉLÉKI. Au-dessus d'une autre porte, on lit : FORTUNAE UTRIUSQUE PRAESIDIA; et au-dessus d'une troisième : SOLLICITAE JUCUNDA OBLIVIA VITAE. La salle de la bibliothéque est très-bien disposée et décorée avec goût.

L'université

L'université de la ville d'Erfurt, qui est maintenant sous la domination prussienne, va être supprimée.

PRUSSE. — *Berlin.*

M. de KNOBELSDORF, ambassadeur du roi de Prusse auprès de la Porte Ottomane, a fait présent à l'*Académie royale de Berlin*, à l'occasion de sa réception comme membre de cette compagnie, de douze volumes de manuscrits persans qu'il avoit recueillis dans l'Orient. Ce don précieux est composé des ouvrages suivans : 1°. *Rauzat al safa*, la grande histoire de l'Orient, par le célèbre historien MIRKOND, en 7 volumes; voyez Herbelot et La Croix dans son histoire de Dchingiskan; 2°. *Zobde Tawari*, histoire choisie; 3°. une histoire de la famille Sefi jusqu'à Schah Abbas; 4°. Histoire de Schah Nadir; 5°. et 6°. deux ouvrages du poëte célèbre GIAMI, intitulés l'un *Divan*, l'autre *Écrits*. M. de Knobelsdorf vient de passer quelque temps à Paris.

La belle collection de cartes géographiques de M. le conseiller intime d'OESFELD, dont le nombre s'élève à 68 mille, a été achetée, par ordre du roi, pour la *bibliothèque royale*, pour la somme de 20,000 rixdalers.

L'Allemagne a possédé et possède encore plusieurs femmes qui se sont distinguées dans la carrière des lettres et de la littérature; nous comptons parmi ces dernières madame WEISSENTHURN, qui a fait représenter plusieurs fois de ses productions dramatiques sur les différens théâtres; une partie de ces productions a été fort goûtée par le public Allemand. Son dernier drame, qui porte le titre des *Héritiers*, a été représenté le 29 octobre sur le théâtre de Berlin. Cette pièce offre des situations neuves et intéressantes, aussi l'a-t-on reçue avec beaucoup d'applaudissemens; mais elle doit en partie son succès à l'excellent acteur, M. Iffland. Ceux qui l'ont lue disent qu'elle est fort

inférieure aux autres pièces de madame Weissenthurn.

On a donné le 15 novembre, sur le théâtre de cette ville, une pièce intitulée le *Masque de fer*; le sujet est tiré des mémoires secrets du masque de fer, ouvrage français. On sait qu'il existe plusieurs ouvrages sur ce personnage mystérieux. L'auteur de la pièce a cru rendre son sujet plus intéressant et plus piquant en faisant de ce personnage un frère de Louis XIV; il a suivi en cela l'opinion que M. Spittler a cherché à établir dans le *Magasin de Goettingue*, qu'il a publié pendant plusieurs années avec M. Meiners. On sent bien que ce sujet peut présenter des situations vraiment dramatiques; mais l'auteur a détruit toute illusion et tout intérêt en représentant Louis XIV comme un monarque imbécile, qui vient voir en prison son malheureux frère. Il y devient amoureux de sa femme; cette dernière déclare la passion du roi à son mari, et tous deux, pour sauver leur honneur, s'empoisonnent. Quel heureux dénouement!

On a donné à Berlin, avec succès, une comédie nouvelle imitée et traduite du français par SCHILLER; ce n'est qu'une imitation de *Médiocre et Rampant* de M. PICARD, dont M. Schiller s'est contenté de changer le titre en celui-ci : *l'Art de faire fortune.*

César à Pharmacuse, opéra italien, musique de SALIÉRI, parodié par TREITSCHKE, a obtenu, le 16 octobre à Berlin, un succès assez brillant.

M. HIRT de Berlin publiera sous peu un ouvrage mythologique, orné de figures qui seront faites d'après les meilleurs monumens qui nous retracent des sujets de mythologie; cet ouvrage est principalement destiné aux étudians et aux jeunes artistes.

M. LEVEZOW, professeur d'archæologie au gymnase de Frédéric-Guillaume à Berlin, s'occupe dans ce moment d'une dissertation sur tous les monumens antiques

qui nous retracent la figure d'*Antinoüs*. Plusieurs de ceux qui représentent ce favori d'Hadrien, et qui sont conservés dans les musées du roi de Prusse, ont fait prendre cette résolution à ce savant archæologue. Ces précieux monumens sont une statue colossale d'Antinoüs, représenté sous les emblèmes d'un génie; ce monument a déjà été figuré dans la *Raccolta* de Cavaceppi; plusieurs bustes de ce jeune Phrygien, et enfin un buste colossal d'Antinoüs Bacchus, dont Winckelmann a fait dans son temps un très-grand cas.

M. Levezow a aussi ouvert à Berlin un Cours d'archæologie, à l'exemple des cours que donnent avec succès, sur cette science, MM. Heyne, Millin, Oberlin, etc., à Goettingue, Paris, Strasbourg, etc. C'est surtout dans les villes qui possèdent des collections d'antiques que ces Cours peuvent devenir très-utiles. Dresde, qui a de si beaux musées, ne jouit pas encore de cet avantage. Il seroit à désirer, pour les élèves de l'académie de cette ville, que M. Becker ou M. Boettiger fussent chargés de cette partie de l'instruction.

La *Mnémonique* ou *Art de la Mémoire* de M. le baron d'Arétin ne paroît pas pouvoir se soutenir. M. Duchet, son missionnaire, a été mis à l'épreuve à Berlin, dans une société très-distinguée, et son succès n'a pas été fort brillant. La société a publié une espèce de procès-verbal de la séance, sans donner ses conclusions. Un des membres qui la composoient, M le docteur Merkel, en a rapproché les résultats. On avoit donné à M. Duchet trente heures pour apprendre par cœur la valeur de 16 pages in-8°., ce qu'un homme, qui n'a qu'une mémoire ordinaire, peut apprendre dans le même espace de temps. Il paroît cependant que M. Duchet s'est servi d'une méthode particulière; mais M. le docteur Merkel a fort bien observé que cette méthode n'est rien moins que nouvelle. Il existe en effet une

mnémonique latine du 16e. siècle; l'inventeur, nommé Schenkel, étoit fils d'un médecin du Bois-le-Duc, où il naquit en 1547. Il voyagea avec son secret en différentes parties de l'Europe, où il eut toujours un égal succès. Il publia en 1610, à Strasbourg, son livre intitulé : *Gazophylacium Artis memoriæ*, et un de ses disciples, nommé Martin Sommer, en donna une edition plus complète; mais ce livre n'étoit intelligible que pour les initiés, et devoit tomber bientôt dans un entier oubli. C'est cet ouvrage que M. Kluber vient de reproduire sous le titre de *Compendium de la mnémonique, ou de l'art de la mémoire, du commencement du dix-septième siècle, par* L. Schenkel *et M.* Sommer, *traduit du latin, avec une préface et des observations*, par le docteur Kluber. Erlangue, 1804. Cet ouvrage contribuera sans doute à ensevelir l'art mnémonique du baron d'Arétin.

Un théologien célèbre, W. A. Teller, conseiller supérieur de consistoire, est mort à Berlin le 9 décembre, âgé de soixante-dix ans. Il devoit sa réputation, non-seulement à des sermons très-estimés, mais a beaucoup d'écrits, la plupart théologiques, parmi lesquels son dictionnaire occupe le premier rang.

Potsdam.

La société économique de Potsdam a proposé, dans sa séance du 12 mai dernier, un prix de 25 rixdalers de Prusse, pour le *meilleur moyen de détruire la chenille commune et la chenille plieuse ou rouleuse.* Les mémoires seront adressés à la société avant le mois de mai 1805, et le prix sera adjugé dans la séance du mois de mai de l'an 1806.

Halle.

L'entreprise formée par M. Goeschen, libraire à

Léipsick, de donner une nouvelle suite des auteurs Grecs et Latins, mérite d'être connue par vos compatriotes. La partie typographique est très bien soignée; et les littérateurs les plus profonds se sont chargés de la diriger. Tel est M. Martyni-Lagune, qui vient d'être appelé à une chaire de l'ancienne université de Wittemberg, après avoir vécu 20 ans dans une retraite littéraire. Son édition des lettres familières de Cicéron, qui fait partie de cette suite, est un véritable chef-d'œuvre en fait de critique et de goût. M. Schutz, à Halle, s'est chargé des œuvres rhétoriques de Cicéron avec un succès brillant. Il en paroîtra la seconde livraison à la foire de pâques de l'an 1805. Vous voyez par tout cela que nos philologues continuent de bien mériter de la littérature ancienne, source inépuisable et unique de tout ce qui est beau.

Pologne. — *Varsovie.*

La société des amis des sciences de Varsovie, vient de proposer le prix d'une médaille de 40 ducats, sur différentes questions qui prouvent le zèle de cette société pour le bien de la patrie et de l'humanité. Ces questions intéressantes regardent le salpêtre, beaucoup plus abondant en Pologne, anciennement, qu'il ne l'est à présent, et qui formoit alors une branche de commerce; le chermès, ou la cochenille polonaise, *coccus polonicus tinctorius*, qu'on exportoit également, surtout pour Venise; et enfin l'histoire des différentes pestes qui ont ravagé le pays, et les moyens de se garantir de ce fléau. Elle offre aussi une médaille de 100 ducats pour la meilleure tragédie en vers polonais, sur un sujet tiré de l'histoire de la patrie.

Suède. — *Stockholm.*

Les progrès que font les beaux arts, en Suède, sont

très-rapides, et méritent l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux arts. Nous ne pouvons mieux instruire nos lecteurs de leur état actuel à Stockholm, qu'en leur donnant un extrait des lettres écrites nouvellement de Stockholm par M. Neergaard, auteur d'un ouvrage avantageusement connu, sur l'état des beaux arts, à Paris; ces lettres ont été insérées dans la *Minerve danoise.*

L'auteur commence ces lettres par cette remarque judicieuse : que tout en admirant les chefs-d'œuvres de l'antiquité, il faut aussi savoir reconnoître le mérite des ouvrages modernes, sans quoi l'on courroit le plus grand risque de ne plus voir se reproduire ces chefs-d'œuvres que nous devons, sans doute, aux encouragemens accordés à leurs auteurs. Il nous donne d'abord une petite notice sur quelques artistes du Nord. M. Sergel, dit-il, est un des premiers statuaires de nos jours; il n'a peut-être d'autre rival que Canova. Sergel a fait ses études en Italie, où il a passé plusieurs années. C'est dans ce pays qu'il a exécuté son meilleur ouvrage, l'*Amour et Psyché.* Gustave III fit l'acquisition de ce beau groupe commandé par madame Dubarry. Psyché est représentée au moment où l'Amour veut l'abandonner, elle est à genoux devant lui; les figures sont presque nues; on ne voit guère de draperie que par derrière; l'Amour est d'une beauté parfaite. Sergel a sculpté trois fois ce même groupe, d'après des dimensions un peu moindres de moitié; on en a fait plusieurs copies.

Le lord Talbot, en Angleterre, possède du même artiste un *Diomède emportant le palladium*; il est en marbre, de grandeur naturelle, et a été exécuté à Rome.

Sergel a fait aussi deux copies d'un *Faune couché, s'appuyant sur son tonneau*; l'une a été faite pour le

roi de Suède, et l'autre pour M. de Breteuil. Le corps du faune est parfait ; il y a des personnes qui regardent cet ouvrage comme son chef-d'œuvre.

Son ouvrage de réception à l'académie n'a été exécuté qu'en plâtre ; il représente *Othryade*, général des Lacédémoniens, qui, mortellement blessé sur le champ de bataille, érige un trophée qu'il consacre à Jupiter.

M. Sergel s'occupe actuellement d'une statue pédestre de Gustave III; elle ne sera vraisemblablement achevée que dans deux ans ; elle a treize pieds de haut ; M. d'Appelquist l'a déjà jetée en bronze, et M. Prevôt se chargera de la ciselure, sous la direction de M. Sergel. Le roi est représenté avec le long manteau suédois, la main gauche appuyée sur le timon d'une galère, et tenant dans la droite une branche d'olivier. La tête du roi est pleine de noblesse et très-ressemblante. La statue sera placée sur un piédestal de porphyre d'Elfredal, haut de 12 pieds, sans compter les degrés. C'est un monument que les habitans de Stockholm font élever en mémoire du retour du roi après son voyage en Finlande, en 1790.

M. Neergaard cite encore plusieurs ouvrages de M. Sergel, tels qu'un groupe de *Mars donnant du secours à Vénus blessée par Diomède*, et un bas-relief qui représente une *Nymphe sortant du bain*.

Le professeur Masselier est un peintre très-savant ; il a beaucoup profité dans ses voyages ; il a étudié avec beaucoup de succès les anciens maîtres, et on peut même dire qu'il s'est approprié leur style.

Le directeur Pasch est un vieillard qu'on ne peut juger que par les portraits qu'il a faits dans son jeune âge. On vantera toujours la correction de son dessin, mais son pinceau manque de feu.

Le professeur Breda passe pour un des meilleurs

peintres vivans; son genre est le portrait; il est élève de Reynolds, qui démêla bientôt son talent. Les portraits de Breda non-seulement ont le mérite d'être très-ressemblans, mais ils expriment encore le caractère de la personne. Ce peintre a le talent d'imiter tous les styles; tantôt il est Van Dyck, tantôt Titien, tantôt Rembrand, Rigault ou Rubens. Son pinceau est très-hardi, son coloris brillant et vrai, et ses attitudes sont bien choisies. On possède de lui différens portraits qui jouissent tous d'une grande réputation; on distingue entre autres celui de mademoiselle *Morling, représentée en Bacchante*, les portraits de son *Père*, de *Reynolds* son maître, ainsi que celui du roi *Gustave*, et le sien propre.

L'exposition des tableaux qui a eu lieu à Stockholm pendant le mois de février, a été très-fréquentée. La collection a été aussi bonne qu'elle pouvoit l'être, vû le petit nombre d'artistes et d'amateurs que possède cette capitale. Le salon auroit pu être bien plus brillant, si quelques artistes ne l'avoient pas privé de leurs agréables productions.

Upsal.

On annonce que le professeur Goettlin, d'Upsal, se propose de faire la description des monnoies qui sont dans le cabinet des médailles de cette université; il en fera le sujet d'une série de dissertations académiques.

Danemarck.

Le savant historiographe Danois, M. Riegels, vient de terminer sa laborieuse carrière; il s'étoit fait l'épitaphe suivante.

Hic jacet stultus ille Riegels
Qui falso credidit profugnavitque

VERITATEM ESSE SUMMUM BONORUM ;
QUARE ILLUM, DUM VIXIT,
CORRODEBANT OPTIMATES,
SPREVERUNT HORUM ADULATORES,
FLOCCI PENDEBANT CLERI,
INUTILES IPSIUS LABORES UBIQUE PATENT.

MM. STROEM et TORLIK, envoyés par le gouvernement Danois à l'institut d'éducation du célèbre PESTALOZZI, sont de retour dans leur pays, et y enseignent d'après les principes de cet instituteur, principes qu'on commence également à suivre en Suède. Pestalozzi lui-même a reçu récemment des propositions pour se rendre en Livonie où l'on désire vivement qu'il fonde un établissement. Il a proposé des conditions qui sont très-raisonnables, et on s'attend qu'elles seront acceptées.

La commission établie en Dannemark, pour propager la vaccination, avoit prouvé, dans un rapport fait dès la première année de son existence, qu'il y avoit un nombre considérable de vaccinés dans le pays. Un nouveau rapport sur ses opérations de l'année dernière, offre une preuve bien satisfaisante de son zèle distingué et de ses heureux succès. Les bienfaits de la vaccination ont été répandus cette année, non-seulement en Dannemarck et en Norwège, mais même en Islande, dans le Groenland, aux îles de Feroen, à la Guinée, à Tranquebar, ainsi qu'aux îles danoises aux Antilles; elle a plus ou moins réussi partout, et dans plusieurs endroits elle a réuni tous les suffrages. La commission a trouvé l'occasion de pourvoir d'excellent vaccin plusieurs pays étrangers; on en a envoyé en Suède, en Russie, à la Chine et aux grandes Indes; on en a fourni de même aux vaisseaux russes destinés à faire le tour du globe, ainsi qu'à différens vaisseaux danois frétés pour de très-longs voyages. La commis-

sion a eu en outre l'attention de distribuer aux médecins, aux fonctionnaires publics, une instruction accompagnée de gravures, qui enseigne la manière de vacciner. Pendant l'année 1803, le nombre des vaccinés, dans les états du roi de Dannemarck, se montoit à 14,492.

Copenhague.

Quoiqu'il existât déjà un traité récemment couronné par la société d'économie rurale de Copenhague, sur la culture des bois et des arbres sauvages, l'amirauté a jugé utile qu'il fût proposé un nouveau concours pour un traité sur l'usage que l'on peut faire des chênes et autres arbres dans la construction des vaisseaux; en conséquence, trois prix sont proposés : le premier de 300 écus, le second de 100, et le troisième de 50. Les traités peuvent être écrits en danois, allemand, français et anglais.

Le traité qui a remporté, à Copenhague, le premier prix sur la question relative à l'emploi que l'on peut faire des os pour la nourriture, est de MM. le professeur Wiborg et l'assesseur Rafn, de Copenhague, qui ont travaillé en commun à cet intéressant ouvrage, qui mériteroit d'être traduit dans plusieurs langues.

Une nouvelle ordonnance enjoint à tous les médecins du Dannemark et de la Norwège de faire tous les ans, aux autorités constituées, leurs rapports sur les questions suivantes : Quelles ont été les maladies les plus fréquentes? On exige une attention particulière à cette question, si ce sont la petite vérole, l'érésypèle, la maladie vénérienne, ou pour la Norwège, le rachitis. Ces maladies ont-elles été occasionnées par la mauvaise qualité ou le défaut de nourriture? Quelle a été la mortalité, surtout des petits enfans

et des femmes en couches? Quels sont les malheureux accidens survenus dans l'arrondissement? Quel y est le nombre des médecins praticiens, quels sont leurs appointemens, et quelle est leur aisance? L'état des sages-femmes approuvées, leur nombre et leur demeure? A-t-on eu à se plaindre d'intrus ou de charlatans? Les pharmacies sont-elles en bon état? et à quelle époque en a-t-on fait la visite? etc.

Kiel.

Un jeune philologue de l'école de M. Heyne, M. Heinrich, professeur des langues anciennes à l'université danoise de Kiel, fait imprimer dans ce moment un petit ouvrage fort curieux sur les *hermaphrodites*.

Russie.

Les universités, gymnases et écoles qui existent actuellement en Russie commencent à prospérer.

Parmi les Universités, celles de Saint-Pétersbourg, de Moscow, de Casan et de Charkow, ont chacune 28 professeurs et coûtent annuellement au gouvernement 150,000 roubles. Le gouvernement fait voyager à ses frais quelques membres de ces quatre universités; il y entretient en outre dans chacune 40 étudians.

Les gymnases sont au nombre de 42, et coûtent respectivement 6250, 5750 et 5250 roubles.

Les écoles sont au nombre de 405, dont l'entretien se monte à 563,450 roubles.

Le total des frais de ces établissemens publics est porté à 1,319,450 roubles.

Les universités de *Dorpat* et de *Wilna*, ainsi que quelques gymnases, n'ont point été compris dans cet état.

On a reçu de nouveau des lettres de l'expédition russe qui doit faire le tour du monde. Elles sont datées du Brésil, le 22 janvier 1804. M. de KRUSENSTERN avoit fait débarquer les équipages à l'île Ste. Catherine, pour les rafraîchir. Un des deux vaisseaux avoit besoin de réparations. Cette petite flotte se proposoit de mettre à la voile dans les premiers jours de février, et de tourner le cap Horn pour se rendre au Japon. M. de Krusenstern espéroit y arriver au mois de juin, et se proposoit d'y rester jusqu'à l'automne, il comptoit atteindre avant l'hiver l'établissement du Kamtschatka. Les équipages avoient exactement reçu au Brésil les lettres qu'on leur avoit écrites de Pétersbourg.

Wilna.

L'université impériale de *Wilna* a célébré, le 15 septembre, l'anniversaire du couronnement de S. M. I. A 10 heures du matin, les membres de cette université, ainsi que les élèves, assistèrent à la messe solennelle et au *Te Deum*. A 4 heures après-midi, il y eut une séance publique. Monseigneur *Jérôme* STROYNOWSKI, recteur de l'université, chevalier de l'ordre de Pologne, évêque-coadjuteur de Luch et de Zytomierz, prononça un discours qui fut entendu avec le plus vif intérêt, où il rappela ce que S. M. a fait pour le bien de l'empire russe, en protégeant les sciences et les arts; surtout ce qu'elle a fait pour l'université de Vilna, par sa munificence, et en y appelant les savans les plus distingués de tous les pays.

Nous avons la satisfaction de posséder dans notre université M. *Jean-Pierre* FRANK, professeur de clinique et de thérapeutique, et son fils, professeur de pathologie, qui viennent d'arriver de Vienne;

le premier va organiser la médecine clinique interne et l'y enseigner; le second a passé quelque temps à Paris, où il s'est fait connoître avantageusement de tous les savans.

M. l'abbé Poczobut, astronome-observateur, correspondant de l'Institut national de France, chevalier des ordres de Pologne, rendit compte de ses travaux à l'Observatoire de Vilna, sur les planètes *Cérès* et *Pallas*, et sur la planète nouvellement découverte.

On travaille toujours avec ardeur à peupler les Universités russes, de professeurs habiles; mais il semble que, malgré le sort avantageux qu'on leur propose, plusieurs de ceux qu'on y appelle refusent de s'y rendre. Il s'est trouvé à la fois 17 chaires vacantes à l'Université de Vilna. Parmi les savans qui doivent les remplir, on nomme déjà trois allemands, MM. *Langsdorf*, *Abicht*, et *Bojanus*; et deux italiens, MM. *Copelli* et *Turenghi*, que l'on fait venir, le premier de Pise, et le second de Rome. On ne dit pas encore s'ils ont accepté. Ces choix font honneur à l'Université de Vilna. Au reste, tous les cours des Universités de Moscow, de Charkof et de Wilna, se feront en latin, parce que la langue allemande n'est pas assez répandue pour servir à l'enseignement public.

Moscow.

Le prince d'Urussoff a légué sa grande collection d'antiquités grecques, romaines et russes, évaluée à 100,000 roubles, à l'Université de Moscow, et son cabinet de curiosités, qui vaut à peu près la moitié de cette somme, au Gymnase de cette ville.

On a vu paroître à Moscow une comédie intitulée: le *Miracle*, ou l'*Honnête Secrétaire*; cette pièce a été fort bien reçue. En voici le sujet, qui est très-

simple : Un Juge voulant abuser de son autorité, est rappelé sans cesse à son devoir par un Secrétaire auquel il accorde enfin la main de sa fille.

Il paroît que l'émigration des savans et artistes pour la Russie continue toujours. Si les Français sont un peu revenus de ce goût, il n'en est pas de même des Allemands ; c'est ainsi que l'Allemagne vient de perdre deux hommes qui jouissent de la plus grande réputation ; l'un est le célèbre professeur de médecine FRANK, de Vienne, dont l'auditoire fut toujours un des plus nombreux : l'autre, M. le professeur BUHLE de Goettingue, auteur d'une Histoire de la Philosophie, qui est très-estimée. Ce dernier est arrivé à Pétersbourg dans le mois d'octobre ; il se rendra incessamment à Moscow pour y professer la Philosophie. Puissent ces savans estimables jouir d'une plus longue vie que leur compatriote GRELLMANN, professeur de Statistique, qui est mort à Moscow d'une fièvre nerveuse ; il n'habitoit cette ville que depuis fort peu de temps.

Pétersbourg.

Les lecteurs du Magasin Encyclopédique connoissent les donations généreuses par lesquelles M. le conseiller-d'état *Demidow* a contribué si puissamment aux progrès des sciences dans sa patrie. Par ordre de l'Empereur de Russie, le médailleur en chef, M. *Leberecht*, a exécuté une médaille en l'honneur de cet homme estimable ; d'un côté on voit le portrait avec la légende : PAWEL GRIGORIEWITSCH DEMIDOW ; au revers est une couronne de chêne, entrelacée du cordon de l'ordre de Wolodimir ; autour on lit la légende : SA BLAGOTWORENIJE NAUKAM, (c'est-à-dire, *pour la libéralité envers les sciences*).

Le même artiste a aussi gravé une médaille en mémoire d'une fondation philanthropique du comte *Scheremetieff*; d'un côté elle offre le portrait du comte, et de l'autre, une figure allégorique de la Bienfaisance, et une vue de l'édifice qui lui est consacré.

L'*Académie impériale des Sciences* de Pétersbourg propose, pour le concours de l'année 1806, le prix de 500 roubles (2000 fr.), lequel sera décerné au mémoire qui présentera, « la série la plus » instructive d'expériences nouvelles sur la lumière » considérée comme matière; sur les propriétés qu'on » sera en droit de lui attribuer; sur les affinités qu'elle » paroît avoir ou ne pas avoir avec d'autres corps or- » ganiques; et sur les modifications et phénomènes » qui se manifestent dans ces substances, en vertu » des combinaisons dans lesquelles la matière de la » lumière s'est engagée avec elles. » Les savans de toutes les nations sont appelés à ce concours, et les mémoires seront reçus jusqu'au 1er. mai 1806.

Elle a établi auprès de sa librairie un bureau qui se chargera de faire venir les ouvrages étrangers dans telle langue qu'ils soient écrits. Les personnes qui font des demandes sont obligées de déposer d'avance le tiers de la valeur des livres demandés, et les frais de commission sont fixés à 10 pour cent. Ceux qui savent à quel prix exorbitant les livres étrangers se vendoient jusqu'à présent en Russie, sentiront combien doit être précieux pour les savans et les littérateurs de ce pays, cet établissement, dont les entrepreneurs poussent le désintéressement au point de tenir même compte de la remise de libraire, aux personnes qui se serviront de leur entremise.

La *Compagnie américaine* à Pétersbourg vient de faire une collection de plus de 1000 volumes fran-

çais et russes, pour servir de premier fonds à une bibliothèque qu'on veut former dans l'île de Kadjak ou Kichtak, sur la côte du nord-ouest de l'Amérique, établissement principal de cette compagnie.

On vient d'achever la galerie magnifique dans laquelle seront exposés les portraits, bustes et statues des hommes célèbres de la nation. L'Empereur, qui l'a visitée, en a approuvé toutes les dispositions, et a fait présent à l'architecte Garenghi, qui en a donné le plan et dirigé les travaux, d'une boîte d'or enrichie de diamans, et dans laquelle il y avoit 100 ducats.

Tandis que la liberté de la presse est très-gênée dans le midi, principalement en Espagne, le nord de l'Europe se distingue d'une manière différente. Le comité de censure établi à Pétersbourg n'est rien moins que rigoureux ; ce comité est composé de trois membres et d'un secrétaire, ayant ensemble 5370 roubles d'appointemens. Si un écrivain croit qu'on a été injuste envers lui, il peut porter ses plaintes à la direction suprême des Etudes. Les censeurs n'ont pas le droit de prohiber un ouvrage pour quelques passages répréhensibles; leur devoir est de les indiquer à l'auteur pour qu'il les corrige, mais il leur est défendu de se charger eux-mêmes de ces corrections.

Dans la grande exposition qui a eu lieu cet été à Pétersbourg, on a distingué principalement deux tableaux qui ont fixé les regards du public; l'un représente *Ganymède présentant une coupe d'ambroisie à l'aigle de Jupiter armé de sa foudre.* Il a été composé par l'académicien Walkow. Le sujet du second est tiré de l'histoire des premiers temps de la Russie : on y voit des idolâtres qui menacent de la mort un vieillard respectable et son fils, jeune homme d'une grande beauté. Ce tableau est de M. Kiprimskow.

On

On sait qu'il y a à Pétersbourg un théâtre français et un théâtre allemand qui rivalisent continuellement entre eux. Le premier est le plus fréquenté ; mais il paroît cependant que le théâtre allemand l'emporte quelquefois par sa musique ; on y a donné, à l'anniversaire du couronnement de Sa Majesté l'empereur Alexandre, une scène dramatique et lyrique, intitulée : *Alexandre sur les bords de l'Indus*, mêlée de déclamation, de chant et de danse ; les paroles sont de M. Hunnius, et la musique de M. Neukomm. Les journalistes allemands font de grands éloges de ce compositeur.

Italie. — *Rome.*

MM. Zoega et Marini ont été bien flattés de ce que vous dites d'eux dans votre lettre. Le premier est toujours occupé des manuscrits coptes de feu le cardinal Borgia. Ce travail fini, il nous donnera apparemment une Topographie de l'ancienne Rome. Il a profondément étudié cette matière, et l'ouvrage est fait au fond ; mais il l'avoit perdu de vue depuis quelque temps. Le séjour du prince héréditaire de Mecklembourg-Strélitz ici, qu'il a accompagné, et qui prenoit un grand intérêt à voir tout jusqu'aux plus petits restes de l'antiquité, lui a fourni l'occasion de repasser de nouveau chaque partie de ce travail, et j'espère qu'aussitôt qu'il aura fini l'édition des manuscrits coptes, il n'entreprendra d'autre travail que celui-ci, qui sera extrêmement intéressant. Nardini a commis bien des erreurs ; on a fait bien des découvertes depuis sa mort, et sa méthode est diffuse et désagréable.

Je ne sais si vous connoissez M. de Rossi ; je parle de celui qui a publié des Observations critiques sur Diogène-Laërce : c'est un homme extrêmement savant

surtout pour les langues orientales. Il a fait un très-grand ouvrage sur l'affinité de toutes les langues orientales entre elles, une espèce de Dictionnaire comparatif, raisonné et étymologique ; mais il manque malheureusement des moyens de le faire imprimer.

En général ce pays n'est pas la France. Il y a peu de savans : ceux qui y sont manquent tantôt de livres, tantôt d'argent ; et d'ailleurs le *dolce far niente* séduit même les étrangers qui ne font que séjourner quelque temps.

Venise.

Le 26 décembre, a eu lieu, au théâtre *della Fenice* à Venise, la première représentation d'un opéra intitulé : *Fingalo e Comala.* La musique est de Piavesi. Il n'y a point d'exemple d'un succès pareil. Ce chef-d'œuvre est encore dû à l'école de Mozart, dont le compositeur a appris le grand art de combiner sans cesse la mélodie, l'harmonie et l'expression dramatique. On a remarqué surtout un *quartetto* sans accompagnement, qui a produit un effet absolument neuf. Cette représentation a offert deux nouveautés accessoires ; l'une étoit le début de la signora Sessi, *prima donna*, qui paroissoit sur la scène pour la première fois, et où elle s'est montrée l'égale des plus grandes artistes ; l'autre étoit un rôle d'homme chanté admirablement, par la signora *Balsamini*, dont le délicieux *contralto* fait toujours notre admiration.

Naples.

Guglielmi, l'un des compositeurs les plus féconds de l'Italie, maître de la chapelle du pape, est mort le 19 novembre 1804, à l'âge de 76 ans. Il a travaillé pendant 54 ans pour les théâtres de Florence, de Ve-

nise, de Rome et de Naples. Il réussissoit principalement dans les *opera-buffa ;* quoiqu'il ait fait avec succès des opéra sérieux, des messes et des *Te Deum*. Il laisse un grand nombre d'ouvrages estimés et un fils qui marche sur ses traces.

Espagne.

L'Inquisition de Madrid a publié, le 15 novembre, la liste des livres défendus dans le cours de l'année 1804. Ils sont au nombre de 102; voici le titre de quelques-uns :

1°. *De l'excellence et de la supériorité de la Femme ;* ouvrage traduit du latin d'Agrippa; défendu comme blasphématoire, corrupteur des mœurs et contraire à la piété.

2°. *Chefs-d'Œuvres de Pierre et de Thomas* Corneille ; ouvrages séducteurs, injurieux à la religion, et contraires aux bonnes mœurs.

3°. *Cours de Cosmographie et de Chronologie,* par Mentelle ; rempli de propositions impies, blasphématoires, destructives du culte du vrai Dieu et de toute hiérarchie.

4°. *Le vrai Ami des hommes*, ouvrage posthume de Thomas ; hérétique et révolutionnaire.

5°. *Œuvres de l'abbé Mably,* remplies d'une doctrine séditieuse et formellement hérétique.

6°. *Essai sur l'entendement humain,* par Locke, détruisant toute notion du bien et du mal.

7°. *Œuvres de Pope ;* obscènes, erronées, hérétiques, injurieuses au pape.

8°. *Discours prononcé par le cit.* Portalis, orateur du Gouvernement, dans la séance du Corps législatif, du 15 germinal an X ; il induit à la tolérance.

9°. *La Décade philosophique ;* ouvrage périodique impie, injurieux aux monarques de l'Europe, et ne ménageant pas pas même ceux d'Espagne, etc., etc., etc.

Portugal.

Théodore de Almeyda, de la Congrégation de l'Oratoire, membre de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, et de la Société royale de Londres, est mort à Lisbonne, le 18 avril 1804, à l'âge de 85 ans. Il a publié 40 volumes sur différens sujets; sans compter 5 volumes de traductions; il a laissé plusieurs manuscrits, pour la publication desquels il avoit déjà obtenu la permission de la censure.

Amérique Septentrionale.

Les états méridionaux de la république des États-Unis n'avoient point d'université jusqu'à présent. Dans le courant de l'année 1803, la législature de la Caroline méridionale a donné des sommes considérables pour former un établissement de ce genre dans leur capitale *Clumbia*. L'hiver dernier, on s'est occupé de la construction des bâtimens nécessaires, et vers la fin du mois d'avril 1804, on en a célébré l'inauguration. L'université a été richement dotée; la bibliothèque n'étoit pas encore fort nombreuse, lorsqu'elle fut ouverte pour la première fois; mais le cabinet de physique et d'histoire naturelle est beaucoup plus riche qu'on ne devroit le présumer d'un établissement qui ne fait que de naître. — Dans la même session, le Corps législatif a ordonné l'établissement d'une bibliothèque à son usage, et il a consacré annuellement la somme de 1000 piastres pour l'augmenter.

La *Société d'économie* du même État a acheté la belle pépinière et la ferme d'essai que le célèbre botaniste, feu M. Michaux, avoit formée à 10 lieues de Charlestown; cet établissement contient 110 acres de terrain, et des plantations d'arbres et d'arbrisseaux utiles des autres parties du globe, que son ancien

propriétaire avoit cherché à acclimater dans la Caroline.

Environ à la même époque, l'état de New-York, qui possède déjà une université et une société des sciences, a donné aux autres États de la fédération le premier exemple d'une *Académie des beaux-arts*. On y a ouvert une souscription pour se procurer des plâtres des meilleures statues et bas-reliefs antiques, ainsi qu'une collection de gravures et de dessins. Une rotonde, qui autrefois avoit servi pour des fêtes et des cérémonies publiques, a été mise à la disposition de cette nouvelle institution. L'ouverture, qui eut lieu au printemps passé, a excité un enthousiasme général. Déjà, une partie des objets demandés d'Europe sont arrivés à New-York.

Bombay.

On a inséré, dans la *Gazette de Bombay*, un article assez curieux sur la vaccine. Il a pour auteur un prince indien, qui démontre que ce nouveau genre d'inoculation étoit connu depuis long-temps de quelques bramines. Ils se servent, pour leur opération, d'un fil imprégné du virus vaccin, et n'accordent ce bienfait qu'aux enfans dont les parens adorent la déesse Bhowanny, patrone de la petite vérole. Cette divinité est ordinairement représentée sur un âne. Le père ou le tuteur de l'enfant qui doit être vacciné, est obligé d'apporter une offrande; c'est ordinairement du grain qu'il présente et fait manger à un âne dans son giron.

FRANCE. — Départemens.

Depuis plusieurs années, on découvre, en cultivant les jardins et les terres qui sont autour de Brou, près de Bourg, les ruines d'une ancienne ville détruite par

un incendie. L'on y a trouvé des médailles gauloises d'argent, des médailles romaines en or, en argent et en bronze, parmi lesquelles il y en a de fort curieuses, et elles ont été expliquées par M. Chapuis, bibliothécaire de la ville, très-savant dans ce genre, qui les possède presque toutes. On vient de trouver, dans une terre de ce même canton, environ trois livres pesant de petites médailles de Marseille. Au revers, sont les lettres MA. Toutes ces médailles sont frappées avant la conquête.

L'*Académie protestante* de Strasbourg, qui a succédé à l'ancienne Université de cette ville, a célébré le 2 novembre 1804, l'installation de M. Oberlin dans la place de *recteur*, pendant l'année académique, qui commence à cette époque. M. Braun, recteur, pendant l'année précédente, a invité à cette solennité, par un programme latin, dans lequel il a résumé les opinions des différens auteurs sur les droits du Souverain en matières religieuses. Ce programme est terminé par le catalogue des cours.

Dans le programme que M. Oberlin, comme directeur du Gymnase de Strasbourg, a publié, lors de la dernière distribution de prix entre les élèves de cette école littéraire, il a continué de donner des détails littéraires et biographiques sur *Jean* Sturm, le premier recteur du Gymnase, et qu'on peut en regarder jusqu'à un certain point comme le fondateur. Ce sujet est bien choisi, et ne peut qu'intéresser les habitans et les jeunes etudians de Strasbourg, qui jouissent encore aujourd'hui du fruit des travaux de Sturm.

A trois lieues sud-est de Bordeaux, et un quart de lieue de la rive gauche de la Garonne, à St.-Médard d'Eyran, dans un champ d'environ deux journaux de

terre labourable, il a été trouvé, vers la fin de fructidor an XII, à deux pieds du sol, deux tombeaux antiques, placés l'un sur l'autre. A côté, dans la partie qui se prolonge vers le sud, à la même distance du sol, l'on a découvert de petits murs à peu près de niveau, d'un pied quatre pouces d'épaisseur, construits en mauvais moellons liés par un mortier semblable: ces murs sont surmontés en partie de carreaux ou tuiles creuses, de la largeur d'un pied deux pouces, de deux pouces d'épaisseur, ayant un onglet d'un pouce et demi de hauteur. Elles ressemblent parfaitement aux tuiles florentines, qui servent de dalles conductrices aux eaux pluviales.

Les deux tombeaux sont de beau marbre blanc statuaire, de la forme d'un carré-long. Le plus grand a six pieds de long sur un pied dix pouces de largeur, et deux pieds six pouces de hauteur, sans y comprendre le couvercle; l'épaisseur du marbre est de deux pouces et demi; le couvercle est plat, ayant un de ses côtés qui s'élève verticalement de neuf pouces, pour servir d'attique à la face principale du tombeau.

Cette face principale représente une bacchanale. Bacchus est au centre, dans un char traîné par un centaure femelle et un centaure mâle, tenant une lyre. A droite et à gauche, sont des satyres, des chèvres, des bacchantes et des faunes; à l'angle gauche, il y en a un d'une belle pose, Silène est à côté, à ses pieds est assise Ariadne. Dans la partie opposée, il y a une femme dans la même attitude, dont la tête n'est qu'ébauchée. Sur la partie latérale gauche, est Pan, jouant de la double flûte, et dansant devant un petit terme décoré d'un Priape bien caractérisé; sur celle à droite, est une femme tenant un bâton recourbé. De l'attique de ce tombeau, il n'y reste que le mascaron: à gauche est un enfant dans un char. L'autre a été trouvé

dans les fouilles, avec une partie des bas-reliefs, et une petite table sans inscription.

Une fracture de longue date, qui se trouve au couvercle, ainsi que la position dans laquelle ces deux tombeaux ont été trouvés, fait présumer que ce n'étoit pas là leur destination primitive.

L'autre tombeau est d'une forme à peu près semblable, mais plus petit dans toutes ses parties : il paroît bien postérieur au premier. La face principale représente Diane, dont la tête n'est qu'ébauchée, contemplant Endymion; elle se trouve au centre, dans un char traîné par deux chevaux arrêtés par un amour. Endymion, dont la tête n'est aussi qu'ébauchée, est à droite, assis dans l'état du repos : son chien est à ses pieds; il tient deux lances renversées, dont une partie a été cassée. Morphée est au-dessus, lui posant un cornet sur la tête et tenant de l'autre une branche de pavot; il a deux petites aîles qui lui sortent de la tête, et deux grandes aux épaules. Un petit amour, tenant un flambeau allumé, se trouve entre l'amant de Diane et le génie du sommeil. A gauche, est une figure de femme assise, ayant une corne d'abondance, et faisant pendant à Endymion. Un berger, des nymphes et des chèvres, terminent ce bas-relief. Sur la face latérale, à gauche, sont un berger, son chien et des chèvres; sur celle opposée, à droite, est une femme ayant un croissant sur la tête; elle est dans un char traîné par deux taureaux.

L'attique ne tient plus au tombeau; on l'a retrouvé en partie dans les fouilles. Il est composé de deux mascarons représentant Apollon, qui étoit à l'extrémité gauche, et Diane à celle de droite, et le jugement de Pâris. Il y a de même au couvercle une cassure, ainsi qu'au derrière du corps du tombeau; elle est arrêtée par des scellemens en fer.

L'*Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de* Rouen, distribuera, dans sa séance publique du 13 thermidor an XIII, un prix consistant en une médaille d'or, de la valeur de trois cents francs, à l'auteur qui aura le mieux résolu la question suivante :

« Donner les plans détaillés et raisonnés d'une sé» cherie à l'usage des teinturiers sur coton filé; la » plus propre à épargner les frais de chauffage, et » sous la condition de n'employer d'autres combus» tibles que le charbon de terre. »

L'auteur du mémoire aura soin d'indiquer la construction des fourneaux, le diamètre des tuyaux conducteurs du calorique, et la position la plus avantageuse des perches auxquelles on suspend le coton. L'Académie désire, en outre, qu'on ait égard aux moyens d'économiser la main d'œuvre et le temps, de faciliter le travail, de conserver le local toujours propre, et d'écarter enfin les dangers du feu.

Les mémoires devront être adressés, avant le 15 messidor an XIII, à M. Vitalis, secrétaire perpétuel de l'Académie, pour la partie des sciences.

Une médaille d'or, de la même valeur, sera aussi décernée à l'auteur du meilleur *Éloge de J.-B.* Descamps, peintre de l'Ecole flamande, et premier professeur de l'Ecole gratuite des arts dépendans du dessin dans la ville de Rouen.

Les mémoires devront être envoyés a M. Haillet de Couronne, secrétaire perpétuel, pour la partie des belles-lettres.

Paris.

L'Empereur a créé au *Collége de France*, une nouvelle chaire de langue grecque moderne, en faveur de M. d'Ansse de Villoison, un des plus célèbres hellénistes de l'Europe.

La *Société centrale de Vaccine*, établie près son excellence monseigneur le ministre de l'Intérieur, pour l'extinction de la petite-vérole en France, a tenu le 24 frimaire, une séance générale, à laquelle ont été invités MM. les préfets, archevêques et évêques qui se trouvoient à Paris.

Son excellence n'ayant pu présider l'assemblée, M. Guillotin, président du comité, a ouvert la séance par un discours, dans lequel il a rappelé rapidement l'introduction de la vaccine en France, et la protection spéciale accordée par le gouvernement à cette nouvelle méthode.

M. Husson, médecin de l'hôpital de vaccination, et secrétaire de la Société, a fait un rapport détaillé sur les états de vaccination envoyés au ministre par MM. les préfets. Il résulte de ce rapport que déjà 67 préfets ont répondu à l'arrêté du ministre; que MM. les archevêques et évêques ont donné des preuves du zèle le plus actif; qu'en six mois, 67,676 individus ont été vaccinés avec succès, et que partout où la nouvelle inoculation a été pratiquée, les épidémies varioleuses ont été fort peu meurtrières, que souvent même elles ont respecté des villages entiers, et particulièrement les maisons dont tous les habitans avoient été vaccinés.

On assure que S. Em. le cardinal Caprara a reçu de Rome, en date du 18 décembre, une lettre par la-

quelle le cardinal secrétaire d'état lui annonce qu'un ballon ayant la forme d'une couronne impériale, et étant orné de verres de couleur, est tombé sur le lac Bracciano, à peu de distance de Rome. On pensoit qu'il pouvoit avoir été lancé à Paris, à l'occasion du Sacre de S. M. I. Ce ballon est en effet celui qui est parti de l'Hôtel-de-Ville, le jour de la fête donnée à LL. MM. II. Il a parcouru la distance de Paris à Rome en 46 heures.

La *Société académique des Sciences* a tenu, le dimanche 25 novembre, une séance publique, sous la présidence de M. Michel d'Enguières. M. le président a retracé, en peu de mots, l'influence des sociétés savantes, sous un gouvernement protecteur des sciences et des arts. M. le secrétaire perpétuel, en rendant compte des travaux des membres de la société, a payé de justes éloges à la mémoire de ses collègues, MM. Mulot, Gautherot et Ballois.

M. Ponce a assigné les causes générales de la perfection des arts d'imitation chez les Grecs; il a placé, parmi les plus influentes, la nature du climat de la Grèce, le patriotisme et les institutions libérales établies chez les peuples qui l'habitoient.

M. Lancelin a présenté, sous un coup-d'œil général, l'historique de la science navale, et en a fait sentir les rapports avec les autres connoissances humaines.

M. Sobri a fait lecture d'une notice littéraire et historique sur d'Iami, fabuliste, rédigée par M. Marcel, et de quatre fables, aussi traduites par ce poëte.

M. Donnant a lu un *Précis sur la théorie de la statistique*, dans lequel il a déterminé le but et les limites de cette science utile et trop récemment cultivée.

M. Moulon de la Chesnaye a défendu, dans une dissertation sur un passage de *Pomponius Méla*, le texte de ce géographe, relatif à l'envoi d'une troupe d'Indiens à Marcellus, proconsul dans les Gaules, par le roi des Suèves, et non des Bootes ou Bataves, comme l'a prétendu Vossius.

M. Nauche, vice-président de la société, a lu, pour M. Dudanjon, un *Fragment sur la chirurgie militaire.*

M. Constant Dubos a terminé les lectures par une *Idylle sur l'hortensia.*

M. le président a annoncé le sujet d'un prix qui sera adjugé dans l'an XIV, à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question :

« Quelle seroit l'influence de la réduction des forces » maritimes de l'Angleterre, dans la situation poli- » tique et commerciale des états de l'Europe? »

Les mémoires seront reçus jusqu'au 1er. germinal de l'an XIV; ils peuvent être écrits en toutes langues, et doivent être adressés, franc de port, à M. Donnant, secrétaire perpétuel de la Société académique des sciences.

Extrait du Compte rendu des travaux de la Société académique des Sciences, lu le 14 frimaire an XIII, par D.-F. Donnant, *Secrétaire perpétuel.*

M. Morlot a lu un mémoire sur la *Géologie.* M. Leger a donné lecture à la société d'un mémoire, dans lequel il fait voir qu'il est infiniment préférable que les inscriptions qui doivent décorer les monumens publics, soient en langue française, plutôt qu'en langue latine. M. Mullot nous a lu deux odes d'Anacréon, traduites en vers; la

première ayant pour titre : *l'Enlèvement d'Europe*, la seconde, *la Cigale*. Le même auteur nous a aussi donné communication d'un discours de sa composition, ayant pour titre : *De l'influence de l'habitude sur la manière de penser*. M. LE GOU DE FLAIX a lu un mémoire sur le *cocotier*, sa culture et l'usage de ses productions. M. BONTEMS a communiqué un mémoire *sur la solde des troupes, comparée à celle des premiers temps de la monarchie française*. MM. POMME, CASSIUS, VERDIER-HURTIN, ROUSSEL DES CHARMES, DUDANJON, NAUCHE, DOUSSIN-DUBREUIL, COLLET-MAIGREN, PAJEOT LA FORETS, CALVET, LEVACHER LA FEUTRIE, GRAPERON, docteurs-médecins, nous ont lu un grand nombre de mémoires et de notices sur différens points de l'art de guérir, et sur l'électricité, le galvanisme, et le traitement des maladies. Nous n'en donnerons pas ici la nomenclature, parce que la plupart de ces morceaux ont été imprimés soit dans des journaux, soit dans des ouvrages dont ils faisoient partie. M. ISARN, professeur de physique, nous a fait lecture d'un mémoire sur la *Lithologie atmosphérique*. Il fait suite à l'ouvrage qu'il a publié sur cette matière. M. LE CLERC nous a lu plusieurs fragmens d'un ouvrage inédit qui a pour but d'examiner qu'elles ont été les causes de la prééminence de la sculpture des anciens sur celle des modernes. M. CONSTANT DUBOS a souvent délassé la société de ses travaux sérieux, par la lecture de contes en vers, d'idylles, et de romances inédites. M. DUPLESSY, secrétaire perpétuel honoraire, nous a lu une anecdote très-gaie de la fin du XVIIIe. siècle, intitulée : *Apprenez à rire*. M. ALLAIN DE LA CURTIÈRE a communiqué à la société plusieurs fragmens de sa nouvelle *traduction des Psaumes de David*. M. GAUTHEROT a fait un grand nombre d'expériences

qui avoient pour but de prouver les rapports du galvanisme avec l'électricité.

M. Donnnat a lu plusieurs morceaux sur la *statistique*. M. Marchais a fait part à la société de plusieurs mémoires sur la *chymie*. M. Lavau a lu une traduction en vers de l'*épisode de Nisus et Euryale*. M. Moulon de la Chesnaye nous a donné communication de plusieurs fragmens inédits d'un ouvrage qu'il fait imprimer sur les *antiquités*. M. Regnier a présenté à la société un *piquet à thermomètre* de son invention, destiné à être placé dans des jardins. MM. Bexon, Sobry, Marie de St.-Ursin, Chaisneaux, Cossigny, Marcenay, Gougis, Gin, Tourlet, Maudru, Solkolnicki, ont lu un grand nombre de mémoires sur différentes parties de l'*histoire*, de la *législation* et de la *politique*.

Les nouveaux membres résidans, sont : M. Houel, peintre et naturaliste; M. Aillon, docteur-médecin; M. Merard de Vaumortoise; M. Isarn, chimiste; M. Vallée, auteur dramatique; M. Dubos, professeur de littérature; M. Marie de St.-Ursin, docteur-médecin; M. Heuillard de Montigny; M. Tollard, docteur; M. Loiserolle; M. Pastelot, instituteur.

Les associés nationaux et étrangers sont : M. Reinhard, résident de France à Hambourg; M. Berriat de Saint-Prix, professeur de législation, à Grenoble; M. Robert, docteur-médecin; M. de Saint-Amand, à Agen; M. Mugietti, professeur de physique, à Milan; M. Viviani, professeur de botanique, à Gênes; M. Schloetzer, professeur de statistique, à Goëttingue; M. Tembroni, secrétaire d'ambassade, à Vienne; M. Aldini, de l'Institut de Boulogne; M. Riemeski, professeur de

mathématiques, à Wilna; M. Kin, professeur d'histoire naturelle, à Anvers; mademoiselle Clotide Tembroni, professeur de langue grecque, à Boulogne; M. Kousiuski, de Warsovie; etc., etc.

La classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'*Institut national* a tenu sa séance publique du 5 nivose an XIII. Voici quel a été l'ordre des lectures :

Proclamation du prix d'éloquence, dont le sujet étoit l'*Eloge de Nicolas Boileau-Despréaux.*

Ce prix a été décerné au discours n.° 21, ayant pour épigraphe :

> Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
> Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

L'auteur est M. Louis-Simon Auger, attaché au ministère de l'intérieur.

Prix de Poésie. — Ce prix sera adjugé à une pièce de vers qui sera composée, au choix des auteurs, sur un des trois sujets suivans :

Le voyageur;
L'indépendance de l'homme de lettres;
L'influence du théâtre sur les mœurs et le goût.

Tout ouvrage destiné au concours doit être composé de cent vers au moins.

Prix d'Eloquence. — Tableau littéraire de la France dans le dix-huitième siècle.

Les prix de poésie et d'éloquence seront une médaille d'or de 1500 fr. chacun.

Ils seront décernés dans la séance publique de nivose an XIV.

Les ouvrages envoyés au concours ne seront reçus que jusqu'au 15 vendémiaire an XIV.

Ce terme est de rigueur.

Le 21 brumaire, l'Institut national de France a élu, pour remplir la place vacante dans la section d'Astronomie, par la mort de M. Mechain, M. Burckard, né à Leipsick, mais reconnu citoyen français par un arrêté du gouvernement, en raison de ses talens; qu'il a consacrés à la France depuis sept ans. Les concurrens étoient: MM. Henry, Chabert et Nouet, également connus par de longs et utiles travaux.

Dans la séance du 2 frimaire, la classe d'Histoire et de Littérature ancienne a procédé à la nomination à la place vacante par la mort de M. Camus. La majorité des suffrages s'est réunie en faveur de M. Millin, conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la Bibliothèque impériale.

Son altesse électorale M. le baron de Dalberg, a été nommé par la même classe associé étranger, à la place vacante par la mort du célèbre Klopstock.

Le nom de M. le baron de Dalberg, archi-chancelier de l'empire germanique, est aussi connu dans le monde littéraire que dans le monde politique. Voici les titres des ouvrages dont il est l'auteur.

Essai d'une Réfutation de la septième pièce du IIIe. volume des Lettres diverses sur la perfection de la Justice près la Chambre souveraine, dans laquelle on attaque les droits attachés à l'archi-chancellerie de l'Electeur de Mayence, en affaire de justice de la Chambre souveraine. Mayence et Francfort, en 1768, *in*-8°.

Ordonnance de l'Electeur de Mayence, relative aux Ordres monastiques dans son diocèse. In-fol. 1772.

Supplémens à la Physique générale. Erfurt, 1773, *in*-4°.

Méditations sur l'Univers. Erfurt, 1777, *in*-8°.

Anémomètre

Anémomètre proposé aux amateurs de la Météorologie. — Mémoire lu dans la séance de l'Académie d'Erfurt, de janvier 1781; *in*-4°.

Réflexions sur la nature et la valeur morale de l'Homme. — Erfurt, 1782, *in*-4°.

Expériences chimiques pour résoudre la question : L'eau peut-elle se changer en terre? — Erfurt, 1782, *in*-4°.

Sur la relation qui existe entre la Morale et la Politique. — Erfurt, 1786, *in*-4°.

Cantate mise en musique par J. G. Hæssler. — Erfurt, 1786; *in* 8°.

Madame de Buchwald. — Erfurt, 1786, *in*-8°.

Principes d'Æsthétique, de leur application, et de leurs développemens futurs. — Erfurt, 1791, *in*-8°.

Essai de Supplémens sur l'Architecture. — Erfurt, 1792, *in*-4°.

Essai d'un Code de Justice en causes criminelles. — Francfort, 1792, *in*-8°.

De la Conscience, comme principe de toute philosophie. — Erfurt, 1790, *in*-8°.

De l'Influence qu'ont les Lettres et les Beaux-Arts sur la tranquillité publique. — Erfurt, 1795, *in*-8°.

Du maintien des Constitutions politiques. — Erfurt, 1795, *in*-4°.

Du Plaisir moral. — Ce morceau est inséré dans l'année 1795 du Mercure allemand.

Du développement du Caractère moral dans les écoles. — Erfurt, 1774.

Commentatio quibusnam rebus magis illustrari humanus intellectus, ejusque fines magis amplificari promptissime et commodissime possunt? In Actis Acad. Scient. Erford., 1777.

Continuatio hujus Commentationis. — Ibid. 1778.

Sur un Vase antique. — Ibid. 1777.

Essai d'un Supplément sur l'histoire du Commerce d'Erfurt. — Ibid. 1778.

Sentimens du Chrétien. — Dans le Mercure allemand, année 1782.

Sur la Nation et la Langue allemande. — Ce morceau est inséré dans l'ouvrage de *Koch* et de *Willenbücher* sur la Langue, la Littérature et l'histoire de la Culture des Allemands. Berlin, 1794, *in*-8°.

Sur la formation d'une école de l'Art. — Mémoire qui se trouve inséré dans un ouvrage périodique intitulé : *die Horen* (les Heures), rédigé par SCHILLER.

Il n'est aucun de ces ouvrages où l'on ne reconnoisse à la fois l'écrivain poli et le savant, le penseur exercé, l'observateur profond du monde et des hommes, enfin surtout l'ami de ses semblables.

M. Dalberg met un grand intérêt aux séances de l'institut, et il y assiste avec une grande exactitude. Il a été nommé membre de la commission établie pour procurer la connoissance des travaux des Allemands dans les sciences et dans les lettres.

La classe des beaux arts a renvoyé à une commission composée de MM. Vincent, David, Regnault, Houdon, Moëtte, Bervic et Lebreton, rapporteur, l'examen de gravures coloriées, par lesquelles M. SALVAGE, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, représente écorchée, et sous différens aspects, la belle statue qu'on nomme le gladiateur combattant. La commission a jugé que les dessins gravés du gladiateur écorché, par M. Salvage, peuvent être très-utiles pour l'étude du dessin, et principalement pour les études nécessaires aux peintres et aux sculpteurs; qu'on n'avoit encore rien fait d'aussi exact dans ce genre, et que l'auteur mérite d'être encouragé.

La France vient de perdre un de ses plus célèbres statuaires dans la personne de M. JULIEN, membre de la classe des beaux-arts de l'Institut. Quoique d'un âge avancé; il travailloit encore avec succès. On voit au salon de cette année son dernier ouvrage; c'est la statue en marbre du Poussin : elle n'est terminée que de-

puis quelques mois. On citera toujours, comme autant de chefs-d'œuvres de Julien, sa *Baigneuse*, en marbre blanc, et la statue de *La Fontaine*, qui orne la salle de l'Institut. Il a été remplacé par M. Chaudet, auteur du beau *Cyparisse* et de la *Statue de l'Empereur*, placée dans le lieu des séances du corps législatif.

LIVRES DIVERS.

Sciences physiques.

Journal *de Physique, de Chymie et d'Histoire naturelle*. Vendémiaire an 13, in-4°. A Paris, chez Courcier, quai des Augustins, n°. 71.

Ce journal a éprouvé beaucoup de retard; il a eu en cela le sort de toutes les entreprises dont s'étoit chargé le libraire, M. Fuchs, qui n'a pas obtenu dans ses opérations de commerce les succès qui étoient dus a sa parfaite probité et à son zèle. Nous sommes en nivose, et on publie le numéro de vendémiaire; il contient plusieurs mémoires intéressans. 1°. *Des Recherches* de M. *Antoine-Marie* Vassali-Eandi *sur la nature du fluide galvanique*. Ce célèbre physicien donne, sur la nature de ce fluide, des conjectures très-ingénieuses. — *Sur les sulfures métalliques*, par le professeur Proust. Cet habile chymiste répond, dans ce mémoire, à quelques objections proposées par le sénateur Berthollet, sur sa doctrine relative au *sulfure* de fer. — *Sur les sulfures alkalins*, par M. Proust. — Obser-

vations du professeur Pini, *sur le corindon trouvé en Italie.* On sait que le corindon est la substance qu'on connoissoit sous le nom de *spath adamantin.* Le savant professeur *Herménégilde* Pini décrit ici la variété trouvée en Italie. — *Observations météorologiques faites à l'observatoire de Paris*, par M. Bouvard. — *Observations météorologiques faites à Paris et à Montmorenci pendant la constitution lunaire, boréale et australe, de l'an XII* (1803 et 1804): par M. Cotte. — *Sur la chaleur des végétaux*, par S. B. G. M. Bory-de-St.-Vincent. Ce mémoire est extrait de l'excellent voyage de l'auteur dans les quatre principales îles d'Afrique. — *Observations sur la dyssenterie des pays chauds et sur l'usage du betel*, par M. F. Peron. Cet habile naturaliste a été de l'expédition des découvertes à la nouvelle Hollande, et c'est pendant cet intéressant voyage qu'il a rédigé ces observations. — *Extrait des Élémens de teinture* de C. L. et A. B. Berthollet, par M. Thénard. L'analyse d'un aussi bel ouvrage, faite par un chymiste aussi habile, ne peut être que d'une très-grande utilité. — *Extrait de la relation d'un voyage aérostatique*, fait par MM. Guy-Lussac et Biot. Cette relation, lue à la classe des sciences mathématiques et physiques de l'institut national, le 9 fructidor an 12, a paru dans plusieurs journaux. Elle méritoit d'être aussi insérée dans ces archives, consacrées par un zèle désintéressé aux progrès des sciences physiques.

A. L. M.

Mathématiques.

Ueber combinatorische Analysis und Derivations-Calcul, etc. *Différens fragmens d'analyse combinatoire et de calcul de dérivation, rassemblés et*

publiés par le professeur C. F. HINDENBOURG. Leipsik, 1803.

Cet ouvrage est destiné à faire voir la supériorité de l'analyse combinatoire, dont M HINDENBOURG est l'inventeur, sur le calcul des dérivations que le professeur ARBOGAST donna en 1800. C'est bien dommage que ce dernier savant soit mort pendant l'impression des fragmens que nous annonçons au public : il en seroit résulté une lutte qui, par les profondes connoissances des deux antagonistes, n'auroit pu que tourner à l'avantage des mathématiques en général. La modération et l'urbanité que M. HINDENBOURG, qui avoit quelque sujet de se plaindre, a mis dans sa réfutation, m'ont fait le plus grand plaisir, et peuvent se proposer pour modèle aux gens de lettres, souvent trop irascibles; c'est de cette manière de combattre que l'on peut dire, avec Hésiode: La guerre d'émulation est utile aux mortels.

Il me paroît que la méthode de M. HINDENBOURG, outre le mérite de l'ancienneté, a encore celui d'être plus rapide et plus sûre dans l'application que celle d'ARBOGAST; elle promet des avantages précieux, et l'on doit en recommander l'usage aux géomètres. Sa notation en lettres gothiques, qu'on trouve aussi dans Euler et Arbogast, est peut-être cause que l'analyse combinatoire est restée jusqu'ici confinée en Allemagne; il est à souhaiter qu'on revienne de ce préjugé : dans les spéculations profondes la forme des signes est très-indifférente, et les plus abrégées sont toujours les meilleures. Je puis citer, à l'appui de mon opinion pour l'analyse combinatoire, le jugement de M. BURMANN, qui est un des plus habiles géomètres de l'Europe, et qui est lui même auteur d'une nouvelle analyse que l'Institut a approuvée avec éloge, sur le rapport de M. Legendre.

Le livre de M. HINDENBOURG est en allemand; mais

il y a long-temps que je répète en France qu'on ne peut être complétement instruit dans aucune science, si l'on ne sait pas l'allemand, ou si l'on n'a pas recours à ceux qui le savent.

DE LA LANDE.

GALVANISME.

Xe., XIe. et XIIe. cahiers du JOURNAL DU GALVANISME, DE VACCINE, *etc.*, avec une planche, *par une société de Physiciens, de Chymistes et de Médecins; rédigé par* M. NAUCHE, *Médecin de Bienfaisance de la Municipalité du 4e. Arrondissement, vice-président de la Société académique des sciences; des Sociétés Galvanique, Médicales de Paris, de Gênes, etc., etc.*

La collection des douze numéros, formant deux volumes in-8o., avec des figures, se vend chez F. BUISSON, libraire, rue Hautefeuille, no. 20. Prix, 10 francs et 12 francs, *francs de port.*

Ces numéros contiennent entre autres articles intéressans :

Aperçu des travaux de la Société Galvanique, pendant l'an XI; — Expériences sur un appareil à charger d'électricité par la colonne électrique de Volta, *par* M. RITTER; — *Lettres de* VAN-MARUM, *sur la décomposition de l'eau par la machine électrique; — Expériences sur des Sourds et Muets, par* M. PEINGSTEM; — *Quelques faits d'application du Galvanisme, au traitement de la goutte sereine et de la surdité; — Observations sur l'application du Galvanisme à la surdité et à la rétention des menstrues, par* M. DE MOLLE; — *Précis d'expériences nouvelles sur la Vaccine dans l'espèce humaine et dans les bêtes à laine, par* M. GODINE

jeune; — *Observations sur la Vaccine dans les bêtes à laine*, *par* M. MOUTONNET, *artiste vétérinaire*, *etc.*, *etc.*

PHYSIOLOGIE.

MÉMOIRES *de Physiologie et de Chirurgie-Pratique*, *par* A. SCARPA, *Professeur d'Anatomie et de Chirurgie clinique à l'Université de Pavie ; et par* J. B. F. LÉVEILLÉ, *Docteur Médecin de l'école de Paris*. 1 vol. in-8°. de 350 pages, avec 8 planches, format in-4°., gravées en taille-douce. Prix, 5 francs 50 cent., et 6 fr. 25 cent. franc de port par la poste. A Paris, chez F. BUISSON, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

Ce volume précieux pour tous ceux qui s'occupent de la physiologie, de l'anatomie et de l'art de guérir, contient quatre mémoires.

1°. *De penitiori ossium structurâ.* Cette dissertation est du professeur SCARPA; on aime à la trouver ici dans sa langue originale, parce qu'elle est très-bien écrite en latin. C'est la troisième édition. La première parut en 1799; cependant cet excellent ouvrage n'étoit connu en France que par une courte notice insérée dans le journal de littérature médicale de M. SÉDILLOT; cette dissertation est également utile aux progrès de la physiologie et de la pathologie; la structure des os y est recherchée et exposée avec soin, et le professeur Scarpa a répandu le plus grand jour sur cette matière. L'auteur a suivi la formation des os dans le poulet, depuis les premiers momens de l'incubation jusqu'à ce qu'il soit parfait, et M. LÉVEILLÉ, qui s'est beaucoup occupé de l'incubation, y a joint d'excellentes observations. Trois planches contenant plusieurs figures habilement

gravées, font très-bien connoître la structure des os dans l'état de santé et de maladie.

2°. *Mémoire de Chirurgie sur la torsion congénitale des pieds des enfans, et sur la manière de corriger cette difformité.* Cet excellent mémoire, traduit de l'italien, a déjà été publié séparément par M. Léveillé. L'auteur indique les moyens les plus sûrs, les plus simples, les moins violens, tous fondés sur une connoissance parfaite de la structure et de l'anatomie du pied, et sur une multitude d'observations. Ce traité doit être lu par les pères de famille dont les enfans sont menacés de quelque difformité semblable, comme par les gens de l'art; il est accompagné de cinq planches, dont une représente les pieds difformes, et les quatre autres les machines propres à les redresser.

3°. *Mémoire de Chirurgie pratique sur les luxations du fémur en devant, et sur la théorie générale des nécroses.* Ce mémoire est du docteur S. B F. Léveillé : on y trouve un résumé de l'état actuel des connoissances sur ce point intéressant de chirurgie, et beaucoup d'observations précieuses dues à M. Deschamps-Larivière et à M. Léveillé.

4°. *Considérations générales sur les nécroses.* Ce mémoire fait suite au précédent. On appelle *nécrose* un os réputé mort, ainsi que le mot lui-même l'annonce. M. Léveillé diffère entièrement des autres praticiens relativement à l'idée qu'il s'est faite des nécroses. Il ne nous appartient pas de juger une question sur laquelle nous ne pouvons avoir des connoissances assez bien établies; mais nous voyons avec regret que M. Léveillé emploie contre ses antagonistes un ton de violence et des invectives, qui

doivent toujours être bannis des discussions littéraires et scientifiques.

A. L. M.

Métaphysique.

Ostens Mystenschule, etc. L'École *des Initiés d'Orient*, *poëme didactique et pittoresque dans le goût de la haute antiquité*, *avec des Commentaires*. Manheim, 1803. 416 pag. *in*-8°.

Ce poëme, quoiqu'allemand, mérite d'être connu en France, parce qu'il y a beaucoup d'érudition, et qu'il est d'un très-grand géomètre, M. Burmann. On y trouve de l'astronomie, de l'histoire naturelle, de l'imagination, de la poésie, suivant le témoignage des allemands; et c'est le fruit de 25 ans de travail.

L'objet du poëme est de prouver qu'à la vérité tout est vanité et incertitude pour l'esprit, mais que tout contribue à l'exécution d'un grand plan qui prouve une providence; que malgré tous les doutes il faut être vertueux, préférer les illusions les plus consolantes, souffrir avec courage et jouir avec prudence.

La préface, remplie d'érudition, contient les preuves des articles suivans : 1°. dans la plus haute antiquité les sciences florissoient; 2°. on ne les communiquoit qu'à des initiés, par degrés et après des épreuves; 3°. le but des mystères étoit d'enseigner la plus sublime philosophie au petit nombre de ceux qui avoient pu supporter la lumière.

Le premier chant a pour objet les biens terrestres; l'amour, l'amitié, la volupté, le pouvoir suprême, la gloire, ne sont que vanité.

2. La sagesse orgueilleuse et la manie de la vertu ne nous rendent pas heureux.

3. L'avenir est inquiétant, mais le résultat est la résignation.

4. Le présent ; nous ne sommes jamais malheureux quand nous sommes occupés et vertueux. L'auteur sait mêler les images avec la philosophie, et joindre le charme à l'intérêt.

5. La modération, vraie vertu du sage. Le bonheur du mariage et de la paternité ; l'éloge de la médiocrité.

6. L'enthousiasme, la philanthropie, le désir de rendre les hommes heureux, les soins de l'éducation, celui de combattre les erreurs nuisibles.

7. Voyage, moyen de sagesse et d'instruction. Depuis les déserts de l'Afrique jusqu'aux glaces du Nord, l'auteur trouve matière à des tableaux intéressans.

8. Repos du sage au sein des muses. Le retour à sa patrie amène des accessoires touchans.

9. Foi, Espérance et Amour. Le poëte examine les attributs de Dieu ; il combat les erreurs de ceux qui l'ont calomnié de différentes manières.

Après les 9 chants, on trouve le péristyle ; c'est un court résumé du poëme, et la dernière strophe en contient le dernier résultat, que nous avons indiqué au commencement de cet extrait.

Le commentaire très étendu, très-savant, rempli d'érudition, de physique ; on y trouve des réflexions sur l'idéographie technique ou langue universelle des sciences. Personne n'étoit plus en état qu'un grand géomètre de donner là-dessus des idées neuves et importantes ; et je regrette que les Français négligent

la langue allemande; cet ouvrage mériteroit bien d'être traduit. DE LA LANDE.

Médecine.

Manuel *théorique et pratique pour le traitement des maladies vermineuses, ouvrage qui doit également intéresser et les Officiers de santé et les mères de famille; par* Calvet, *neveu, professeur d'Anatomie philosophique, secrétaire particulier de la Société académique des Sciences de Paris*, etc. — Paris, chez *Méquignon*, libraire, rue de l'École de Médecine, n°. 3. — An XIII, 1805. *in*-8°. de 88 pages.

Art militaire.

Recherches *biographiques sur le professeur d'artillerie* Lombard; *par* C. N. Amanton, *jurisconsulte, premier adjoint au maire d'Auxerre, correspondant de l'Académie de Dijon.* — Dijon, *Frantin*, an XI.

L'auteur vient de nous faire parvenir cette notice intéressante et bien faite sur un artilleur très-distingué. Nous ne pouvons en faire connoître les détails, parce qu'elle a été insérée en grande partie dans les *Siècles littéraires* de M. Desessart, et dans le *Dictionnaire historique* de Lyon. Nous l'indiquons à ceux qui voudront la posséder séparément.

Diplomatie.

Tableau *analytique de la Diplomatie française depuis la minorité de Louis XIII jusqu'à la paix d'Amiens; par* Ferdinand Bayard, *ancien capitaine d'artillerie, membre de plusieurs So-*

ciétés savantes et littéraires. — Tome I, prix : 5 francs. Chez *Prault*, rue Taranne, n°. 749; et chez *Rondonneau*, dépôt des Lois, rue St. Honoré, hôtel de Bourgogne.

Cet ouvrage contient deux parties très-distinctes. La première est un aperçu complet et rapide des maximes des principaux Cabinets de l'Europe, dans lequel on trouve la cause des aberrations qu'éprouva la diplomatie depuis le douzième siècle jusqu'à la mort d'Henri IV. Si nous voulions juger l'ouvrage, l'examen impartial du premier livre demanderoit un développement trop étendu pour les bornes qui nous sont prescrites, parce que l'auteur s'est fait une méthode si concise dans l'enchaînement des causes et des effets, qu'il faudroit à chaque pas ou développer sa pensée en l'isolant, ou présenter la chaîne à laquelle elle appartient. Cette remarque doit faire apprécier le plan que l'auteur s'est fait dans l'histoire qu'il donne des systèmes successifs des grandes Puissances de l'Europe. Le lecteur pourra seul rendre justice à l'auteur, et juger si l'analyse appliquée à l'histoire ne rend pas l'étude des faits beaucoup plus substancielle que la manière dont on l'avoit traitée jusqu'à présent.

On reconnoît dans le second livre de l'ouvrage la méthode suivie dans la composition du premier, mais avec cette différence, que M. Ferdinand Bayard a rapporté beaucoup plus de faits, a développé toutes les causes premières des erremens que suivirent les cabinets de France, de Vienne, de Madrid, etc., pendant le règne de Louis XIII. On trouve dans cette seconde partie tous les traités faits à cette époque : chacun d'eux est analysé dans ses parties, comparé aux traités antérieurs entre les deux Puissances con-

tractantes, et rapproché ensuite des maximes générales que suivoit alors le gouvernement français.

Ce plan est neuf, et ne laisse rien à désirer aux personnes qui cultivent la diplomatie ; puisque tous les rapports d'un traité sont établis, examinés et jugés.

L'étendue du plan n'a point nui à la clarté du sujet. On voit parfaitement les projets de la France, de ses alliés ou de ses rivaux ; on les suit au milieu des nombreux obstacles que les intérêts de circonstances leur font éprouver ; et nous osons dire qu'ils n'échapperont point aux yeux d'un lecteur attentif.

La diplomatie a toujours été une science très-importante pour les nations ; mais dans le siècle où nous vivons, ses combinaisons auront tant d'influence sur la grandeur et même l'existence des États, qu'on ne peut que savoir gré à M. Ferdinand Bayard d'avoir consacré ses travaux à l'une des branches des connoissances humaines que la France a le plus négligée, quoique son utilité se soit fait sentir dans tous les âges et parmi tous les peuples.

On promet les autres volumes de cet ouvrage intéressant.

CALVET, neveu, *Doct. Méd.*

AGRICULTURE.

MÉMOIRE *sur l'érable à feuilles de frêne, ou* Acer negundo*; par M.* DE CUBIÈRES, *l'aîné, de la Société Impériale d'Agriculture, président de celle du département de Seine et Oise, etc., lu à Versailles, à la séance publique de la Société d'Agriculture, le* 28 *prairial, et à l'Institut, en thermidor an XII.* — Versailles, de l'imprime-

rie de *Ph. D. Pierres*, imprimeur de la Préfecture, an XIII, 1804. *in*-8°. de 14 pages.

M. de Cubières donne dans ce petit écrit une description complète de l'*acer negundo*; il y traite de sa culture; il y indique son utilité dans l'économie rurale et domestique et dans les arts.

A. L. M.

Economie rurale.

Ier., IIe. et IIIe. Cahiers de la troisième Année de la Bibliothèque-Physico-Economique, *instructive et amusante, à l'usage des Villes et des Campagnes;* publiée par Cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du 1er. brumaire an XI, par une Société de Savans, d'Artistes et d'Agronomes; et rédigée par C. S. Sonnini, de la Société d'Agriculture de Paris, etc.

Ces trois Cahiers, de 216 pages, avec des planches, contiennent, entre autres articles intéressans et utiles :

Des Effets pernicieux du voisinage des Marais sur les Grains et les Vignes; — *Moyen d'obtenir deux Récoltes successives de Pommes de terre sur le même terrain*; — *Moyen d'augmenter l'étendue des terrains cultivés*; — *Moyen de faire pousser promptement la Vigne*; — *Du Riz, de sa culture dans l'Indoustan, de ses diverses propriétés*; — *Education des Volailles à Saint-Domingue*; — *Observation sur le Duvet et les Plumes des Oiseaux de basse-cour, par M.* Parmentier; — *Moyen de donner de la force aux Vinaigres trop foibles*; — *Procédés pour conserver les Haricots verts*; — *Moyens très-simples de conserver les Grains, de*

les préserver des Calandres, des Charançons et autres insectes : — Fumigations pour purifier l'air des Ateliers des vers à soie ; — Sirop contre l'Asthme, par M. Rouch, *pharmacien ; — Succès du Bélier hydraulique de M.* Montgolfier ; *— Procédés pour dorer le Fer et l'Acier ; — Nouveau Thermomètre, par M.* de la Lande, *etc. etc.*

Le prix de l'abonnement de cette troisième année est, comme pour chacune des deux premières, de 10 francs pour les 12 cahiers, que l'on reçoit mois par mois, *francs de port par la poste.* La lettre d'avis et l'argent doivent être *affranchis* et adressés à *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20, à Paris.

Commerce.

Cahiers IX à XVI de la Bibliothèque Commerciale, troisième souscription : *Ouvrage destiné à répandre les connoissances relatives au Commerce, à la Navigation, etc.* ; par J. Peuchet, membre du Conseil de Commerce au ministère de l'Intérieur, etc.

Ces huit Cahiers, formant un vol. *in*-8°. de 400 pages, contiennent entre autres articles intéressans, les suivans :

Industrie, Arts et Commerce du département de la Lys, par M. Viry, *préfet ; — Mémoire sur la fabrication des Cartes ; — De la pêche des Perles ; — Mémoire sur la franchise du port, de la ville et territoire de Marseille ; — Réflexions sur l'entrepôt de Marseille ; — Défense du terrage dans les Colonies anglaises ; — Mémoire de la chambre de Commerce de Mayence, sur le droit de relâche ;*

— *Mémoire sur divers établissemens d'Agriculture, de Marine et de Commerce, pour une partie des côtes de la Méditerranée; par M.* Hermenegilde Sibille, *capitaine de vaisseau; etc. etc.*

Le prix de l'abonnement de cette troisième souscription est de 21 francs pour recevoir, *franches de port*, 24 livraisons; et 12 francs pour 12 livraisons. La première et la deuxième souscription, formant 6 vol. *in*-8°., coûtent 42 francs. La lettre et l'argent doivent être affranchis. On peut envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris.

On souscrit, à Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

Education.

Distribution *des Prix faite aux élèves du Prytanée français, à St. Cyr, par M.* Fourcroy, *conseiller-d'état, directeur-général de l'Instruction publique; le* 29 *thermidor an XII, l'an* 1er. *de l'Empire de Napoléon.* — Paris, de l'imprimerie de *Gillé*, an XII, *in*-8o. de 126 pages.

Ce recueil contient un excellent *discours* du professeur de cet établissement, *sur la nécessité du travail. Scipion*, tragédie en un acte, dont la versification annonce un homme qui sait faire plus qu'une tragédie de collège : elle est de M. Arnault. Voltaire composa la *Mort de César* pour une semblable occasion. Le reste du recueil contient des Essais de poésie française par les élèves; ils annoncent de la facilité. Nous n'en désignerons aucuns. Ne doit-on pas regarder comme un mal de diriger ainsi l'esprit des jeunes-gens vers un genre de littérature qui semble leur offrir des succès faciles, et qui sera pour eux peut-être une source de dégoûts lorsqu'ils seront entrés dans le monde

monde, ou qu'ils ne seront plus dans l'âge où on inspire de l'indulgence.

A. L. M.

Politique.

Observations *sur les Relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine; par* L. Langlès, *membre de l'Institut national.* — Paris, de l'imprimerie de *Delance*, an XIII — 1805, *in*-8°. de 37 pages.

M. Langlès rappelle dans cet écrit l'opinion du lord Clive, qui croyoit qu'une armée de 10,000 Européens suffisoit pour s'emparer de la Chine. Il pense que l'opinion du lord Clive étoit fondée. Il recherche pourquoi l'idée de cette conquête n'a pas été accueillie par les Anglais : il dit que cela vient de ce qu'on sait que les empereurs sont d'origine Tatare, et qu'ils envoient à Moukden, en Tatarie, tous les trésors qu'ils accaparent en Chine. Cependant, les Anglais, qui veulent s'emparer exclusivement du commerce de la Chine, comme ils sont les maîtres de celui de l'Inde, ont fléchi leur orgueil et envoyé différentes ambassades dont les dépenses ont été grandes et le produit nul ; ils se proposent d'en envoyer une nouvelle. M. Langlès pense qu'elle ne réussira pas plus que les autres. Il rappelle ensuite les importans travaux des hommes de lettres français sur la Chine. Il attribue leurs succès aux correspondances entretenues par le moyen des missionnaires. Il paie à M. Bertin, ancien ministre, un juste tribut d'éloges. Il termine par manifester son désir de voir renouer de semblables correspondances ; et indique les moyens d'en assurer le succès.

A. L. M.

Beaux-Arts.

Annales *du Musée, et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts. Recueil de Gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté le prix, etc.; la collection complète des tableaux et statues du Musée Napoléon, édifices anciens et modernes, etc.; rédigé par C. P. Landon, peintre.* Tome VII. A Paris, 1803, chez l'auteur, quai Bonaparte, n°. 23; in-8°. Depuis la première jusqu'à la douzième livraison.

Celui qui instruit le public et l'amuse en même temps, sans le fatiguer et le dégoûter, a sans doute un droit à sa reconnoissance. Cet intéressant recueil de M. Landon a une utilité particulière pour les étrangers qui viennent admirer les chefs-d'œuvres et précieux objets d'art qui sont renfermés dans nos dépôts publics. Après être rentré dans ses foyers, l'étranger analyse, à tête reposée, les chefs-d'œuvres qu'il a vus; c'est alors qu'un pareil ouvrage devient essentiellement utile, en ce qu'il raffraîchit les impressions que les chefs-d'œuvres de l'art ont produites sur son imagination.

Nous allons indiquer, comme à l'ordinaire, les sujets que représentent les planches de ces douze premières livraisons du tome VII. Le *couronnement de Marie de Médicis*, tableau de la galerie du Luxembourg, par Rubens. — *Le Christ au tombeau*, bas-relief du Musée des Monumens français; par J. Gougeon. — *Trajan*, *Démosthènes*, statues antiques de la galerie du Musée. — *St. Martin partage son*

manteau avec un mendiant, tableau de la galerie du Musée; par VANDYCK, figures de proportion petite nature. — *La porte d'entrée de l'Hospice des Vénériens*, faub. S.-Jacques, sur l'ancien bâtiment du couvent des Capucins; par M. DE SAINT-FAR : et *la façade de l'Hôpital Cochin*, par M. VIEL. — *L'ange Raphaël et le jeune Tobie*, tableau de la galerie du Musée; par SALVATOR ROSA. — *L'unité du Peuple français le conduit à la victoire*, modèle en plâtre, de 7 pieds de proportion; par LORTA. — *Le Christ descendu de la croix*, tableau de la galerie du Musée; par *Eust.* LE SUEUR. — *Adam et Eve chassés au Paradis terrestre;* par JOSÉPIN. — *Une Baigneuse*, statue en marbre blanc, de la galerie du Sénat; par JULIEN. — *Epicure, Métrodore, une tête inconnue, Alexandre,* bustes antiques de la galerie du Musée. — *Marie de Médicis s'enfuit du château de Blois*, tableau de la galerie du Luxembourg; par RUBENS — *L'Amour ordonne à Mercure d'annoncer son pouvoir dans tout l'univers*, tableau de la galerie de Versailles; par LE SUEUR. — *St. Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, tableau de la galerie du Musée; par *Carle* MARATTE. — *Nouvelle Serre du Jardin des Plantes,* exécutée sur les dessins de J. MOLINOS, architecte-inspecteur-général des travaux publics du département de la Seine. — *La Vierge et un Ange adorant l'enfant Jésus*, tableau de la galerie du Musée; par *Benvenuto* GAROFALO. — *Diane métamorphose Actéon en cerf*, tableau d'*Eustache* LE SUEUR. — *Plan d'un projet de restauration de l'église de la Madeleine*, dans la forme du Panthéon de Rome; par M. VAUDOYER, architecte. — *L'échange des deux Reines*, tableau de la galerie du Luxembourg; par RUBENS. — *Saint Roch guérissant des pestiférés*, tableau de la galerie du Musée, par RUBENS. — *Le*

docteur Raymond au lit de la mort, tableau de la galerie du Sénat; par *Eustache* Le Sueur. — *Esculape et Télesphore*, groupe antique de la galerie du Musée. — *Résurrection du docteur Raymond*, tableau de la galerie du Sénat; par *Eustache* Le Sueur. — *Plan et façade du Théâtre de la rue Feydeau à Paris*; par J. G. Legrand et J. Molinos, architectes. — *La conclusion de la Paix*, tableau de la galerie du Luxembourg; par Rubens. — *St. Bruno à genoux devant le Crucifix*, tableau de la galerie du Sénat; par *Eust.* Le Sueur. — *St. Paul guérissant des malades*; tableau d'*Eust.* Le Sueur. — *Cincinnatus*, statue en plâtre; par Chaudet. — *La Félicité de la Régence*, tableau de la galerie du Luxembourg; par Rubens. — *St. Bruno recevant un bref du pape Urbain II*, tableau de la galerie du Sénat; par *Eust.* Le Sueur. — *Le pape Nicolas V visite le corps de St. François d'Assise*, tableau de la galerie du Musée; par L. de la Hire. — *Antinoüs en Hercule*, statue antique de la galerie du Musée. — *Le Christ descendu de la croix*, tableau de la galerie du Musée; par *Annibal* Carrache. — *Condorcet*, statue de la galerie du Sénat; par Petitot. — *St. Bruno fait bâtir une Eglise*, tableau de la galerie du Sénat; par *Eust.* Le Sueur. — *Portail de l'église de St.-Sulpice* à Paris; par Servandoni. — *La mort de St. Bruno*, tableau de la galerie du Sénat; par *Eust.* Le Sueur. — *Camille*, statue de la galerie du Sénat; par Bridan fils. — *Monument érigé à Drouais*; par Michallon. — *La Vierge au Donataire*, dite *la Madone de Foligno*, tableau de la galerie du Musée; par Raphael. — *St. Mathieu*, tableau de la galerie du Musée; par Valentin. — *La Paix*, statue de la salle des séances du Corps législatif; par Lorta.

Histoire.

FASTI. Parisiis ex mandato Præfecti Sequanæ, excudebat P. Didot *natu maior. Anno* XIII. — 1804. — FASTES. A Paris, imprimé, par ordre du Conseiller d'état Préfet du département de la Seine, chez P. Didot l'aîné. An XIII. — 1804.

Tel est le titre d'une brochure qui contient les inscriptions de la salle du banquet, à l'Hôtel-de-ville de Paris, pour la fête donnée à l'Empereur par le Corps municipal, à l'occasion du couronnement.

Ces inscriptions sont de M. *Louis* Petit-Radel, historiographe adjoint de la ville de Paris. Il les a fait précéder d'observations judicieuses sur les difficultés du style lapidaire et sur la question si long-temps débattue sur la langue dans laquelle les inscriptions doivent être écrites.

Cette dispute célèbre commença en 1676, et paroît n'avoir été terminée qu'en 1684 : elle naquit à l'occasion du monument de la porte St.-Denis. M. Charpentier, de l'Académie française, ayant fait un discours pour prouver que la langue nationale était la seule qu'il convînt d'employer pour les inscriptions de ce monument, ce discours fut attaqué par M. l'abbé Bourzeis. M. Charpentier répliqua par un discours beaucoup plus étendu que le précédent. Ces deux écrits forment un volume intitulé : *Défense de la Langue française.* Le P. Lucas, jésuite, reprit l'attaque dans un discours latin, *de Monumentis publicis latinè inscribendis oratio*, 1677. L'académicien répliqua de nouveau dans un ouvrage en deux volumes, intitulé : *de l'Excellence de la Langue française*, 1683.

On trouve dans les trois volumes de M. Charpentier un exposé très-étendu des motifs les plus ingénieux en faveur de notre langue, et les raisonnemens les plus captieux contre l'emploi exclusif de la langue latine ; la matière fut même tellement épuisée dans cette discussion par l'académicien, qu'il seroit impossible aujourd'hui d'ajouter un argument nouveau en faveur de la langue française, si l'on vouloit réveiller cette ancienne dispute.

M. Petit-Radel s'est décidé pour la langue latine, et il en rapporte la raison ; la principale est l'invariabilité de cette langue. Il a pris les fastes triomphaux pour modèle ; ces fastes sont gravés sur des marbres dont les fragmens furent trouvés à Rome, en 1547, près du temple d'Antonin et de Faustine : on peut dire en passant que sur l'autorité de ces marbres bien des erreurs, introduites par les manuscrits mêmes dans la chronologie de l'histoire, ont été réformées ; ce sont eux qu'Horace avoit en vue dans ces vers :

> ...Incisa notis marmora publicis
> Per quæ spiritus et vita redit bonis
> Post mortem ducibus.
>
> L. IV ; OD. 8.

Long-temps on avoit cru que ces fastes avoient eu pour auteur Verrius Flaccus ; Panvini étoit de cette opinion : Suétone dit en effet, dans la Vie de Flaccus, qu'il avoit rédigé des fastes ; mais ceux-ci ayant été retrouvés, on a pu juger combien ils étoient différens des marbres capitolins, puisqu'ils n'étoient en effet que ceux de la ville de Prænestе.

Découverts par les soins du cardinal Alexandre Farnese, les fastes triomphaux ont été placés au Capitole, et incrustés dans des pilastres sur les des-

sins de Michel-Ange Buonarroti. Il paroît qu'ils furent rédigés du temps d'Auguste ; du moins les caractères et l'orthographe sont de ce temps, et leur série chronologique, quoiqu'interrompue, s'étend depuis les premiers siècles de Rome jusqu'à celui de cet empereur.

En rédigeant sur ce modèle une partie des fastes de notre histoire, M. Petit-Radel a pensé qu'il ne seroit pas inutile de mêler aux faits qui s'y trouvent consignés quelques rapprochemens historiques et géographiques.

Cette méthode, il est vrai, n'est point autorisée par l'exemple des fastes capitolins; mais si elle contribue à répandre plus d'intérêt sur le sujet traité, la censurer seroit être trop rigoureux : au reste, en saisissant bien le cadre dans lequel M. Petit-Radel a essayé de renfermer la série des faits, il sera facile de voir qu'il ne s'est proposé d'imiter rigoureusement la formule des fastes triomphaux que dans la première et la vingt-troisième inscription ; une répétition plus fréquente de la même formule eut paru monotone et affectée : mais il s'est réglé pour toutes les autres sur le style des inscriptions les plus simples de l'antiquité.

Il s'est d'ailleurs assuré avec soin des positions de géographie antique et moderne, et de leurs rapports avec les faits, soit en consultant les ouvrages de Cluvier, de Cellarius et de Danville, soit en comparant les cartes de ces auteurs avec une carte très-détaillée de l'Italie, gravée en seize feuilles, et publiée à Rome, en 1793, par dom Jean-Marie Cassini.

Quant aux faits principaux, ils ont été puisés dans les rapports officiels du général en chef, et, sur le

détail des marches, on a consulté les ouvrages suivans :

Campagne du général Bonaparte en Italie pendant les années IV et V de la République française, par un officier général. Paris, an V (1797).

Campagne des Français en Italie en 1800, sous le commandement de Bonaparte et de Berthier, par W...., officier attaché à l'État-major; pour servir de suite à la Campagne des Austro-Russes en Italie. A Leipsick, 1801.

Quelques notes ont paru nécessaires pour faciliter l'intelligence du style, ou pour justifier l'emploi des matériaux puisés dans l'histoire ancienne et moderne; elles sont placées à la suite des fastes, et se rapportent au numéro de chaque inscription.

Ces inscriptions étoient placées autour de la salle; entre chacune étoit une victoire qui tenait l'aigle impériale. Au-dessus de la porte d'entrée on lisait :

FASTI
NEAPOLIONEI.

M. Petit-Radel rend ainsi compte des raisons qui l'ont déterminé à écrire ainsi le nom de l'Empereur.

Neapolionei. Dans un recueil de Gori, intitulé, *Symbolæ Litterariæ*, on trouve une dissertation sur un ancien sceau qui porte l'inscription suivante : SIGNUM ADELINAE UXORIS NAPOLIONIS DE FILIIS URSI. Cette inscription n'étant pas du bon temps de la latinité, M. Petit-Radel a préféré, dans l'inscription du titre, de suivre la règle tirée de l'étymologie. Neapolion, au nominatif, dérive de Neapolis, nouvelle ville; il doit conserver partout les deux voyelles initiales.

Nous ne pouvons rapporter ici toutes ces inscriptions; nous en citerons seulement quelques-unes,

pour faire connoître la manière ingénieuse adoptée par l'auteur, pour quelques rapprochemens heureux entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne.

ANNO CIↃIↃCCLXXXXVI.

III. AD. CONFLVENTEM. TREBIAM. T. SEMPRONIO. OMINOSAM. TRAIECTVS. PADI. NON. MAI. CERTAMEN. FOMBI. VIII. ID.

III. AU CONFLUENT DE LA TRÉBIA, OU TITUS SEMPRONIUS COMBATTIT SOUS DES AUSPICES FUNESTES, PASSAGE DU PO LE VII, COMBAT DE FOMBIO LE VIII MAI.

IV. PVGNA. AD. LAVDEM. POMPEIAM. V. ID. MAI. PRID. ID. CEPIT. CREMONAM. VNDE. P. CORN. SCIPIO. COS. HANNIBALEM. VIX. EVASIT.

IV. BATAILLE DE LODI LE XI MAI; LE XIV IL PREND CREMONE, D'OU LE CONSUL P. CORN. SCIPION PUT A PEINE ÉCHAPPER DES MAINS D'ANNIBAL.

IX. AD. FAVCES EVGANEAS. DEFECTIONE SCAVRI. FVGA. CATULI. PROCOS. INFAMES. PRÆLIUM. ROVEREDI. VIII. BASSANI. AD. MEDOACUM. VI. ID. SEPT.

IX. AUX GORGES DES MONTS EUGANÉENS, FAMEUX PAR LA DÉSERTION DE SCAURUS ET LA FUITE DU PROCONSUL CATULUS, BATAILLE DE ROVEREDO LE VI, DE BASSANO SUR LA BRENTA LE VIII SEPTEMBRE.

ANNO CIↃIↃCCLXXXXVII.

XII. PVGNA. AD. RIVVLOS. XVIII. KAL. FEBR. MANTVAM. CAPIT. ANDES. VIRGILIO. SERVAT. IV. NON. FEBR.

L'AN MDCCXCVII.

XII. BATAILLE DE RIVOLI XV JANVIER; IL PREND MANTOUE, PROTÈGE ANDES EN MÉMOIRE DE VIRGILE, LE II FÉVRIER.

XIII. RUBICONE. TRANSGRESSO. ABSTINET. ROMA. VI. KAL MART. CODICES. TABULAE. SIGNA PACTA.

XIII. LE RUBICON PASSÉ IL MARCHOIT SUR ROME, IL S'ABSTIENT D'Y ENTRER LE XXIV FÉVRIER; LE MÊME JOUR ON STIPULE LA REMISE DES MANUSCRITS, DES TABLEAUX ET DES STATUES.

M. *Louis* PETIT-RADEL a pleinement justifié la confiance qu'un magistrat éclairé lui a accordée, et a donné une nouvelle preuve de la justesse de son esprit et de la solidité de son érudition. A. L. M.

ANNUAIRE *du département des Hautes-Alpes pour l'an XIII, par* A. FARNAUD, *Secrétaire général de la Préfecture.* A Gap, chez *Allier*; an XIII (1804 — 1805).

Cet Annuaire contient, comme tous les autres, ce qui a rapport au calendrier, les détails principaux relatifs à l'administration générale de l'Empire et tous ceux qui concernent l'administration intérieure, religieuse, militaire, judiciaire, financière du département. Ceux sur la statistique sont d'un intérêt plus général : on y trouve ce qu'on peut désirer sur la topographie, la météorologie, les mines, les usines, les subsistances, le commerce, les manufactures, les ponts, les canaux, l'instruction publique; la description de l'inauguration du musée, de celle de l'obélisque du mont Genèvre, un compte rendu des travaux de la société d'émulation, une notice sur les fouilles entreprises à Labatie-Mont-Saléon *(Mons Seleucus)*, où on a trouvé les restes de bâtimens considérables, et d'où on a retiré beaucoup de monumens antiques; une excellente instruction par ordre alphabetique, adressée aux mai-

res, sur tous les objets qui sont de leur compétence. Nous avons lu avec plaisir cet annuaire, parce qu'il nous a retracé un spectacle intéressant dont nous avons été témoin près de l'estimable préfet de ce département (M. Ladoucette), celui du bien que peut opérer un administrateur honnête, zélé et instruit, même dans un pays qui, par sa nature, semble se refuser à tout ce qu'on voudroit faire pour lui.

A. L. M.

Antiquité. Sacrée.

Om den Davidiske Families Begravelse un der Zions Bierg. Sur les tombeaux de la famille de David dans la montagne de Sion, par le professeur Munter. — Copenhague, in-8°., 82 pages.

Un savant professeur d'Jena, M. Michaelis, avoit en 1795 donné une dissertation *sur les voûtes des montagnes de Sion et Moriah, et sur les restes des tombeaux de David et de Salomon.* Aujourd'hui le professeur Munter donne de la suite à ces recherches, qui lui paroissent devoir intéresser la littérature et la religion. Il n'en a été fait aucune depuis la tentative de l'empereur Julien pour relever le temple de Jérusalem. Il est probable que dans ces ruines on trouveroit des débris du culte des Juifs, des inscriptions sur la pierre ou sur le bois, peut-être quelques restes de la littérature judaïque, qui se seront conservés dans les voûtes du temple, à l'abri de l'humidité.

A l'appui de sa conjecture, M. Munter cite les momies trouvées récemment par les Français dans les catacombes d'Egypte; les feuilles de papyrus, encore intactes, qui recouvroient ces momies; et les peintures conservées sur les murs des rois de Thèbes. Il nous ap-

prend à ce sujet que l'intéressant ouvrage de M. Denon, sur l'Égypte, d'où il tire ces notions, va être traduit en danois.

Il regrette que l'expédition des Français, en Syrie, n'ait pas eu un succès assez complet pour favoriser les recherches des savans, et surtout qu'ils ne se soient pas emparés de Jérusalem.

En attendant de plus heureuses circonstances, le voyageur attentif doit se contenter d'examiner les énormes fondemens du temple de Salomon, qui existent encore, et de voir une des entrées de ces voûtes souterraines qui, quoique fermées, indique sans doute la voie qu'il faudroit suivre pour descendre dans ces labyrinthes, qui n'étoient pas même visités par les prêtres juifs.

Non-seulement, poursuit M. Munter, la montagne sur laquelle étoit bâtie le temple renfermoit des voûtes, mais, suivant Tacite, celle de Sion avoit des excavations, des citernes, etc., et la citadelle de David a eu sûrement aussi, comme le temple, ses sources cachées, ses magasins souterrains, ses galeries renfermant des trésors.

Mais Sion est présentement couvert de ruines, et après les ravages exercés sous Titus et Adrien, après les révolutions qu'à éprouvées son sol et ses environs jusqu'à nos jours, il seroit impossible d'indiquer le lieu où les recherches pourroient se commencer.

On sait que c'est dans les flancs de cette montagne qu'avoient été creusés les tombeaux de David et de sa famille. La Bible, Josephe et le Talmud s'accordent à indiquer leur situation. Ce ne sont pas ceux qui, creusés dans la plaine de Jérusalem, portent encore le nom de *tombeaux des rois*; car ils sont environ à mille pas au dehors de l'enceinte de la vieille ville, au-

lieu que ceux de David et des siens étoient sans doute sous Sion, dans des caves bien closes, vers lesquelles conduisoit un long labyrinthe de galeries.

Une des ouvertures qui menoient à ces tombeaux étoit encore bien connue lors de la première destruction de Jérusalem. Jean Hyrcan, roi des Asmonéens, savoit, par tradition, que Salomon avoit déposé de grands trésors dans le tombeau de son père; il y eut recours dans un moment où il avoit besoin d'argent; mais il ne fit ouvrir qu'une des galeries qui mènent à ces trésors.

Hérode-le-Grand répéta cette tentative; mais ayant voulu s'avancer jusqu'à l'endroit où étoient les corps de David et de Salomon, deux soldats de sa garde furent dévorés par des flammes souterraines; ce qui n'étoit qu'un effet physique, fut regardé comme une marque de la colère de Dieu, et le tombeau de David resta un objet de terreur religieuse, même après le règne de Titus.

A la suite de la deuxième destruction de Jérusalem, une ville romaine, connue sous le nom d'*Œlia Capitolina*, fut construite sur ses ruines; mais elle ne renferma pas la montagne de Sion dans son enceinte. Cette montagne n'offrit plus qu'un monceau de ruines, au milieu desquelles furent élevées quelques églises chrétiennes. Le véritable endroit où étoit le tombeau de David cessa d'être connu. Saint Jérôme l'ignoroit dans le quatrième siècle. Plus tard les Chrétiens, uniquement occupés à rechercher le tombeau de leur sauveur, perdirent de vue ceux de David et de Salomon, dont on ne retrouve guères de mentions avant le douzième siècle.

Mais un rabbin, nommé *Benjamin de* Tudela, étant parti de Sarragosse pour l'Orient entre les années

1160 et 1173, raconta à son retour les résultats d'une découverte étrange, qui avoit été faite à Jérusalem quinze ans avant son arrivée. La relation de son voyage a été publiée par CONSTANTIN l'empereur, et traduite en français par BARATIER; mais ces deux écrivains et plusieurs savans Allemands, comme *Jo. Alb Fabricius* et *Reimarus* traitent de fabuleux ce qu'il dit sur les tombeaux de David et de sa race. Kleuker est le premier qui ait osé défendre son récit, et le professeur Munter n'est pas éloigné de croire qu'il n'est pas tout à fait controuvé. Or, voici l'abrégé de ce récit.

En avant de Jérusalem, dit le rabbin Benjamin, est la montagne de Sion, sur laquelle il n'y a qu'une église nazaréenne. Cette montagne renferme les tombeaux de David et de sa famille, mais on en ignore la place. Il y a quinze ans qu'un mur de cette église, bâtie sur Sion, s'abattit: pour le réparer, le patriarche fit prendre des pierres du vieux mur de la forteresse de Sion. Parmi les ouvriers employés à ce travail, se trouvèrent *deux amis liés par serment*, qui, entre autres pierres, en détachèrent une qui couvroit l'entrée d'une caverne. Ils y pénétrent dans l'espoir d'y trouver des trésors. Ils arrivent à un grand édifice qui reposoit sur des fondemens de marbre, et qui étoit revêtu de lames d'or et d'argent. En avant de l'édifice, il y avoit une table sur laquelle étoit un sceptre et une espèce de couronne. C'étoit là qu'étoit le tombeau de David. A gauche, ils virent celui de Salomon et de quelques autres rois de Juda, et quelques coffres fermés... Mais tout à coup il sort de la caverne un vent violent qui les renverse. Ils restent couchés contre terre jusqu'à l'entrée de la nuit, qu'ils entendent le bruit d'un autre vent et une voix humaine qui leur crie: *Levez-vous et sortez.* Ils se retirent fort effrayés, et vont raconter au patriarche ce qui leur est arrivé. Le pa-

triarche en écrit à Constantinople au rabbin *Abraham Chasid.* Le lendemain il envoie visiter les deux ouvriers pour les engager à retourner dans la caverne ; mais ils s'y refusent en disant, que *Dieu ne vouloit pas que les hommes pénétrassent dans ce lieu.* Sur quoi le patriarche de Jérusalem fit refermer l'entrée de la caverne, et depuis nul homme ne s'en est approché. Le rabbin Benjamin affirme que c'est son confrère Abraham Chasid qui lui a écrit tous ces détails, et que celui-ci a répondu au patriarche de Jérusalem que ses ouvriers avoient découvert les *tombeaux de la famille de David.*

Tel est le récit, tout fabuleux qu'il a paru aux autres savans, que M. Munter discute en critique éclairé, et sous lequel il croit apercevoir quelques traces de la vérité.

Il est avéré, dit-il, que sur Sion il n'y avoit, dans le douzième siècle, qu'une église chrétienne. D'après la Bible et Josephe, il n'y a pas de doute que les tombeaux de David ne fussent dans l'intérieur de cette montagne. Le rabbin Benjamin a raison quand il dit que nul n'en connoissoit la place. Les vieux murs dont il parle subsistoient certainement dans le quatrième siècle. Pourquoi n'auroient-ils pas subsisté quelques siècles plus tard? Ne retrouve-t-on pas encore actuellement les fondemens de ceux de Babylone ? Quant aux deux ouvriers qui figurent dans le récit, ils n'étoient pas Juifs ; car Benjamin n'eut pas manqué de l'énoncer, et s'ils eussent été Juifs, auroient-ils eu des relations avec le patriarche de Jérusalem? Benjamin dit que c'étoient *deux amis liés par serment.* Na-t-il pas désigné par là *deux frères servants de l'ordre des Templiers*, auquel on sait qu'étoient affiliés des ouvriers de tous les métiers ? Le local qu'ils

ont découvert et les divers objets qu'ils ont vus, s'accordent avec ce qu'on lit dans Josephe sur les tombeaux des rois et sur le résultat des fouilles faites par Hérode. L'accident qui leur parut surnaturel, n'aura été que l'effet d'une explosion produite par leurs torches sur un air long-temps enfermé ; et la voix humaine qu'ils crurent entendre n'est qu'une chimère enfantée par leur frayeur. Il est enfin très-probable que le patriarche de Jérusalem, sur le rapport merveilleux que lui firent les ouvriers, et sur les explications que la tradition aura fournies au rabbin Abraham Chasid, ait cru devoir faire refermer l'entrée de la caverne que de prétendus prodiges s'emboient annoncer comme inaccessible aux hommes.

Au reste, on ne retrouve plus dans la suite la moindre trace de cette découverte. Sans doute on se sera fait un devoir de respecter l'asyle des morts ; cependant la tradition a conservé la véritable situation des tombeaux de David et de sa race ; et de nos jours on la montre encore. L'église qui est peut-être la même que celle dont parle le rabbin Benjamin, après avoir appartenu à des Franciscains, est devenue une mosquée inaccessible aux Chrétiens. Les historiens des Croisés se sont fort peu occupés de semblables recherches, et jusqu'à nos jours les voyageurs ont été empêchés d'en faire dans les ruines de Jérusalem. Quelque jour peut-être la Syrie et la Palestine passeront sous la domination de quelque puissance Européenne ; alors les savans auront la faculté d'entreprendre des fouilles qui justifieront peut-être la véracité du *rabbin Benjamin de Tudéla*.

B.....c.

Histoire littéraire.

Histoire générale *des Sciences et de la Littérature, depuis les temps antérieurs à l'histoire grecque jusqu'à nos jours; par l'abbé* J. Andrès, *membre de l'academie des sciences et belles-lettres de Mantoue;* traduite de l'italien, avec des additions, des supplémens et des notes, relativement aux Ecoles et aux Beaux Arts, par J. E. Ortolany, membre de plusieurs societés littéraires, ex-commissaire pour les recherches des objets des Sciences et Arts.

Cet ouvrage renfermera:

1°. *L'Histoire de la Littérature*;

2°. *L'Histoire des Sciences naturelles;*

3°. *L'Histoire des Sciences exactes;*

4°. *L'Histoire des Sciences rationelles et politiques*;

5°. *L'Histoire des Sciences ecclésiastiques.*

L'ouvrage sera précédé d'une Introduction générale, et paroîtra par volume.

Le prix de chaque volume sera de 4 à 5 fr.

On peut souscrire pour tout l'ouvrage, ou pour une des cinq parties, chez *Debray*, libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens. On ne paiera qu'à mesure que les volumes paroîtront Les souscripteurs jouiront de la remise d'un cinquième.

Littérature française.

Eloge *de Boileau-Despréaux; par Marie-J.-Fr. Victorin* Fabre, *avec cette épigraphe:*

Marchez donc sur ses pas.....

Boileau, Art Poét. ch. 1.

Paris, chez *Levrault*, *Schoell* et compagnie, rue

de Seine, faub. St.-Germain, n°. 1395. — An XIII, (1805) *in*-8°. de 83 pages.

Cet ouvrage est d'un jeune littérateur de 19 ans; déjà il compte pour amis des hommes de lettres très-distingués qui présagent des succès. Cet éloge est dédié à son père. M. Victorin Fabre considère les écrits de Boileau sous le rapport du goût et sous celui de la morale, et il termine par l'éloge de son caractère. L'auteur accompagne cet écrit de notes justificatives. Cet ouvrage annonce un bon esprit, un bon cœur, et donne lieu d'espérer que dans d'autres concours son auteur ne disputera pas la palme sans la conquérir.

Le N°. II du Magasin contiendra une notice du Discours qui a remporté le prix.

A. L. M.

Poésie.

Les Oiseaux *de la Ferme*, *poëme*, *par M.* Lalanne. 1 franc pour Paris, 1 franc 25 centimes pour les départemens.

C'est le second poëme didactique que M. Lalanne publie. Le *Potager* a eu du succès, les *Oiseaux de la Ferme* en auront aussi. Cependant cet ouvrage est loin de valoir le premier essai de l'auteur. Le sujet n'est qu'effleuré; il a trop pris à la lettre le conseil de La Fontaine :

> Loin d'épuiser une matière,
> On n'en doit prendre que la fleur.

Il ne faut pas l'épuiser, soit; mais il faut la trai-

ter. Nous reviendrons sur cette obligation, après avoir dit un mot de l'*Avant-propos*.

M. Lalanne prétend que *la poésie didactique peut, entre des mains habiles, prendre tous les tons, se prêter à toutes les formes, s'approprier toutes les beautés particulières à chaque genre*, et il a raison. Mais pourquoi avoir fait aussi peu d'usage de ces préceptes? pourquoi nous offrir un poëme si court? pourquoi avoir choisi une matière si bornée? Je ne dirai point ici combien je trouve condamnable et déplacée cette manie de nos jours, qui voit dans chaque objet le sujet d'un poëme. On a loué Virgile d'avoir eu la sagesse de ne consacrer qu'une douzaine de vers aux *Jardins*. A la vérité, M. Delille a répondu à cette objection comme le philosophe à qui l'on niait le mouvement. Depuis nous avons eu *le Verger* et *les Plantes* : ces sujets ont quelque chose d'agréable pour les habitans d'une grande ville; ils les ramènent à la campagne, et leur rappellent des scènes champêtres; mais il ne faut pas trop les subdiviser, on finiroit par consacrer un poëme à chaque fleur, à chaque oiseau. On feroit comme Marigny, qui chanta les *Serins* dans un poëme médiocre et presque ridicule, et comme Roucher, qui ne sentit pas la difficulté de trouver des traits caractéristiques pour peindre les douze *mois* de l'année. Jeunes poëtes évitez ce danger. Horace a dit : *Où les mots abondent, le sens se trouve rarement, comme les arbres surchargés de feuilles ne portent que peu de fruits.* En effet, comment éviter l'abondance des mots quand on a peu de choses à dire? C'est précisément le reproche que nous devons faire à M. Lalanne : il s'occupe de la poule et du coq, comme s'il n'avoit qu'eux à

chanter. Il est vrai que dans une ferme le coq en est presque le seigneur; mais faut-il négliger pour lui ses commensaux? L'auteur répare cet oubli en célébrant le chien, la vache et l'agneau. Quels *oiseaux!* Puisqu'il devoit être parlé d'eux, pourquoi ne pas faire un poëme sur les *Animaux de la ferme?* Le plan eût été plus vaste, il eût permis plus d'écarts, et demandé quelques épisodes qui en eussent fait la variété.

Et si je ne craignois de passer les limites
Qu'en un sujet borné ma Muse s'est prescrites,
Peut-être que cédant *à l'attrait du désir*,
J'étendrois au-delà mes vers et mon loisir:
De détail en détail, mon Apollon, *peut-être*,
Parcourroit en entier le domaine champêtre.

Il ne falloit hésiter ni craindre; l'auteur pouvoit et devoit nous donner mieux qu'une ébauche: ses peintures sont attachantes; la poule cherche un lieu pour déposer l'œuf que recèle son sein.

La vois-tu, promenant sa vague inquiétude,
Fuir le plaisir, rêver, chercher la solitude,
Et trahir sa langueur par de longs gloussemens?
Hâte-toi; l'heure presse, *et* saisis les momens:
Son cœur est tourmenté du besoin d'être mère.

Ailleurs la poule, après avoir été infidèle à ses devoirs, revient à l'amour maternel. On la voit:

Au feu de ses ailes actives,
De la Canne animer les pontes adoptives,
Contente de régir, fière de protéger
Ces fruits qu'elle a reçu d'un hymen étranger.
Dans cet emploi nouveau qu'elle a pour moi de charmes!
O tendresse inquiète! ô touchantes alarmes!

Ses nourrissons, à peine à la lumière éclos,
Du vivier de la ferme ont essayé les eaux :
Éperdue, elle court, s'agite : et sur la rive
Rappelle par ses cris la troupe fugitive ;
S'éloigne tour-à-tour, et s'approche du bord ;
Va, fuit, revient sans cesse, et leur montre le port.
Mais sa voix maternelle envain les sollicite,
Elle gourmande envain leur *étrange* inconduite,
Les Cannetons légers, indociles enfans,
Se livrent à l'instinct et nagent triomphans.
Ils abordent enfin ; quels transports ! quelle ivresse !
Elle a cru ne plus voir ces fils de sa tendresse :
Autour d'elle bientôt l'essaim s'est rallié ;
Ils sont vivans encore, et tout est oublié.

Je pourrois extraire de ce poëme quelques peintures plus fortes et plus énergiques ; mais elles rappelleroient de trop cruels désastres, de trop douloureux souvenirs. Le talent de M. Lalanne n'est point douteux ; ses vers sont harmonieux ; son style est élégant et facile ; mais à côté d'aussi jolis détails on est fâché de trouver quelquefois des phrases prosaïques : je n'en citerai qu'un exemple. Il peint les soins d'une fermière attentive ; il s'écrie :

Que cette ménagère est donc rare à trouver !
Si tu l'as *rencontrée*, il faut la conserver.

Sans doute le chantre du *Potager* et des *Oiseaux de la Ferme* habite sa maison des champs. Avec son génie et le modèle sous les yeux, il peut enrichir notre littérature d'un bon ouvrage. Qu'il ne soit pas effrayé de l'entreprise ; nous l'engageons à étendre son poëme, et à nous pardonner le conseil que nous lui donnons, et les sévères remarques que nous nous sommes crus obligés de faire. Quoique j'aie trouvé

dans le bon P. Binet, entièrement oublié aujourd'hui, que *les critiques ne lisent les livres que comme les cantharides se posent sur les roses, pour les empoisonner*, nous prions M. Lalanne de croire que nous n'avons pas voulu empoisonner les roses que sa muse nous présente; notre intention est seulement d'obtenir un plus gros bouquet.

Auguste de la Bouïsse.

Poésie latine.

Carmen *in sacram inunctionem Napoleonis primi, Gallorum Imperatoris, a Pio septimo summo pontifice inaugurati. Auctore* Petro Crouset, *unus è sociis Academicæ gallicæ. — Parisiis ex typographia* J. Gillé, 1804, in-4°. de 9 pages.

Le titre de ce petit poëme indique suffisamment son sujet; la valeur, la modération la sagesse, la fidélité dans les engagemens, la sobriété, la justice, sont les vertus qui se disputent l'honneur de couronner Napoléon. La Patrie les met d'accord, en disant que Napoléon doit se placer lui-même la couronne sur la tête, et qu'ainsi il la recevra de toutes les vertus réunies.

Napoleonti *primo Gallorum Imperatori semper augusto; auctore P. H.* Marron. — Typis imperialibus Parisiis excudeba Johannes-Josephus *Marcel*, imperialis Typographeii administer generalis; die 11 decembris anno 1804. *in*-4°. 7 pag.

M. Marron s'est fait un nom comme poëte latin. Cette ode n'est point inférieure à ses autres productions.

Mélanges.

Literarische *Blaetter. Vierter band, mit einem dreyfachen Register. Nürenberg im verlag der J. L. S. Lechnerschen Buchandlung*, 1804. — c'est-à-dire : Feuilles littéraires. Quatrième volume accompagné d'un double registre. Nuremberg, chez J. L. S. Lechner. 1804. *in*-4°. de 367 pages.

Les journaux littéraires se multiplient en Allemagne. Celui dont nous annonçons ici le quatrième volume a une véritable utilité ; ce n'est pas seulement par les critiques toujours justes et exactes des ouvrages qu'il se distingue ; mais ce qui le rend particulièrement intéressant, c'est la multitude des notices et des petits mémoires sur différens sujets de littérature qu'il renferme. Nous recommandons dans ce volume au bibliographe une *Notice sur une très-ancienne édition de la Bible, imprimée à Bâle en* 1491 ; — une *Discussion sur la question :* quel est le livre qui contient les plus anciennes gravures en bois qui représentent des figures anatomiques ; — *Notice sur les ouvrages du grammairien allemand* Thierri de Stadé, *qui a vécu dans le* 17e. *siècle ;* — *Notice sur une très-curieuse et ancienne édition du livre de Tournoy de* Ruxner ; — *Notice sur l'origine et l'emploi du mot* Pandecte, qui est composé comme on sait des mots grecs παν *tout*, et δέχεσται, qui veut dire *renfermer, comprendre.* On y explique encore dans quel sens on a pris d'abord ce mot, et ce qu'on a voulu désigner. On trouve des Lettres latines adressées à M. de Murr par différens auteurs, elles sont sur la bibliographie; une *Notice de la Satyre sur les femmes*, intitulée: *Hippolytus redivivus, id est remedium contem-*

nendi sexum muliebrem. Auctore S. J. E. D. V. M. *anno* 1644, sans lieu d'impression. L'auteur paroît avoir été un vrai Mysogine ; — *Notice sur deux ouvrages rares contre le Papisme.* Le titre d'un de ces ouvrages est très-curieux et mérite d'être rapporté. Le voici :

Partus Papæ prodigiosus.
Puris, præclaris, perspicuisque probationibus
Per polyhistores perpetuo P. productus
Propter pontificios prorsus pernegantes, præ-
Dictum Papæ partum palim palam propalat
Permissu potestatis præeminentioris,
Plusicharius Prosdocou Pyrgicobus Phrancus
Post parthenium partum : 1626.
PreCIbVs plorVm Papa perDItVs penItus
PerIbIt.
Post Papissæ partum : 770
PapIssa prostIbVla In pLanCtV parIens pLane
PerDItVr.

Editio secunda, cui adjecta responsio ad schedulam scopticam Ant. Averi Jesuitæ bambergici hac de re emissam, ejusdem auctoris pressus Phitebergæ. In-4°.

On voit par ce que je viens de rapporter, que ces Feuilles littéraires ne sont pas sans intérêt.

Il paroît chaque semaine une feuille de ce journal. On pourra souscrire ou à Nuremberg même ou à Leipsick, chez le libraire Besson.

C. L.

Physiologie.

Mémoires de Physiologie et de Chirurgie-Pratique, par A. *Scarpa* et J. B. F. *Lévcillé.* 199

Métaphysique.

L'École des Initiés d'Orient (en allemand). 201

Médecine.

Manuel théorique et pratique pour le traitement des Maladies vermineuses, par *Calvet*, neveu. 203

Art militaire.

Recherches biographiques sur le professeur d'artillerie Lombard, par C. N. *Amanton.* *Ibid.*

Diplomatie.

Tableau analytique de la Diplomatie française, depuis la minorité de Louis XIII jusqu'à la paix d'Amiens; par Ferd. *Bayard.* *Ibid.*

Agriculture.

Mémoire sur l'Érable à feuilles de frêne, ou *Acer negundo*; par M. *de Cubières*, l'aîné. 205

Économie rurale.

Ier., IIe. et IIIe. cahiers de la troisième année de la Bibliothèque-Physico-Économique, instructive et amusante, à l'usage des Villes et des Campagnes; par une société de Savans, d'Artistes et d'Agronomes. 206

Commerce.

Cahiers IX à XVI de la Bibliothèque commerciale, troisième souscription; par J. *Peuchet.* 207

Éducation.

Distribution des prix faite aux élèves du Prytanée français, à Saint-Cyr; par M. *Fourcroy.* 208

Politique.

Observations sur les Relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine; par L. *Langlès.* 209

Beaux-Arts.

Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-Arts; rédigées par C. P. *Landon.* 210

Histoire.

Fasti. Parisiis ex mandato Præfecti Sequanæ, excudebat P. *Didot* natu major. 213

Annuaire du département des Hautes-Alpes pour l'an XIII, par A. *Farnaud.* 218

Antiquité sacrée.

Sur les Tombeaux de la famille de David dans la montagne de Sion; par le professeur *Munter.* 219

Histoire littéraire.

Histoire générale des Sciences et de la Littérature, depuis les temps antérieurs à l'histoire grecque jusqu'à nos jours; par l'abbé J. *Andrès.* 225

Littérature française.

Éloge de Boileau-Despréaux; par Marie J. Fr. Victorin *Fabre.* *Ibid.*

Poésie.

Les Oiseaux de la Ferme, poëme; par M. *Lalanne.* 226

Poésie latine.

Carmen in sacram inunctionem Napoleonis primi, Gallorum imperatoris, à Pio septimo summo pontifice inaugurati; auctore Petro *Crouset.* 230

Napoleonti primo Gallorum Imperatori semper augusto; auctore P. H. *Marron.* *Ibid.*

Mélanges.

Feuilles littéraires. Quatrième volume accompagné d'un double registre. 231

Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Héritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion, et d'Henget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bolle, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

Février, 1805 — Pluviose, An XIII.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

NATURAL H

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port:

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbier du Boccage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

ASTRONOMIE.

Histoire de l'Astronomie pour 1804; par Jérôme *de Lalande.* 233

CRITIQUE CORRECTIVE.

Lettre du professeur *Schweighæuser*, à Geoffroy *Schweighæuser* son fils, sur l'utilité de la Critique corrective. 264

LITTÉRATURE.

Eloge de N. Boileau-Despréaux; discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'Institut; par C. S. *Auger.* 275

ARCHÆOLOGIE.

Ueber die Familie des Lycomedes; eine Archæologische Untersuchung, von Conrad *Levezow.* 284

Addition à la cinquième Dissertation de M. *Bœttiger*, sur la Toilette des Dames Romaines. 369

POÉSIE.

Rapports sur le concours pour le prix de Poésie de l'Institut national. 304

NUMISMATIQUE.

Annalen der gesammten Numismatik, herausgegeben von Friederich *Schlichtegroll.* 215

LANGUE FRANÇAISE.

Manuel des Etrangers, amateurs de la langue française; par Urbain *Domergue.* 329

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Sur l'Histoire du royaume d'Alger, par *Laugier de Tassy.* 344

TECHNOLOGIE.

Rapport fait à l'Athénée des Arts de Paris, par MM. *Rondelet*, *Beauvallet* et *Duchesne* fils, sur la fonte en bronze de la Statue de Jeanne d'Arc, moulée en sable par MM. *Rousseau* et Honoré *Gonon.* 350

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles de Londres. 37
— d'Autriche. 37
— de Prusse. 37
— de Suède. 38
— de Copenhague. 38
— de Pétersbourg. 38
— de Rome. 40
— de Gênes. *Ibid*
— de Milan. 40
— de Lisbonne. 40
— de France. 40
— de Paris. 40
Institut. 40

THÉATRES.

Fernand, *ou* les Maures. 42
Sophie Arnould. 42
Le Jaloux malade. 42
Les Femmes colères. 42

LIVRES DIVERS.

Astronomie.

Traité élémentaire d'Astronomie physique, par J. B. *Biot.* 4

Connoissance des Temps ou des Mouvemens célestes, à l'usage des Astronomes et des Navigateurs, pour l'an XV de l'ère française; publiée par le Bureau des longitudes. 4

ASTRONOMIE.

Histoire de l'Astronomie pour 1804; par Jérôme de la Lande.

Cette année est aussi remarquable que 1801 et 1802, puisqu'elle nous présente la découverte d'une nouvelle planète ; c'est un hasard, il est vrai, mais il a été préparé et dirigé par le travail d'un habile et courageux observateur. Voici comme M. Harding (1) me l'écrit lui-même le 10 novembre, de Lilienthal; près de Brémen.

« J'avois fait une entreprise qui m'occupoit depuis un an : chaque nuit favorable je faisois un petit atlas céleste pour représenter le zodiaque des deux planètes nouvellement découvertes par MM. Piazzi et Olbers. La petitesse de ces deux planètes qui, dans la plupart de leurs positions, ne sont que de huitième à neuvième grandeur, exige une connoissance spéciale de toutes les petites étoiles qui sont dans ce zodiaque. Les cartes célestes qu'il y a eu jusqu'ici ne sont pas

(1) Charles-Louis Harding est né le 29 septembre 1769 à Lauenbourg, sur l'Elbe, dans le duché de Saxe-Lauenbourg, électorat d'Hanovre.

d'un si grand détail, et ne peuvent faire connoître, à la première vue, ces deux petites planètes, parce qu'elles ne représentent que des étoiles de la septième à huitième grandeur. C'est ce qui m'a déterminé à construire des cartes plus détaillées, qui contiendront toutes les étoiles jusqu'à la neuvième ou dixième grandeur; entreprise autrefois immense, mais devenue plus facile depuis que vous avez procuré aux astronomes la connoissance de 50000 étoiles qui sont dans votre Histoire céleste.

Cette entreprise, qui me procura une connoissance détaillée du ciel étoilé, m'a donné l'occasion de découvrir la nouvelle planète; ce fut le premier septembre qu'en comparant la feuille de mon petit Atlas avec le ciel, je trouvai entre le n°. 3e. du Catalogue de Mayer et une étoile de votre Histoire céleste, une autre étoile inconnue que je n'avois pas encore vue à cette place; je la dessinai dans ma carte, comme étoile, à 2° 25′ d'ascension droite et 0° 36′ de déclinaison boréale, sans y soupçonner aucune singularité. Le 4 septembre cette étoile manquoit, mais à 2° 0′ d'ascension droite, 0° 1′ de déclinaison boréale, je vis une autre étoile que je n'avois pas aperçue trois jours auparavant; je commençai à soupçonner un mouvement à cet astre inconnu, et cela d'autant plus que je ne trouvois aucune de ces deux étoiles marquée dans une carte dessinée l'année dernière, quoique j'y eusse mis des étoiles d'une beaucoup plus foible lumière. Je me hâtai donc de l'ob-

server avec le micromètre, pour déterminer sa position; mais le brouillard commençoit au moment où je faisois passer cet astre par le champ de mon télescope; j'attendis avec impatience le lendemain, et je trouvai que l'étoile avoit sensiblement changé de place, le micromètre me donnoit sa position pour $11^h\ 12'\ 45''$ temps moyen, $1^o\ 51'\ 51''$ d'ascension droite, et $0^o\ 11'\ 26''$ de déclinaison australe.

Après avoir fait cette observation, je ne doutai plus que ce ne fût un astre mobile, et peut-être une planète, parce que, vue par nos télescopes les plus forts, il n'y avoit ni queue, ni nébulosité, ce ne pouvoit pas être une comète. Je me hâtai d'en avertir MM. Olbers, Gauss, Bode et le baron de Zach. Le premier commença à l'observer le 7 septembre, je la suivis jusqu'au 27; temps où j'appris que M. de Zach avoit commencé à l'observer avec de beaux instrumens. »

Depuis cette lettre de M. Harding, j'appris que M. le docteur Gauss, habile astronome de Brunswick, avoit déjà calculé trois fois les élémens de l'orbite de cette planète. Je vais rapporter les derniers: De son côté, M. Burckhardt, à Paris, nous donna des élémens qui, le 23 novembre, étoient perfectionnés de manière qu'ils se sont trouvés différer peu de ceux de M. Gauss; M. Burckhardt les a encore corrigés le 24 décembre.

Voici les observations faites à l'école mili-

taire par M. Burckhardt et qui lui ont servi à calculer l'orbite :

TEMPS MOYEN à l'Observatoire. — 1804.				ASCENSION droite.			DÉCLINAISON australe.		
23 septembre à	11h	46′	12″	359°	7′	0,″3	4°	5′	41,″9
4 octobre . . à	10	55	47	357	19	26,4	6	27	43,6
19 octobre. . . à	9	49	48	355	34	1,5	9	4	39,0
5 novembre à	8	41	58	355	19	4,8	10	43	0,4
22 novembre à	7	42	34	357	12	30,0	10	53	19,6
21 décembre. à	6	18	15	4	37	33,9	8	32	47,8

M. BURCKHARDT.				M. GAUSS.		
Nœud ascendant.....	5s	21°	6′	5s	20°	47′
Inclinaison.....		13	5		13	20
Aphélie.....	7	22	49	7	21	18
Equation.....		28	57		29	25
Distance moyenne.....		2,657			2,620	
Révolution.....	4 ans 4 m. 2 j.			4 ans 2 m. 28 j.		
Longitude le 23 septemb. à midi.....	0s	19°	45′	0s	19°	40′
L'époque de 1805 (c'est la veille à midi) suivant Burckhardt.....	42°	17′	31″			

M. Messier et M. Bouvard, à Paris; M. Vidal, à Mirepoix, ont continué de l'observer, et

M. Burckhardt a calculé une éphéméride, pour qu'on puisse la retrouver ; ce qui seroit difficile après quelques jours de mauvais temps, à cause de son extrême petitesse.

On a déjà entrepris de donner un nom antique à la nouvelle planète ; on a proposé de l'appeler Junon : pour moi, je ne nommerai jamais les planètes nouvellement découvertes que par les noms de Herschel, Piazzi, Olbers et Harding ; j'ai fait voir dans le Journal des Savans, mars 1789, que des noms mithologiques sont sans motifs ; si nous appelons les planètes des Anciens comme ils les ont appelées, cela est nécessaire pour les entendre, et les noms indiquoient les attributs des divinités dont on faisoit l'application aux planètes. La plus belle planète s'appela Vénus, parce que c'étoit la plus belle déesse ; direz-vous que la planète d'Olbers s'appelle Pallas, parce que cette planète est le symbole de la sagesse et du savoir ; pourquoi celle de Piazzi s'appelleroit-elle Cérès ? La planète a-t-elle quelque rapport avec les moissons? Ainsi, pour les nouvelles planètes, ce sont des noms insignifians et déplacés, ils me semblent n'avoir été puisés dans la fable que pour priver les astronomes de la récompense de leurs travaux, de la reconnoissance qu'on leur doit, de l'émulation qui peut en résulter. C'est, à mes yeux, une jalousie méprisable, et une ingratitude révoltante, comme je l'ai dit dans le Journal des Débats du 8 novembre 1804.

On ne peut voir les nouvelles planètes sans se rappeler l'idée des Anciens à ce sujet.

Artemidore, cité par Sénèque, liv. 7, ch. 5, disoit que les cinq planètes n'étoient pas les seules, et qu'il y en avoit un grand nombre qui nous étoient inconnues. (Bailly, *Astr. anc.*, p. 467.)

Mais une chose aussi singulière, c'est l'idée de Kepler qui disoit : *Inter Jovem et Martem interposui novum planetam.* (*Myster. cosmog.* 1595, pag. 7.)

Les nouvelles planètes vont fournir aux géomètres un vaste champ de recherches ; les perturbations qu'elles éprouvent non-seulement doivent être très-considérables, mais elles seront très-compliquées et très-difficiles à calculer, à cause de la grandeur des excentricités et des inclinaisons ; aussi l'Institut en a fait l'objet du prix qu'il a proposé pour 1805.

Outre la découverte d'une planète, nous avons encore, en 1804, celle d'une comète ; c'est la 94e. : elle fut trouvée par M. Pons, à Marseille, le 7 mars; par M. Bouvard, à Paris, le 11; et par M. Olbers, le 12, à Bremen. Elle a été calculée, par M. Bouvard et par M. Gauss, à Brunswick. Voici les élémens de celui-ci :

Nœud 5^s 26° 48', inclinaison 56° 29', périhélie, 4^s 28° 45', passage 13 février 14^h 6', distance périhélie 1,0712 mouvement direct.

La médaille, fondée par Lalande en 1802, a été décernée par l'Institut, le 9 avril, à M. Piazzi, en considération de son excellent Catalogue de 6748 étoiles ; c'est la seconde fois que ce prix

a été adjugé. Il le fut, en 1803, à M. Olbers, pour la découverte de sa planète. Un amateur de Berlin a déposé 400 francs entre les mains de M. Bode, pour l'auteur de la Dissertation astronomique la plus importante qui lui seroit envoyée avant la fin d'août 1805.

Cette année nous a procuré une autre jouissance ; c'est le retour de M. de Humboldt qui nous a rapporté de son voyage une immense quantité d'observations. C'est le cas de faire connoître cet illustre voyageur. La réunion du savoir, du courage, et de la fortune est si difficile à trouver, qu'il n'y en a eu jusqu'ici aucun exemple; aussi n'a-t-on jamais fait de voyage pareil au sien.

Frédéric-Alexandre, baron de Humboldt, naquit à Berlin le 14 septembre 1769. Après avoir fait ses études à Berlin et à Gottingen, il vint en France en 1790; il alla en Angleterre; Georges Forster, fils de Jean Reinholdt, lui inspira le goût des voyages et des observations. Il donna un ouvrage sur les basaltes du Rhin. En 1798, il se proposoit d'aller en Egypte, mais il préféra l'Amérique; il alla d'abord en Espagne, puis aux îles Canaries en mai 1799, et de là à Cumana, sur la côte de Paria, dans l'Amérique méridionale.

En 1800, il parcourut l'Orénoque, le Rionegro, le Casiquiare, la communication de l'Orinaro avec la rivière des Amazones, et il alla par terre jusqu'aux frontières du Brésil.

Parmi les observations curieuses qu'il a lues à l'Institut, j'ai remarqué celles du Casiquiare, qui

forme la communication de l'Orénoque et de Rionegro : on s'étoit trompé sur la source : celles du poison très-actif des guairis, de la terrible incommodité des maringouins, des otomates qui mangent une livre de terre argileuse sans être incommodés.

Il alla, en 1801, à l'île de Cuba, à Cartagène ; il reconnut qu'il n'y a pas un quart de ligne de différence sur le baromètre entre la mer du golfe et la mer Pacifique ; question dont je sollicitois depuis long-temps la solution.

En 1802, M. de Humboldt alla au Pérou, sur les montagnes des Andes, à Santa-Fé de Bogota, à Quito, à Loxa, à Quayaquil, à Lima, à Accapulco ; en 1803, au Mexique. On est étonné de voir que Mexico, ville de cent-quarante mille habitans, étoit si mal déterminée, qu'on avoit deux ou trois degrés d'incertitude ; il trouve la différence des méridiens de $6^h\ 45'\ 20''$, et $19°\ 26'\ 2''$ de latitude. Après avoir fait au Mexique une multitude de courses et d'observations, il vint à la Havanne, puis à Philadelphie ; enfin il est arrivé, le 4 août 1804, à Bordeaux avec quarante caisses de collections, six mille plantes, beaucoup de cartes, deux cent quarante endroits déterminés astronomiquement, cinq cents hauteurs barométriques, des observations physiques sur l'aimant, sur la température de la terre et de la mer, sur cinquante-quatre volcans, sur les révolutions du globe, sur la communication projetée des deux mers, sur l'histoire morale de l'homme.

M. Bonpland, son digne compagnon de voyage, dont il ne cesse de faire l'éloge, est né à la Rochelle, à la fin de 1774; c'est un excellent botaniste.

M. de Humboldt fait un grand éloge des Espagnols; leurs navigateurs sont très-exercés dans les observations, et il a été étonné de voir combien ils y mettent d'émulation, d'intelligence et d'activité. On a fait une dépense considérable en instrumens, et l'Espagne peut servir de modèle aux nations les plus jalouses auparavant de la science nautique. Les Tables de M. Mendoza ont coûté beaucoup, mais elles sont très-utiles.

Le général Sanson, chef du dépôt de la guerre, s'est prêté au desir du Bureau des longitudes, pour faire mesurer les degrés de longitude en France, depuis Strasbourg jusqu'à Brest. M. Henry, qui avoit fait ses preuves à Manheim, à Munich, à Pétersbourg, partit le 11 avril; le 20 juillet, il commença la mesure de sa base, et le 16 septembre elle étoit terminée; elle a 9780 toises; il a opéré avec les belles règles de platine qui avoient servi à M. Delambre pour les bases de Perpignan et de Melun.

L'éclipse du 11 février a été observée à Rome, à Madrid, à Marseille, à Pétersbourg; mais ailleurs le temps a été couvert presque partout.

M. Delambre a observé les solstices, et il a trouvé les mêmes résultats que l'année précédente; le solstice d'hiver donne 6″ de plus en prenant les réfractions de Bradley.

Le 25 mai 1804, j'ai déposé à l'Observatoire

des manuscrits et des observations de Louville, Bouguer, Lacaille, d'Agelet, pour être réunis à ceux de Lemonnier.

A Genève, l'Observatoire a été remis en état. MM. Pictet, Maurice, et Jean-Louis Pictet Mallet, fils de celui qui alla à Kola, ont observé l'occultation des pléiades le 20 octobre.

L'électeur de Bavière fait construire un Observatoire aux environs de Munich. Le point choisi pour cette construction, embrasse un horizon immense. M. le professeur Seyfer, célèbre astronome de Gottingue est nommé directeur de cet établissement.

De riches propriétaires de Volhinie et d'Ukraine se sont cotisés pour établir des lycées à Krzeminiec et à Winnica, pour les sciences physiques. On a acheté la bibliothéque et les instrumens du roi de Pologne; M. Sniadecki a reçu 12000 francs pour des lunettes et des pendules, et l'on n'épargnera rien pour avoir des Observatoires bien montés.

M. Goldbach, habile astronome de Leipzig, regrettoit de ne pouvoir s'occuper uniquement de notre science; j'avois fait des efforts pour l'y attacher par une place avantageuse; enfin, M. Novosiltsoff, président de l'Académie, et M. Mouravieff l'ont nommé professeur à l'Université de Moskou, avec 6000 francs de traitement; il est chargé de diriger la construction du nouvel Observatoire, de le faire monter, d'y faire les observations courantes, de former à l'astronomie pratique quelques jeunes-gens qui

seroient doués des connoissances préparatoires, et de faire un cours d'astronomie théorique, soit en français, soit en allemand, dans un des auditoires de l'Université.

On a déjà fait l'acquisition de plusieurs télescopes de Carry, de différens degrés de force, d'une bonne pendule astronomique, d'un cronomètre d'Arnold, et d'un cercle entier portatif d'un pied de diamètre, en attendant l'été prochain, un cercle entier de trois pieds de diamètre du successeur de Ramsden. Ainsi M. Goldbach sera pourvu de tous les moyens d'être utile à l'astronomie et à l'Observatoire de Moskou. L'empereur de Russie ne cesse de signaler son goût pour l'instruction, son affection pour les gens de lettres. M. Goldbach a profité de son voyage pour déterminer les positions de quelques villes, entre autres de Riga, $1^h\ 27'\ 0''$, et $56°\ 57'\ 8''$.

En même temps que M. Goldbach établit l'astronomie à Moskou, MM. Schubert et Wisniewski s'occupent de l'Observatoire de Pétersbourg, et nous donnent lieu d'espérer une suite d'observations. L'Académie a fait venir aussi un artiste mécanicien, nommé Dienel, qui sera utile à l'Observatoire.

M. Lambton a mesuré, aux Indes, un arc du méridien avec des instrumens du célèbre Ramsden; mais nous n'avons pas encore le résultat. On se propose d'en mesurer plusieurs degrés.

La Connoissance des temps de l'an XV, qui a paru à la fin de l'année, contient un grand nom-

bre de mémoires, de tables, d'observations et de calculs par MM. Delaplace, Delambre, Dezack, Chompré, Messier, Vidal, Guérin, Flaugergues, Lalande, Burckhardt, Duc-la-Chapelle, Olbers, Thulis, Mougin, Schroeter, Keizer, Calandrelli et Conti; la Vie de Bernier, l'Histoire de l'astronomie pour 1803, les Observations des planètes de Piazzi et d'Olbers.

Nous avons reçu un peu tard un livre intéressant publié en 1800, *Johann-Hieronymus Schroeter, Beytrage, etc.* Ce troisième volume des Mémoires d'Astronomie de M. le Bailly de Lilienthal porte le nom de *Beytrage*, qui signifie *ce qu'on apporte* pour la perfection de l'astronomie; il contient des recherches sur les satellites de Jupiter, sur la rotation de Mercure, sur les comètes.

Le onzième volume de la Société italienne renferme un supplément pour le Catalogue d'étoiles de M. Cagnoli, dont nous avons parlé avec éloge l'année dernière, un mémoire de M. Piazzi sur l'obliquité de l'écliptique, dont le résultat est d'accord avec ce que l'on a trouvé à Paris: l'obliquité moyenne pour 1800, 23° 27′ 58″ au lieu de 59″ par les solstices d'été, et plus petite de 9″ par les solstices d'hiver, au lieu de 6″. On y trouve les observations de MM. Chiminello et Cassella.

Dans le septième volume des Notices et des Extraits des manuscrits de la bibliothèque, il y a 240 pages des Observations et des Tables de Ibn Junis, en arabe, avec la traduction par

M. Caussin, dont le travail a été très-utile pour la théorie de la lune.

On a commencé l'impression des Tables du soleil de M. Delambre, dans lesquelles il y a beaucoup de nouvelles équations, et dont tous les élémens ont été vérifiés par de nouvelles observations. Quand ces Tables seront finies, on imprimera celles de la lune; ensuite celles des planètes.

M. Cagnoli a donné une seconde édition de sa Trigonométrie en italien, où il y a des augmentations intéressantes.

M. Biot a donné un Abrégé d'Astronomie physique à l'usage des lycées, où l'on trouve un abrégé de toutes les découvertes expliquées dans la Mécanique céleste de M. de Laplace, et les principes d'astronomie, comme dans mon Abrégé.

M. Bode a publié les Éphémérides pour 1806; il rapporte beaucoup d'observations de M. Méchain à Paris, de M. Triesnecker à Vienne, de MM. David et Bitner à Prague, de M. Beitler à Mittau, de M. Wurm à Blaubeuren, de M. Bugge à Copenhague, de M. Derflinger à Kremsmunster, de MM. Schroeter et Harding à Lilienthal, de M. Jungnitz à Breslau, de M. Benzenberg à Hambourg, de M. Gauss à Brunswick, de M. Olbers à Bremen, de M. Fritsch à Quedlinbourg, de M. Seyffert à Dresde, de M. de Ende à Celle, de M. Kautsch à Leutomischel, de M. Schubert à Pétersbourg, de M. Brandes à Eckwarden, de M. Klugel à Halle, de M. Kock à Danzig, des Lettres de M. Piazzi, et de plusieurs autres rela-

tivement à l'astronomie ; des éclipses d'étoiles, et des observations des nouvelles planètes. Ce recueil, écrit en allemand, me rappelle de plus en plus la nécessité de cette langue.

M. Harding a remarqué des changemens très-rapides dans la clarté de la lumière de la planète d'Olbers, ils furent le plus souvent très-sensibles dans l'intervalle de 40′ de temps ; il annonce que M. Schroeter et lui ont toujours trouvé l'anneau de Saturne sans aucune rotation, jusqu'à l'instant de sa disparition.

M. Benzemberg annonce qu'il a vu Jupiter en plein jour, et il cite des personnes qui voient Régulus, et d'autres les satellites de Jupiter sans lunettes.

M. Vurm a trouvé l'équation du soleil par Vénus de 11″ 6, et la masse de Vénus 1,06 par rapport à la terre ; mais M. Delambre, par un grand nombre d'observations, n'a trouvé que 0″96. Les observations de Bradley et de Maskelyne lui ont donné le même résultat.

Les Ephémérides de Vienne, pour 1805, contiennent de nouvelles tables de Mars par M. Triesnecker, les perturbations calculées par M. Schubert à Pétersbourg ; il y a 77 pages d'observations faites à Vienne par MM. Triesnecker et Burg, à Bude par MM. Taucher et Huliman, à Prague par MM. David et Bittner, à Cremsmunster par M. Derflinger, à Cracovie par M. Sniadecki, à Padoue par M. Chiminello, à Ratisbonne par M. Heinrich, à Paris par M. Méchain, à Upsal par MM. Prosperin, Swanberg,

Mallet, Holmquist, Trigdun, Rotheram, Nordmarck, Troil, Landesech et Bredman, à Lund par M. Lidtgren; des calculs de M. Bede, astronome de Carlsbourg, et plusieurs observations de France, tirées de la Connoissance des Temps.

Les Éphémérides de Milan, pour 1805, contiennent les oppositions de Jupiter et Herschel, par M. Cesaris; et la conjonction inférieure de Vénus, par M. Carlini; des Formules analitiques de M. Oriani, pour calculer l'équation du centre et sa variation; il a cherché à rendre ce travail plus commode que par les savantes formules de M. de Lagrange (Mém. de Berlin 1769); il a employé la douzième puissance de l'excentricité, le sinus de douze fois l'anomalie moyenne; le terme de onze fois ne donne pour Mercure qu'un cinquantième de seconde.

Les Éphémérides, calculées à Coimbre pour la marine, contiennent des distances de la lune aux planètes, des tables pour réduire les distances, et de nouvelles tables de Mars.

L'auteur Jose Monteiro da Rocha est né le 25 juillet 1734 à Canavezès, dans la province de Minho; il passa au Brésil où il apprit les mathématiques: dans son retour en 1766, il observoit les distances de la lune; en 1772, le Gouvernement le chargea de dresser des statuts pour l'Université de Coimbre où il fut professeur de phoronomie, et quelques années après professeur d'astronomie; il est enfin parvenu à la construction de l'Observatoire dont il a la direction,

quoiqu'il soit à la Cour précepteur du prince de la Beira et des infants ses frères.

Le président de l'Académie de Lisbonne a envoyé, le 16 mars 1803, à l'Institut, la collection des ouvrages qu'elle a publiés jusqu'ici.

Dans les Transactions de 1802, seconde partie, M. Herschel donne un catalogue de cinq cent nébuleuses nouvelles et amas d'étoiles, dont M. Pictet a donné l'extrait dans la Bibliothèque britannique, janv. 1804, tome 25, neuvième année; il y traite de la nature de ces groupes inexplicables; il croit que deux étoiles, liées en vertu de la gravitation, peuvent décrire, autour du centre commun, un cercle ou une ellipse, sans qu'il y ait aucun corps placé dans ce centre.

Les mouvemens des étoiles étant sensibles dans plusieurs, le temps est arrivé où les astronomes ne doivent plus se contenter de la précession calculée. En conséquence j'ai calculé, pour la Connoissance des temps, les mouvemens d'environ cinq cents étoiles en partant des catalogues de Lacaille, Mayer et Bradley, qui ont quarante à cinquante ans d'ancienneté; celles qui ne sont pas dans ces Catalogues ne pourront être bien calculées que dans quelques années.

M. Vidal à Mirepoix, du 5 au 8 septembre, a observé toutes les planètes tous les jours, et les a comparées avec les vingt étoiles principales observées toutes en plein soleil; c'est un total bien singulier et dont lui seul a donné l'exemple avec un courage et une précision qui sont également

lement rares : il est bien digne de jouir d'un si beau ciel puisqu'il en fait un si bon usage.

Nous avons reçu des Tables utiles, M. Flaugergues a calculé l'équation de Mercure de dix minutes en dix minutes ; M. Clerc a calculé une Table de toutes les dimensions du sphéroïde terrestre, et les longitudes des étoiles principales du Catalogue fondamental ; M. Mougin une Table des changemens de longitudes qui répondent aux changemens d'ascension droite et de déclinaison ; M. Guérin des Tables d'interpolation ; M. Chompré des Tables de hauteurs.

M. de Narcy a fait des prismes de cristal de roche pour appliquer aux lunettes, et mesurer exactement les diamètres des planètes ; il est à souhaiter que tous les observateurs en aient.

M. Ciccolini a imaginé d'appliquer aux cercles de réflexions un quart de cercle divisé, avec une alidade qui sert d'aplomb, et qui donne à très-peu près la hauteur de l'astre ; cela évite le tâtonnement qui fait manquer souvent l'observation de la hauteur. Il y trouve l'avantage de pouvoir donner un moindre champ à la lunette, en la faisant grossir davantage : il se propose d'en publier la description.

M. Ciccolini se loue extrêmement du chronomètre de Louis Berthoud, n.° 43 ; M. Humboldt lui rend le même témoignage, et moi pour le n.° 36 dont je me sers depuis deux ans.

Le 18 mai, M. Jean-René Lévêque, notaire à Tillieres, déjà connu depuis long-temps dans l'astronomie, a envoyé au Bureau des longitudes

une nouvelle méthode pour réduire les distances de la lune aux étoiles observées en mer; elle a des avantages particuliers sur les méthodes connues, en ce qu'elle épargne les opérations préparatoires, et qu'il a ajouté une colonne de différences logarithmiques à laquelle on n'avoit pas songé. Les Tables qu'il se propose de publier pour l'usage de sa méthode seront peu volumineuses.

MM. Calandrelli et Conti ont donné, à Rome, un volume intitulé : *Opusculi astronomici è fisici.* Ils y donnent des calculs du passage de Mercure en 1802. La hauteur du pôle à l'Observatoire du collége romain 41° 53′ 54″ et les déclinaisons de plusieurs étoiles dont on s'est servi. La hauteur de l'Observatoire au-dessus de la mer, qui est de 177 pieds, et celle de plusieurs autres endroits de Rome. Enfin des observations météorologiques faites pendant dix ans.

M. Schubert a publié, à Pétersbourg, le premier volume d'une Astronomie pour le peuple, ouvrage important pour propager la science.

M. Reuss a publié, à Gottingen, un Répertoire des Mémoires de toutes les Académies savantes. On y trouve celui de l'astronomie : j'en avois fait un pareil pour mon usage, que je n'ai pu imprimer qu'en partie dans ma Bibliographie, en 1803.

La Table de ma Bibliographie étant un complément nécessaire de ce volumineux ouvrage, M. Cotte a bien voulu s'en charger ; elle a paru au mois d'août, en 45 pages, à l'imprimerie de

la République, où le ministre Chaptal a bien voulu la faire imprimer.

M. Vanswinden m'a envoyé un grand nombre de Supplémens pour ma Bibliographie astronomique.

On a imprimé pour la première fois, à Constantinople, un Almanach du Ramazan, sous la direction d'Abdorahman; l'imprimerie y fut établie en 1726 par Saïd, qui avoit été à Paris avec son père, ambassadeur, et par Ibrahim, hongrois; Achmet III les protégea et l'on imprima plusieurs livres, mais l'Almanach ne s'imprimoit pas.

Je sollicitois le rétablissement du calendrier grégorien en France, mais l'Empereur s'est contenté, quant à présent, d'ordonner que l'on célébreroit le premier janvier, compté parmi les fêtes de famille par la grande majorité des Français.

M. Vidal ayant fait avec sa lunette méridienne, à Mirepoix, des observations très-scrupuleuses, croit avoir reconnu un petit changement dans la direction de la méridienne.

M. Benzenberg, professeur de physique et d'astronomie à Dusseldorp, a publié vingt-huit expériences faites avec des balles bien tournées et polies qui tomboient d'une hauteur de deux cent soixante-deux pieds de Paris; elles ont donné par un milieu cinq lignes de déviation vers l'orient, par rapport au fil aplomb, et la théorie donne quatre lignes 6 dixièmes.

Ces expériences ont été faites dans les mines

de charbon de Schebusch ; elles prouveroient encore, si cela étoit nécessaire, le mouvement de la terre dont personne ne peut douter. Les dernières expériences, faites à Bologne par M. Guglielmini, ont donné à peu près le même résultat.

M. Pontus a observé les marées à Dieppe, MM. Caron et Porquet à Ostende, M. Lauvrier à Audierne, comme je l'ai annoncé dans la Connoissance des temps de l'an XV.

Les expériences aérostatiques, faites à Bologne en Italie le 7 octobre 1803 et le 22 août 1804 par M. Zambeccari, ont été publiées par la Société de Bologne; on y voit des rames et plusieurs choses qui font espérer des progrès dans cette belle découverte de Montgolfier.

M. Dupuis, de l'Institut, a lu un Mémoire curieux sur le phénix; il fait voir que cet oiseau célèbre n'avoit jamais existé ; son retour étoit de 1461 ans, on varioit beaucoup sur cette durée ; Hérodote en raconte des choses merveilleuses ; Pline parle de sa reproduction ; Tacite (au liv. 6, ch. 28) nous apprend que c'est à Héliopolis qu'il venoit mourir : il étoit consacré au soleil; une de ses apparitions tomboit à l'époque de Sésostris, 1328 ans avant notre ère ; Horus Apollo et Nonnus disent que c'étoit le symbole du soleil, un des noms du soleil.

Dans une thèse de médecine, M. Boulet avoit élevé des doutes sur l'âge d'Hippocrate, d'après un passage de cet auteur sur le lever d'Arcturus; mais M. Dupuis a remarqué qu'on peut dé-

truire en un seul mot toute la théorie de M. Boulet qui prétend que le lever d'Arcturus est un lever héliaque, contre le texte formel d'Hésiode qui dit (v. 182) que c'est un lever du crépuscule qui arrive à la fin du jour, au commencement de la nuit; s'il étoit vrai, comme il le prétend, que les colures des équinoxes dussent être placés tels qu'ils ont dû l'être il y a 13000 ans; loin de retrouver les positions que donne Hésiode, on verroit que Sirius n'étoit pas visible sous le parallèle de 39°, et les autres apparences n'arriveroient pas à l'époque indiquée par Hésiode; il en résulteroit un si grand changement de déclinaison que les levers et les couchers ne répondroient plus aux points de l'année où l'auteur les a faits répondre.

La Géographie a fait aussi des progrès; on s'est occupé en Hollande, avec beaucoup de soin, de la carte du pays; on y apporte les mêmes précautions que s'il s'agissoit de mesurer un degré. M. de Zach a donné, dans son Journal, la carte des triangles qui sont déjà terminés; ils sont joints à ceux que M. Delambre avoit faits pour la grande méridienne, et l'on a pris pour premier côté la distance de Dunkerque à Montcassel. Quand les triangles seront finis, on mesurera vers le nord une base pour servir de vérification. La république Batave a chargé le colonel Krayenhoff de diriger cette nouvelle carte.

M. Rochon, qui avoit donné, dans le troisième volume de ses Voyages, une méthode facile pour

réduire les distances observées à la mer, a fait faire cette année un instrument curieux qui rendra ces calculs encore plus faciles. Il a aussi publié un ouvrage important, intitulé : *Voyage à Madagascar, à Maroc et aux Indes orientales*, par Alexis Rochon, membre de l'Institut national de France, et de l'Académie de Pétersbourg, accompagné d'une carte géographique de Madagascar, d'une carte des Indes orientales, d'un vocabulaire madegasse, de tables astronomiques pour trouver les longitudes en mer. A Paris, chez Prault, rue Taranne, n°. 749, 1802, 3 vol. *in*-8°. Nous devons aussi annoncer deux ouvrages sur l'Afrique : *Tableau historique des Découvertes et Etablissemens des Européens dans le nord et dans l'ouest de l'Afrique, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle*, augmenté du Voyage de Horneman dans le Fezzan, et de tous les renseignemens qui sont parvenus depuis à la Société d'Afrique, sur les empires de Bornou, de Cashna et du Mounou, ouvrage publié par la Société d'Afrique, et traduit par Cuny, employé au ministère de la marine, 2 vol. *in*-8°. chez Debray. *Voyages de MM. Ledyard et Lucas*, traduits par M. Lallemant, 2 vol., 18 4, chez Déterville. *Dictionnaire de la Marine anglaise, et traduction des termes anglais*, par Ch. Romme, 2 vol. *in*-8°., chez Firmin Didot.

Au mois de novembre il a paru, à Pétersbourg, une très-belle Carte hydrographique de la mer blanche, dont le lieutenant-général Koutouzoff est l'auteur; plusieurs officiers de la marine ont

travaillé sous sa direction pendant quatre ans à rassembler les matériaux nécessaires à la composition de cette Carte. Les côtes de la mer blanche, de ses golfes, d'une partie de l'océan septentrional, ont été levées trigonométriquement, le fond a été mesuré avec soin, seize points principaux de la côte ont été déterminés par des observations astronomiques.

En Amérique, le capitaine Lewis a entrepris de remonter le Missouri pour chercher un passage à l'océan occidental.

Le travail du cadastre de France se continue avec activité, il y a 2000 personnes employées dans les 108 départemens.

M. Lartigue, attaché depuis trente ans au dépôt de la marine, a terminé une grande et belle Carte d'Amérique en relief, où l'on voit les montagnes et les îles, les teintes de la mer, d'une manière propre à intéresser ceux qui étudient la géographie; les aveugles même peuvent l'apprendre.

M. Coulomb a lu un Mémoire intéressant sur l'effet de la chaleur dans le magnétisme. A 200 degrés de chaleur, il s'en perd deux cinquièmes, et la totalité à 700 degrés; la trempe de l'acier ne commence qu'à 700 degrés.

Pour connoître ces degrés élevés que le thermomètre ne pourroit indiquer, M. Coulomb met une livre d'acier rougi dans une livre d'eau, la chaleur se partage entre l'acier et l'eau, et l'on voit le rapport du calorique entre les deux substances; l'eau change neuf fois moins que le

fer, il faut neuf fois plus de chaleur pour élever l'eau à un certain degré que pour élever l'acier.

M. Biot a lu, à l'Institut, un Mémoire sur l'aimant, dans lequel il donne, d'après les observations de M. Humboldt, une hypothèse d'un noyau magnétique situé vers le centre de la terre, dirigé vers 79° de latitude, au nord de l'Amérique, et il en déduit une formule qui représente l'inclinaison de l'aiguille aimantée à différentes latitudes, et l'intensité de la force magnétique. On y trouve un moyen de connoître à peu près la longitude et la latitude du pays où les courans et les brumes exposent les navigateurs à des erreurs dangereuses.

Les orages de cette année ont été extraordinaires et fréquens; celui du 6 juin a fait des ravages à Paris, et à cent lieues à l'orient et au midi; le 7 juin il a eu lieu en Suisse; le 11 en Stirie; le 25 à Montauban; le 1er. juillet dans le département des Landes et dans celui de l'Ain; le 3 à Marseille; le 21 sur le Rhin; le 27 à Gensac; le 31 à Auch, où il y eut un ouragan terrible. Il y a eu dans ces deux mois des débordemens inconcevables, des grêles extraordinaires, grosses comme le poing. Le tonnerre a tombé jusqu'à sept fois en un jour; on a vu des arbres déracinés, des maisons découvertes, des personnes tuées.

L'aurore boréale du 22 octobre a été la plus remarquable qu'on eût vue en France depuis 1769; elle a été vue à Lyon, à Genève et dans tous les pays plus septentrionaux; elle m'a donné

lieu de rappeler la cause que j'ai démontrée dans mon Astronomie, les émanations électriques; et d'apprendre que dans le Voyage de Billing en Sibérie, il a dit que quelquefois on entend les aurores boréales éclater avec assez de bruit; ce qui confirme l'explication tirée de l'électricité.

Le tremblement de terre du 25 août qui a ébranlé tous les édifices d'Alméria en Espagne, s'est fait sentir jusqu'en Hollande, et les eaux du Néris, dans le Bourbonnois, s'agitèrent beaucoup et s'élevèrent de trois pieds; ce qui donne occasion de rappeler que dans le tremblement de terre de Lisbonne, le 1er. novembre 1755, on aperçut une élévation sensible dans les eaux de Bourbon-l'Archambault, à 287 lieues de distance; cela paroît prouver que les cavités souterraines sont très-profondes et se prolongent à de très-grandes distances.

Le poëme de la Navigation par M. Esmenard, qui a paru cette année, appartient un peu à l'astronomie; ce poëme, célèbre depuis long-temps, étoit attendu avec impatience. Il y a des vers qui sont très-remarquables, surtout ceux qui contiennent l'éloge de M. Laplace. L'auteur auroit pu faire mention de l'immense progrès de la géographie par le moyen de la navigation astronomique, et du secours perpétuel que la lune fournit aux navigateurs; il parle de l'astrolabe, dont les navigateurs n'ont jamais fait usage. J'ai du regret de voir qu'il doute de la cause du flux et reflux de la mer, comme Roucher dans son poëme des douze mois. On ne trouvera point ces

taches dans le poëme de M. Gudin, dont la nouvelle édit on paroîtra cette année ; on y trouvera même la planète de Harding.

Je dois aussi annoncer la Traduction des Fastes d'Ovide, par M. Saint-Ange, puisque les mois y sont désignés par les levers des étoiles.

L'histoire de l'astronomie seroit bien agréable à écrire si elle ne finissoit toujours par le récit de nos pertes. Une des plus funestes est celle de M. Méchain, qui étoit non-seulement un de nos meilleurs astronomes, mais un des plus laborieux, des plus forts, des plus courageux ; il est mort victime de son courage, comme le jeune Bernier dont je déplorois la perte il y a quelques mois.

Pierre-François-André Méchain naquit à Laon le 6 août 1744; il eut naturellement de bonne heure le goût de l'astronomie ; il étoit dans un château pour une éducation; il m'écrivoit pour offrir de concourir à nos travaux : je lui envoyai les feuilles de mon Astronomie qu'on imprimoit, et il étoit déjà en état d'y trouver des fautes, et de les corriger.

Je l'attirai à Paris en 1772 ; Zanoni l'occupoit pour le dépôt de la marine, M. Darquier pour les calculs de ses observations : M. Doisy, directeur du dépôt, connut bientôt tout son mérite, et l'employa plus avantageusement à Versailles. Il y faisoit des observations, et, le 13 août 1774, l'Académie approuva son premier Mémoire à l'occasion d'une éclipse d'Aldebaran qu'il avoit observée à Versailles le 15 avril. Il calcula l'or-

bite de la comète de 1774 ; il découvrit celle de 1781, et depuis ce temps-là il n'a cessé d'être utile dans cette partie. Le duc d'Ayen lui donna des instrumens dont Méchain lui avoit montré l'usage ; en 1790, il découvrit sa huitième comète ; il avoit cet avantage de pouvoir donner la découverte, les observations et les calculs de l'orbite.

En 1782, il remporta le prix de l'Académie sur la comète de 1661, dont on espéroit le retour pour 1790.

Ayant été reçu de l'Académie la même année, il fut bientôt chargé du travail de la Connoissance des temps ; jamais cet ouvrage n'avoit été si bien fait, il l'enrichissoit chaque année de ses travaux : les volumes de 1788 à 1794 sont peut-être les meilleurs depuis 1679 que cet ouvrage avoit commencé.

En 1792, il consentit à se charger, avec M. Delambre, du grand travail de la méridienne par laquelle on vouloit déterminer mieux la grandeur de la terre et la valeur du mètre. Ce travail ne méritoit pas le temps qu'il a pris de nos deux meilleurs astronomes, et la perte qu'il nous a causée ; mais Borda pressoit avec chaleur cette entreprise, pour faire valoir les cercles entiers qu'il avoit mis en crédit et dont il se regardoit comme l'auteur.

Méchain partit le 25 juin 1792 pour aller mesurer les triangles de Perpignan à Barcelone : il avoit fini en 1793 ; mais la guerre suspendit son travail ; un accident violent affecta son tempé-

rament; il revint pourtant, à la fin de 1795, du côté de Perpignan. J'ai raconté dans ma Bibliographie combien il eut à souffrir sur les sommets dangereux des Pyrénées, et combien il fut contrarié jusqu'en 1798 que M. Delambre alla le joindre; ils arrivèrent enfin au mois de décembre 1798. Méchain fut occupé long-temps à rédiger son travail, et il remit en état l'Observatoire, auquel j'avois procuré, lorsque j'étois directeur, un mural qui étoit digne de ses soins.

Sa santé altérée et les souffrances qu'il avoit éprouvées ne le dégoûtèrent point; il désiroit prolonger la méridienne jusqu'à l'île d'Iviza, pour que le 45e. parallèle se trouvât dans le milieu de l'arc total. Il partit le 8 janvier 1805; il reconnut avec des peines infinies toutes les stations où il devoit observer. Il venoit d'observer à Espadan, le 30 août il partoit pour faire la station du Desierto près le cap Oropesa, c'étoit la 4e.; il espéroit terminer les quatre autres en 1805, lorsqu'il a été arrêté par les fièvres d'été occasionnées par les rizières, et qui font périr chaque année vingt mille personnes sur les côtes de Valence. Il mourut à Castellon de la Plana le 20 septembre.

On trouvera une notice plus étendue de ses travaux avec son portrait gravé, dans le journal de M. le baron de Zach, juillet 1800. Ses dernières observations et ses derniers calculs sur l'éclipse de soleil du 11 février, sont dans la Connoissance des temps de l'an XV qui vient de paroître. Il en a publié beaucoup dans les

Éphémérides de M. Bode à Berlin. Il préféroit ce dépôt à celui de la Connoisance des temps depuis que j'en étois rédacteur.

Il a laissé deux fils qui ont commencé successivement à s'occuper de l'astronomie, et qui l'ont successivement abandonnée.

Le 12 novembre, l'Institut a remplacé M. Méchain par M. Burckardt, qui étoit déjà connu pour un des premiers astronomes de l'Europe.

Parmi les pertes de l'astronomie on doit compter, sans doute, celle du duc de Gotha, à qui nous devons un des plus beaux Observatoires qu'il y ait en Allemagne, qui aimoit et cultivoit toutes les sciences.

Ernest II, duc de Saxe-Gotha, est mort le 20 avril dans la 68e. année de son âge, la 33e. de son règne, par les suites d'une consomption. Ce prince travailloit en connoisseur, il observoit et calculoit lui-même, il aidoit à achever des livres, ou fournissoit des fonds pour leur publication; et la dernière mesure d'un degré, par M. le baron de Zach, la première faite en Allemagne, jusqu'à présent la seule dans son genre, le met avec les rois protecteurs de l'astronomie, et il y a cette différence qu'il avoit formé cette entreprise d'après ses lumières, et qu'il avoit fourni les dépenses par ses économies; de sorte qu'il réunissoit au mérite du connoisseur, de l'auteur et du protecteur, les vertus d'un savant éclairé, et celles d'un prince généreux.

Voici un passage du testament du duc, écrit de sa main: « J'ai fait bâtir avec des dépenses

» considérables l'Observatoire du Seeberg près » Gotha, et j'ai fourni les fonds, de mes épargnes, » sans demander le moindre secours à mon état. » Il a été visité par plusieurs savans étrangers ; » je désire qu'il soit conservé et entretenu pour » l'utilité des sciences. A cet effet, je lègue la » somme de cent soixante mille francs à prendre » sur les biens que je puis appeler avec droit mes » biens personnels ; cette somme sera placée sur » notre caisse des domaines, qui en paiera les in- » térêts à quatre pour cent par an, sans pouvoir » rembourser le capital ; ces intérêts serviront » pour le traitement de l'astronome et les dépen- » ses courantes du bâtiment et des instrumens... » Ces instrumens sont une dépense extraor- » dinaire et indispensable ; mais ce cas-là n'ar- » rivera pas probablement souvent, et les » nouveaux instrumens doivent être considérés » comme des effets de l'inventaire ; le total res- » tera par conséquent à la maison ducale, et » ne contribuera pas peu à sa gloire dans le » monde savant. Je recommande donc à mes » héritiers et successeurs, de la manière la plus » expresse, cet Observatoire ; j'espère que ma » prière ne sera pas vaine, puisque j'ordonne » expressément, par ce testament, de ne m'éle- » ver aucun autre monument de quelque genre » qu'il puisse être ; je ne demande que la con- » servation soignée de l'Observatoire : cette va- » ni é est pardonnable d'autant plus qu'elle con- » tribuera aux progrès des sciences utiles, et à » la gloire de mes successeurs. »

Dans un codicile, le duc a répété : « Je défends » expressément d'élever aucun monument à ma » mémoire, soit une épitaphe, soit un monu- » ment quelconque auprès ou sur mon tom- » beau. »

Le baron de Zach, qui a consigné ce testament dans son Journal, ajoute ce qui suit :

« Je puis donner l'assurance fondée et posi- » tive aux amis des sciences que la volonté du » père ne sera pas seulement remplie, mais sur- » passée par son successeur, le duc actuel » Emile-Léopold-Auguste, qui a déjà donné les » preuves les plus marquées de son amour pour » les sciences. »

Le père de notre habile astronome Flaugergues est mort à Viviers le 3 août 1804. Antoine Flaugergues étoit né dans la même ville le 14 décembre 1724 ; son goût pour les observations météorologiques, l'assiduité avec laquelle il a fait ses observations pendant près de soixante ans, et l'attention qu'il a eue de les comparer avec les points lunaires, mérite que nous fassions mention de lui. Il étoit très-versé dans les antiquités, et curieux d'objets d'histoire naturelle dont il avoit formé une collection considérable. La modestie de M. Flaugergues l'a empêché de publier plusieurs ouvrages auxquels il avoit travaillé pendant long-temps. Savant aimable, magistrat intègre, tendre époux et bon père, il est généralement regretté.

CRITIQUE CORRECTIVE.

Lettre du professeur Schweighæuser, correspondant de l'Institut national, à Geoffroy Schweighæuser, son fils, sur l'utilité de la critique corrective. — A Strasbourg, 28 vendémiaire an XIII.

Mon ami,

Je viens de lire dans les gazettes l'arrêté impérial sur les prix destinés aux auteurs qui, depuis l'an VII jusqu'à l'an XVIII, auront, dans certains genres déterminés, donné au public des ouvrages d'un mérite supérieur. On a placé dans la seconde classe de ces prix, les traductions d'anciens auteurs. On n'a pas songé aux éditions exactes des textes originaux, sans lesquelles il n'y a pas moyen de faire de bonnes traductions. Ce n'est pas que j'ambitionne un de ces prix : peut-être ne serai-je plus parmi vous quand le temps de leur distribution sera arrivé : c'est à la chose même que je m'intéresse. Je ne veux pas non plus m'arrêter maintenant à t'exhorter, mon cher, à t'emparer au plutôt possible de la traduction de Polybe d'après mon édition : traduction dont je t'avois souvent parlé autrefois et qui ne pourroit manquer de réussir,

et

et qui ne seroit pas moins utile au public, qu'avantageux et honorable pour l'entrepreneur. Ce qu'en ce moment je voudrois t'engager à faire, c'est de tâcher de trouver le moyen d'éclairer à cette occasion le chef des Français sur la nécessité, quant aux auteurs de l'antiquité, d'en avoir d'abord un *texte traduisible*, c'est-à-dire, des éditions corrigées aussi soigneusement que possible d'après les manuscrits, et d'après les règles d'une saine critique, avant de pouvoir en donner de bonnes traductions; sur l'état précaire dans lequel, malgré tous les soins des savans qui nous ont précédés, se trouve encore jusqu'à ce jour le plus grand nombre des auteurs grecs et latins; sur l'avantage incalculable qu'offrent pour cette partie les trésors immenses de la bibliothèque impériale; sur l'insouciance avec laquelle on laisse dans une obscurité profonde ces précieux manuscrits, qui pourroient servir à donner des éditions d'une vingtaine ou d'une trentaine, et peut-être d'un plus grand nombre d'auteurs grecs et latins des plus estimés, si supérieures aux meilleures que nous en avons eues jusqu'ici, qu'on diroit presque que c'est pour la première fois que ces auteurs sont publiés; enfin, sur le peu d'encouragement que trouvent à présent, en France, ceux qui travaillent en ce genre.

Pour faire voir l'état dans lequel sont encore une grande partie des ouvrages intéressans de l'antiquité, sans aller plus loin, il suffiroit, mon cher, d'attirer l'attention du lecteur sur ce qui

s'est passé sous tes yeux, et en partie par ton propre concours. De tous les auteurs grecs que j'ai publiés jusqu'ici, je n'en avois choisi aucun par la raison que je trouvois son texte plus corrompu ou plus tronqué que les autres. Je les avois tous pris, comme le hasard me les a fait tomber entre les mains. J'ai d'abord travaillé sur l'*Histoire romaine* d'Appien d'Alexandrie, auteur qui seul nous a conservé un grand nombre de faits curieux et très-piquans, et sans lequel, pour ne citer qu'un seul exemple, nous n'aurions aucune idée claire de la fin de la seconde guerre punique, et de toute la troisième, qui ont mis un terme à la puissance de la fière Carthage; mais auteur autrefois assez peu estimé et même décrié, malgré son utilité. Eh bien! au moyen des manuscrits que j'ai en partie conférés moi-même, en partie fait collationner à mes frais en Italie, j'en ai donné un texte, qui l'a si bien justifié des reproches qu'on lui avoit faits auparavant, qu'il est regardé aujourd'hui comme un des auteurs les plus estimables; grave, élégant, véridique, et infiniment intéressant sous plusieurs rapports. Dans l'histoire de la seconde guerre punique du même auteur, il y avoit dans les éditions antérieures une lacune, qui se trouvoit également non-seulement dans les manuscrits que possédoit alors la bibliothéque de Paris, mais encore dans ceux d'Italie dont j'ai eu connoissance. Quelques savans avoient jugé qu'il y manquoit à peu près huit lignes du texte. Au moyen d'un manuscrit de la biblio-

théque électorale de Munich, dont je présume qu'il y en a aujourd'hui un pareil à Paris, j'ai trouvé qu'il manquoit quelques pages fort intéressantes, et j'en ai enrichi mon édition. De tout l'ouvrage d'Appien, je n'ai pas seulement donné le texte grec corrigé et complété d'après les manuscrits ; j'y ai encore ajouté, comme à tous les autres auteurs que j'ai publiés depuis, une nouvelle *traduction latine*, en partie nouvelle, en partie corrigée d'après mon texte rectifié.

Pour mon édition de Polybe, tous ceux qui sont connoisseurs en ce genre savent combien elle a gagné au moyen des manuscrits dont j'ai moi-même compulsé les uns, et fait collationner à mes frais les autres. Si alors j'avois eu l'avantage d'avoir moi-même sous les yeux les manuscrits de Venise et de Rome, qui se trouvent aujourd'hui à Paris, j'en aurois sans doute pu tirer un beaucoup meilleur parti, qu'en les faisant comparer par d'autres. Malgré cela, le secours de ces manuscrits m'a mis à même de compléter un grand nombre de passages tronqués dans les éditions antérieures, et d'en rectifier une infinité d'autres, qui ne présentoient aucun sens, ou qui offroient un sens tout différent, et souvent précisément opposé à ce qu'avoit dit l'auteur.

En travaillant sur ces deux auteurs, je n'ai eu que trop d'occasions de voir ce que depuis j'ai observé dans chaque nouvelle entreprise de ce genre : je veux dire, la manière leste et peu faite pour inspirer de la confiance, avec laquelle

ont travaillé, non-seulement les premiers éditeurs des ouvrages de l'antiquité, mais encore ceux qui sont venus après, et qui d'ailleurs ont à juste titre acquis une très-haute considération dans la république des lettres. Les premières éditions, presque généralement, ont été faites sur des copies vicieuses et défectueuses, écrites à la hâte sur des manuscrits qui souvent eux-mêmes ne valoient pas mieux : et les éditeurs, en laissant subsister la plupart des fautes de leurs manuscrits, entreprirent bien d'en corriger d'autres ; mais très-souvent, au lieu de corriger les véritables fautes, ils changèrent ce qui étoit juste, pour l'adapter à ce qui étoit défiguré, de sorte que l'auteur, s'il pouvoit revenir lire ce qu'on a donné pour son ouvrage, ne s'y reconnoîtroit plus. Et dans les meilleures éditions de ces auteurs, il y a encore, jusqu'à nos jours, un grand nombre de passages dont la leçon n'est fondée que sur la négligence ou l'ineptie d'un copiste, ou sur une fausse correction de l'éditeur, qui a achevé de corrompre le tout, de façon à n'en pouvoir plus sortir, à moins de commencer à étudier tout de nouveau les manuscrits, comme si l'ouvrage n'avoit jamais été publié.

Pour connoître à fond comment ont été faites les premières éditions des auteurs anciens, il faudroit avoir l'occasion de pouvoir confronter ces éditions avec les mêmes manuscrits dont les premiers éditeurs s'étoient servis. Sans cela, l'on en aura bien une idée vague et générale,

mais qui sera encore bien éloignée de la vérité. En travaillant sur Appien et sur Polybe, j'ai eu le rare avantage d'avoir en même temps sous les yeux, et de pouvoir comparer à loisir dans le silence de mon cabinet, les premières éditions de ces deux auteurs et les mêmes manuscrits dont s'étoient servis les éditeurs. J'en ai rendu un compte général dans les préfaces mises à la tête de mes éditions; et le détail intéressant du résultat de cette comparaison est consigné dans mes notes.

Après les premiers éditeurs il en vint d'autres, qui, quoique infiniment supérieurs aux premiers en érudition et en toutes sortes de connoissances, et ayant de plus la faculté de pouvoir travailler plus à loisir, enfin joignant à ce double avantage celui de pouvoir consulter d'autres manuscrits non encore conférés, ont mérité sans doute dans un degré éminent notre estime et notre reconnoissance par leurs éditions plus soignées et plus correctes. Mais, à bien examiner leur travail, on ne peut se dissimuler que leurs ouvrages sont en effet beaucoup au-dessous de l'idée qu'on s'en forme ordinairement: tant ils ont laissé subsister de fautes et de lacunes, dont au moyen même des manuscrits qui étoient à leurs ordres, ils auroient pu, en grande partie, corriger les unes, et remplir les autres : et, qui plus est, tant il y a de passages dans leurs éditions où ils ont arbitrairement altéré le texte, et fait dire à l'auteur tout autre chose que ce qu'il avoit dit en effet, tandis

que le lecteur croit bonnement lire les propres expressions de l'auteur.

Il n'y a pas jusqu'au grand et très-savant Casaubon, auquel on ne puisse reprocher avec raison, d'un côté une négligence extrême dans l'usage des manuscrits qui étoient à sa disposition, et d'un autre côté, une hardiesse étonnante à altérer de son chef et très-arbitrairement, sans en avertir le lecteur, les paroles et le sens d'une infinité de passages, dont les uns ne devoient pas être changés du tout, et les autres devoient être changés dans un sens tout différent de celui qu'il a adopté : d'où il est résulté, qu'à moins de compulser de nouveau les mêmes manuscrits dont il s'est servi, ou d'autres pareils, vous n'êtes jamais sûr d'avoir le texte de l'auteur ancien, et que là même où ses changemens sont fondés sur l'autorité des manuscrits, vous ne pouvez pas vous y fier, parce que, encore dans ce cas-là, très-souvent il ne rend pas raison de ce que donnoient les éditions antérieures, et de ce que lui-même avoit tiré des manuscrits. N'a-t-il pas même, dans ses éditions de Polybe et d'Athénée, négligé de consulter les premières éditions, en se contentant de se servir de contrefaçons, et de calquer son texte sur celles-ci; tandis que dans ces mêmes contrefaçons les fautes et les omissions des premières éditions étoient augmentées d'un grand nombre de nouvelles, et que dans d'autres endroits le texte étoit changé arbitrairement par ceux qui les avoient publiées, de sorte qu'il n'y avoit

plus moyen de s'y reconnoître. J'ai donné, de tout ceci, des preuves multipliées et très-frappantes dans les préfaces mises à la tête de mes éditions de Polybe et d'Athénée, et surtout dans mes notes.

Mais quand même Casaubon et les autres savans de son temps auroient fait, des manuscrits qui étoient à leur disposition, un usage aussi circonspect et aussi scrupuleux que le demandoit la bonne méthode, les manuscrits mêmes dont alors il étoit permis aux savans de se servir, n'étoient encore guère que des copies faites à la hâte par des Grecs modernes avant de quitter leur pays pour se rendre en Italie, ou même de nouvelles copies faites sur celles-ci avec un surcroît d'inexactitudes, d'omissions, enfin de fautes de toute espèce. Les bons et vieux manuscrits grecs n'étoient point encore transportés dans les pays d'Occident, ou bien ceux qui s'y trouvoient étoient enchaînés et cachés dans les grandes bibliothéques, de sorte que personne, je ne dis pas, n'avoit la permission d'en profiter, mais n'en avoit même la connoissance. Témoin, entre un grand nombre d'exemples que je pourrois citer, cet ancien manuscrit d'Athénée, que ton bon génie, mon cher, a su tirer de l'obscurité; l'original de tous les manuscrits du même auteur qui existent aujourd'hui dans les différentes bibliothéques de l'Europe, et au moyen duquel je ne sais combien de milliers de passages de cet ouvrage intéressant, qui est lui-même comme une bibliothéque des auteurs an-

ciens, passages qui jusqu'à ce jour étoient misérablement tronqués ou tellement défigurés, qu'ils étoient tout-à-fait inintelligibles ou qu'ils présentoient les contresens les plus absurdes, sont parfaitement rétablis dans mon édition. Depuis plus de trois siècles ce manuscrit étoit enseveli dans la bibliothèque de Saint-Marc de Venise. Alde Manuce et le savant Musarez, qui dans la même ville de Venise ont donné au public la première édition d'Athénée, n'en avoient aucune connoissance, ou bien, s'ils l'ont connu, l'usage leur en étoit interdit. Et jusqu'au jour où tu en as fait la découverte parmi les trésors transportés de Venise à Paris par les ordres du héros dont le gouvernement ne peut manquer de faire renaître le siècle d'Auguste en France, ce précieux manuscrit étoit parfaitement inconnu. Il y a tout lieu de présumer qu'on feroit encore d'autres découvertes semblables, si l'on s'attachoit à faire les recherches nécessaires en ce genre.

Mais que dis-je des manuscrits véritablement anciens? Lorsque nous travaillions ensemble, mon cher, sur l'intéressant Commentaire de Simplicius sur Epictète, n'avons-nous pas trouvé dans la bibliothèque nationale un manuscrit assez moderne, et d'ailleurs écrit avec beaucoup de négligence, mais qui étant copié sur un bon original (lequel pourroit bien peut-être encore se retrouver lui-même) ne m'a pas seulement été d'un utile secours pour corriger un très-grand nombre de fautes, mais encore pour rem-

plir, d'une manière qui étonnoit alors tous les savans, une grande lacune qui existoit dans les éditions antérieures et dans tous les autres manuscrits connus jusqu'ici?

Je pourrois m'étendre encore beaucoup sur ce sujet: mais ce que j'ai dit doit suffire pour faire voir que quant aux ouvrages de l'antiquité, avant de pouvoir en donner de bonnes traductions, il faut commencer par les rendre traduisibles, c'est-à-dire, qu'il faut tâcher d'en avoir un texte aussi correct et aussi exact que le permettront les moyens que nous offrent les meilleurs manuscrits dont la majeure partie se trouve aujourd'hui réunie à la bibliothèque impériale, et les autres sont disséminés dans des bibliothèques dans lesquelles un éditeur soutenu par l'assistance et l'autorité du Gouvernement français trouveroit un accès très-facile. Mais il faudroit que le Gouvernement fût instruit du véritable état des choses dont je viens de donner une foible esquisse. Il faudroit qu'il y eût des encouragemens pour ceux qui auront du goût et du talent pour un genre de travail assez triste et assez rebutant dans les commencemens: enfin, il faudroit des récompenses pour ceux qui, au courage qu'il faut pour s'enfoncer dans cette mer et à la persévérance et l'assiduité du travail, joindroient le tact et le savoir nécessaires pour faire tourner au profit du public ce que ces trésors cachés peuvent offrir d'intéressant.

Il ne faut pas désespérer, mon cher. Le temps viendra, et il ne peut pas être éloigné, où

le grand homme qui tient les rênes du Gouvernement français, après avoir pourvu à des objets plus pressans, jettera également ses regards de ce côté-là. Et alors tu me sauras gré, mon ami, et tu t'applaudiras toi-même, d'avoir suivi mon conseil et mon exhortation, que je ne puis assez te réitérer, de te remettre au plutôt à cette étude, et d'y poursuivre avec courage la carrière dans laquelle tu as débuté avec tant de succès.

Je t'embrasse de tout mon cœur; ton père,

SCHWEIGHAEUSER.

LITTÉRATURE.

Éloge de N. Boileau-Despréaux, Discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'Institut, par C. S. Auger. — Paris, Chez *Colnet*, libraire, au coin de la rue du Bac. Prix, 2 fr. An XIII, *in*-8°.

« Dans un temps où notre littérature, presque au sortir du berceau, alloit être étouffée » sous les mêmes efforts qui tentoient de la » perfectionner, Boileau avoit combattu et terrassé l'hydre du mauvais goût. Après un siècle » de maturité et d'éclat, cette même littérature, » parvenue tout-à-coup au terme de la plus » affligeante dégradation, se voit attaquée de » nouveau par tous les fléaux qui ont assailli » son enfance. Où est celui qui doit la délivrer » encore?... L'Institut national évoque l'ombre » de Boileau. A sa voix, ce grand homme reparoît au milieu de nous : l'*Art poétique* est dans » sa main; il va faire revivre les lois que jadis » il a dictées, ces lois qui ont fait fleurir le » Parnasse français, et dont l'oubli a précipité » sa décadence. »

C'est ainsi que, dès la seconde page, l'auteur de ce discours couronné présente le tableau des services rendus par Boileau, et de ceux qu'il peut rendre encore. Notre littérature est, en

effet, à une grande distance de ce qu'elle pourroit être. Quelles en sont les causes? La nature, le génie, ou la langue française, sont-ils épuisés? Je ne le crois pas. Notre médiocrité actuelle vient de ce qu'on a oublié les préceptes du goût et la simplicité. On a voulu briller par les choses singulières, comme si la recherche de l'esprit n'étoit pas aussi nuisible à l'esprit que le fard à la beauté.

Une autre cause bien plus importante qu'on ne pense, c'est la révolte de quelques littérateurs du dernier siècle contre les justes arrêts de Boileau, et les faux jugemens qu'ils se sont permis de porter contre ce grand poëte. Marmontel s'écrie en pleine académie :

> Sans feu, sans verve et sans fécondité,
> Boileau copie.

Et l'académie honore la pièce de Marmontel de son suffrage! Devoit-elle l'accorder à une pareille hérésie littéraire? Nivernois, dans une dissertation qui renferme des choses fines et piquantes sur Horace, J.-B. Rousseau et Boileau, répète les paroles de l'oracle : *A côté de tant d'admirables qualités* (dit-il), *on entrevoit souvent un peu de stérilité, de sécheresse, et une certaine raison pesante et triste qui cherche à vaincre plutôt qu'à persuader.* Quel outrage fait au bon goût! Peut on se permettre de telles erreurs? Comment avec de l'esprit et du mérite, ne sent-on pas celui de l'écrivain par excellence, de Boileau?

Parmi ses dépréciateurs on cite encore d'Alembert, esprit froid et méthodique, à qui l'on a attribué, sur une tragédie de Racine, ce mot ridicule : *Qu'est-ce que cela prouve?* et Voltaire, que des talens supérieurs et une grande réputation ne sauvèrent pas du péché de la jalousie.

On a fait beaucoup de reproches à Boileau; mais s'ils sont nombreux, ils sont plus spécieux que graves, et nous saisissons cette occasion pour les réfuter, sans en déguiser aucun. M. Auger en parle dans son ouvrage; nous ne rapporterons pas ses paroles; forcé d'abréger pour tout dire, nous sommes obligés de nous souvenir que nous écrivons un extrait; le besoin d'être court commande des sacrifices. Le mérite d'un critique est de dire le fait avec précision et sans parure; tandis qu'un orateur peut embellir par des images, par des figures, par des descriptions, tout ce qui fait le sujet de son discours.

Boileau, dit-on, a censuré le Tasse. Il répondit lui-même qu'il avoit vivement attaqué le clinquant de ce poëte, parce que ses contemporains s'en laissoient trop éblouir. Ainsi, dans un autre genre, Tacite louoit les mœurs des Germains pour corriger celles de sa patrie.

Il ne rendit pas justice à Quinault? A quelle époque son nom fut-il placé dans ses satires? Quand il n'étoit connu que par quelques tragédies très-médiocres. Dès que ses opéras parurent, Boileau leur applaudit, quoique leur genre de beauté convînt peu à son esprit sévère, et quoiqu'il fût alors très-âgé. D'ailleurs, osons le

dire, et que les éloges d'un écrivain célèbre (Laharpe) ne nous fassent pas mentir à notre conscience; n'a-t-on pas trop loué les opéras de Quinault? Saumaise, son contemporain, prétendoit que *les Précieuses l'avoient mis au monde.* On pourrait recueillir une foule d'exemples qui prouveroient cette filiation; mais en voici un d'un autre genre.

L'amour, sans notre choix, dans notre âme pénètre;
Il justifie un crime en le faisant commettre:
Et quoiqu'en lui cédant *on fasse de honteux,*
Il purifie un cœur en y mettant ses feux.

Quelle horreur!... Ne dit-il pas encore:

.... Qu'à l'amour comme au seul bien suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même.

En vérité, il faut convenir que Saumaise et Boileau n'avoient pas tort. Quelques fleurettes bien fades, bien doucereuses, ne peuvent pas empêcher l'indignation et le mépris que méritent de pareils principes.

Mais Boileau méconnut le génie de La Fontaine? La chose est-elle vraie? Où est la preuve? Il n'a point cité La Fontaine dans son *Art poétique*, ni parlé de l'apologue. M. de Vauxelles se demande quelque part: *Ce silence étoit-il ordonné par le vindicatif Colbert, encore irrité, après dix ans, de la noble élégie sur Fouquet, ou par les amis des mœurs sévères qui désapprouvoient justement ses Contes?* Ni l'un ni

l'autre de ces motifs n'a fait taire Boileau. Sans doute il n'a pas dû exalter, dans un ouvrage didactique, l'imitateur de Boccace et de notre bonne *reine de Navarre;* la bienséance et la morale lui en faisoient une loi. Mais ailleurs n'a-t-il pas, dans une *Dissertation sur Joconde*, rendu justice à la grâce, au naturel, à la bonhommie de La Fontaine? Un fait qu'il est équitable de rappeler, c'est que la première édition in-4°., celle où se trouvent les plus belles fables, fut publiée après *l'Art poétique.* Ne pourroit-on pas encore observer qu'Horace ni Aristote n'ont point fait mention de l'apologue, et que ce genre ne sembloit pas exister, même après les écrits de Phèdre. C'est La Fontaine (et l'on peut voir cette opinion, très-finement développée, dans le n°. 187 du *Mercure de France*), c'est La Fontaine *qui a créé pour nous, par l'originalité de son talent, ce que nous appelons le genre de l'apologue.* Et cette distinction heureuse doit à la fois énorgueillir la France, et justifier Boileau. Je pourrois m'arrêter; mais le lecteur sera bien-aise d'entendre M. Auger sur cet article. « Parmi les reproches d'injustice » faits à Boileau, il en est un pourtant que je » ne passerai pas sous silence. Ce reproche est » le moins grave de tous peut-être; mais La » Fontaine y a donné sujet : et quel écrivain » ennemi des grâces, contraire aux intérêts de » son propre talent, négligeroit l'occasion de » parler de La Fontaine? Boileau pendant sa » vie, exerçant au Parnasse une magistrature » suprême, a réuni contre lui la foule des pré-

» tentions, toujours si vives et si nombreuses
» dans un état où le mérite fixe les rangs; et
» après sa mort, il a subi la destinée de tous
» ceux qui ont été revêtus d'un grand pouvoir.
» Ses actes de sévérité, comme ses faveurs, ses
» oublis, comme ses offenses, tout a été jugé
» avec une excessive rigueur. Cette animadver-
» sion contre le mérite qui domine, se change
» naturellement en générosité envers le mérite
» modeste et méconnu. Nul homme n'excita plus
» puissamment cette sorte d'intérêt que La Fon-
» taine, écrivain le plus original, le moins imi-
» table de tous, qui ne prit aucun soin ni de
» sa fortune, ni de sa renommée; des amis
» pourvurent aux besoins de son existence; la
» postérité s'est chargée de sa gloire. Non-seule-
» ment elle accroît chaque jour ce bien, placé,
» pour ainsi dire, sous sa tutelle, mais encore
» elle demande un compte rigoureux de ce qui
» pouvait y manquer lorsqu'elle en a reçu le
» dépôt; elle semble ne devoir jamais pardonner
» à Louis XIV et à Boileau d'avoir négligé La
» Fontaine... Avouons-le: le mérite de La Fon-
» taine paroît n'avoir frappé que foiblement ses
» contemporains. Le seul Molière (1), plus obser-
» vateur, plus pénétrant, a prédit que *nos plus*
» *beaux esprits n'effaceroient pas le bon-homme.*
» Des compositions d'une étendue très-bornée;
» des sujets presque toujours d'emprunt; un

(1) Le *seul Molière*! Non; madame de Sévigné écrivoit à sa fille: *Ne rejettez pas si loin les livres de La Fontaine.* A la vérité, madame de Sévigné devoit apprécier l'ingénuité, *la simplesse* et la grâce du fabuliste. Pour qui sait sentir, elle et lui n'est-ce pas la même chose?

» style

» style agréable et facile, mais moins pur, moins » précis que celui de *Phœdre :* voilà peut-être » tout ce que les autres ont aperçu dans le » charmant livre des *Fables*. Ce qui est simple » et naturel éloigne d'abord les idées de génie » et de perfection..... Comment l'auroit-on » soupçonné? La Fontaine lui-même, on le sait, » se croyoit inférieur à l'affranchi d'Auguste ; » son siècle le crut aussi ; et pour cette seule » fois, sans doute, on fut injuste envers un » écrivain, en l'estimant ce qu'il s'estimoit lui-» même. »

Ce morceau, que nous avons mutilé à regret, doit faire connoître les formes oratoires et l'élégance du style de M. Auger. Nous l'avons cité, quoique un peu long pour un journal, parce que de toutes les manières de louer, c'est la plus franche.

Mais nous avons promis de ne rien taire contre Boileau, et il nous reste à combattre d'autres accusations. Il fut flatteur de Louis XIV, et il manqua de sensibilité. — On pourroit demander aux accusateurs, s'ils savent lire? Sans doute, il loua un roi que tout le monde louoit, même ses ennemis ; mais ses éloges sont mêlés de grandes vérités ; et tous ces écrivains, qui naguère donnoient des conseils et faisoient des leçons *anonymes* à ceux qui tiennent les rènes des empires, n'auroient point osé s'exprimer aussi ouvertement avec un *Louis XIV*. Quant à la sensibilité ; il n'a point celle de Racine ; pouvoit-elle convenir au genre satirique, ni au didactique? C'est une distinction nécessaire, qu'on ne fait pas assez. Mais dans tous ses ouvrages il est toujours critique juste, écrivain raisonnable et grand poëte : ses mœurs furent très-pures ; toujours religieux, charitable et bien-

faisant, il fit conserver la pension du rival de son ami (Corneille), et citoyen privé, eut pour Patru la même générosité, renouvelée depuis et tant célébrée dans *Catherine*. Le poëte français, dont la fortune étoit médiocre, et qui vouloit que le bienfait restât ignoré, n'est-il pas plus grand que l'impératrice? Le poëte, en secourant l'ornement du barreau, ne consulta que le besoin d'obliger; l'impératrice ne consulta que la gloire.

J'ai nommé Racine; Racine et Boileau: ces deux noms sont inséparables. Ils rappellent tous deux les vers les plus faciles, les plus harmonieux, les plus parfaits de notre langue. Ils rappellent une agréable union d'esprit et de sentiment: ils parcoururent ensemble le chemin de la vie, et Racine dit, avant de mourir, à son ami désolé: *Je m'estime heureux de ne pas vous survivre.* Mot charmant et dicté par l'attachement le plus tendre.

« O vous qui suivez la carrière des lettres, » (s'écrie l'orateur en parlant de ces deux hommes célèbres) « Racine et Boileau sont vos maîtres; » leurs écrits sont vos modèles; proposez-vous » aussi leur amitié pour exemple. Songez que « la jalouse ignorance a sans cesse les yeux sur » vous; qu'humiliée de vos succès, elle triomphe de vos défaites. Sa haine seule seroit impuissante, peut-être; mais, vous la servez. » Malheureux alors d'avoir des talens, vous en » faites des armes que vous tournez les uns » contre les autres. Cessez de donner à votre » ennemie le honteux spectacle de vos combats » et de vos blessures mutuelles Partagez-vous » la gloire; ne vous la disputez point. L'émulation accélérera vos pas; l'envie vous égare en » vous aveuglant. Ah! soyez unis, aimez-vous,

» il y va de votre bonheur ! » Ces douces et sages leçons me rappellent quelques vers d'un poëte aimable.

Mais ne vous heurtez point dans la route pénible.
La chûte d'un rival vous fait-elle avancer?
Vous perdez à le repousser
Et la force et le temps qu'il eût été possible
D'employer à le dépasser.
Il est plus d'un laurier, il est plus d'une rose,
Ne les effeuillez point en vos débats jaloux :
Si pour votre rival une fleur est éclose,
Un bouton va s'ouvrir pour vous.

(Mad. de Beaufort-d'Hautpoul.)

Laharpe a loué Racine ; son ombre, comme dit M. Auger, dut s'en réjouir : mais elle s'affligeoit sans doute de voir, depuis si long-temps, la mémoire de Boileau privée du même hommage. Ses regrets ont dû finir en lisant l'éloge que nous annonçons. Il est écrit avec élégance, sans recherche, sans prétention et sans néologisme. Il renferme des aperçus délicats, des critiques judicieuses, des pensées profondes ; et, pour me servir d'une expression de Montaigne, ce discours est *atourné d'éloquence ;* il rappelle les bons, les vrais principes, et annonce, dans M. Auger, beaucoup de connoissances et d'imagination. Nous le félicitons de l'emploi qu'il en fait. *Quand l'esprit s'applique aux choses bonnes et utiles*, dit Pétrarque, *c'est un instrument précieux ; il est dangereux et nuisible lorsqu'il n'a point cet usage :* mais M. Auger paroît appelé à ne faire du sien qu'un usage louable.

Auguste de la Bouïsse.

ARCHÆOLOGIE.

Ueber die Familie des Lycomedes; eine Archœologische Untersuchung, von Conrad Levezow, *œffentlichem Lehrer am Kœniglichen Friedrich-Wilhelms Gymnasium in Berlin. Berlin, 1804, Gedruckt bey Friedrich Spaethen.* — C'est à-dire : Recherches archæologiques sur la famille de Lycomède ; par *Conrad Levezow*, professeur public au gymnase royal de Frédéric Guillaume. A Berlin, chez Frédéric Spaethen ; 1804, *in-fol.* de 62 pages, avec dix planches (1).

Les monumens de l'art, qui font partie de la nombreuse Collection des Antiques du roi de Prusse, ont été depuis long-temps un objet d'attention pour les savans ; mais il est à regretter que ces précieux monumens soient dispersés dans les différens châteaux, musées et cabinets de Postdam, de Sans-Souci, de Berlin et de Charlottembourg ; plusieurs d'entre eux sont même exposés dans les jardins

(1) M. Levezow a déjà publié une *Monographie archæologique* sur les pierres gravées qui représentent l'Enlèvement du Palladium ; j'en ai rendu compte dans ce journal, ann. VIII, tom. I, p. 558. Il prépare un morceau du même genre sur les monumens qui représentent Antinoüs ; il donne à Berlin des cours d'Archæologie. *Voyez* Magasin Encyclop. *suprà*, p. 162. A. L. M.

du roi, aux injures de l'air. Cet état de dispersion est très-fâcheux pour les artistes studieux, en ce qu'il les empêche d'en jouir et d'en profiter. Le mérite de la plupart de ces précieux restes de l'antiquité, sous le rapport de l'art et de l'érudition, a fait désirer depuis long-temps aux artistes étrangers et nationaux d'en posséder au moins des figures exactes; ce qui a engagé M. Levezow à publier ces monumens (2).

On donne le nom de *Famille de Lycomède* à dix statues antiques de marbre qui sont dans le jardin royal à Sans-Souci. Le cardinal Polignac, lors de son séjour à Rome, fit faire des fouilles dans différentes parties de l'Italie, principalement dans l'ancien Latium, et c'est dans les ruines de la prétendue *villa de Marius*, près de Frascati, autrefois Tusculum, que ces monumens ont été découverts en 1729. Mais ces statues étoient mutilées, et à un tel point méconnoissables, qu'on eut beaucoup de peine à les nétoyer. Cet amateur éclairé des arts ne se contenta pas de les avoir tirées des ténèbres; il les fit encore restaurer par un artiste français, Lambert-Sigisbert Adam. On fut d'abord très-incertain

(2) M. Levezow compte publier avec la protection de son Roi, un ouvrage intitulé : *Museum der Kœniglichen Preussischen Denkmæler der Alten Kunst;* c'est-à-dire, *Musée des anciens Monumens de l'art de la Collection royale de Prusse.* Il donne cette Dissertation comme un essai de son plan. Les talens de M. Levezow et ses connoissances étendues dans les arts font désirer vivement que son projet s'exécute. A. L. M.

sur le nom qu'on devoit donner à ces statues ; et il est plus que probable que la statue virile, vêtue d'un habit de femme, fit naître l'idée qu'elle ne pouvoit représenter qu'Achille travesti en femme à la cour du roi de Scyros. Cette idée une fois admise, on ne fut plus embarrassé des autres statues qui ne pouvoient représenter que les filles du roi Lycomède, compagnes d'Achille. A cette époque, un artiste se croyoit lui-même assez instruit pour restaurer les monumens sans consulter les savans. Adam donna à celles-ci des attributs conformes à son opinion. L'ignorance d'Adam est pardonnable, mais ce qui est difficile à concevoir, c'est que les savans admirèrent aveuglément cette Famille de Lycomède. Winckelmann fut le premier à se défier de l'authenticité de cette représentation : il paroît que ce célèbre antiquaire n'a jamais vu ces statues, car il a fixé leur nombre à onze, quoiqu'il n'y en ait que dix, et il a parlé des parties restaurées comme étant antiques ; il dit que la tête de Lycomède est le portrait du célèbre Stosch. Ceux qui ont connu Stosch personnellement ne trouvent pas la moindre ressemblance entre ses traits et ceux de la tête du prétendu Lycomède. Winckelmann dit ailleurs, dans son Histoire de l'Art, qu'il ne peut pas être démontré que ces dix statues eussent fait autrefois un groupe, et qu'elles ne représentent point la Famille de Lycomède ; il ajoute que quand le roi de Prusse acheta le Musée du cardinal Polignac, on parla beaucoup de l'excellence de ces statues, dont on

estimoit le prix au-dessus de 3 millions; cependant le Musée entier fut cédé au roi pour une somme de 36,000 écus. Mais il faut encore savoir que toutes ces statues, à l'exception de celle de Lycomède, furent trouvées sans têtes, et qu'elles ont été restaurées par de jeunes artistes français, à l'Académie de Rome.

Cet habile antiquaire ne s'est pas trompé sur ce dernier point; mais on est étonné de lire dans une Dissertation de M. de Caylus, que le cardinal de Polignac avoit apporté de Rome un mauvais ouvrage représentant Achille chez Déidamie (3). Il paroît que Caylus n'a été mécontent que de la composition de cet ouvrage, mais il ne dit pas un mot de la dénomination des figures en particulier. Le docteur Mœhsen a défendu nos monumens (4); il allègue, entre autres raisons, celle qu'il existe encore un grand nombre de statues qui méritoient bien moins la dénomination qu'on leur a donnée, et qui cependant jouissent de quelque estime.

On ne sauroit nier, dit encore M. Mœhsen, que les injures de l'air et les outrages des Vandales n'aient fait un grand tort à ces statues; mais beaucoup d'autres monumens ont éprouvé le même sort. Il n'a pas même épargné la famille de *Niobé*. Ce chef-d'œuvre a été endommagé de la même manière; on y aperçoit partout la main

(3) *De la Sculpture et des Sculpteurs anciens selon Pline*; dans les *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, XXV, p. 322.

(4) Dissert. *de medicis equestri dignitate ornatis*.

de l'artiste moderne, et les connoisseurs se disputent encore sur l'authenticité de la tête de Niobé. — Il finit par dire : Si toutes les statues qui manquent de tête, de bras, de mains, de doigts, de pieds ; ou si, en général, tous les troncs qu'on a restaurés devoient être rejetés, Rome et toute l'Italie perdroient une partie de leur intérêt.

M. Levezow dit très-bien encore que Winckelmann n'a pas eu l'intention de diminuer la valeur de ces monumens du côté de l'art, mais qu'il n'a attaqué que l'opinion commune qui veut que ce soit la famille de Lycomède. Les observations insipides de M. Mœhsen, n'auroient pu sauver ces statues de l'obscurité, si elles n'avoient pas une valeur réelle. M. Heyne a dit avec justesse que Winckelmann est allé un peu trop loin dans son jugement sur ces monumens. Ce n'est pas le moment de peser ces opinions; nos lecteurs pourront penser par ce que nous venons de dire, que les décisions des savans ne sont rien moins qu'unanimes ; il s'agit actuellement de ce qu'on doit penser de ces statues. Ecoutons, sur ce point, M. Levezow.

Pour mettre nos lecteurs à même de pouvoir se former une idée juste et précise de ces monumens, il est nécessaire de rappeler le mythe d'Achille à Scyros. Lorsque les Grecs se préparèrent à marcher contre Troye, Thétis, inquiète sur le sort de son fils, apprit que, s'il alloit à cette expédition, il y périroit ; et cependant Calchas avoit prédit que la ville ne seroit jamais prise sans Achille. Thétis, pour le dérober aux

instances des Grecs, envoya son fils à la cour de Lycomède, roi de l'île de Scyros. Là il se déguisa en fille sous le nom de Pyrrha; sa beauté favorisoit encore ce déguisement. Il se fit bientôt aimer de Déidamie, fille aînée du roi. Après de longues et vaines recherches, les Grecs apprirent enfin le séjour du jeune héros, et Ulysse et Diomède furent députés à Scyros pour l'engager à se joindre à eux. Mais la difficulté étoit de le découvrir à travers son déguisement, parmi toutes les filles de la cour. Ulysse, pour parvenir à son but, imagina une ruse qui lui réussit parfaitement. Ils s'habillèrent tous deux en marchands; parmi les bijoux qu'ils avoient présentés aux femmes de la cour, Ulysse avoit aussi mêlé un bouclier et une haste. Quelques-uns de leurs compagnons firent alors du bruit devant la porte. Les femmes, croyant que les ennemis approchoient, se sauvèrent; mais Achille se saisit des armes pour aller à leur rencontre. Cette action trahit le jeune héros. Ulysse le reconnut et l'emmena avec lui.

Qui pourra nier que ce trait heureux de la jeunesse d'Achille n'offrit un beau sujet de composition aux artistes. Il est même étonnant que ceux de nos jours l'aient négligé; les Anciens ont su mieux apprécier les avantages que ce sujet leur offroit. M. Levezow nous fait encore connoître les principaux artistes de l'antiquité qui l'ont choisi pour sujet de composition. Pline parle du peintre Athénion, qui avoit représenté Achille déguisé en femme, et reconnu par Ulysse. Pausanias cite un tableau de Polygnote

qui montre Achille au milieu de la famille de Lycomède. Les sculpteurs se sont emparés de ce même sujet avec avidité, ils l'ont représenté principalement sur des sarcophages; tel est celui de Pétersbourg qu'on appelle faussement le tombeau d'Homère. Ce bas-relief consiste en onze figures au milieu desquelles est Achille en habit de femme, avec une haste dans une main et un bouclier dans l'autre, autour de lui sont groupées ses compagnes, occupées avec le fuseau; devant lui est à genoux Déidamie, à côté d'elle on voit une vieille, probablement la nourrice, derrière la nourrice est placé un guerrier qui sonne du cor: on y voit encore Ulysse et Diomède qui se tiennent un peu éloignés de la scène, et vers la fin du côté opposé on aperçoit le roi Lycomède lui-même, qui semble regarder par une espèce de fenêtre; il ne joue que le rôle de spectateur; sur un autre côté de ce même sarcophage, est encore représenté le même sujet; on y voit Achille, également en habit de femme, qui joue de la lyre; devant lui est placée Déidamie qui touche sa lyre de la main droite; une autre femme touche de sa main l'épaule d'Achille.

On trouve la gravure d'un semblable bas-relief dans le musée Pio-Clémentin, tom. 5, pl. XVII; c'est sans contredit le plus important qui nous soit resté: on y voit Achille presque nu, portant dans la main droite une haste, et posant le pied droit sur un casque; derrière lui est Déidamie qui le conjure de ne la point

abandonner, et qui fait de vains efforts pour le retenir ; trois femmes remplissent le fond, elles semblent partager le sort de Déidamie; on voit encore sur ce bas-relief Ulysse et Lycomède, ainsi qu'un guerrier, Agyrtes, qui sonne du cor. Un troisième bas-relief, non moins intéressant que les précédens, a été figuré par Winckelmann dans ses *Monumenti inediti*. La villa Pamfili, le musée Capitolin, la villa Albani et celle de Giustiniani possèdent des monumens qui ont un rapport plus ou moins marqué avec les précédens.

Les anciens artistes ont aussi illustré ce trait de l'enfance d'Achille par des statues. M. Levezow fait d'abord mention d'un groupe conservé dans la villa Pamfili, connu sous le nom de Clodius et la Vestale ; il est évident, dit-il, que ce prétendu Clodius en habit de femme, n'est autre qu'Achille, et que la Vestale est son amante Déidamie. Le baron de Riesch, dans son ouvrage intitulé, *Observations faites pendant un voyage en Italie*, prétend que ce groupe représente Oreste et Electre; et M. de Ramdohr, dans son ouvrage intitulé, *Sur la Peinture et la Sculpture à Rome*, semble être de la même opinion. M. Visconti, dans son *Museo Pio-Clementino*, regarde ce groupe comme figurant Hercule et Iole ou Omphale ; d'après les renseignemens que M. Levezow a reçus de son ami M. le conseiller Hirt, il croit pouvoir dire avec assurance que l'artiste a voulu représenter Achille et Déidamie ; mais il ne donne pas d'autre preuve à l'appui de cette conjecture.

Le second groupe, qu'on dit représenter Achille, est celui de la prétendue Famille de Lycomède, à Sans-Souci. Dans l'état actuel de ce groupe, Achille est environné, comme nous l'avons déjà dit plus haut, de neuf autres statues. M. Levezow, avant d'attaquer la fausse explication qu'on a donnée jusqu'à présent de ces monumens, prouve d'abord qu'ils ne peuvent jamais avoir formé un groupe; on peut juger, au premier coup-d'œil, que le premier état de ces statues a été tout à fait différent de celui dans lequel elles sont aujourd'hui.

S'il étoit vrai que ces figures n'eussent fait autrefois qu'un seul groupe, l'artiste leur auroit donné, d'après les règles de l'art, une position et une direction différentes de celle qu'elles ont; la forme, le caractère, l'action particulière de ces statues ne sont pas en harmonie avec l'ensemble, et l'artiste moderne, qui en a fait une famille de Lycomède, a donné à chaque figure les attributs nécessaires pour atteindre son but.

On peut ranger les groupes en deux classes générales, dit M. Levezow : 1°. ceux où l'artiste a représenté une simple réunion de deux ou de plusieurs personnes : on peut appeler ces groupes, groupes de famille; 2°. ceux où il a voulu exprimer une action dramatique. Il faut encore distinguer les groupes à une seule base et les groupes à plusieurs bases. M. Levezow prouve ce qu'il a avancé par des exemples. Il range dans cette première classe de groupes à une seule base,

les monumens suivans dont parlent les auteurs anciens.

Dans un temple de Mantinée, dit Pausanias (liv. VIII, chap. 9), étoit une Latone avec ses enfans, Apollon et Diane; c'étoit un ouvrage de Praxitèle; sur le piédestal on voyoit une Muse et Marsyas jouant de la flûte.

Près du théâtre de Mantinée, dit encore le même auteur (liv. VIII, chap. 9), il y avoit un temple consacré à Junon, où on voyoit un autre ouvrage de Praxitèle, représentant Junon, assise sur un trône, ayant à ses côtés Hébé et Minerve.

A quatre stades d'Akakésium, en Arcadie, il y avoit un temple de Junon *Despoina* (maîtresse), où étoit un grand et bel ouvrage de Démophon, représentant Junon et Cérès, toutes les deux assises sur un même trône; Cérès tenoit dans sa main droite un flambeau, la main gauche étoit appuyée sur Junon; Junon tenoit un sceptre, et de la main droite la ciste mystique; à côté du trône étoit Diane debout, avec une peau de cerf, retroussée, et le carquois sur l'épaule; elle tenoit d'une main un flambeau et de l'autre deux gros serpens; à côté d'elle étoit un chien de chasse; de l'autre côté du trône, on voyoit Anytus, l'un des Titans qui éleva Junon. Pausanias ajoute que ces ouvrages étoient d'un seul bloc de marbre.

Le long du chemin qui conduit de Daulis à Delphes, étoit un édifice qui servoit de lieu de réunion aux députés de la Phocide; dans le fond

de la salle d'assemblée, on voyoit un groupe, représentant Jupiter, Minerve et Junon; Jupiter, assis sur un trône, avoit à ses côtés les deux déesses. (Paus. X. 5.)

D'après M. Levezow, on pourroit nommer ces groupes, groupes de famille, parce que les figures n'expriment aucune passion, aucun mouvement.

Les monumens suivans sont encore des groupes de famille, mais sur des bases séparées.

Apollon et les Muses. — Apollon, Latone, Diane et les neuf Muses qu'on voyoit, suivant Pline (liv. XXVI, ch. 10), dans le portique d'Octavie, à Rome.

Les Parques avec Jupiter *Moiragètes*, conducteur des Parques, et Apollon *Musagètes*, conducteur des Muses, à Delphes, dans le temple de Neptune.

Dans le bois sacré de Jupiter, à Olympie, on voyoit les statues d'Asapus et de sa fille; le même temple possédoit encore les statues des Princes grecs qui tirèrent au sort pour savoir lequel d'entre eux combattroit contre Hector qu'ils avoient provoqué.

M. Levezow cite, comme un exemple de groupes qui représentent des actions dramatiques, celui qu'on voyoit à Delphes, représentant Apollon qui veut reprendre à Hercule le trépied que celui-ci lui a enlevé; Apollon fait des efforts pour le lui arracher; à côté des combattans sont Minerve, Diane et Latone, qui

semblent être médiatrices : ce groupe avoit été fait par trois statuaires, Dyillus, Amyclæus et Chionis (5).

On voyoit à Olympie, suivant Pausanias, près de l'*Hippodamium*, une élévation demi-circulaire en pierre, où étoient les statues de Thétis et de l'Aurore, qui adressoient des vœux à Jupiter pour la conservation des jours de leurs fils, Achille et Memnon; aux deux extrémités du demi-cercle, étoient en attitude de combattans Achille et Memnon; près d'eux on voyoit des Grecs et des Troyens opposés les uns aux autres; Ulysse à Hélénus, parce que tous deux étoient prudens et de bon conseil; Ménélas à Pâris, irréconciliables ennemis; ÆEnée à Diomède; Ajax, fils de Télamon à Déiphobe. Ce groupe étoit l'ouvrage de Lucius, fils de Myron, et avoit probablement plusieurs bases qui réunissoient un certain nombre de figures.

On voyoit, dit Pline, à Rome, dans le cirque de Flaminius, un temple érigé par Cneius Domitius, en l'honneur de Neptune; dans ce temple étoit un groupe de Scopas, représentant Thétis conduisant son fils Achille à Scyros, chez le roi Lycomède.

C'est encore dans la classe de groupes historiques et dramatiques qu'on doit compter le Taureau de Farnèse, qui repose sur une seule base, et le Laocoon, tant de fois célébrés; la famille

(5) Il existe beaucoup de bas-reliefs qui en sont peut-être des imitations. A. L. M.

de Niobé représente de même une action dramatique ; les figures sont sur plusieurs bases.

On peut donc juger, d'après les exemples que nous venons de citer, que les anciens artistes ne firent jamais de statues sans avoir bien médité le plan d'après lequel ils vouloient exécuter leur ouvrage, et qu'ils suivoient toujours les règles de l'art. M. Levezow procède ici à l'application de ces règles à la prétendue Famille de Lycomède ; il montre combien les restaurations sont hasardées, puis il donne séparément la description de chaque figure.

La première planche représente une figure haute de cinq pieds trois pouces, en habits de femme, le pied droit posé devant l'autre, les mouvemens des plis de la robe indiquent assez que la figure marche ; elle porte dans la main droite une haste, et dans la gauche un bouclier avec une tête de Méduse ; la coiffure est celle d'une femme ; sur ses épaules est agraffée une chlamyde qui est rejetée en arrière ; la longue tunique forme beaucoup de plis, le sexe de la figure se trahit à travers l'étoffe. Cette statue est de marbre de Paros, on la nomme Achille. Nous remarquons que la tête, le col, les bras, ainsi que la partie antérieure du pied droit sont restaurés. Les formes de la tête de cette statue sont extrêmement maniérées, il n'y a rien de noble et de grand, elle a au contraire un air efféminé et mou ; en un mot, cette tête est tout le contraire de ce qu'elle devroit être pour représenter Achille.

Vis-à-vis

Vis-à-vis d'Achille est une figure de femme ; la hauteur de cette statue est de cinq pieds quatre pouces, sa position est droite et élevée ; elle attache ses regards sur une petite cassette qu'elle porte dans sa main gauche, et d'où elle tire, avec la main droite, un cordon de perles ; son vêtement est formé de deux tuniques dont celle de dessous a des manches boutonnées jusqu'à la moitié du bras, et d'un manteau qui lui couvre la plus grande partie du corps. La tête, le col, la moitié du bras droit et du bras gauche, ainsi que la cassette sont modernes. Cette statue est de marbre de Carrare ; on la nomme ordinairement la Fille aînée du roi Lycomède.

La seconde statue de femme est de la grandeur de quatre pieds six pouces ; elle a le bras élevé, et ses traits semblent exprimer l'admiration et l'étonnement ; sa tunique, très-longue et sans manches, est transparente et laisse percer le vêtement de dessous ; la ceinture est fortement liée au-dessous du sein ; cette statue tient de la main gauche le pan de sa tunique, dont les plis sont admirables ; un grand peplum est jeté sur les épaules. La tête, le col, le bras droit, la moitié du bras gauche, ainsi que les parties saillantes des pieds sont restaurés. Cette statue représente, selon l'opinion vulgaire, une des Filles du roi Lycomède ; elle est de marbre de Paros.

La quatrième statue est de la hauteur de quatre pieds neuf pouces ; c'est encore une jeune fille, qui paroît être plongée dans une méditation agréable ; elle s'appuie avec le coude

droit sur un rocher; la main droite, entièrement enveloppée dans sa tunique, est passée sous le menton; elle tient dans la main gauche un bracelet; le pied droit est croisé sur l'autre; elle a la tête ceinte d'un diadème. Cette statue est couverte d'un ample vêtement. D'après l'idée de l'artiste moderne, cette figure doit représenter l'amante d'Achille, Déidamie. Cette statue est encore en grande partie restaurée; elle est de marbre de Paros.

La cinquième statue, de la hauteur de quatre pieds neuf pouces, est debout et tient dans sa main droite un médaillon; son corps est couvert d'une longue tunique; un grand voile pend sur l'épaule gauche, il est bordé d'une frange épaisse; de longues boucles de cheveux tombent sur ses épaules: sa tête est ceinte d'un diadème; elle soutient avec le bras gauche le manteau qui la couvre et qui est agraffé sur l'épaule gauche. Cette statue doit, dit-on, représenter la plus jeune des Filles du roi Lycomède; toute la partie supérieure est entièrement restaurée; on remarque que la draperie moderne est contre le goût antique. Elle est de marbre de Paros.

La sixième statue est virile; sa hauteur est de cinq pieds six pouces; elle est barbue; sa position est noble, tranquille et élevée; elle est vêtue d'un habit de femme; les bras sont cachés dans des manches très-larges; un long manteau est attaché sur ses épaules avec des agraffes; la main droite tient une épée; elle a, sous le bras gauche, une cassette d'où sortent

deux cordons de perles. On appelle cette figure Ulysse, déguisé en marchand. Presque toute la partie supérieure est restaurée. Les attributs donnés à cette statue prouvent en même temps et l'ignorance et le mauvais goût de l'artiste moderne ; elle est de marbre de Carrare.

A côté de cet Ulysse est une figure de femme, de la hauteur de cinq pieds huit pouces ; elle est drapée d'une longue tunique qui est ceinte sous ses hanches, un long manteau tombe jusqu'au bas des pieds ; le bras droit, entièrement nu, sort d'une ouverture de la tunique, il est soutenu par un très-petit sceptre ; le voile couvre une partie de la tête, qui est ceinte d'une couronne ; cette femme tient encore sous le bras gauche une bourse remplie d'argent. C'est, d'après l'opinion vulgaire, l'épouse du roi Lycomède. La tête, le col, le bras droit, la main gauche et l'avant-pied gauche sont modernes. Cette statue est de marbre de Carrare.

La huitième statue est encore celle d'une jeune fille ; elle est haute de cinq pieds ; elle appuie son bras sur un rocher ; les pieds sont croisés ; elle n'a pour vêtement qu'un long manteau sans tunique : ce manteau couvre la plus grande partie de la gorge ; la tête est ceinte d'un diadème, les cheveux tombent en longues boucles sur le dos ; elle tient dans la main droite une bague. La tête, le col et la gorge, ainsi que le bras droit, sont modernes. La statue est de marbre de Paros.

La neuvième figure, qui représente encore une Fille du roi Lycomède, a quatre pieds six

pouces de hauteur ; elle se distingue de toutes les autres par son étrange position. Elle appuie le genou droit sur la terre, et tient dans la main gauche une sandale qu'elle semble vouloir essayer ; elle touche de la main droite une longue boucle de cheveux qu'elle veut rattacher ; elle est vêtue d'une tunique très-fine qui laisse voir les belles formes de son corps ; un manteau couvre en partie les genoux et en partie la ceinture. Il n'y a d'antique dans cette statue que les genoux et les pieds : elle est de marbre de Paros.

La dixième figure, qui est encore celle d'une jeune fille, est de la hauteur de cinq pieds ; elle est d'une taille svelte et élancée ; un bras élevé dans l'air tient un petit miroir, et elle paroît s'y regarder ; une longue tunique, ceinte sous la gorge, lui tombe jusqu'aux pieds ; elle tient d'une main son manteau. Cette statue est celle qui a le moins souffert ; il n'y a que la tête, le col et les deux bras qui soient restaurés. Elle est de marbre de Paros.

Quand on a considéré ces figures avec quelque attention, on doit s'apercevoir bientôt qu'elles n'ont été faites ni par un même maître, ni avec le même marbre, ni à une même époque ; elles sont aussi plus ou moins bien exécutées. La statue qui porte le nom d'Achille, celles des nos. 3, 4, 5 et 7, sont d'une beauté reconnue, et d'un excellent style ; le Torse, la statue qui porte le miroir, et celle qui tient la cassette, sont bien inférieures aux précédentes, et on peut mettre au rang des mauvaises le prétendu

Ulysse et la Reine, qu'on croit, avec raison, avoir été exécutées par des artistes romains.

S'il est difficile de donner à un monument antique sa véritable désignation, combien ne doit pas offrir de difficultés un monument qui est entièrement mutilé?

Mais si ce groupe ne représente pas la Famille de Lycomède, comment en donner l'explication? Voici l'opinion de M. Levezow. Il pense que le prétendu Achille est un Apollon Musagète; quoique cette statue soit très-mutilée, on n'y peut cependant méconnoître le conducteur des Muses: nous savons que cette figure est vêtue d'une longue tunique qui est arrêtée au-dessous du sein, d'une large ceinture qui est agraffée sur les épaules, d'une chlamyde qui est rejetée en arrière: cet habit étoit justement celui des citharèdes ou joueurs de lyre, lorsqu'ils paroissoient sur la scène; ce qui achève de confirmer cette opinion, c'est que ce tronc ressemble parfaitement à celui de l'Apollon Musagète conservé au Musée Napoléon. Une pareille ressemblance, qui existe entre la seconde statue et la Calliope du même Musée, fait présumer que ce monument doit représenter cette Muse, quoique la position de la Calliope du Musée, ne soit pas pareille à celle de ce tronc: on trouve au moins sur des bas-reliefs et d'autres monumens cette Muse dans la même attitude.

La planche XXV du tome I du Musée Pio-Clémentin nous représente la muse Uranie dans une pareille attitude et avec le même costume que la troisième statue. M. Levezow cite encore

plusieurs raisons qui font croire que ce torse est celui de cette Muse, mais cela n'est pas pleinement démontré.

Polymnie étoit la muse de la pantomime, de la mémoire et de la fable ; on la représentoit quelquefois entièrement enveloppée dans un ample manteau ; ce qui est un ingénieux emblème du recueillement nécessaire à la réminiscence du passé ; c'est ainsi qu'on voit cette Muse figurée sur plusieurs bas reliefs. Il ne manque à notre quatrième tronc que la tête et le col pour être une parfaite Polymnie.

La cinquième statue est un peu plus difficile à expliquer, parce que ce qui en reste n'est pas suffisant pour qu'on puisse y reconnoître quelque chose, cependant le manteau à franges pourroit faire présumer que c'est Thalie, qu'on voit quelquefois figurée de cette manière sur des bas-reliefs.

La sixième figure, qui représente le prétendu Ulysse, est aussi plus difficile à expliquer que les autres. M. Levezow allègue cependant plusieurs raisons assez plausibles pour faire croire que c'est encore un Apollon Musagète qui tenoit la lyre et le plectrum.

La septième figure, qui représente, selon l'ancienne explication, une Matrone, pourroit être, selon M. Levezow, une Cérès.

La huitième statue n'est plus qu'un fragment qui a beaucoup de ressemblance avec les statues de Clio et d'Euterpe ; mais, comme les attributs, ainsi que la tête, manquent, on ne sauroit dire laquelle des deux elle représente.

Le torse de la table IX pourroit nous offrir beaucoup de difficultés, dit M. Levezow, si le beau groupe de Niobé n'existoit pas ; mais on n'aura qu'à comparer ce torse avec la plus jeune fille qui se réfugie dans le sein de sa mère, pour être convaincu que ce fragment n'est qu'une foible copie de ce beau monument.

Quant à la dernière figure, l'opinion de M. Levezow n'est fondée que sur des conjectures à la vérité assez ingénieuses, mais qui ne sont cependant nullement convaincantes : il croit que ce fragment pourroit avoir été une ministre de Mithra ou de Bacchus, qu'elle pouvoit avoir porté dans sa main élevée un præfericulum ; mais encore une fois, ce n'est qu'une pure conjecture. Peut être trouvera-t-on un jour un monument qui pourra nous donner des éclaircissemens sur cette statue.

Tel est le contenu de cette belle Dissertation. Nous devons faire remarquer aux lecteurs que ce n'est ici que le commencement de l'exécution d'une grande entreprise qui a pour but de publier tous les monumens qui existent dans les musées du roi de Prusse. Nous ne pouvons qu'encourager M. Levezow à suivre un travail aussi utile pour le progrès des arts. Nous devons aussi de justes éloges à M. Dæhling, jeune artiste qui a très-bien exécute les gravures de l'ouvrage de M. Levezow.

Ch. Lobstein.

POÉSIE.

Rapports sur le concours pour le prix de Poésie de l'Institut national.

« La pièce qui a pour titre : *Epître d'un habitant de la campagne à un habitant de la ville,* avec cette épigraphe tirée d'Horace :

Parvum parva decent, etc.

offre le cachet du vrai talent, et une originalité frappante. Elle annonce un homme nourri de la lecture des anciens, et surtout plein de son *Horace*. Pourquoi faut-il, dit le rapporteur, M. Colin d'Harleville, qu'il n'ait pas composé son ouvrage avec plus de soin; qu'il n'en ait pas mieux distribué les diverses parties? Comment s'est-il permis tour à tour autant de négligences, et même de ces disparates qui blessent, ou, ce qui est plus fâcheux, de la prétention quelquefois, quand il s'agissoit de peindre les plaisirs simples et vrais de la campagne.

Mais que de pensées vraiment philosophiques, avec le ton de la naïveté! combien de saillies heureuses! que de bons vers! On en pourra juger par ceux que je vais citer, moins comme les meilleurs, que comme ceux qu'il est le plus aisé de détacher.

Vainement en plaisirs votre ville est féconde :
Je trouve la disette aux lieux où tout abonde.
Le plaisir qu'on prodigue est bientôt épuisé;
Et son luxe a besoin d'être économisé.

Après avoir décrit d'une manière piquante, mais non pas toujours avec le même goût, les délices de la capitale, l'auteur reprend ainsi :

Non, non, ce ne sont point ces biens que je regrette :
J'ai toujours mal goûté les plaisirs qu'on achète.
Mais des cercles choisis la simple urbanité,
Le savoir sans roideur, l'esprit sans vanité,
Ce pur flambeau du goût qu'éteint la solitude,
Ces trésors que le temps amassa pour l'étude,
Des Muses et des Arts, logis silencieux,
Où l'esprit se nourrit, où s'instruisent les yeux ;
Voilà ce qui me manque ; enfin vous le dirai-je ?
De mes amis absens le souvenir m'assiége :
Partout dans mon exil il s'est multiplié,
Et je m'en souviens trop pour en être oublié.

On aime dans cette Epître la variété de ton qui la caractérise : la sensibilité franche s'y fond naturellement avec une douce plaisanterie, comme dans le passage suivant :

Pourrai-je, par le ciel si bien environné,
Demander quelque chose à qui m'a tout donné ?
Ces biens sont assez doux ; et l'on peut, sans étude,
Trouvant chez soi le monde, aimer la solitude.
Aussi, sous deux verroux chaque soir retiré,
Ou d'une ombre discrète à l'écart entouré,
Je fuis ces désœuvrés de qui la politesse
Vous accable, en voisins, du poids de leur paresse,
Gens que mon mauvais sort fit nombreux et prochains,
Tandis que les amis sont rares et lointains.
De mes seuls villageois j'aime le voisinage :
Seulement, aux bons jours, leur pasteur, homme sage,

Des fêtes du hameau me vient entretenir,
M'expose les besoins qu'il ne peut prévenir,
Lit du *Journal du Soir* les feuilles authentiques,
Dit que ses Saints sont nuds, ses autels sans reliques,
Que le carême est long, que la vigne a gelé,
Enfin que tout va mal, hormis le jubilé.
Tel est le cercle étroit.... Mais je vous entends rire :
Voilà donc, direz-vous, votre nouvel empire,
Un château, deux enfans, une femme, un curé,
Point de voisin surtout. Ah! fussiez-vous muré,
Inaccessible au sein de ce donjon champêtre ;
Au défaut d'ennuyeux, l'ennui s'en rendra maître.

Au don trop rare de bien penser, de sentir fortement, l'auteur de cette Épître joint l'art de décrire. Nous regrettons que les bornes de cette séance ne nous permettent pas de citer une assez longue tirade sur les travaux de notre campagnard, et qui a bien le mérite de la difficulté vaincue : souvent ce n'est qu'un trait, mais pittoresque ou profond ; et plus d'un vers semble digne de devenir proverbe en naissant.

« Mes désirs vont tout juste aussi loin que mes yeux. »
.....
« Le temps détruit vos plans, les miens il les mûrit. »
» Eh! quel être énervé supporteroit l'ennui
» De voir toujours tout fait, et jamais rien par lui?
.....
» D'un marbre informe et brut Apollon peut éclore ;
» La nature est un bloc que l'art taille et décore.,
» Dieu nous dit : la voilà; sculpteur, prends tes ciseaux,
» Travaille, tu vaincras; tout cède aux longs travaux. »

O si toute la pièce étoit de ce ton-là! ..... Mais quelque haute idée que l'on ait du talent, c'est l'ouvrage qu'il falloit juger : or, cet ouvrage nous a paru plus imparfait que celui dont il nous reste à parler, et qui a pour titre : *l'Amour maternel* ou *Epître à ma Mère* (1). Je cite cette pièce la dernière, quoiqu'elle ait été jugée digne de la première mention honorable. Le charme qui y est répandu, la sensibilité et la grâce qu'elle respire, ont fait sentir plus vivement encore à la Classe le regret de ne pouvoir donner un prix. Cette Épître l'eût sans doute remporté, si elle avoit été aussi soignée dans ses détails qu'elle est intéressante par le ton général de l'ouvrage, si la touche en étoit plus ferme et l'accent plus poétique, si les épisodes étoient mieux liés entr'eux, si enfin tous les âges de l'amour maternel eussent été décrits aussi heureusement que le premier, tant l'art des vers est difficile! Mais avec ses imperfections même, cette Epître a été entendue avec le plus vif intérêt; on n'y voit pas la plus légère trace de faux goût, pas un trait qui approche de la manière ou de l'affectation. Quelques morceaux, choisis entre plusieurs, justifieront peut-être aux yeux de l'assemblée la prédilection que l'Académie a eue pour cette Épître.

(1) Les amis des lettres n'apprendront peut-être pas sans intérêt que M. *Millevoye*, auteur de cette Epître, se propose de développer cet intéressant sujet, et de lui donner la forme d'un poëme.

L'auteur s'adresse d'abord à sa mère :

O vous, qui par des soins assidus et chéris,
Du jour que je vous dois avez doublé le prix,
Dans cet écrit sans art vous lirez votre histoire :
Qu'il plaise à votre cœur, il suffit à ma gloire.

Voilà un début simple et touchant : tel est, en général : le ton de cette Epître. Que l'amour maternel est bien peint dans les vers suivans !

Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Après de si longs maux, quand ce gage adoré
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Avec quelle douceur son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie !

Ce tableau des soins délicats, de la tendre sollicitude d'une mère n'est pas moins intéressant :

Devenant sa nourrice, elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil :
Par un souffle, elle craint de hâter son réveil.
Elle entoure de soins sa débile existence ;
Avec celle d'un fils la sienne recommence.
Elle sait dans ses cris deviner ses désirs,
Et pour son inconstance invente des plaisirs.
Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première épure son langage ;
De mots, nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons !
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère !

Notre auteur a enrichi son Épître de traits gracieux et mélancoliques, connus déjà, mais qui lui appartenoient. Voici, à notre gré, l'un des plus intéressans :

Que des Canadiens j'aime l'usage antique !
Nourrissant un long deuil, volupté des douleurs,
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs :
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu :
Triste, les yeux fixés sur l'aride bruyère,
La mère adresse au ciel sa muette prière ;
Et prononçant le nom de son enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri.

Comme l'amour maternel inspire le courage aussi bien que le dévouement, et qu'une mère, de tous les êtres le plus aimant, quelquefois, par amour, en devient le plus terrible ; notre auteur, toujours plein de son sujet, en saisit tous les tons, et après nous avoir montré une mère près du berceau ou sur le tombeau de son enfant, évoquant Némésis, il peint Hécube furieuse, et vengeant sur l'avare Polymnestor l'horrible assassinat du dernier de ses fils.... Mais je réserve le peu de momens qui me sont comptés pour un épisode d'un genre bien différent : un penchant irrésistible me ramène, ainsi que l'auteur, à des sentimens plus doux.

Il a heureusement imité la simplicité su-

blime et vraiment pathétique des livres saints, et dans ce trait si connu de *Rachel :*

Dans le vaste silence, une voix désolée,
Lugubre, retentit au fond de la vallée:
Rachel gémit et pleure: ô regrets superflus!
Ne la consolez point; ses enfans ne sont plus.

et dans l'histoire d'*Agar*, un peu trop étendue dans cette Épître, et qui dans une citation abrégée n'en sera que plus intéressante :

De l'innocente *Agar* qui ne sait l'aventure?
Sur un sable brûlant, tombeau de la nature,
.....
Elle a vu, d'un regard sombre et désespéré,
Le dernier aliment par son fils dévoré.
.....
Sur les arides bords de la coupe épuisée,
Ismaël porte en vain une lèvre embrâsée,
Agar cherche autour d'elle; elle appelle trois fois,
Et la voix du désert répond seule à sa voix.
« De l'eau, lui dit l'enfant, des fruits, ou que je meure! »
La triste Agar l'entend, et se détourne et pleure.
Elle tombe à genoux : « Daigne le secourir,
» Grand Dieu! je n'ai qu'un fils; et ce fils va périr,
» Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères... ? »
Agar! il est un Dieu qui veille sur les mères.

Notre poëte finit comme il avoit commencé; et sous l'emblême de la piété filiale du célèbre Pope, il exprime ses propres sentimens :

Du chantre de Windsor admirant l'harmonie,
J'aurai du moins son cœur, si je n'ai son génie.

Des ennuis d'une mère il charma le long cours :
Elle aida son enfance, il soutint ses vieux jours.
Dans ses yeux inquiets ses yeux aimoient à lire,
Et pour servir sa mère il déposoit sa lyre.
Mais enfin vers les cieux sa mère prit l'essor....
Hélas ! après dix ans, il la pleuroit encor,
Et par des chants plaintifs, sa douleur éternelle
Saluoit chaque soir la tombe maternelle.

Puisse l'auteur de cette pièce intéressante et celui de l'*Epitre sur la Campagne*, en entendant citer et applaudir leurs vers, pénétrés d'une émotion vive et profonde ; puissent-ils, dis-je, de ce qui manque ici à leur triomphe, recueillir un fruit salutaire, celui de faire mieux encore à l'avenir, soit en retouchant les mêmes sujets, soit en en traitant de nouveaux! Cet espoir a été pour l'Académie et un motif pour être plus sévère, et une consolation dont elle-même avoit besoin. Nous aimons à croire que les deux poëtes que nous venons de désigner seront plus sensibles à cette distinction qu'au regret de ne pas voir leurs noms proclamés. Être préférés à leurs nombreux rivaux, c'est avoir obtenu ce que le prix a de plus flatteur, pour l'homme vraiment digne du nom de poëte; le rameau d'or ajouteroit peu de chose à l'honneur de cueillir un beau laurier.

Après ces deux pièces, l'Académie en a encore mentionné deux, mais en les séparant des premières par quelqu'intervalle.

L'une est intitulée : *François* Ier. *roi de France*, poëme, ayant pour épigraphe :

> Vous le verrez toujours dans le champ de l'honneur.
> HENRIADE, ch. 8.

L'autre a pour titre : *Epître à Forlis*, jeune médecin, *sur la confiance considérée dans l'exercice de la médecine*, avec cette épigraphe :

> Persuader, Forlis, est un don précieux.
> La voix que l'âme entend, semble venir des cieux.

Après ce rapport sur les pièces envoyées au concours, et la proposition du prix de poésie qui a été inséré dans notre dernier numéro, M. MORELLET a fait, au nom de la Classe, les réflexions suivantes sur ce concours.

Cent dix pièces de vers avoient été envoyées au concours, et quatre seulement ont mérité l'attention des juges. L'Académie a pu croire que cette affluence de mauvais ouvrages étoit résultée de la liberté même qu'elle avoit laissée aux auteurs pour le choix de leurs sujets.

Elle a jugé devoir circonscrire le champ dans lequel elle propose aux jeunes athlètes de s'exercer, et a déterminé, au moins pour le concours prochain, le sujet qu'ils auront à traiter.

Elle a cru cependant qu'en ne proposant qu'un seul sujet, elle courroit risque de n'avoir pas un assez grand nombre de concurrens dans la lice qu'elle leur ouvre. Tel jeune homme ayant

ayant du talent, pourroit n'avoir pas recueilli encore assez d'idées sur le sujet unique qu'elle assigneroit, ou ce sujet n'éveilleroit pas son talent, tandis qu'un autre eût animé sa verve, et l'eût lancé dans la carrière au bout de laquelle un triomphe l'attendoit.

D'après ces considérations, elle a cru devoir prendre une sorte de mesure moyenne en indiquant trois sujets du prix de poésie, entre lesquels chaque concurrent prendra celui qu'il espèrera pouvoir traiter le plus heureusement. D'autres considérations encore ont conduit l'Académie à cette résolution.

Il y a peu d'hommes de lettres à qui il ne se soit présenté d'assez bonne heure quelque idée heureuse, dans le libre essor auquel peut s'abandonner un esprit qui se porte où il veut; mais il faut pouvoir entrer dans une route assignée. C'est un talent qu'il faut encourager, que celui de traiter un sujet donné; il est bon d'accoutumer les jeunes esprits au travail si utile de l'investigation des idées qui tiennent à un sujet déterminé et qui ne se présentent pas d'elles-mêmes; enfin un sujet prescrit encourage l'étude et l'art de la composition.

Le premier de ces sujets *(le Voyageur)* est susceptible du genre de poésie le plus élevé. C'est dans cette carrière que le Camoëns s'est immortalisé. Nous avons de Goldsmith, écrivain anglais très-estimé, un poëme intitulé *le Voyageur*, qui est au nombre de ses plus agréables compositions; et au moment où j'écris, nous

avons parmi nous un savant étranger, associé de l'Institut, M. de Humbolt, dont les voyages sont vraiment poétiques sans être fabuleux, et peuvent fournir abondamment et des tableaux riches et variés, et de beaux mouvemens, et des situations du plus vif intérêt.

Le second des sujets proposés *(l'Indépendance de l'homme de lettres)* ne peut guères être que la matière d'une épître philosophique. Mais ce genre moyen a son mérite et ses difficultés. La plus grande sera, sans doute, d'éviter l'exagération vers laquelle précipite la jeunesse ardente le sentiment de la liberté, et nous pouvons avertir ici les concurrens qu'un des plus grands mérites de l'ouvrage aux yeux de l'Académie, sera de n'avoir pas passé les bornes de la décence et de la vérité.

Le troisième des sujets proposés *(l'Influence du théâtre sur les mœurs et le goût)* ouvre aussi aux poëtes une belle carrière. Sans doute la poésie ne peut pas s'y élever à la même hauteur; mais que de charmes elle peut encore déployer! que d'intérêt elle peut remuer! quel sujet abondant et riche que cette puissance de l'art dramatique, ses moyens et ses effets, l'emploi qu'en peut faire un Gouvernement conduit par des vues en même temps libérales et sages! On peut dire que nous sommes arrivés à l'époque où ce sujet peut être traité avec le plus d'avantage, d'après l'expérience qui, dans le siècle qui vient de se former, a mis sous nos yeux et ce que les théâtres ont de meilleur, et ce qu'ils ont de pire.

NUMISMATIQUE.

Annalen der gesammten Numismatik, herausgegeben von Friedrich Schlichtegroll, Erster Band, mit Kupfern ; c'est-à-dire : Annales Numismatiques générales, publiées par Frédéric Schlichtegroll. — 1er. vol., accompagné de Cartes et de Gravures. Leipzig, chez *Baumgaertner*, 1804. 202 pages in-4°. et 12 pages de préface.

Personne n'ignore les services distingués que plusieurs savans Allemands ont rendu aux beaux-arts dans le siècle qui vient de s'écouler. Les ouvrages immortels de *Winckelmann*, de *Lippert* et d'*Eckhel* se trouvent partout où on honore les arts, et leurs noms révérés seront toujours répétés avec respect par ceux qui les cultivent. Ces hommes, doués des qualités estimables qui caractérisent en général les savans de leur nation, d'un savoir profond, d'une sagacité pénétrante et d'un zèle ardent pour l'objet de leurs occupations, sont parvenus non-seulement à faire adopter la plupart des principes qu'ils ont avancés, mais aussi à influer sur la grande masse de leur nation. Si l'Allemagne n'est plus

à présent ce qu'elle étoit il y a quarante ans, c'est leur ouvrage, surtout celui de l'illustre *Winckelmann*. Ils ont, les premiers, donné dans ce pays, la véritable idée du beau et du grand, et ils y ont répandu le goût pour les ouvrages de l'antiquité. Il n'y a pas de ville un peu considérable dans l'Allemagne où on ne trouve quelques-uns des ouvrages de *Winckelmann*, où on ne possède une dactyliothèque de *Lippert* (1), où il n'y ait un petit cabinet de médailles, arrangé par un amateur de cette science. Tels ont été les succès de ce triumvirat à jamais mémorable dans les fastes de la littérature de l'Europe! La plupart des savans d'Allemagne marchent sur les traces de ces hommes célèbres, en étendant les limites des sciences dont ces derniers ont été les véritables fondateurs.

M. Schlichtegroll (2), connu par beaucoup d'ouvrages utiles, est depuis plusieurs années garde du cabinet des médailles du duc de Saxe-Gotha, un des plus riches de l'Europe après ceux de Paris et de Vienne. Il a été particu-

(1) Le professeur Oberlin a inséré dans ce Journal, année II, tom. IV, p. 62, une notice intéressante sur Lippert et sur sa *Dactyliothèque*. A. L. M.

(2) J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler des travaux de M. Schlichtegroll dans ce Journal. Il est l'auteur du texte qui accompagne le bel ouvrage publié par M. Frauenholz, sous le titre suivant : *Choix des principales Pierres gravées de la collection qui appartenoit autrefois au baron* de Stoch, *et qui se trouve maintenant dans le Cabinet du roi de Prusse ;* premier volume, Nuremberg.

lièrement protégé par le duc *Ernest II*, prince juste et humain, qui s'est assuré des droits sacrés à la reconnoissance de tout homme de bien. Cette protection lui a été extrêmement utile pour ses travaux littéraires, et il a su se conserver celle du duc actuellement régnant, qui, à beaucoup d'esprit et de savoir, réunit les qualités excellentes de son auguste père : protégé par de tels princes, auprès d'une aussi bonne source, M. Schlichtegroll a pu faire un très-bel ouvrage (3) !

Le premier volume de ces Annales (3) a été partagé en deux parties, et chacune de ces deux parties a été subdivisée en sept sections.

Dans la première partie on ne trouve que des mémoires relatifs à la connoissance des médailles anciennes, à l'histoire de la numismatique, et aux différentes méthodes pour l'étudier ; la seconde est destinée à des recherches spéciales faites sur quelques médailles ; la troisième donne

in-fol. M. Schlichtegroll a aussi publié une excellente dissertation sur *le Bouclier d'Hercule, d'après la description d'Hésiode* (Ueber den Schild des Herkules, nach der Beschreibung des Hesiodus), Gotha, 1788, in-8°. ; et depuis plusieurs années il rédige une suite de biographies d'hommes et de savans célèbres, morts récemment. Presque chaque année il en publie un ou plusieurs volumes. A. L. M.

(3) M. Schlichtegroll en a tracé l'histoire dans un opuscule intitulé : *Historia numothecæ Gothanæ*, Gotha, 1799, in-12, dont j'ai donné l'extrait dans le *Magasin Encyclopédique*, année V, tom. III, p. 137 et suiv.

A. L. M.

des nouvelles relatives à des découvertes de médailles ; la quatrième et la cinquième présentent un catalogue raisonné des cabinets les plus distingués dans l'Europe ; la sixième section donne un aperçu de la littérature de la science numismatique ; et la septième, enfin, contient des mélanges littéraires et curieux sur cette science. On a suivi le même ordre de matières dans la seconde partie de l'ouvrage, destinée aux mémoires sur les médailles modernes. La première partie occupe 142 pages, et la seconde 81 ; il est donc très-aisé de concevoir qu'on y doit trouver beaucoup de choses intéressantes et curieuses.

Afin de mettre nos lecteurs à même de juger de l'extrême importance de cet ouvrage pour tous ceux qui, par devoir ou par goût, se livrent à l'étude des médailles anciennes et modernes, nous allons donner une courte notice de chacune des parties que nous venons d'indiquer.

Le premier mémoire, dans la première section, est un aperçu d'une histoire générale de la science qui traite des médailles anciennes. Cet aperçu sert d'introduction à l'ouvrage. L'auteur fixe pour l'histoire de cette science trois époques générales. La première de ces époques commence à l'année 1580, et elle va jusqu'à 1680. Cette période renferme des hommes célèbres dans la numismatique, *Fulvius* Ursinus, *Hubertus* Golzius, *Charles* Patin et *André* Morell. Pendant cette époque, on rassembla seulement des collections de médailles des empe-

reurs et des familles; mais ces collections étoient faites sans la moindre critique. Il y avoit alors en Italie plusieurs fabriques de médailles fausses qui s'introduisirent dans les cabinets. Le roi Alphonse de Naples, qui régnoit en 1420, fut peut-être le premier de tous les princes de l'Europe qui donna des ordres pour l'établissement d'une collection de médailles. Il eut pour imitateurs les empereurs Ferdinand Ier. et Rodolphe II, dont le dernier protégeoit le célèbre flamand, Octavien de Strada, qui, ainsi que son père, contribua beaucoup à répandre le goût pour cette branche utile des connoissances de l'antiquité. *Wolfgang* Lazius, auteur allemand du *Specimen commentar. veter. numism.* 1558, étoit le médecin du premier de ces empereurs. Les commentaires de ce savant furent suivis, après un espace de dix-sept ans, de l'ouvrage d'un autre Allemand dont la réputation a été répandue partout. Ce fut le *Thesaurus rei antiquariæ uberrimus* etc. de Golzius, né à Würtzbourg en Franconie. Seulement deux ans après on vit paroître les ouvrages d'*Antonio* Agostino et de *Fulvius* Ursinus, l'un espagnol, et l'autre romain. En 1579 parut l'ouvrage d'un médecin d'Augsbourg, *Adolphe* Occo, qui traita des médailles des empereurs romains, depuis Pompée jusqu'à Héraclius. *Charles* Patin n'écrivit son ouvrage que vers la fin de cette époque, et il est digne de remarque que ce furent deux Allemands qui frayèrent les premiers la route dans l'étude de la science numismatique.

La seconde époque commence depuis 1680, et elle a été continuée jusqu'à 1780. Plusieurs savans français et allemands, *Foy* Vaillant, Pellerin, Spanheim et Liebe, illustrèrent cette période. On commença à faire usage de la critique; les médailles romaines, les inscriptions grecques, les médailles des rois, des villes et des nations attirèrent l'attention des savans, et on tâcha d'en tirer parti pour éclaircir différens points de l'histoire et de la géographie.

La troisième période commence à l'année 1780. Ce sont les ouvrages de *Joseph* Erkhel qui en font l'ornement, et sûrement c'est à lui que la connoissance des médailles doit le plus! M. Schlichtegroll l'appelle avec raison le grand-prêtre de la déesse *Moneta* (4).

Cet aperçu de l'histoire générale de la connoissance des médailles est suivi d'un mémoire sur les cartes géographiques et numismatiques. M. Schlichtegroll a renouvelé l'idée conçue et exécutée, il y a plus de 200 ans, par le savant Golzius, de faciliter l'étude des médailles anciennes par le moyen de cartes qui font connoître les lieux où elles ont été frappées : mais en l'accommodant à des vues qui lui sont propres, M. Schlichtegroll a rendu cette idée beaucoup plus utile qu'elle ne l'étoit auparavant. La carte de la Sicile, dont le premier volume est accom-

(4) J'ai publié un éloge de l'illustre Eckhel. Voy. Mag. Encyclopédique, année V, tom. II, p. 458.

A. L.-M.

pagné, a été faite dans ce point de vue. On n'y a gravé que les noms des villes dont il nous reste des médailles. Les lettres AU, AR, AE, servent d'indication pour les médailles d'or, d'argent ou de cuivre; et les petits points font remarquer le degré de rareté de ces médailles. C'est une excellente idée. M. Schlichtegroll a promis de donner une collection de cartes semblables, et certes cet Atlas numismatique rendra les plus grands services à tous ceux qui cultivent cette science.

Le troisième mémoire a pour sujet des recherches extrêmement savantes sur l'île *Caene*, et sur les médailles qui lui ont été attribuées jusqu'à présent. Le résultat de ces recherches est que les médailles, avec l'inscription KAINΩN, ont été frappées dans l'île de Sicile, et même dans le quartier de Syracuse appelé Neapolis. L'époque de leur origine est celle de la guerre civile entre les anciens et les nouveaux habitans de cette ville. Il est probable que les nouveaux habitans firent frapper des médailles, et qu'ils se servirent du mot καινων, en sous-entendant πολιτων, pour se distinguer des αρχαιοις πολιταις, ou anciens habitans de la ville : peu de temps après, ces nouveaux habitans choisirent, au lieu de καινον ou de καινων, le mot NEOΠOΛITΩN, pour mieux se distinguer de leurs ennemis; et enfin cette inscription fut remplacée par le mot NEAΠOΛIΣ, qui étoit le nom de la ville même, ou plutôt d'un des faubourgs de Syracuse. Il seroit très-intéressant de savoir si on trouve encore de ces pièces avec l'ins-

cription KAINON ou KAINΩN sur la place même de cette ancienne Neapolis. Cet exposé suffit pour démontrer que toutes les médailles portant, dans leurs coins, le mot KAINΩN, ne peuvent pas être attribuées à l'isle *Caene* ou *Cani*, qui n'est presque plus qu'un rocher, ni à *Cena* près d'Agrigente, ni à Naples en Campanie.

La seconde section de la première partie de l'ouvrage contient quinze différens mémoires sur autant de médailles. Tous ces mémoires sont riches en observations savantes et curieuses. Voilà les sujets sur lesquels on a discuté ! D'abord sur les médailles de Nola en Campanie ; ces pièces sont extrêmement rares ! Le cabinet du duc de Saxe-Gotha en possède huit, toutes très-bien conservées, ce qui a beaucoup facilité les recherches de M. Schlichtegroll. Nouvelle explication d'une monnaie des Samnites, d'une autre de Capoue, d'une de la famille *Baebia*, de plusieurs autres de Nicée, d'une de Colophone en Ionie, d'une de la ville Erythræ également en Ionie, d'une de la ville Cydonia en Crète, d'une de l'île de Délos, d'une de Bizya en Thrace, d'une médaille extrêmement rare de *Magna-Urbica*, et enfin d'un médaillon d'argent de l'empereur *Hadrien*.

Comme presque toutes les médailles anciennes, dont la somme générale a été portée jusqu'au nombre de 70,000, n'ont été conservées que dans la terre ou dans de vieilles masures, il est très-important de connoître les lieux où elles furent trouvées. Ces indications pourroient

être très-utiles, en ce qu'elles donneroient lieu à y faire des fouilles. M. Schlichtegroll a eu les mêmes vues, car il destine quelques feuilles de son ouvrage à cet article, pour y recueillir ces sortes de notices. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet article, c'est un extrait d'un manuscrit inédit de Meibomius, qui est dans la bibliothèque ducale de Gotha, très-riche en manuscrits précieux; celui-ci a pour titre: *Annotatio locorum in quibus antiqui nummi effossi.* Dans cet extrait, on lit des notices sur une quantité de lieux en Afrique, dans la Suisse, en Suède, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Italie, etc., où des médailles anciennes ont été trouvées. M. Schlichtegroll reproduit, d'après le *Magasin Encyclopédique*, ce qui a été dit sur la célèbre découverte d'une grande quantité de médailles d'or près de Beauvais.

Les sections IV et V contiennent le catalogue de plusieurs riches cabinets de l'Europe. Le nombre de ceux dont il est question dans ce premier volume, est de soixante-douze. La première partie se termine enfin par des notices concernant la littérature, et par des mélanges littéraires.

La seconde partie, qui est consacrée à la *Numismatique moderne*, contient:

I. Un Aperçu général de l'état de la Numismatique chez les différentes nations de l'Europe, ainsi que des Observations critiques sur les sujets représentés sur les Monnoies modernes.

Cette section renferme encore une Traduction de quelques chapitres du Système monétaire de M. Leblond, puis des Observations sur le Projet de M. Gedike, de représenter sur les monnoies des sujets historiques.

II. Une Enumération et une Description de toutes les monnoies frappées dans les années dernières. M. Schlichtegroll commence par le Portugal et l'Espagne ; il parle des médailles que les banquiers et négocians de Barcelonne firent frapper pour la célébration du mariage du prince héréditaire d'Espagne avec la fille aînée du roi de Naples. Il rappelle encore une autre médaille faite pour une occasion pareille. Il donne l'énumération des médailles frappées en France et dans les pays étrangers sur la Révolution. Celle dont il parle principalement est une médaille faite par Loos sur la mort de Louis XVI. Plusieurs médailles représentent le général Bonaparte, premier Consul ; elles sont de Duvivier ; — Sur le rétablissement de la place Bellecour à Lyon ; — Autre, offerte par la ville de Lyon, sur la paix de Lunéville et d'Amiens : — Médaille sur la Paix, par Droz ; — Des médailles frappées par le Gouvernement, représentant Bonaparte, et qui ont été distribuées aux ambassadeurs de la république Cisalpine ; — Médaille frappée à l'occasion de la visite que Bonaparte fit à l'hôtel de la Monnoie ; — Plusieurs médailles pour des personnages célèbres, entre autres pour l'abbé de l'Epée, par Duvivier : ces médailles de la France sont au nombre de treize. M. Schlich-

tegroll passe de la France à l'Italie. Il publie d'abord une médaille frappée à Milan pour l'empereur François II, une autre représentant la république Cisalpine, une sur la bataille de Marengo, une à l'occasion de la Consulta à Lyon; puis deux médailles frappées par la république de Venise, dont l'une représente le dernier doge, et l'autre la régénération de la République. L'auteur parle encore de plusieurs médailles romaines et napolitaines : ces médailles sont de même au nombre de treize. M. Schlichtegroll donne alors la description de six médailles frappées par l'Angleterre, dont la première représente le roi après le 15 mai 1800, époque où il faillit être assassiné ; la seconde est une de celles frappées par la Porte-Ottomane pour être distribuées aux officiers anglais qui ont combattu en Egypte contre les Français; les autres sont des médailles de récompense aux auteurs de différentes inventions utiles. M. Schlichtegroll cite de même quelques médailles de récompense frappées par la république Batave et par la république Helvétique ; puis il donne l'énumération des principales médailles frappées par l'Autriche, la Prusse et l'empire d'Allemagne; les médailles que l'empereur a fait frapper sont encore des médailles de récompense ; il parle de plusieurs autres pour l'archiduc Charles. Les médailles de la Prusse sont au nombre de sept, et toutes sont intéressantes par leur sujet : on voit sur l'une la conférence du roi de Prusse avec l'empereur de Russie,

qui eut lieu à Memel, 1802; une autre représente le Jubilé de la monarchie prussienne.

Les médailles de l'Empire représentent presque toutes l'effigie des princes. Voici les États qui ont fait frapper ces médailles : la principauté d'Anhalt Dessau ; la ville de Bamberg, en l'honneur de son dernier évêque ; la Bavière ; la ville de Hambourg ; Mayence, dont les médailles se distinguent par leur type ; la Saxe ; l'évêché de Würtzbourg. M. Schlichtegroll parle encore de plusieurs autres médailles frappées dans différentes villes en l'honneur de plusieurs grands hommes et de célèbres écrivains de l'Allemagne. Parmi ces derniers, il distingue celle en l'honneur de Garve. — Après l'Allemagne, viennent le Dannemarck et la Suède. M. Schlichtegroll nous donne la description de six médailles du Dannemarck, dont les principales représentent le célèbre ministre Bernstorf, puis la bataille de Aalborg, et le chambellan Suhm. Les médailles les plus intéressantes de la Suède sont celles frappées par les universités d'Upsal et d'Abo, ainsi qu'une médaille que l'empereur Paul fit faire en l'honneur du roi de Suède, qui étoit venu le visiter. Les médailles de la Russie viennent après ; elles sont au nombre de dix. La première représente le couronnement de l'empereur Paul, elle est très-remarquable en ce qu'elle fut frappée par l'impératrice Marie elle-même ; la seconde représente le même sujet ; la troisième l'empereur Paul, revêtu des marques de Grand-Maître de Malte ; la qua-

trième et la cinquième, le Couronnement de l'empereur Alexandre Ier.; les autres sont des médailles de récompense. Après la Russie, M. Schlichtegroll parle des monnoies courantes des Etats-Unis de l'Amérique.

La troisième section traite des jetons et des médailles frappées pour le premier jour de l'an. Il nous donne, à cette occasion, la description de trois médailles qui lui ont paru des modèles dans ce genre.

Les quatrième et cinquième sections traitent des médailles tant publiques que particulières.

La sixième section renferme des notices sur quelques ouvrages de Numismatique qui ont paru depuis peu, et dont nous allons donner les titres. Essai sur le Goût en fait de Médailles, et sur les Médailles modernes comparées avec les Médailles antiques; par Abramson. Berlin, 1801. — Projets d'une Inscription à mettre sur les monumens et les médailles en honneur de Linné; par Backmann. — Description des Monnoies courantes du Maroc; par Dombay. Vienne, 1803. — Collectio Numorum cuficorum, quos ære expressos addita eorum interpretatione subjunctoque Alphabeto cufico, edidit J. Hallemberg. Stockholm, 1800. — Ce que signifient les branches de palme sur les médailles et les sigles du moyen âge, par Reuter; Nuremberg, 1802. — Notitia Hungaricæ rei numariæ ab origine ad præsens tempus; auctore Stephano Schoenvisnor. Budæ, 1801. — Sur le Système monétaire; Francfort, 1802: ouvrage anonyme.

La septième et dernière section contient des Mélanges numismatiques : on y lit d'abord une Notice sur la Machine à monnoyer, de Boulton; puis la Traduction du projet de loi concernant la fabrication des Monnoies en France. On y trouve l'indication de beaucoup de monnoies frappées dans les Etats autrichiens, depuis l'année 1793 jusqu'à 1802; on voit qu'on y a frappé des monnoies pour la somme de 293 millions d'écus; des catalogues de médailles rares et curieuses qui sont à vendre. Enfin, deux anecdotes numismatiques terminent ces Mélanges.

L'énumération que nous venons de faire de tout ce que renferme cet ouvrage utile, suffit pour en faire désirer la continuation.

SICKLER.

LANGUE

LANGUE FRANÇAISE.

Manuel des étrangers amateurs de la langue française; ouvrage utile aux français eux-mêmes, etc.; par Urbain Domergue, membre de l'Institut de France. — Chez *Guillaume*, libraire, rue de la Harpe, n°. 117. Prix : 7 fr. pour Paris, et 8 fr. 50 cent. par la poste.

M. Domergue, ému des sentimens les plus affectueux pour la grammaire, s'occupe depuis long-temps de faire en sa faveur une *révolution* dans l'ortographe; mais il s'attend à trouver deux ennemies puissantes, la paresse et la mauvaise foi. *Le moindre travail effarouche* l'une, et l'autre *se refuse à l'évidence :* pour nous, qui avons eu la patience de méditer les 548 pages *in*-8°. qui composent ce volume, ayant lu *introduction*, *vers*, *dialogue*, *variantes* et *avis*, nous croyons ne pas mériter le reproche de *paresse*, et nous allons tâcher de ne pas nous attirer l'autre.

Cet ouvrage se compose d'une *introduction*, dans laquelle M. D. dit franchement à l'Empereur, que *la gloire du guerrier* et celle de *l'homme d'Etat ne sont ni sans mélange, ni sans partage*, et que la gloire *pure* et exclusive qui lui donnera le pas sur César, Scipion, Solon et

Numa, ce sera celle qu'il acquerra *en osant ordonner la réforme de notre orthographe.*

Ce noble zèle, ce bel enthousiasme font reconnoître le protecteur des *genres* et des *cas;* ils me rappellent une anecdote que le lecteur ne sera pas fâché d'apprendre, car on aime à s'instruire des particularités qui concernent les grands hommes dont on admire le génie. — M. Domergue étoit malade, un de ses collègues de l'Institut alla le voir. — Comment vous trouvez-vous, lui demanda-t-il? — Assez mal, répondit M. D., je crains bien de mourir avant d'avoir fini mon *Traité des Particules.* Quel dommage, en effet, que la tête de M. D. fût devenue poussière avant d'avoir accouché du *Traité des Particules!* Mais revenons au *Manuel :* après l'introduction, on trouve un *tableau* alphabétique des *désinences françaises*, au moyen duquel est indiqué le genre des substantifs; chaque genre a sa colonne, et est désigné dans chaque mot par des exemples tirés des meilleurs poëtes français. Ce travail est bien fait, mais il n'a exigé que de la patience, et me paroît assez inutile: un dictionnaire enseigne les genres d'une manière plus prompte et moins embarassante que le *tableau* de M. D., qui n'est qu'un opuscule de luxe. Il est vrai que M. D. ou relève quelques erreurs, ou propose des innovations de genre dans quelques mots; mais ces mots sont si peu en usage!... Par exemple, que *ocre* soit masculin avec l'Académie, ou féminin avec M. D., parce qu'il vient du latin *ocra;* c'est ce dont il n'y a que M. D. qui puisse se soucier.

Après avoir *applani les difficultés que présente le genre, lorsquil n'est pas indiqué par le sexe*, l'auteur nous donne un *Traité de Prononciation française*, dans lequel il propose un nouveau système d'écriture, conforme à la prononciation. Pour faire ce petit changement, M. D. n'emploie que quarante signes qui répondent à vingt-une voyelles et dix-neuf consonnes. Ces caractères sont simples et peu éloignés de ceux dont nous nous servons, ils sont même analogues entre eux, selon l'analogie de leurs sons. Nous avouerons avec plaisir que tout cela est bien trouvé. Oui, M. D., vous avez raison; mais le vice de votre invention, c'est que votre écriture nouvelle détruit à la fois l'étymologie, la dérivaison et les règles grammaticales. Vous faites d'une langue, dont les principes sont posés, un idiôme qui ne ressemble pas mal à celui des Barbares de l'Afrique, et je le prouve par les 184 pages que vous donnez sous le nom d'*Exercices prosodiques*. — Plus bas je parlerai de ces *exercices;* continuons à nous instruire des principes de l'auteur. M. D., dans un dialogue en *réponse aux objections*, s'est permis beaucoup de choses ridicules; il fait parler ses interlocuteurs de la manière la plus favorable pour faire briller *Urbain;* celui qui est le plus sensé d'entre eux (Sophos), se laisse convaincre presque sans qu'on y prenne garde, et les autres !....

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs.

a dit Gresset; c'est pour les menus plaisirs de

M. D. qu'*Etymole*, *Routinet*, et *Orbilius* remplissent un rôle dans ce dialogue.

M. D. commence par défendre son système prosodique par les suffrages de mademoiselle *Sainval l'ainée*, *Thomas* et *Lafond*. Tout ce qui a trait à la prosodie est bien pensé, seulement on pourroit désirer plus d'élégance dans le style. Ensuite il *défend son écriture nouvelle :* Etymole, qui arrive avec Routinet et Orbilius, débute par dire : *S'il a pour lui la raison, nous avons pour nous l'Académie ;* paroles déplacées dans la bouche d'un adversaire, et sous la plume de M. D. elles sont une sottise. C'est injurier gratuitement un corps que nous croyons plus respectable que M. D.

Nous ne suivrons pas la longue conversation de ces messieurs, où l'on ne trouve aucune objection qui n'ait déjà été réfutée victorieusement plusieurs fois contre Duclos, d'Alembert, de Wailly, et principalement lorsqu'on répondit au système de M. de Layras ; ce qui prouve la vérité du proverbe de Salomon : *rien de nouveau sous le Soleil.* Combien de vieilles erreurs on nous donne pour nouvelles ! Ce n'est pas que la méthode proposée par M. D. soit une erreur ; mais elle entraîne une foule d'inconvéniens inévitables. Pour les faire sentir, nous allons dire un mot de ses moyens d'exécution.

M. D veut qu'on réimprime peu à peu avec ses caractères nos auteurs modernes. C'est une chose très-simple suivant lui. Quant aux livres anciens, et dont on ne renouvellera pas l'édition,

il faut que notre bénévole postérité apprenne notre alphabet actuel, si elle veut les lire. Ce qui sera très-commode !

Après ces deux petites opérations, M. D. établit à Paris une école *régulatrice métropolitaine* de la langue française, avec un professeur, deux adjoints, dits jurés-grammaticaux, etc., nommés par l'opinion publique; cette *école première* aura l'inspection sur autant d'*écoles secondaires* départementales, organisées sur le même plan que l'école-mère.

Les fonctions des divers professeurs de ces écoles seroient d'enseigner le nouvel alphabet de M. D., sa prononciation et son écriture. *Et si le Gouvernement* (dit-il) *prenoit quelque intérêt à l'institution que je propose, nous verrions notre langue parlée, écrite, phrasée, pure dans toutes les bouches, correcte dans toutes les mains, sans tache dans tous les discours, offrir bientôt le parfait modèle des langues, comme le peuple français deviendrait, par elle, le parfait modèle des peuples. — Risum teneatis amici.*

M. D. feroit-il disparoître les *idiotismes* et l'accent particulier à chaque province, et surtout à chaque climat? je crois la chose impossible. Il n'y a que M. D. qui puisse proposer d'*anéantir* tous les patois. Un autre auroit senti qu'il falloit pour y réussir refondre tous les organes ou les *anéantir*. Si M. D. y parvient, il faut lui élever une statue. Je crois même qu'il y compte. *C'est*, dit-il, *bien mériter de sa patrie que de rendre l'*IDIÔME NATIONAL *facile, de*

le rendre accessible à tous les citoyens ; c'est bien mériter de la philosophie et de l'humanité, que d'ouvrir à tous les hommes les immenses trésors de la raison, du génie et du goût français. Peut-être aussi espère-t-il quelque chose de mieux qu'une statue, si j'en juge par l'article que je vais extraire de sa constitution grammaticale :

« Tous les dix ans, sans assemblée aucune » (il pourroit y avoir des émeutes) dans leur » cabinet, les métaphysiciens, les grammairiens » (en conscience, il falloit nommer d'abord les » grammairiens; c'est trop peu du second rang) » les poètes, les prosateurs, les *acteurs*, les » *amateurs*, etc. enverroient par la poste, de » tous les points de la République, leur vote à » une commission nommée par le gouvernement; » laquelle proclameroit verbalement le choix de » l'opinion publique. » Quelle ambition! Car après avoir lu cet article, nous n'avons pu nous empêcher de supposer à M. Urbain Domergue l'intention d'être désigné *empereur de la grammaire*. Ce vœu nous a fait gémir. Que de folies, avons-nous dit, se joignent quelquefois au savoir, et rendent ridicules des choses qui, sans être aussi importantes que M. D. le croit, ne laissent pas que d'être utiles. Peut-être paroîtrois-je un herésiarque à l'une des *raisons* de l'auteur; car il a sa *raison politique* et sa *raison grammaticale*. Nous l'en félicitons, et nous lui souhaitons une *raison raisonnable* pour diriger les autres. Peut-on de bonne foi écrire sérieusement ce

qu'on va lire? *La vérité et le bonheur dépendent d'une langue bien faite et bien apprise; elle réfléchit la saine morale, la saine politique, les principes éternels de la logique et du goût.* Avant ce passage, nous en avons trouvé un bien plus remarquable; il est long; mais il ne peut déplaire à nos lecteurs. Il nous servira à égayer une matière très-sèche par elle-même; et que le génie seul de M. D. pouvoit rendre plaisante. C'est lui qui parle par l'organe de Sophos: « Il faut, » dit-on, faire aujourd'hui ce qu'on a fait hier. » Quoi! parce que nous avions des bastilles le » 13 juillet, falloit-il ne pas les renverser le » 14? parce que le 8 thermidor l'innocence étoit » égorgée par un tyran farouche, falloit-il le 9, » de peur d'un changement, gémir comme la » veille sous un sceptre sanglant? » Quel rapport tout cela a-t-il avec l'ortographe? Quand même elle seroit aussi vicieuse que M. D. le prétend, est-il aussi dangereux de la conserver, qu'il l'eût été de ne pas faire périr Robespierre! Et c'est par de pareils argumens que M. Urbain pousse ses adversaires, qui sont tout ébahis de surprise et d'admiration! Il est bon de les entendre. Routinet: *Eh bien, Etymole?* — Etymole: *Eh bien, Routinet?* — Routinet: *M. le grec, je vous vois au bout de votre latin.* Comme c'est gentil! c'est digne de *Brunet.* Etymole: *Vous voilà dérouté, M. de la...* — Orbilius: *J'enrage.... peut-on rire en si grave sujet?* — Routinet: *Il n'y a pas moyen d'y tenir, la raison présentée avec force est un torrent qui en-*

traine et noie tous les préjugés. Comme ces phrases sont bien arrondies et bien sonores ! Comme ces points sont bien placés ! L'auteur aime les réticences ; il en est de si heureuses ! Les suivantes sont-elles du nombre ? C'est toujours le dialogue que j'ai sous les yeux. Je laisse de côté ce qui concerne les *finances* d'un homme de lettres. M. D. s'écrie : « Sages dispensateurs » des trésors de la Nation, vous savez que tout » ce que vous ferez pour l'éducation n'est rien, » au prix de ce que le peuple à qui vous devez » le bonheur recevra de ses bienfaits. » Quoi ! M. D., croyez-vous que le peuple se réjouisse si fort de voir l'*empereur de la grammaire* riche d'écus et de science ? Vos concurrens qui craignent, comme vous le dites, de n'être pas employés dans cette *belle institution*, vous ont supérieurement répondu. « Etymole : *Je trouve ce projet fort beau ; mais.....* — Routinet : *Fort utile ; mais....* — Orbilius : *Nécessaire, si l'on veut ; mais...* » *Mais* c'est assez parler du projet que M. D. veut *universaliser*. Ses vers réclament notre attention. *Mais* nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque à M. D. avant de quitter sa prose. Il dit : *Et l'unité si belle de sa propre beauté.* Nous lisons dans un poëte :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Nous croyons que M. D. a pillé ce trait ; et nous avons voulu restituer une expression, que nous trouvons plus agréable dans le vers de

La Fontaine que dans la prose de M. Domergue.

Les distiques moraux renferment un cours de morale en trois parties; le cœur, l'esprit et la santé. Un cours de morale dont la *santé* fait partie, est un cours qui n'est pas à la portée de tout le monde. Sans doute l'auteur pense comme Chaulieu :

> Bonne ou mauvaise santé
> Fait notre philosophie.

Nous ne rapporterons que l'épilogue de ce cours, qui nous paroît contenir d'excellentes maximes, dont les faiseurs d'écrans et les confiseurs pourront profiter. Ces distiques vaudront mieux que les sottises qu'ils font imprimer.

ÉPILOGUE.

« Ces divers préceptes, mis scrupuleusement » en pratique, nous feront jouir du triple avan- » tage d'avoir l'esprit sans préjugés, le cœur » sans foiblesse, et le corps sans maladie.

> Qui suivra ces leçons, vertueux, éclairé,
> Vieillira, de respect et d'amour entouré.

Dans une traduction des Eglogues de Virgile, nous avons trouvé les vers suivans :

MERIS.

> Je cherche à rappeler ces jolis chants.... les vers
> De l'amoureux Cyclope à la nymphe des mers :
> « Viens ici Galathée, et quel plaisir dans l'onde?
> » *Ici* de mille fleurs, la terre, *au loin* féconde,

» Émaille des ruisseaux les verdoyans tapis ;
» Ici le doux printems *brille en pompeux habits* ;
» Ici le peuplier et la vigne amoureuse
» Dans leurs embrassemens forment une ombre heureuse.
» De ma grotte riante écarte le chasseur ;
» Viens, et laisse les flots se briser en fureur.

LYCIDAS.

La nuit brilloit, et seul, tu célébrois la gloire
De... je tiens l'air ; les mots ont fui de ma mémoire.

MERIS.

« Des vieux Astres, Daphnis n'observe plus le cours,
» C'est l'astre de César qui règle les beaux jours.
» Pur sang de Dioné, c'est sous ton influence
» Que nos sillons vingt fois nous rendront la semence,
» Que la pourpre pendra sur nos coteaux rians.
» Poiriers, croissez : vos fruits seront pour nos enfans. »
L'âge use la mémoire : en mes jeunes années,
A chanter des couplets je passois des *journées*.
Tant de chansons m'ont fui ; je perds même la voix,
Et les loups, les premiers, ont vu Meris aux bois.
Ménalque à son retour pourra te satisfaire.

LYCIDAS.

Sur de prétextes vains mon plaisir se diffère.
Vois, c'est pour toi qu'Eole enchaîne tous les vents,
Et par ce grand silence *appelle* tes accens.
Déjà de Bianor paroît la tombe antique ;
La route est demi-faite, une pierre l'indique.
Vois-tu mettre ici-près les feuilles en monceaux ?
Là, cher Meris, chantons ; là, *pose* tes chevreaux.
Nous n'atteindrons pas moins au terme du voyage ;
Ou crains-tu pour le soir quelque subit orage ?

Je me charge du faix, et chantons en marchant ;
Chantons, les longs chemins s'abrègent par le chant.

MERIS.

Laisse-moi tout entier à l'objet qui m'appelle ;
Ménalque *ici* présent, ma voix sera plus belle.

Je ne ferai observer ni la dureté des inversions, ni la *naïveté* de ce style. Il faut se souvenir que M. D. nous dit : *mes vers n'ont pas osé prendre l'essor parmi les œuvres poétiques ; ils se cachent dans l'obscurité grammaticale. Leur modestie appelle votre indulgence.* Il est vrai qu'il ajoute fièrement : *mais si votre sévérité éveille mon orgueil, on me verra, montrant mes rimes et vos fautes, forcer peut-être le lecteur à dire : Il n'est pas sûr que ce grammairien ne soit pas poëte ; mais il est démontré que ces poëtes ne sont pas grammairiens.*

Je pourrois terminer ici cet article; mais je ne veux être accusé ni de *paresse*, ni de *mauvaise-foi*. Il me reste à dire un mot des variantes. M. D. donne à choisir entre deux versions : les voici l'une et l'autre.

Texte.

Ma Galatée, au fin sourire,
D'une pomme m'atteint, ardente à folâtrer,
Et fuit vers la grotte et désire
Être aperçue avant d'entrer.

Variante.

Ma Galatée, au fin sourire,
Vient, me jette une pomme, ardente à folâtrer,
Et fuit vers la grotte, et désire
Être aperçue avant d'entrer.

De cette manière on feroit un gros volume, en répétant ses vers, parce qu'on croiroit pouvoir employer indifféremment deux tournures : je ne ferai pas à Virgile l'injure de comparer cette parodie à l'original ; je me contenterai de demander à M. D. si c'est *Galatée* ou la *pomme* qui est *ardente à folâtrer*, et qui veut être *aperçue?* Nous rencontrons ailleurs :

Texte. — DAMÈTE.

Pour qui te chérit, je demande
Pollion, tes lauriers sacrés,
Que du buisson l'amome pende,
Que le miel coule à flots dorés.

MÉNALQUE.

Bavius, qui ne hait ta lyre,
De Mévius admire l'art ;
Qu'il traie un bouc, dans son délire,
Et laboure avec le renard.

Variante. — DAMÈTE.

Ami de Pollion, pour toi mon cœur demande
Tous les biens que pour lui toi-même as désirés !
Que du buisson l'amome pende,
Que le miel coule à flots dorés.

MÉNALQUE.

Ami de Bavius, toi que charme sa lyre,
De l'âpre Mévius aime le chant criard ;
Va traire un bouc, dans ton délire,
Et laboure avec le renard.

Nous pensons que les vers ne sont pas le *genre*

de M. D., et nous espérons qu'il nous pardonnera notre franchise. Il dit lui-même : *j'aime la critique, elle éclaire celui qui l'exerce ou celui qui en est l'objet.* Nous désirons que la nôtre lui soit utile. Ce n'est pas la malveillance qui nous l'a dictée; c'est le regret de voir un bon esprit s'égarer. Nous avons tû par ménagement une foule de critiques, qui, à force d'être plaisantes, seroient devenues amères. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il *n'y ait rien de plus piquant que de voir raisonner juste des gens qui ont la moitié moins d'esprit que nous*, M. Urbain Domergue sera fort *piqué* contre moi. Pour lui faire oublier ce grief, je vais rapporter une anecdote où il joue un beau rôle, un rôle digne de lui. C'est Rhulieres qui parle : « J'allai » dernièrement, sur les 11 heures du matin, chez » J. J. ; je sonne ; il m'ouvre. — Que venez-» vous faire ici? si c'est pour dîner, il est trop » tôt ; si c'est pour me voir, il est trop tard ; » puis se ravisant : entrez, je sais ce que vous » cherchez, et n'ai rien de caché..... même » pour vous. Cela me promettoit une bonne » scène. J'entre : la marmite étoit au feu. — » Ma chère amie, dit J. J., as-tu salé le pot? » y as-tu mis des carottes? et bien d'autres ques-» tions de la même importance. J'étois à mille » lieues de cette espèce d'apologue. — Vous » voilà suffisamment instruit des secrets de ma » maison, et je défie toute votre sagacité d'y » jamais rien trouver qui puisse servir à la co-» médie que vous faites. — Il ne se doutoit pas

» qu'il venoit de me fournir le meilleur trait. » Calme et serein, je restois toujours là; j'attendois son dernier mot. — Bon soir, Monsieur, » allez finir votre *Défiant*. — Je vais vous obéir; » mais pardon, mon cher J. J., est-ce *défiant* » qu'il faut dire, ou *méfiant?* car un habile » grammairien, M. Domergue, me rend perplexe à cet égard. — Comme il vous plaira, » Monsieur, comme il vous plaira; bon soir. »

Ce suffrage de M. de Rhulieres, que nous joignons à ceux que l'auteur a obtenus de l'abbé Barthélemy, de MM. Ducis, Colin-d'Harleville, etc. nous fera pardonner de n'avoir rapporté ici ni l'anecdote sur le mot *hangar* ou *angar*, qui est *très-gaie*, ni quelques remarques heureuses et instructives, qui se trouvent perdues dans un gros volume que personne n'aura le courage de consulter, tant on a aujourd'hui de *paresse* et d'*incuriosité* pour les bonnes choses.

Malgré le plaisir que je trouve à causer avec M. Urbain Domergue, grammairien-poëte, ou poëte-grammairien, je suis obligé de finir cette analyse. Mais pour l'instruction du lecteur, je dois lui donner l'essence (s'il est permis de s'exprimer ainsi) d'un bon *traité de lecture*. M. D. va me fournir cette essence dans un rapprochement qu'on n'attendoit pas : « St. Augustin a dit » aux Chrétiens : aimez Dieu, et faites ce que » vous voudrez. Je suis tenté de dire aux lecteurs : sentez, et lisez comme il vous plaira. » *Amen*.

Aug. DE L.

N. B. S'il n'y avoit pas *mauvaise foi*, il y auroit mauvaise intention à ne pas apprendre à tous les *amateurs de la langue française, sous le rapport de la prononciation* (qui sans doute est le plus important!) que M. D. va publier le Dictionnaire de l'Académie, où chaque *mot lexique*, chaque *mot principal*, sera suivi du *même mot écrit avec ses caractères prosodiques*, etc. etc.

Une nouvelle encore plus intéressante, c'est que M. D. vient d'établir un *Conseil grammatical*, où sont *résolues les différentes questions sur la langue; où sont jugés les ouvrages de grammaire; où l'on donne aux instituteurs, aux mères, etc. des conseils, des plans d'instruction dans tout ce qui regarde notre langue et notre littérature, depuis l'alphabet jusqu'aux belles-lettres inclusivement.* On s'abonne pour 20 fr.; et l'on a *droit à consulter, toutes les fois qu'on en a besoin, à une réponse directe et à quatre livraisons des décisions du Conseil grammatical.*

S'adresser, port franc, à M. Domergue, membre de l'Institut de France, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, hôtel de Lisieux, à Paris. — Et si le lecteur étoit tenté de prendre cette annonce pour un badinage, nous pourrions affirmer que la chose est très-sérieuse et très-importante.... N'est-il pas vrai, M. Domergue?

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Sur l'Histoire du Royaume d'Alger, par Laugier de Tassy.

L'Atlas qui accompagne la traduction française de la Géographie de M. Pinkerton, est précédé d'un Catalogue des meilleures Cartes de toutes les parties du monde, et des relations de Voyages les plus estimées. Des indications, dictées par une solide instruction, font de ce Catalogue le guide le plus sûr dont puissent se servir ceux qui voudront étendre leurs connoissances en géographie au-delà même de celles qu'ils auront puisées dans l'ouvrage de M. Pinkerton. C'est plus pour assurer la marche de ces personnes-là, que pour enlever rien à la réputation de M. Walckenaer, qui nous a procuré une bonne traduction du Géographe anglais, que je signalerai une erreur dans laquelle il est tombé en citant un ouvrage relatif aux États mahométans situés en Afrique; je veux parler de l'*Histoire du royaume d'Alger*, par M. Laugier de Tassy, commissaire de la marine pour sa Majesté très-chrétienne en Hollande. Voici la note qui accompagne le titre de cet ouvrage.

« L'édition originale est très-rare, dit M. Walckenaer, mais il y en a eu une réimpression en 1725, à Amsterdam. »

Cette *réimpression* est l'édition originale elle-même

même (1), c'est-à-dire, un volume *in*-12 de 348 pages avec deux cartes, dont l'une représente le royaume, et l'autre la ville d'Alger. Il se vendoit chez Henri du Sauzet.

On en a fait une nouvelle édition à Paris, en 1727, aussi *in*-12, mais sans cartes, et d'ailleurs d'une exécution très-inférieure à celle de Hollande.

M. Laugier de Tassy donne, dans cet ouvrage, un abrégé, ou pour mieux dire une idée de l'ancienneté du royaume d'Alger et de ses révolutions; mais il s'est attaché à exposer fidèlement l'état de son Gouvernement au moment où il écrivoit, en traçant ce qu'il avoit vu, ce qu'il avoit appris sur les lieux, et ce qu'il a trouvé dans des Mémoires appartenant à des maisons chrétiennes établies dans ce pays. Il égaye ses lecteurs par des récits d'aventures ou historiettes qui ont rapport aux sujets qu'il traite: tels sont entre autres les amours d'Aruch Barberousse avec la princesse Zaphira, traduits d'un manuscrit en vélin que possédoit le Marabout du territoire de Constantine, descendant de la famille du mari de Zaphira. Cette production réunit donc les charmes du roman à l'intérêt de l'histoire. Aussi a-t-elle toujours été estimée et recherchée des hommes instruits, tant en France que dans l'Étranger.

Don Antoine de Clariana traduisit cet ouvrage en espagnol dès l'année 1733; j'ai sous les yeux

(1) Il n'est point question de l'ouvrage de M. Laugier de Tassy dans le Catalogue des cartes et voyages que M. Pinkerton a placé à la fin du second volume de sa Géographie.

l'édition *in*-12 de cette Traduction qui parut cette année à Barcelonne, avec quelques additions et trois cartes. Elle a été réimprimée en plus beaux caractères à Madrid vers 1780, de format *in*-8°.

En 1750, un anonyme anglais, qui voulut procurer à ses compatriotes, dans la langue du pays, la lecture de l'ouvrage de M. Laugier de Tassy, voulut aussi s'en donner pour l'auteur. C'est ce qu'il a exécuté en publiant, *a compleat History of the piratical states of Barbary, etc.* London, Griffith, 1750, *in*-8°. ou *Histoire complète des Corsaires de Barbarie, savoir : d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Maroc ; contenant l'origine, les révolutions et l'état présent de ces Royaumes, leurs forces, leurs revenus, leur police et leur commerce ; par un* Gentilhomme *qui y a résidé long-temps avec un caractère public.* Telle est la traduction du titre sous lequel l'auteur anglais produisit son plagiat (Voyez le *Journal des Savans*, année 1751, *in*-4°., p. 124). Je dis plagiat, parce que les trois quarts de ce volume ne sont autre chose que la traduction de l'ouvrage de M. Laugier de Tassy, et voici ce que l'Anonyme a fait pour le déguiser.

L'auteur français déclare, dans sa Préface, qu'il avoit composé cette histoire pour son usage particulier, et qu'elle n'eût jamais vu le jour, si des amis qu'il considéroit ne lui eussent conseillé de la donner au public.

L'auteur anglais dit que les Mémoires qui composent son Histoire des Etats de Barbarie, ont été d'abord dressés pour son usage particulier;

mais il ajoute qu'après avoir fait rapport de sa commission, ses supérieurs lui ordonnèrent de les publier.

Laugier de Tassy termine son ouvrage par ces réflexions : « Il n'y a eu jusqu'à présent que la France qui ait dompté cette fière milice (d'Alger) véritablement guerrière, et qui l'ait contrainte de lui demander la paix avec de grandes marques de repentir, et toute la soumission dont elle puisse être capable. »

Le plagiaire, en bon Anglais, ne voulut pas s'approprier cet éloge de la France; il s'est abstenu de le traduire.

Il a ajouté à l'Histoire du royaume d'Alger; 1°. un morceau sur Tunis : c'est une analyse fidèle des *Mémoires historiques qui concernent le Gouvernement de l'ancien et du nouveau royaume de Tunis;* par M. de Saint-Gervais, ci-devant consul de France à Tunis. Paris, 1736, *in*-12; 2°. un morceau sur Maroc, dont je n'ai pu découvrir l'original.

Il faut convenir que ces trois morceaux d'histoire présentent, d'une manière fort piquante, tout ce qu'il convient de savoir sur les Etats Barbaresques. Aussi le volume anglais eut-il un brillant succès. Il a été traduit en Allemand, Rostock, 1753, *in*-8°.; en Italien, Venise 1754; *in*-8°.; en Français, Paris, 1757, 2 vol. *in*-12.

L'écrivain allemand, ne suspectant pas la bonne foi de l'auteur qu'il traduit, dit, dans son titre, que l'ouvrage est d'un Consul anglais.

Le traducteur français est M. Boyer de Pé-

brandié, médecin, connu par d'autres traductions d'ouvrages anglais. Son style me paroît meilleur que celui de Laugier de Tassy. Il a donné à sa traduction le titre d'*Histoire des Etats Barbaresques qui exercent la piraterie, contenant l'origine, les révolutions et l'état présent des royaumes d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Maroc, avec leurs forces, leurs revenus, leur politique et leur commerce; par un auteur qui y a résidé plusieurs années avec caractère public.*

Ce n'est pas tout; un nommé L. Le Roy, après avoir, comme il le dit lui-même, publié différens ouvrages de politique et d'histoire qui ont paru, les uns anonymes, les autres sous le nom d'auteurs très-connus, *consentit à se produire sur le théâtre du monde et des auteurs*, en mettant au jour l'*Etat général et particulier du royaume et de la ville d'Alger*, la Haye, 1750, petit *in*-8°. de 232 pages. C'est l'ouvrage de Laugier de Tassy, abrégé et augmenté de notes tirées du *Dictionnaire de Moréri* et de l'*Etat chrétien et politique des royaumes de Tunis, d'Alger et de Tripoli;* Rouen, 1703, *in*-12.

L. Le Roy avoue, dans sa préface, avoir été fort aidé par quelques Mémoires d'*un homme en place* qui a résidé pendant plusieurs années consécutives à Alger, où il a été chargé de négociations importantes de la part d'une puissance respectable; mais il ne nomme pas cet *homme en place*, et le lecteur en voit la raison.

Ce dernier ouvrage a été traduit en allemand, Hanovre, 1752, *in*-8°.

L'Histoire du royaume d'Alger, par Laugier de Tassy, existe donc trois fois en français, deux fois en allemand, une fois en espagnol, en anglais et en italien. C'est son mérite réel qui l'a fait traduire dans ces diverses langues, et c'est peut-être notre indifférence pour un auteur estimable, qui a engagé des hommes, aussi peu délicats que les pirates dont ils prétendoient écrire l'histoire, à se l'approprier. N'est-il pas étonnant, en effet, que Laugier de Tassy n'ait pas obtenu une petite place dans nos Dictionnaires historiques, tandis que l'on y accordoit d'assez longs articles à des auteurs dont les ouvrages sont entièrement oubliés aujourd'hui?

BARBIER, *Bibliothécaire du Conseil d'Etat.*

P. S. Il étoit apparemment dans la destinée de M. Laugier de Tassy d'être pillé et dénaturé de toutes les manières. J'ai vu son Histoire du royaume d'Alger ainsi intitulée: *Traité de l'Esclavage des Chrétiens au royaume d'Alger, avec l'état présent de son Gouvernement, du pays, et de la manière dont les Esclaves chrétiens sont traités et rachetés;* par M. ***, Amsterdam, Henri du Sauzet, 1732, *in*-12. C'est l'édition de Paris, 1757, à laquelle le libraire hollandais s'est permis de mettre un titre de sa composition.

B.

TECHNOLOGIE.

Rapport fait à l'Athénée des Arts de Paris, par MM. Rondelet, Beauvallet *et* Duchesne fils, *sur la fonte en bronze de la Statue de Jeanne d'Arc, moulée en sable par MM.* Rousseau *et Honoré* Gonon, *fondeurs, sous la conduite de M.* Gois *fils, Statuaire.*

Chargés de vous rendre compte de la fonte en bronze de la statue de *Jeanne d'Arc*, nous le sommes aussi de vous faire savoir, si les moyens employés pour les petits objets, pourroient l'être heureusement pour une statue d'une grande dimension.

Le sable n'avoit servi jusqu'à ce jour, que pour des figures de 65 à 70 centimètres de hauteur : lorque la statue qu'on vouloit fondre étoit d'une plus grande proportion, on prenoit des procédés dits *des grandes fonderies*, à cause qu'ils servoient pour les statues colossales.

Cette manière de fondre, ou plutôt de mouler, avoit été connue des anciens ; ils y étoient même supérieurs à nous. Cet art s'étoit perdu avec beaucoup d'autres, et dans les siècles des Médicis, les grandes statues ne se fondirent pas d'un seul jet. Les figures de Henri IV et de

Louis XIII, que l'on voyoit à Paris, avoient été placées sur des chevaux, faits précédemment, l'un pour une statue de Ferdinand, grand-duc de Toscane, et l'autre pour celle de Henri II, roi de France.

La statue de Louis XIV, dans la place Vendôme, est, depuis la renaissance des arts, la première qui ait été coulée d'un seul jet : il appartenoit bien à un tel Prince de ne laisser faire son image que par de grands moyens ; mais Girardon et Keller, qui en furent chargés, étoient à leur coup d'essai ; aussi firent-ils plusieurs fautes, tel que de fondre trop épais, ce qui, en employant inutilement trop de matière, augmente la difficulté de soutenir le colosse ; tel aussi que de faire des travaux inutiles ; et malgré toutes leurs précautions la fonte ne réussit pas parfaitement, et il y eut des réparations considérables à faire.

Vers le même temps, on vit élever des statues équestres de ce Prince à Boufflers et à Lyon par le même Girardon, à Rennes par Coizevox, à Montpellier par Mazeline et Utrels, et à Dijon par Le Hongre.

Depuis, Le Moine eut à fondre une statue de Louis XV à Bordeaux, et il y arriva de grands accidens ; il fut plus heureux pour celle de Rennes, qui étoit une statue pédestre : Guibal en fit aussi une pour Nancy. Mais cet art n'acquit une grande perfection, que lorsque Bouchardon fut chargé de la statue équestre de Louis XV à Paris ; les bons soins de M. Goor

firent qu'il n'arriva aucun accident, ainsi qu'à celle qui fut fondue à Reims par le même, sur le modèle de Pigale. Ce fondeur n'eut pas un succès aussi brillant lorsqu'il fondit la statue de Frédéric V à Copenhague, sur le modèle de Saly, et il y eut des réparations énormes. Enfin, de grandes améliorations eurent lieu lors de la fonte de Pierre-le-Grand à Pétersbourg, par Falconnet, et pourtant il fut obligé de refondre une seconde fois la moitié supérieure de sa statue.

Un grand inconvénient de ce procédé est de coûter des sommes immenses, et d'employer beaucoup plus de temps que celui dont M. Gois vient de se servir avec succès.

L'économie, nous dira-t-on, ne doit entrer pour rien lorsqu'il s'agit d'un monument durable. Certainement on auroit raison, s'il falloit faire moins bien; mais si avec une somme moitié moins forte, et dans un espace de temps quatre fois plus court, on obtient des résultats aussi beaux, cette méthode doit avoir la préférence. Peut-être aussi se livrera-t-on à une autre inquiétude, en considérant que l'ouvrage dont nous parlons est loin des dimensions d'une statue équestre: mais en calculant les progressions, on verra que le chemin qui reste à parcourir est moins grand que celui qu'on vient de franchir.

Les statues de 70 centimètres pèsent 8 à 10 kilogrammes. Celle de Jeanne d'Arc en pesoit 600; c'est 60 fois plus. Pourquoi ne réussiroit-on

pas, pour une qui ne le seroit maintenant que 30 fois davantage que cette dernière, et la statue de Louis XV ne pesoit que 17000 kilogrammes ; c'est vingt-huit fois plus que celle de Jeanne d'Arc. Pour ce calcul, on ne doit pas compter la force de l'ouvrage sur la matière mise dans le fourneau, puisque dans la fonte de Bouchardon il resta dans l'echeno 1000 kilogrammes, qui doivent être défalqués.

Afin d'être plus en état de bien juger cette question, il faut entrer dans le détail des différens procédés. Nous allons vous entretenir, d'abord du moulage et de la fonte de la statue de Jeanne d'Arc ; ensuite nous indiquerons les opérations du moulage par les cires, ou des grandes fonderies : nous terminerons par la description du fourneau et de la fonte ; mais nous nous arrêterons sur les différences que présentent les deux manières, et nous examinerons quelle est celle qui paroît la plus avantageuse.

M. Gois ayant fait une statue de la Pucelle d'Orléans, pour un prix d'encouragement, l'exposa au salon de l'an X, où elle fut accueillie du public. Le préfet du département du Loiret l'ayant vue, proposa à la ville d'Orléans de relever, à la gloire de cette héroïne, le monument qui n'avoit été abattu que dans les orages de la révolution. L'arrêté en fut pris, et M. Gois en ayant eu connoissance, alla à Orléans, offrit de faire couler en bronze la statue qu'on venoit de voir, sans savoir que c'étoit précisément elle que la ville comptoit demander.

Un marché fut donc passé avec M. Gois, le 5 germinal an XI; il y fut chargé de la conduite du monument, et s'engageoit, non-seulement à le faire pour un prix peu élevé, mais encore à ce qu'il fût terminé le 8 mai 1804; c'est-à-dire, dans l'espace d'un an environ.

Revenu à Paris, il s'occupa de chercher un fondeur, et fut frappé de la crainte de ne pouvoir tenir sa parole, en voyant la dépense énorme d'une fonte par les procédés usités jusqu'alors, ainsi que le peu de temps qu'il avoit. Il sut qu'un nommé Rousseau venoit de fondre, depuis peu, le groupe des Grâces de Germain Pilon, et qu'il avoit bien réussi par d'autres procédés; mais ce groupe n'avoit que 1;38 centimètres de hauteur, et sa statue en avoit plus de deux: il alla pourtant voir le fondeur, qui lui répondit de sa fonte, et lui dit qu'il emploieroit le même ouvrier qui avoit déjà fait le dernier groupe, auquel il n'étoit arrivé aucun accident: cette dernière considération le détermina, et il confia sa statue entre les mains des *fondeurs en sable*.

Le 1er. fructidor an XI, on mit la main à l'œuvre; mais ayant commencé par les bas-reliefs, ce n'est que trois mois plus tard qu'on s'occupa de la statue.

On se servit du sable ordinaire aux fondeurs; il est argileux, et on a soin de le tenir toujours un peu humide. Après l'avoir corroyé, c'est-à-dire avoir ôté les pierres et brisé les mottes qui peuvent s'y rencontrer, on emplit, avec un chassis de 2;20 centimètres de longueur et d'un mètre de

largeur en dedans; il avoit 16 centimètres de hauteur, l'épaisseur des bois étoit de 8 centimètres.

On frappa fortement le sable avec la batte, espèce de planche large de 10 centimètres et longue de 60. Il prit alors assez de consistance pour pouvoir s'enlever avec le chassis, sans craindre de voir fuir ce qu'on cite comme un exemple de fragilité.

Alors on plaça la statue sur ce premier chassis, qui se nomme *faux moule*, parce qu'il doit être remplacé par la suite; on fouilla un peu pour faire entrer dans le sable les parties les plus saillantes: ensuite on prit un nouveau chassis de la même grandeur que le premier, et dans lequel il se fixoit par quatre pointes de fer.

On reprit alors du même sable, et on commença le *vrai creux*, en moulant chaque portion de la figure. Il faut beaucoup d'adresse et un ouvrier intelligent, pour la coupe et la distribution des différentes pièces qui forment le moule; il doit se rendre compte des motifs qui lui font préférer une distribution à une autre: chaque pièce doit avoir des coupes différentes; on a soin de mouler en un seul morceau, les parties qui offrent une surface large et unie, tandis qu'on multiplie les pièces, pour celles qui présentent des sinuosités ou des parties fouillées.

C'est cette opération qui demande le plus de soin; si elle étoit faite avec négligence, on pourroit éprouver de grandes difficultés pour retirer

le modèle ; et si l'ouvrier qu'on emploie est maladroit, on aura beaucoup de fautes à réparer après la fonte, et peut-être même de grands accidens. Il faut rendre justice à l'ouvrier Honoré Gonon, en disant qu'il a montré dans ce travail, autant de dextérité que de savoir, et nous prierons l'Athénée d'arrêter un moment ses regards sur son talent.

Pour empêcher les pièces du moule de tenir l'une à l'autre, lorsqu'on en commence une nouvelle, on a soin de poncer ses parties avec du charbon pilé et renfermé dans un sac. L'ouvrier ayant fini de mouler les contours de la figure, remplit l'espace vide entre les pièces et le chassis avec du sable qu'il presse et enfonce d'abord avec la main, qu'il frappe ensuite avec la batte, et enfin avec un maillet ; cette pression lui donne une telle solidité, qu'il paroît de pierre ou au moins de terre cuite.

On continua avec le même soin, en replaçant un nouveau chassis, et successivement jusqu'au septième. La statue se trouvant terminée, on retourna le tout pour refaire le premier chassis, qui n'étoit, comme nous l'avons dit, qu'un faux moule, et alors chaque portion y fut moulée l'une après l'autre comme dans les précédens.

Le creux terminé, on sépara les chassis et on ôta chaque pièce séparément pour enlever le modèle ; ensuite on les replaça l'une après l'autre dans le moule extérieur, qui peut être comparé à la chappe des mouleurs en plâtre. Chaque

pièce seroit bien retenue par sa forme irrégulière ; mais on la fixe encore avec un peu de colle de farine qu'on applique avec un pinceau, tant sur les pièces que sur la partie qui tient au chassis : on crut même nécessaire de prendre une précaution de plus que d'ordinaire, craignant que la colle ne retînt pas ces grandes pièces aussi facilement qu'elle le fait dans les petites figures, on les traversa par de longs fils de fer, qui entroient dans la chappe ou moule extérieur.

Ce moule, entièrement achevé, n'avoit plus qu'à sécher jusqu'au moment de la fonte ; il fallut en refaire un nouveau pour couler le noyau ; on n'y donna pas autant de soins qu'au premier, cela étoit inutile, puisqu'il n'avoit aucune fatigue à essuyer. Lorsqu'il fut fini, on appliqua dans l'intérieur une épaisseur de terre à modeler égale à celle qu'on vouloit donner au bronze ; et sans attendre qu'il fût sec, on le ferma et on coula le noyau, qui fut composé, comme de coutume, de plâtre et de brique par portion égale.

Huit tringles de fer ayant été placées dans l'intérieur de ce moule, se trouvèrent sortir du noyau, de la longueur de 10 à 12 centimètres ; elles servirent ensuite à le replacer avec précision dans le creux.

Mais avant, on remit les chassis l'un sur l'autre, et des boulons de fer pris dans l'épaisseur du bois, les arrêtèrent en deux portions, qui répondoient aux deux chassis employés ordinairement

par les fondeurs, et qui, au lieu d'avoir, comme de coutume, 5 centimètres d'épaisseur au plus, avoient, l'un 48 centimètres, et l'autre 64.

C'est dans cet état qu'ils furent séchés, en les exposant autour d'un brasier de charbon. Le feu se fait par conséquent sentir avec plus de facilité, puisque le moule est divisé en deux et que l'intérieur est vide.

En même temps, on s'occupoit de faire cuire le noyau; il fut pour cela placé sur un brasier de charbon; on en mit aussi tout-autour, et en huit heures l'humidité en fut totalement évaporée. On le laissa refroidir, puis on le plaça dans la première moitié du moule; on rajouta la seconde, et on serra le tout par le moyen de presses en fer, dans la forme usitée.

Alors il ne resta plus qu'à construire l'écheno, fondre et couler le métal; ces opérations étant les mêmes dans les deux procédés, nous n'en parlerons qu'après avoir retracé, le plus brièvement possible, le moulage par la cire.

La première opération dans les grandes fonderies, est de creuser une fosse proportionnée à la grandeur de la figure qu'on veut fondre, mais cependant beaucoup plus spacieuse, afin d'avoir la facilité de travailler et tourner autour; il est nécessaire de bâtir un mur pour soutenir les terres, et les empêcher d'ébouler dans l'intérieur.

Après que le modèle est terminé, il faut le huiler en entier avant de faire le moule en plâtre, ce qui se fait par les procédés ordinaires, et avec

les précautions que nous avons indiquées pour le moulage en sable : on scelle dans chaque pièce des attaches en fer pour les enlever facilement lorsqu'on démonte et remonte le moule, puis on les numérote pour retrouver leur place.

Ensuite, prenant chaque pièce du moule, on applique dedans avec un pinceau plusieurs couches d'une composition faite de $\frac{7}{10}$ de cire jaune, $\frac{1}{10}$ de thérébentine, $\frac{1}{10}$ de poix blanche et $\frac{1}{10}$ de saindoux qu'on fait fondre doucement, de crainte qu'en bouillant la cire ne devienne écumeuse.

Lorsque ces différentes couches forment une épaisseur de trois ou quatre millimètres, on place dans l'intérieur des gâteaux de cire aux endroits où l'on veut que le bronze soit plus épais, puis on fait entrer dedans des attaches de laiton, qui se prendront dans le noyau, et, en retenant les cires, les empêcheront de vaciller.

Alors on monte le moule, puis on coule le noyau avec promptitude, pour qu'il se forme d'une seule masse et non pas par couches ; lorsqu'il est pris, on démonte le moule, et le statuaire répare les cires, enlève toutes les sutures des moules, rectifie les erreurs qu'il pourroit avoir faites, et donne à son travail toute la finesse dont il est susceptible. Cette opération ne peut se faire que par le statuaire lui-même, et est plus ou moins considérable, selon que le moule a été plus ou moins bien fait.

C'est alors qu'on fait le véritable moule d'une matière capable de supporter la chaleur et le

choc du métal. On mêle $\frac{1}{6}$ de terre avec un $\frac{1}{6}$ de fiente de cheval, qu'on laisse pourrir dans une fosse pendant un hiver; en le retirant, on ajoute $\frac{1}{6}$ de creuset blanc pilé et passé au tamis, puis on détrempe le tout avec de l'urine, et on le broye sur une pierre; c'est ce qu'on appelle la *potée.*

Lorsqu'on veut s'en servir, on prend la quantité dont on a besoin, et on y ajoute assez d'eau pour qu'elle puisse se prendre avec un pinceau; on en applique quarante couches, qui forment une épaisseur de cinq centimètres; il faut avoir soin que celle qu'on vient de mettre soit sèche avant d'en placer une nouvelle. On cercle le moule avec des bandes de fer plat, disposées en rézeau; puis, après avoir rendu la potée plus épaisse, en y ajoutant de la terre et du poil passé à la baguette, on en applique avec les doigts jusqu'à ce que le moule ait une épaisseur de vingt centimètres par le bas, et seize par le haut; puis on recercle une seconde fois.

Alors on bâtit le mur nommé de recuit, ainsi que les galeries nécessaires pour le feu, et on emplit l'espace vide avec des bricaillons; puis on allume le feu, d'abord dans les galeries les plus éloignées de la figure; on l'augmente graduellement pendant neuf jours, et on le diminue de même. Dès le second jour, la cire commence à couler; elle continue pendant dix ou douze jours: il s'en perd environ moitié.

Lorsque le feu est éteint, on laisse encore quelques jours pour réfroidir, puis on enlève les

les bricaillons, et, avant d'enterrer le moule, on lui met *une chemise*, c'est-à-dire, un enduit de plâtre d'un centimètre d'épaisseur, et on procède à l'*enterrage*, en ayant soin de boucher les égouts qui ont servi à l'écoulement des cires, et d'élever des tuyaux pour les jets et les évents. La terre dont on se sert doit être passée à la claie, et en la versant également dans la fosse, après en avoir mis une épaisseur de trente centimètres, on la foule et on la bat jusqu'à ce qu'elle soit réduite à dix.

Cela fait, il ne reste plus qu'à bâtir l'écheno ou bassin destiné à recevoir le métal.

On voit que, par les premiers procédés, il n'y a que dix opérations, qui sont :

1°. Faire le faux moule.
2°. Faire le moule.
3°. Retirer le modèle, et fixer chaque pièce.
4°. Faire un nouveau moule pour le noyau.
5°. Placer dans le creux une épaisseur en terre égale à celle que doit avoir le bronze.
6°. Couler le noyau.
7°. Faire sécher le moule et cuire le noyau.
8°. Replacer le noyau dans le creux.
9°. Mettre le moule en presse.
10°. Bâtir l'écheno.

Tandis que dans celui des cires nous en trouvons vingt-huit, savoir :

1°. Huiler le modèle.
2°. Mouler en plâtre, et sceller les attaches.
3°. Numéroter et démonter le moule.

4°. Fondre le mélange nommé *cire.*

5°. Couler la cire dans chaque pièce.

6°. Placer des attaches de laiton dans l'intérieur.

7°. Monter le moule.

8°. Couler le noyau.

9°. Réparer les cires.

10°. Mélanger de la terre et de la fiente de cheval.

11°. Piler du creuset.

12°. Détremper le tout avec de l'urine.

13°. Broyer la potée sur une pierre.

14°. Mettre quatre couches de blanc d'œuf sur le modèle de cire.

15°. Appliquer la potée au pinceau : cette opération se répète quarante fois.

16°. Mouler les jets, les évents et les égouts.

17°. Placer les jets, les évents et les égouts.

18°. Cercler le moule.

19°. Remanier la potée avec le poil passé à la baguette.

20°. Remettre de nouveau de la potée.

21°. Cercler une seconde fois.

22°. Placer les bricaillons.

23°. Construire les galeries pour le recuit.

24°. Faire du feu pendant trois semaines.

25°. Enlever les bricaillons.

26°. Mettre la chemise.

27°. Procéder à l'enterrage.

28°. Bâtir l'écheno.

Encore remarquerons-nous que de placer les cires dans les pièces du moule est une opération très-longue ;

Que dans le réparage des cires le statuaire travaille seul ;

Que la fabrication de la potée emploie beaucoup de temps ;

Qu'il faut cercler le moule avec des bandes de fer à deux fois différentes, tandis que dans l'autre procédé, de forts chassis de bois retiennent le tout, et qu'il suffit de les serrer fortement lorsqu'on est prêt à fondre ;

Que les galeries sont très-coûteuses à bâtir ;

Qu'il faut conduire le feu avec grand soin pendant trois semaines, tandis que de l'autre côté, le moule étant à nu et le noyau séparé, il faut une quantité de calorique bien moindre que lorsqu'il se trouve enveloppé d'une énorme épaisseur de potée et de briques ;

Que l'économie du feu est d'autant plus grande que le vrai moule a déjà séché en partie à l'air, pendant qu'on faisoit celui du noyau ; que d'ailleurs il y a bien moins d'humidité dans le sable qu'on emploie, que dans la potée et les bâtisses, où il entre beaucoup d'eau ;

Qu'il faut mouler, placer et soutenir une grande quantité de jets, d'évents et d'égouts, tandis que, dans le sable, les égouts n'existent pas, et que le reste y est tracé en un instant ;

Enfin, que lorsqu'il s'agira du déterrage, c'est une opération très-longue d'emporter la terre dehors de la fosse, et qu'il reste encore à ôter les fers, et la potée qui couvre la figure, tandis que, de l'autre côté, on ôte les chassis de la presse, et qu'en les ouvrant, le sable tombant de

lui-même presque en entier, la figure peut être livrée au ciseleur.

La construction du fourneau, dont nous n'avons pas encore pu nous occuper, ne présente pas de différence d'avec ceux employés précédemment dans les grandes fonderies. Pour compléter notre rapport, nous allons en donner la description, ainsi que de la fonte.

Le fourneau a été bâti en briques; son diamètre intérieur est de 1 mètre 40, et sa hauteur, dans la plus grande élévation, est de 0;68. L'âtre est élevé de 0;78 au-dessus du plancher, et les murs de la voûte ont 0;21 d'épaisseur.

A gauche est placée la chauffe; c'est une saillie de 0;65 de large, sortant de la voûte de 0;75. Dans la partie supérieure est une ouverture de 0;16 de chaque côté, par laquelle on introduit le bois; au-dessous est placé un cendrier formé par quatorze barreaux de fer de 0;03, laissant entre eux un intervalle presqu'égal; ce qui forme une ouverture de 0;65 sur tous sens, par où tomboit la cendre, et qui donnoit entrée à l'air qui devoit circuler dans le fourneau, et porter la flamme sur le métal.

Le réceptacle de la cendre est un creux de 0;65 de profondeur, d'une pareille largeur, et de 1;30 de longueur.

Une autre portion en saillie sur le devant est pour un conduit dans lequel se trouve une cheminée, et à l'extrémité une ouverture ceintrée de 0;32 de large et de 0;21 de haut. Cette ouverture a servi, pendant la fusion, à remuer la

matière, et à enlever les scories qui se trouvoient dessus.

A l'opposé, dans l'intérieur, est une ouverture ceintrée, de même grandeur ; elle forme l'entrée d'une cheminée, de 0;32 sur tous sens, qui monte droit sur le mur ; l'autre est de la même grandeur, et, passant en biais par dessus le fourneau, vient se réunir avec celle-ci, dans le même passage, à la voûte de la pièce.

Vis-à-vis de la chauffe se trouvent deux petites ouvertures ; l'une, au niveau du fond, a 0;12 de haut et 0;08 de large : elle étoit bouchée par un tampon de fer, et a servi, lors de la fusion du métal, à son passage, pour couler dans l'écheno.

L'autre, à la naissance de la voûte, a 0;21 au-dessus du fond, 0;08 sur chaque sens ; et a servi, pendant la fonte, à voir dans le fourneau à quel point en étoit la matière.

A droite du fourneau étoit placé le moule dans une fosse creusée de 1;65 dans les reins de la voûte de la pièce de dessous ; il s'élevoit de 0;70 au-dessus du plancher ; ce qui donnoit une pente de 0;08 depuis la partie la plus élevée de l'âtre, jusqu'à l'entrée des jets.

On auroit pu même éviter de creuser une fosse, en couchant la figure sur le côté, parce que les chassis ont assez de force pour contenir les efforts de la matière, sans être enterrés, comme on est dans l'usage de le faire.

La statue étoit moulée en entier, à l'exception du pleinte, d'un bras et des plumes du cha-

peau, qui avoient été placés dans des chassis séparés ; on auroit pu s'en dispenser, mais on craignoit, en les laissant, d'augmenter les difficultés en donnant plus de hauteur à la figure.

Tout étant ainsi préparé, il ne restoit plus que la fonte à faire ; en conséquence on plaça dans le fourneau 1000 kilogrammes de matière, moitié environ en vieux canons, un tiers en cuivre rouge, le reste en cuivre jaune ; et le 8 germinal an XII, à trois heures après-midi, on alluma le feu ; il fallut un peu plus de cinq heures pour que le métal fût en fusion complète ; pendant ce temps on fit chauffer l'écheno et les quenouillettes qui fermoient l'entrée des deux jets, puis on plaça la bascule qui devoit les enlever à la fois.

Le Ministre de l'Intérieur, qui avoit été invité, ne put venir ; mais il se trouvoit plusieurs fonctionnaires publics, ainsi que plusieurs artistes, amis de M. Gois, et la plupart membres de l'Athénée des arts : chacun attendoit avec impatience, lorsqu'enfin, à huit heures dix minutes, M. Rousseau, jugeant que la matière avoit acquis la fusion et la chaleur nécessaires, prit le *périer*, et enfonça au dedans du fourneau le tampon qui retenoit le métal ; on le vit arriver et remplir l'écheno ; les jets furent ouverts, et, en moins de deux minutes, les évents *crachèrent* un peu de matière, ce qui indiquoit la réussite de la fonte. Au silence qui régnoit depuis quelques instans, succédèrent les félicitations que méritoient M. Gois et les fondeurs qui ve-

noient de terminer le premier monument durable fait depuis la révolution.

Et vous aussi, Messieurs, vous applaudirez, sans doute, aux efforts des fondeurs et à la hardiesse de notre collègue, surtout sachant que la statue n'éprouva d'autre accident qu'une légère gerçure sur la poitrine, que la tête n'eut aucune faute, et qu'il n'y a pas eu une seule fonte partielle; ni même aucune pièce à replacer, comme il arrive souvent; vous voudrez sûrement leur en donner une marque, et, approuvant le rapport de vos commissaires, vous prendrez l'arrêté suivant:

L'Athénée des arts, après avoir entendu le rapport de ses commissaires, sur les moyens employés pour la fonte en bronze de la statue de Jeanne d'Arc, considérant:

Qu'il y a eu une nouvelle application d'anciens procédés;

Qu'il a fallu du courage pour oser tenter une pareille entreprise;

Que ce doit être une découverte heureuse pour les arts, que d'employer à la fois moins de temps, et moins d'argent pour obtenir les mêmes résultats;

Qu'il a fallu un ouvrier habile et qui sut s'écarter de la route ordinaire, pour mouler en sable, avec plusieurs chassis, une figure d'aussi grande proportion;

Que M. Honoré Gonon a entièrement réussi dans le travail dont il a été chargé par le fondeur;

Que le fondeur mérite une récompense pour avoir osé tenter une pareille entreprise ;

Arrête qu'une médaille sera accordée, en séance publique, à Honoré Gonon, et une à Jean-Charles Rousseau ;

Et ses réglemens s'opposant à une pareille récompense pour ses membres, donne, pour lui en tenir lieu, une mention honorable à M. Edme-Etienne-François Gois.

Paris, ce 13 messidor, an XII.

RONDELET, BEAUVALLET,
DUCHESNE fils, *rapporteur.*

ARCHÆOLOGIE.

BILLETS-DOUX FRAGILES.

Addition à la cinquième Dissertation de M. Bœttiger, sur la Toilette des Dames romaines (1).

L'amour exerce son empire dans tous les climats, et se ressemble partout ; mais la manière de faire connoître ses sentimens à l'objet chéri et d'offrir des hommages à ses charmes, varie chez les différens peuples d'après les idées des convenances qui changent selon les nations et selon les temps, et qui offrent à l'observateur une quantité de nuances plus ou moins marquées. Un daino de la Lithuanie, une chanson espagnole que l'amant accompagne de sa guitarre, et la sérénade que le berger sicilien chante dans la troisième idylle de Théocrite devant la grotte de son Amaryllis, respirent le même sentiment, mais dans des expressions très-différentes. L'activité avec laquelle le Kamtschadale dénoue les courroies et les haillons de son amie, qu'il vient de surprendre ; les déclarations d'amour de l'habitant des Alpes ; celles de l'habitant de la Lusace, qui grimpe à minuit, au moyen d'une échelle, à la fenêtre de sa maî-

(1) Voyez *suprà*, p. 39, note 30.

tresse ; le langage hiéroglyphique de l'habitant du Levant, qui, par l'envoi secret d'un narcisse, d'une jacinthe, sait faire connoître ses sentimens à l'objet de sa tendresse. Toutes ces expressions de la même passion diffèrent l'une de l'autre.

Je me bornerai à parler ici d'un ancien usage, qui paroît avoir échappé jusqu'à présent, même aux plus habiles scrutateurs de l'antiquité, et qui est bien dans l'esprit des Grecs, qui savoient donner à toutes leurs sensations les formes les plus agréables, l'extérieur le plus séduisant. On avoit alors l'habitude d'orner de beaux dessins, de belles peintures, de beaux vases de terre, la partie de la maison la plus fréquemment visitée par les étrangers. Probablement il y avoit à Samos, à Corinthe, à Sicyone, et surtout dans les villes riches et florissantes de la Sicile et de l'Italie inférieure, appellée la Grande Grèce, des fabriques de pareils vases d'ornement, auxquels la plastique et la peinture s'empressoient à l'envi de donner les formes les plus élégantes, et de les orner des dessins les plus agréables. Lorsqu'on vouloit témoigner sa tendresse à un jeune homme ou à une jeune fille, on faisoit faire un vase orné d'une peinture, dont la signification étoit facile à saisir pour les Grecs, exercés dans l'art de déchiffrer ce langage symbolique ; et, dans une occasion convenable, on offroit ce vase en présent à l'objet de sa tendresse. Cet usage aimable et innocent peut servir à expliquer des représentations qu'on voit sur plusieurs vases, qui, pendant plusieurs milliers d'années, se sont

conservés jusqu'à nos jours dans les habitations paisibles des morts, et qui font aujourd'hui l'ornement des collections que plusieurs connoisseurs ont formées à grands frais en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne. Sur un vase publié par Passeri(2), on voit un amant vêtu en esclave, présenter trois pommes à une jeune fille qui est à une fenêtre ; un autre esclave éclaire avec un flambeau cette scène amoureuse ; sur le revers du même vase, on voit la jeune fille placée en face du jeune homme ; elle porte les trois fruits dans sa main, qui est étendue; tandis que le jeune homme, ayant une fleur devant lui, se tient dans une attitude modeste et suppliante, comme s'il se plaignoit de ses souffrances. On conçoit aisément que sur les deux peintures de ce vase, il s'agit d'une déclaration d'amour. Les pommes, surtout les coings et les oranges étoient consacrés à Vénus, et en envoyer ou en jeter à quelqu'un, étoit en faire le messager parlant de la déesse de Paphos. Un vase orné d'une pareille peinture, donné par un jeune homme à son amante le jour de sa naissance ou dans quelqu'autre occasion solennelle, étoit donc un symbole très-significatif. On alloit encore plus loin ; on écrivoit en peu de mots son intention sur le vase. *Kalliklès est beau*, lit-on sur un vase qui se trouvoit autrefois dans la célèbre collection de Mastrillo, à Naples, et qui probablement est aujourd'hui à Pétersbourg avec les autres ouvrages de l'art recueillis par Mengs, mais dont

(2) *Picturæ Etruscor. in vasculis*, t. III, pl. 206.

heureusement le savant Mazocchi (3) nous a donné la gravure. Un génie ailé, vêtu d'un habit long et solennel, orné de broderies en fleurs, fait une libation sur un petit autel allumé ; au dessus, on lit, en caractères Grecs anciens, les mots cités plus haut. La signification de cette peinture est facile à deviner, et on ne peut méconnoître la destination de ce vase, qui fut donné au beau Calliclès le jour de sa naissance, désigné par la libation.

L'abbé Vivenzio, à Nola, dont la collection de vases a été regardée dans ces contrées comme la plus riche après celle du chevalier Hamilton (4), possède aussi un beau vase avec l'inscription grecque, *à la belle Clymène*, et tous les voyageurs qui voient ce vase et qui en admirent la beauté, offrent encore, après tant de siècles, leurs hommages à la belle Clymène. Où est le billet doux, quelqu'élégant qu'il soit, qui puisse se flatter d'atteindre une si haute antiquité ; à peine s'il parvient à l'âge de quelques semaines.

(3) Mazocchi *ad tab. Heracleens.* p. 138. C'est ainsi qu'on trouve des pierres gravées sur lesquelles on lit ἡ καλή. Telle est une agathonyx de la collection de l'Empereur de Russie ; Voyez les détails donnés par M. Koehler dans le *Journal de Russie* (Journal von Russland) année II, t. I, p. 32, comparés avec Caylus, *Recueil*, t. II, pl. 57, n°. 6 ; ΚΑΛΩ, Winckelmann, *Descr. du cab. de* Stosch, p. 566, n°. 77 ; ΛΕΥΚΑΣ. ΚΑΛΗ. ΧΑΙΡΕ, Caylus, *Recueil*, t. II, p. 52, n°. 2. (Voyez aussi les Monumens inédits de M. Millin, t. II, pl. IV, pag. 36 et suiv.)

(4) Münter, *Nachrichten von Neapel und Sicilien*, p. 60 et suiv.

On pouroit tout au plus comparer à cette galanterie celle d'un peintre de l'école de Raphaël, qui, sur une coupe qu'on voit encore dans le musée de Brunsvic, éternisa la mémoire de la fille du potier dont il étoit amoureux. Nos manufactures de porcelaine fournissent des tasses avec les lettres initiales entourées de jolies guirlandes de fleurs. Cela ressemble un peu à des déclarations d'amour dans le goût des anciens, mais exécutées en porcelaine, au lieu de l'être en terre cuite.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Angleterre. — *Londres.*

L'enfant qui a débuté à Londres sur le théâtre de Covent-Garden, qui a excité l'enthousiasme de tous les habitans de cette capitale, et auquel on a donné le nom de jeune Roscius à cause de ses grands talens dramatiques, est malheureusement tombé malade, et on craint qu'il ne soit à jamais perdu pour le théâtre; cette maladie consiste, d'après les papiers anglais, dans un relâchement total des nerfs, suite des grands efforts que ce jeune tragédien a faits dans les plus grands rôles de Shakespear. Ce que les journaux français ont déjà publié de merveilleux, et ce que nous même avons dit sur son talent précoce, n'est pas à comparer avec ce que rapportent les journaux anglais; à les entendre, ce jeune homme est un prodige, et les annales des théâtres de toutes les nations civilisées n'offrent pas un pareil exemple. Les anciens habitués des théâtres ont cru retrouver en lui le jeu du célèbre Garrik; mais un Garrik de douze ans est réellement une merveille : aussi l'appelle-t-on ordinairement (the young wonder) le jeune prodige. Ce seroit donc une perte irréparable pour le théâtre que la mort ce jeune enfant. Deux auteurs ont déjà écrit

sa vie, et un troisième a publié des essais critiques sur ses talens dramatiques. Un libraire annonce une édition magnifique des pièces de théâtre où le jeune Roscius a joué. Il n'est pas étonnant que ce jeune acteur ait été recherché par la cour et la ville, et que les craintes pour sa vie soient actuellement générales. Sans vouloir partager ici cette admiration, nous nous contentons de donner à nos lecteurs un extrait d'une brochure qui a paru à Londres, et qui a pour titre: *An authentic biographical sketch of the life, education and personal character of master* William-Henry West Betti. *The celebrated* Young Roscius; *by G. D.* Harley.

W. H. West Betty est né à Shrewsbury en 1791; sa mère, dame de beaucoup de mérite, lui inspira du goût pour la déclamation; mais celui qu'il avoit pour le théâtre fut éveillé en lui par une de ces rencontres qui décident quelquefois de la vocation des jeunes gens. Madame Siddons, pendant le voyage qu'elle fit en Irlande en 1802, donna quelques représentations à Belfast, ville voisine du séjour ordinaire de la famille du jeune West Betty, qui lui vit jouer le rôle d'Elvire dans Pizarre. On jugera de l'impression qu'il en reçut par la déclaration qu'il fit à son père après le spectacle: qu'il mourroit si on ne lui permettoit pas de se faire comédien. Le père se décida au bout de quelque temps, et présenta son fils à M. Atkins, directeur du théâtre de la ville. Master Betty récita devant lui différens morceaux qui frappèrent d'étonnement tous les auditeurs. Le souffleur du théâtre de Belfast se chargea de l'instruire à marcher sur les planches, et M. Atkins l'engagea pour quelques représentations. Il joua successivement les rôles d'Osman, du jeune Norval, de Rolla et de Roméo avec le plus grand succès, et n'ayant pas encore douze ans. Le directeur du théâtre

de Dublin l'engagea ensuite pour neuf représentations, et chaque fois la salle étoit pleine jusqu'aux combles. Ce fut alors qu'on lui donna le surnom de *petit Roscius*. De Dublin il se rendit à Cork, où sa carrière ne fut pas moins brillante; cependant ce ne fut qu'après ses succès en Écosse que son nom et sa réputation s'établirent en Angleterre. Il donna quatorze représentations à Glasgow. A Édimbourg, le respectable Home, auteur de la tragédie de Douglas, fut tellement enchanté de la manière dont Betty y joua le jeune Norval, qu'il déclara n'avoir jamais vu d'acteur qui saisit aussi bien l'esprit de son rôle. A Birmingham, le jeune Roscius fut également couvert d'applaudissemens, et tous ses engagemens avec les théâtres de province lui valurent autant de profit que d'honneur.

Il paroît que c'est de Birmingham que M. Betty est venu à Londres; car l'auteur de la brochure s'arrête ici, et ne fait d'observations que sur son caractère. « Le jeune Roscius, dit-il, refusa à Birmingham la plupart des invitations qu'il reçut des meilleures maisons de la ville; il ne se plaît que dans la société des enfans de son âge. » Une autre observation assez remarquable de M. Harley, c'est qu'aux répétitions, Master Betty se borne à réciter son rôle, sans donner la moindre idée des talens qu'il déploie à la représentation. Ses rôles principaux sont le jeune Norval, Frédéric, dans une pièce imitée de Kotzebue, Achmet, Hamlet, Richard III, Rolla, Osman, Tancrède, Octavien et Roméo. De tous ces rôles il n'avoit encore joué à Londres (le 6 décembre) que les trois premiers; et même, malgré ses prodigieux succès, quelques critiques doutoient encore qu'à l'âge de quatorze ans il fût en état de saisir et de rendre les caractères forts et profonds des tragédies de Shakespear.

On vient de placer, dans l'église de Saint Paul de Londres,

Londres, le buste de sir *William* Jones, président de la société asiatique de Calcutta, dont on a inséré l'éloge dans ce journal (1). Ce buste avoit été exécuté aux frais de la compagnie des Indes, par le sculpteur Becon, mort depuis peu de temps.

Les six rouleaux de papyrus, dont le roi de Naples a fait présent au prince de Galles, sont arrivés à Londres. Le prince va inviter les savans et les artistes à travailler sous ses auspices, non-seulement à dérouler et à déchiffrer ces manuscrits, mais encore à imaginer quelque moyen plus prompt et plus efficace de dérouler et de transcrire également les nombreux volumes qui sont encore ensevelis sous les cendres de Pompeïa, de Stabiæ, et d'Herculanum.

Autriche.

On a établi récemment, dans les colléges catholiques de Hongrie et d'Autriche, des inspecteurs nommés *Euphortatores*. Ils sont chargés de veiller à ce que les principes de la religion catholique, apostolique et romaine, soient profondément gravés dans le cœur des jeunes-gens. Toute critique, même historique, des ouvrages qui intéressent la Foi, est sévèrement interdite. A Vienne, les cours de logique, de métaphysique et de physique, ne se font plus qu'en latin; personne ne peut donner à ses enfans un précepteur qui ne soit approuvé par l'université. Ceux qui contreviennent à ce réglement courent risque de faire déclarer leurs enfans inhabiles à parvenir aux charges publiques.

(1) Voy. *Magasin Encyclopédique*, année IX, tom. I, p. 525—536; voyez aussi année VII, tom. IV, p. 202, et année VIII, tom. VI, p. 390.

On a joué il y a quelque temps plusieurs pièces sur les théâtres de Vienne. La première, intitulée *Vengeance et Magnanimité* (Seelengrœsse und Rache), est une tragédie dont la scène est en Danemark ; on n'y a vu qu'une intrigue de cour dénouée par le hasard, et dont la péripétie n'est pas complète. La seconde est une imitation des *Visitandines*. Ces deux pièces sont parfaitement tombées, et les suivantes ont eu le même sort. *Caroline d'Ormonte*, tragédie jouée sur le théâtre de la ville, n'est qu'une misérable imitation d'*Emilia Galotti*, du célèbre Lessing. Que cette tragédie soit très-mauvaise, l'auteur a encore eu tort de choisir, pour modèle, l'Emilia Galotti, dont le plan est très-commun, et dont le dénouement est barbare ; c'est un nouveau Virginius qui plonge le poignard dans le sein de sa fille, et c'est l'épingle d'Emilie qui sert au père de poignard. Laharpe a eu raison de trouver très-ridicule la scène que le vieux Galotti adresse à cette épingle. La quatrième pièce est un opéra-comique de Treitschke, intitulé *les Nègres esclaves*, que la musique de Salieri n'a pu sauver ; enfin, encore une petite pièce intitulée *les Propriétaires de maisons*, de M. Richter. L'auteur a voulu y peindre l'avarice et la dureté de certains propriétaires de maisons envers leurs locataires.

Qui l'auroit dit à MM. Bouilly et Pain, que leur *Fanchon* seroit aussi bien accueillie sur les bords de l'Oder qu'elle a été bien reçue sur les bords de la Seine. En effet, Fanchon la Vielleuse fait actuellement les beaux jours de Breslaw. Fanchon est attendue à Léipsik avec une impatience sans égale.

Prusse.

Le poëte *Guillaume* Burmann vient de mourir à Berlin, à l'âge de 72 ans, dans un état de détresse

approchant de l'indigence. Burmann s'est distingué principalement dans la poésie légère et badine; et il y a en effet quelques-unes de ses productions qu'on pourroit mettre hardiment à côté des œuvres de l'Anacréon des Allemands; quoiqu'on remarque constamment dans les œuvres de M. Gleim plus d'enjouement et de finesse. Burmann dut sa réputation à quelques Odes adressées à Frédéric II, et son poëme intitulé l'*Urne de Frédéric*, qui parut à Berlin en 1786, est encore estimé; ses premiers essais furent publiés en 1764 à Hirschberg, sous le titre de *Recueil de quelques Pièces de poésie.* Quelques années après il fit paroître ses Promenades aux environs de Francfort sur l'Oder, et en 1773, il mit au jour ses *Fables* et ses *Contes*, qui furent goûtés dans le temps, mais qui sont tombés depuis dans l'oubli. Burmann fut le principal rédacteur d'un ouvrage périodique ayant pour titre : *Journal pour la littérature et le cœur*, et dont la première livraison parut l'année 1775 à Berlin. Plusieurs autres pièces poétiques se trouvent dispersées dans les almanachs littéraires de l'Allemagne, dans le *Magasin* de M. Schirach, et dans les *Variétés berlinoises.* Parmi ses ouvrages postérieurs, on compte encore un Poëme sur la Liberté, qui parut à Berlin en 1793, et qui fit quelque sensation; il s'est aussi exercé dans le genre pastoral, car il y a plusieurs Idylles de lui dans les Almanachs des Muses de Berlin de l'année 1790. Jaloux de sa liberté, le poëte Burmann ne s'est jamais présenté aux portes des Grands pour solliciter une place. D'après ce goût extrême pour l'indépendance, on peut s'expliquer la grande indigence dans laquelle il a vécu pendant toute sa vie.

Un des journaux les plus accrédités de Berlin rend compte dans les termes suivans de l'exécution du *Re-*

quiem de Mozart, qui a eu lieu pour la première fois à Paris le 21 décembre 1804, dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. « Jamais l'immortel génie auquel on doit ce chef-d'œuvre n'a reçu un hommage plus digne de lui. Deux cents artistes d'élite ont exécuté cette musique céleste; et, pour tout dire en un mot, c'étoit Chérubini qui les dirigeoit. On comptoit parmi les auditeurs plusieurs de nos compatriotes distingués par leurs profondes connoissances musicales; tous se sont empressés de déclarer qu'en aucun temps, et en aucun lieu, en Allemagne même, où les productions de Mozart sont le mieux senties, on n'a rendu avec plus d'âme, plus de goût, les grandes idées de cet homme incomparable. Aussi l'émotion a-t-elle été au comble, et personne alors qui n'eût applaudi au mot enthousiaste d'une princesse chère aux arts, qui, après avoir entendu cette mélodie divine, s'écria : ah ! si Mozart paroissant devant Dieu, lui a chanté son *Requiem*, il n'y a pas de doute qu'il n'ait obtenu la première place au paradis. »

M. Unger, professeur à l'académie des Arts, est mort à Berlin. Il étoit particulièrement connu comme imprimeur, par l'invention d'un nouveau caractère gothique.

M. L. H. Huber est mort à Ulm le 24 décembre dans sa quarantième année. Ses talens littéraires étoient généralement estimés en Allemagne. C'est lui qui dirigeoit l'excellente Gazette générale (Allgemeine Zeitung) qui paroît à Ulm. Il travailloit aussi aux Annales de l'Europe, dont la direction lui avoit été confiée depuis la mort de M. Posselt. L'électeur de Bavière l'avoit nommé récemment membre de la direction générale de l'administration des Etats bavarois de Souabe.

M. de Kotzebue vient de donner à Berlin un nouveau drame intitulé *Die Stricknadeln*, c'est-à-dire, les *Aiguilles à tricoter*. Cette pièce a été jouée pour la première fois à Berlin le 29 novembre. — Les héros de cette pièce sont le baron de Durlach et sa femme; celle-ci légère, inconstante, prête à céder aux séductions d'un jeune libertin. Le baron bon, sensible, généreux, indulgent jusqu'au ridicule, raccommodant toutes les sottises de sa femme, et l'accablant à chaque faute nouvelle d'un nouveau bienfait. Le titre de la pièce est pris d'un incident vraiment dramatique. La baronne a exigé de son mari qu'il lui remette une cassette qui contient à ce qu'elle croit les bijoux de sa mère. En l'ouvrant, elle n'y trouve que des papiers qui l'informent de sa propre histoire, qu'elle ignoroit, et des aiguilles à tricoter, dont sa mère, veuve d'un officier, s'étoit servie pour gagner son pain jusqu'au moment où le baron avoit pris pitié d'elle. Si le cœur de la baronne n'étoit pas entièrement corrompu, un pareil événement auroit été sans contredit le plus propre à la ramener vers son mari, et à amener ainsi le dénouement de la pièce : mais l'auteur fait retomber cette femme dans son ancienne folie après un court et stérile repentir, et il ne lui permet de revenir à son époux qu'au moment où celui-ci, prêt à s'aller battre contre un jeune étourdi qui l'a insultée au bal masqué, lui fait parvenir un testament qui la constitue son héritière universelle ; mais il est encore à remarquer que la baronne avoit été conduite à ce bal par son séducteur, qui n'avoit pas osé prendre sa défense. Il faut convenir que s'il est très-commun de trouver de pareilles femmes, il est plus que rare de rencontrer un homme tel que le baron.

Le 3 décembre, ce même théâtre de Berlin a vu tomber une pièce nouvelle, en un acte, de M. Eulogius Meyer.

Le 19 novembre, un nouveau ballet-pantomime en deux actes, de M. Lauchery, avoit eu le plus grand succès; il est intitulé : *le Tailleur de l'Opéra.*

Suède.

Le colonel Skioeldebrand, connu par son *Voyage pittoresque au Cap Nord*, vient de publier une *Description des Cataractes et du canal de Trollhætta*, accompagnée de douze planches dessinées et gravées par l'auteur lui-même. Ces planches représentent les chutes, les écluses construites pour les contenir, et le nouveau canal achevé depuis peu. La description offre des traits historiques et des tableaux de la nature d'un très-grand intérêt.

Ces Cataractes de Trollhætta forment un des plus beaux effets que la nature présente en Europe. La rivière de Gothie est le seul débouché du vaste lac Venner, et navigable dans toute son étendue. Cette rivière, qui va se jeter près de Gothembourg dans la mer du Nord, à peine sortie du lac, beaucoup plus élevé que la mer, roule ses eaux avec impétuosité et se brise contre des rochers escarpés, dont la résistance donne lieu à une suite de cataractes, qui, sans être très-élevées, forment l'ensemble le plus imposant. L'imagination est d'autant plus frappée de ce spectacle, que les objets environnans sont d'un caractère sombre et mélancolique. Ce sont des rocs grisâtres couronnés par de vieux sapins, et des précipices affreux, formés par la rupture des écluses et des digues, que la fureur des eaux a renversées. Ces

dernières avoient été construites dans le lit même des cataractes, pour rendre le fleuve navigable dans toute son étendue ; mais cet ouvrage hardi des hommes n'a pu résister aux efforts réitérés de la nature, et il fallut recourir à un autre plan.

Le canal nouvellement construit passe à côté des Cataractes, et son lit a été creusé en partie dans le roc vif, en partie dans un terrain marécageux. Il a été commencé en 1794, et achevé au bout de six ans, en 1800. Sa largeur est de 22 pieds et sa profondeur de 6 pieds et demi. Les écluses sont au nombre de huit, et les frais ne se sont montés qu'à 1,435,952 liv. de France, somme qui a été recueillie par souscription. Au moyen de ce canal, la navigation s'étend maintenant depuis la province de Wermeland jusqu'à Gothembourg sans aucune interruption. En 1802, le nombre des vaisseaux qui ont passé ce canal se montoit à 1380.

On va publier à Stockholm les *OEuvres complètes* du comte J. G. D'OXENSTIERN, en vers et en prose, en 3 vol. grand *in*-8°., dont le premier volume paroîtra à la fin de 1805. Quoiqu'il existât déjà une ancienne édition de ses ouvrages, elle étoit cependant très-incomplète, et ne contenoit que le *jus publicum* et quelques autres écrits sur la politique. Il est d'autant plus étonnant qu'on ait tant retardé la publication de ses OEuvres complètes, que le comte d'Oxenstiern a été un des premiers écrivains de son siècle, ainsi qu'il en a été un des plus grands politiques. Celui de ses ouvrages qui est le plus connu et le plus répandu, c'est le livre de ses *Pensées*, qui ne cèdent pour leur profondeur et leur justesse à aucun autre ouvrage de ce genre. Les *Commentarii rerum Suecicarum* sont d'une grande utilité pour celui qui

désire connoître l'état de la Suède dans le 17e. siècle, tant pour les relations politiques avec d'autres Puissances de l'Europe, que pour l'histoire du pays même.

Les ouvrages suivans ont été traduits en suédois : *Vie de Pierre-le-Grand*, traduit de l'allemand de HALEM, par BORGSTREEM; *Considérations sur l'Univers*, traduit de l'allemand de BODE, par WIRECK; *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, par GOLDSMITH, traduit du français; *The new and complete art of Swimming*, traduit de l'anglais; *Gonzalve de Cordoue*, traduit du français, de FLORIAN; *Voyage de* madame *Frédérique* BRUN, née MÜNTER, traduit de l'allemand.

Jonas WIKFORS vient de publier un *Dictionnaire allemand et suédois*, dont le prix sera de 4 écus 16 shiling de Suède.

DANNEMARCK. — *Copenhague.*

Au Rédacteur du Magasin Encyclopédique.

Monsieur,

Tous ceux qui cultivent l'histoire naturelle n'apprendront point sans un vif chagrin, la perte que les sciences viennent de faire par la mort du célèbre professeur VAHL de Copenhague; quoique cet événement soit sans doute connu à Paris, où il avoit des relations étroites avec plusieurs savans naturalistes, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de vous communiquer ce que l'on vient de m'en écrire, afin que vous en fassiez l'usage que vous trouverez convenable.

« Vahl étoit né à Bergen en Norwége en 1749; » il fit ses premières études en médecine. — Il alla

» à Upsal étudier l'histoire naturelle, et particulière-
» ment la botanique sous Linnæus; il vécut familiè-
» rement chez ce grand homme, se pénétra de son
» esprit, de ses principes, de son exactitude, et de-
» vint l'un de ses plus illustres élèves. De retour en
» Dannemarck, le roi lui donna la place de lecteur au
» jardin de botanique, puis le titre de Professeur,
» et le fit voyager en France, en Allemagne, en Es-
» pagne, en Italie, en Barbarie, en Laponie, en
» Angleterre, en Hollande, etc.; cependant on ne
» lui tint pas la promesse qui lui avoit été faite, de
» lui donner une chaire; des ennemis lui fermèrent
» la porte de tous les emplois lucratifs, il fut mé-
» connu et négligé. Tandis que ses écrits le plaçoient
» au rang des premiers botanistes de l'Europe, ses
» élèves obtenoient les places qui lui étoient dues;
» il fut pauvre, mais non moins persévérant dans ses
» travaux. » Ce n'a été que depuis peu d'années qu'on lui a enfin rendu justice, et que le Gouvernement s'est aperçu qu'on avoit oublié un homme qui faisoit honneur à son pays. Il a été nommé professeur à l'université, et tout nouvellement le Roi venoit d'améliorer sa position (1). Vahl n'a pas joui long-temps de ce changement de fortune; en 15 jours, la première maladie qu'il ait eu de sa vie l'a mise au tombeau

(1) C'est un rapport de plus que Vahl avoit avec Linnæus son illustre maître. Celui-ci fut méconnu dans sa patrie, quoiqu'il se fût déjà acquis une réputation immortelle en Hollande, en France, en Angleterre, etc. Revenu au milieu de ses compatriotes, il y vit ses talens ignorés, et y fut si sensible, qu'il auroit peut-être pour toujours quitté la Suède, si l'amour de son pays ne l'eût emporté dans son cœur sur le sentiment de l'injustice qu'on lui faisoit, et si le zèle d'un sage ministre ne lui eût enfin procuré la protection particulière du Roi et de la Reine.

(c'étoit une fièvre nerveuse). Le 25 décembre 1804, il rendit le dernier soupir entre les mains de mon frère, qui m'a fait part de ces détails sur les derniers momens de son ami et de son maître. Vahl laisse une veuve et six enfans, sans autre bien que son herbier, sa bibliothèque et ses manuscrits ; on espère que le Roi achètera cette précieuse collection et ne permettra pas qu'elle passe en pays étranger ; des personnes puissantes ont déjà paru prendre intérêt à cette famille infortunée.

F. Puerari de Genève.

Depuis que cette lettre nous est parvenue, nous avons appris que le cabinet d'histoire naturelle du professeur Vahl ne sera pas divisé. Le gouvernement danois vient de l'acheter pour le muséum. Néanmoins la collection des plantes qui en fait partie a été achetée par les envoyés de France et de Russie, pour le compte de leurs Cours respectives.

M. Héra, ministre luthérien, a fondé, dans la petite ville de *Corsoër* une *bibliothèque publique* pour la commodité des voyageurs qui peuvent être retenus dans cet endroit par des vents contraires. Ceux qui savent que Corsoër est une petite ville sans ressource, située sur le grand Belt, détroit de 8 lieues de large, qui sépare la Zélande de la Fionie, que ce détroit se trouve sur la route de Copenhague à Hambourg, et que les vents d'ouest le rendent souvent presque impraticable, ne pourront disconvenir que M. Héra n'ait rendu un service éminent aux voyageurs qui aiment la lecture.

Russie. — *Pétersbourg.*

La *Société économique* a distribué plusieurs prix aux auteurs qui ont répondu d'une manière satisfai-

sante aux questions qu'elle avoit proposées. — Sur la question de l'*utilité des grandes exploitations rurales*, la Société a reçu 32 mémoires; le prix a été adjugé à celui du chevalier Ranitzki, écrit en langue russe. — Sur la question de *prévenir la cherté des vivres*, 43 mémoires; le prix a été adjugé à celui de M. Schwitkoff, écrit en langue russe. — Sur la question de *prévenir la disette du bois*, 30 mémoires; prix adjugé au sénateur Braher. — Sur la question du *meilleur plan d'économie rurale dans les environs d'une grande ville*, 7 mémoires; aucun n'a obtenu le prix, etc.

La même Société a proposé les questions suivantes pour l'année prochaine. 1°. *Trouver un moyen de fabriquer en Russie des toiles qui égalent celles de Hollande*; le prix sera de 50 ducats. 2°. *Trouver l'espèce de charrue qui convienne le mieux aux terres de Russie*; prix, 40 ducats. 3°. *Trouver le moyen de cultiver le riz dans nos provinces méridionales*; une médaille de dix ducats. 4°. *Trouver un moyen d'économiser le bois dans la fabrication de la potasse*; prix, 50 ducats. 5°. *Trouver une meilleure préparation du chanvre*; prix, 45 ducats. 6°. Enfin deux prix de 40 ducats chacun, sont attachés aux deux meilleurs mémoires sur l'*économie rurale en général*; plus, un troisième prix de 25 ducats, sur le même sujet.

On a reçu le 25 décembre la nouvelle inattendue de l'arrivée des deux vaisseaux commandés par M. de Krusenstern, au port *Saint-Pierre et Saint-Paul* du Kamschatka; l'équipage jouit de la meilleure santé. Tout ce qu'on sait actuellement de cet important voyage, c'est que les voyageurs ont reconnu les îles de Marchèses et de Sandwich.

M. Krusenstern a ramené avec lui deux Euro-

péens, l'un Anglais et l'autre Français, qui étoient depuis si long-temps aux îles Marcheses, qu'ils ont oublié, l'un et l'autre, les mœurs et la langue de leurs pays respectifs. Ces deux demi-sauvages, dès qu'on sera parvenu à les entendre et à se faire entendre d'eux, pourront fournir des détails curieux sur le pays qu'ils ont habité 30 ou 40 ans, et sur le peuple avec lequel ils étoient naturalisés.

On parle beaucoup dans les journaux de l'expédition des Russes autour du monde, mais on en dit peu de choses qui puissent satisfaire la curiosité. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur donnant l'extrait d'une lettre que M. le capitaine KRUSENSTERN avoit écrite avant son retour à M. le conseiller du collége de Schubert à Pétersbourg. — Cette lettre, datée de l'île Sainte-Catherine, du 1er. février 1804, est insérée dans le mois d'octobre du journal allemand intitulé, *Ephémérides géographiques*, qui paroît depuis plusieurs années, avec succès, à Weimar, au comptoir de l'Industrie de M. Bertuch.

« Enfin il m'est permis de vous écrire, et comme j'ai l'assurance que vous lirez avec intérêt tout ce qui a rapport à mon voyage, je me fais un vrai plaisir de vous en donner une notice un peu détaillée depuis notre sortie de Ténériffe jusqu'à l'endroit d'où je vous écris.

« Le 27 octobre après-midi, nous partîmes de Ténériffe. Le même jour nous eûmes le plaisir de recevoir M. le marquis de CAGAGAL, gouverneur-général des îles de Canarie, qui nous fit une visite, accompagné de tout son cortége; il resta quelque temps dans notre vaisseau, et en le quittant, nous le saluâmes de 9 coups de canons, qui nous furent

rendus dans le même nombre par la forteresse. Le lendemain, à 6 heures du matin, nous aperçûmes encore le pic de Ténériffe, à une distance de 34 lieues. Nous navigâmes alors vers l'O.-S.-O.; j'avois pris la résolution de ne voir de toutes les îles du Cap Verd que celle qui est le plus à l'O. et qu'on appelle *Saint-Antoine*. Ce qui me détermina encore à prendre cette route, c'est qu'on lit souvent dans les journaux des voyageurs, que plus on approche de l'O., plus les vents alisés soufflent avec force, quoiqu'au contraire il règne constamment vers l'E. un grand calme; j'eus bientôt lieu d'être content de ma résolution. Je profitai avec empressement du calme qui règna le 1er. novembre pour faire, conjointement avec M. Horner, des observations sur l'inclinaison et les mouvemens de rotation de l'aiguille aimantée. Nous trouvâmes qu'elle s'inclina souvent vers le 31e. degré du nord. Notre latitude étoit alors de 25° 1′ Nord, notre longitude de 19° 30′ Ouest. La déclinaison de l'aiguille étoit de 16° à l'Est. Le 4 novembre, j'eus soin de mesurer, avec M. le docteur Horner, plusieurs distances de la lune. Le terme moyen de 10 distances réduites au midi, nous donna 22° 14′, la longitude étoit, d'après nos montres, 22° 18′; et la latitude à midi fut de 20° 8′ N.; la déclinaison de l'aiguille de 14° 30′. A la pointe du jour du 6 novembre, nous aperçûmes enfin l'île Saint-Antoine. Les montres de Arnold ne m'ont jamais trompé, et je puis mettre avec assurance la longitude de la pointe S.-O. de cette île à 25° 18′ O. Le capitaine Vancouver a déterminé la longitude de la pointe de N.-O. de 25° 15′. Pendant deux jours nous ne perdîmes jamais de vue cette île. Pendant ce temps, notre longitude fut de 27°, et nous n'avions pas encore le vent alisé du N.-O.

Depuis notre départ de Ténériffe, le vent étoit

constamment vers le Sud. J'avoue que j'attendois avec impatience le vent du N. pour voguer vers l'O., ce que j'avais le dessein de faire jusqu'au 20e. degré, afin de me mettre en sûreté contre les vents du S. qui soufflent entre les deux vents alisés, et qui poussent les vaisseaux vers l'O., et je ne désirois passer l'équateur qu'au 24 ou 25e. degré d'ouest. Ce ne fut que le 10 novembre que ce vent commença à souffler au 13° 51′ de latitude septentrionale, et 27° 7′ de longitude occidentale. Mais nous le perdîmes dès le 15 sous le 6° 58′ de latitude septentrionale et 21° 30′ de longitude occidentale. Alors nous nous trouvâmes dans des régions très-dangereuses pour la santé à cause des vents variables qui soufflent pour la plupart de l'Ouest, des calmes fréquens et si souvent troublés par des coups de vent terribles, des pluies chaudes perpétuelles, et de la sécheresse presqu'étouffante de l'air. Cette température fut la même durant dix jours, pendant lesquels nous n'avancions que de 10° au Sud; alors nous eûmes un gros vent du Nord, qui dura pendant 24 heures et qui finit par se changer en un vrai vent alisé. Il ne se passa pas de jour où nous n'eûmes des pluies subites et très-abondantes; plusieurs jours s'écoulèrent sans que le soleil se montrât, ce qui fut très-incommode, parce que les matelots ne pouvoient faire sécher leurs lits et leurs habillemens mouillés par une pluie continuelle. L'air devenoit de plus en plus étouffant, le thermomètre ne fut jamais au-dessous de 21°, mais bien souvent au-dessus de 25°. J'eus bien lieu, comme vous voyez, de craindre pour la santé de mon équipage; le bonheur me favorisa cependant, car je ne comptois aucun malade.

Je pourrois attribuer ce bonheur à mon extrême vigilance, car j'avois soin qu'on entretint toujours du

feu dans les chambres pendant deux ou trois heures de suite; au lieu d'eau-de-vie je fis distribuer du vin, et deux fois par jour du punch fait avec beaucoup de citron et de sucre. La provision de citrouilles et d'herbes potagères que j'avois faite à Ténériffe me suffisoit pour pourvoir aux besoins des matelots jusqu'à notre arrivée à Sainte-Catherine. Les pluies abondantes, qui ne cessèrent de tomber, leur fournirent de l'eau fraîche dont ils se servirent pour laver leur linge: j'avois fait dresser, pour cet usage, une grande tente entre les deux grands mâts. C'étoit une chose assez singulière de voir des hommes tout nus qui, après avoir bien lavé leur linge dans l'énorme cuve qui étoit sous cette tente, s'y baignoient eux-mêmes. L'air chaud et sec contribuoit beaucoup à leur faire trouver ces bains semblables à ceux de leur patrie. Le 26 novembre, à onze heures et demie, nous passâmes l'équateur à 24° 1' de longitude occidentale, après une navigation de trente jours depuis notre sortie de Vera-Crux.

Vous connoissez à peu près la farce qu'on joue à cette occasion, par les récits de ceux qui ont déjà passé l'équateur; elle n'eut pas lieu chez nous parce qu'aucun homme de notre équipage ne l'avoit encore passé; cependant nos gens, pour se réjouir, habillèrent un matelot en dieu marin, lui donnèrent le trident, et s'amusèrent extrêmement.

A l'aide d'un grand vent alisé, nous avancions beaucoup. Le courant occidental, qui fut très-violent autour de l'équateur, devint moins rapide vers le sud. Au 14e. degré de latitude méridionale, nous perdîmes le vent alisé de sud-est, et nous eûmes des vents d'est qui se tournèrent par fois du côté du nord et du nord-ouest. Pendant que le vent alisé souffloit de sud-est, nous fûmes accompagnés d'une innombrable

multitude de bonites, poisson du genre des scombres, dont on parle avec complaisance dans presque tous les voyages de long cours. Je dis, avec complaisance, parce qu'il se voit au moment où les navigateurs, qui partent d'Europe, commencent à manquer de vivres frais, que son abondance, entre les tropiques, permet d'en prendre de grandes quantités, et par conséquent d'en manger journellement. Ce poisson fournissoit à nos matelots une nourriture saine et agréable, et nous en prenions huit à dix par jour. Le temps moyen de onze distances de lune que j'ai pris le 4 décembre, me fournit, pour la longitude de ce jour, 30° 54′, et le terme moyen, d'après les observations du docteur Horner, donna 30° 49′, la déclinaison de l'aiguille fut 3° 1′ à l'ouest, et l'inclinaison du lendemain au dessous de 16° 42′ de longitude, et 32° du sud. Plusieurs distances de lune donnèrent, pour ce jour, 31° 26′ 45″ de longitude, et le 7 décembre que 19° 47′ de latitude, et 31° 52′ de longitude, l'inclinaison de l'aiguille se montoit à 36° 48′ au sud.

On sait que La Pérouse, en dirigeant sa route vers l'île Sainte-Catherine, voulut s'assurer de l'existence de l'île de l'Ascension, dont on doutoit depuis trois cents ans à peu près ; il la chercha entre 20° 10′ et 20° 50′ latitude sud jusqu'au 7e. ouest de la Trinité; mais ne l'ayant pas trouvée, il douta avec raison de son existence, ou si elle existoit effectivement, il croyoit qu'elle faisoit partie de la Trinité, qui est effectivement au même degré de latitude. On n'a qu'à lire les Notices de Frezier sur l'île de l'Ascension, et on ne doutera plus que ce voyageur, qui étoit cependant un homme éclairé, n'ait donné dans cette erreur ; erreur qui a été très-bien observée et rapportée par Halley dans la défense de sa carte contre les attaques de M. Frezier. Cependant, comme

les

les opinions des navigateurs sont encore partagées par rapport à l'existence de cette île; je me suis proposé moi-même de naviguer encore quelques degrés de plus vers le sud, que ne l'a fait M. Lapérouse, pour pouvoir prouver la véritable existence de cette île, ou pour élever de nouveaux doutes. Je fus surtout encouragé dans ce dessein par les reproches que l'éditeur des OEuvres de Lapérouse fait à ce navigateur de s'être laissé décourager, et de n'avoir pas continué ses recherches, puisqu'il devoit être si près de cette île; voici ce qui détermina son opinion.

1°. Le géographe Daprés, dit-il, a fixé la longitude de l'île de l'Ascension à 38° de l'ouest de Paris, et Lapérouse n'a pas poussé ses recherches assez loin vers l'ouest.

2°. Le hasard m'a fait rencontrer un navigateur, M. Lépine, enseigne de vaisseau, qui a relâché sur ces deux îles (savoir la Trinité et l'Ascension); quoique dépourvu d'instrumens nécessaires pour en déterminer la longitude avec précision, il a fixé seulement leur latitude: celle de la Trinité à 20° 22′, celle de l'Ascension à 20° 38′. Ce même navigateur croit cette dernière à 120 lieues de la côte du Brésil. Cette dernière autorité me parut être de quelque poids; mais j'étois surpris que M. Lépine, quoique dépourvu d'instrumens astronomiques, n'eût pas donné au public des détails un peu plus satisfaisans sur une île dont l'existence est encore disputée; il n'a pas dit seulement si elle a quelque ressemblance avec les descriptions que nous en ont données MM. Daprés et Dalrymple sur leurs cartes; il ne s'agissoit donc que d'aller toujours dans un parallèle de 20° 38′ vers l'ouest, jusqu'à ce qu'on l'eût découverte.

Le 7 décembre, vers midi, j'étois sous le 19° 47′ de latitude méridionale, et de 32° 32′ de longitude occiden-

tale, c'est-à-dire, de 2 deg. et demi plus loin vers l'ouest que Lapérouse n'a été; je pouvois donc voguer pendant la nuit sans crainte de la manquer. J'eus soin de prendre ma route de manière à me trouver à la pointe du jour dans la latitude indiquée par M. Lépine. Vers midi ma latitude fut de 20° 47′. Cependant un courant avoit dirigé ma route de quelques lieues de plus vers le midi que 20° 38′; mais comme cela n'étoit que de 9″, et que l'air, quoiqu'un peu obscur, me permit de voir assez distinctement de dix lieues dans le lointain, et que sûrement l'île de l'Ascension qui a, à ce qu'on prétend, une situation un peu élevée, pourroit être très-bien aperçue du haut du grand mât; il devoit être impossible, d'après cela, que je l'eusse manquée. A sept heures du soir, je fis plier les voiles; ma latitude fut alors de 20° 41′; il ne me manquoit donc plus, comme on voit, que 3′ plus vers le sud; ma longitude fut de 35° 36′. A la pointe du jour, je voguai de rechef vers l'ouest, et vers midi je me trouvai sous 20° 46′ de latitude, et 36° 30′ de longitude, la Newa se trouvoit 3′ plus vers le nord, et sa longitude étoit, jusqu'à une différence de 4′, la même que la nôtre. Mon impatience de trouver cette île étoit extrême; à chaque instant je croyois entendre annoncer, du haut du mât, la terre ferme; mais mon attente fut cruellement trompée. A sept heures du soir, je renonçai au projet de faire des recherches; ma latitude étoit alors de 20° 42′, et ma longitude de 37° 10′, à compter de Greenwich, et de 39° 30′, à compter de Paris. J'ai donc été de 2° 30′ plus loin vers l'ouest que Lapérouse, et de 1° 40′ plus loin que Daprés. Comme je ne me suis jamais éloigné, pendant tout le temps de ces recherches, au-dessus de 9′ vers le sud, à compter de la latitude reconnue de cette île; je puis assurer que l'île de l'Ascension n'existe pas

entre 20° 30′ ou de 21° ou bien de 37° 10′ de latitude méridionale à l'ouest de Greenwich ; et si elle existe, elle ne peut être éloignée de soixante-dix lieues de mer des côtes du Brésil. D'après cela je conclus que l'autorité de M. Lépine est bien incertaine, à moins qu'il n'ait mal déterminé la latitude ; faute que commet rarement un officier de marine français Sans vouloir actuellement prétendre que cette île n'ait jamais existé, il me sera permis de dire que Lapérouse a eu une plus grande raison de douter de son existence, que son savant éditeur d'affirmer le contraire avec tant d'assurance.

J'abandonnai donc la recherche de cette île à un navigateur plus heureux que moi, et je naviguai vers le cap *Frio*, que je désirois voir pour déterminer sa latitude. Après avoir comparé et vérifié les différentes cartes géographiques et relations de voyages qui traitent de ce cap, je m'aperçus, non sans étonnement, que les données diffèrent entre elles d'un degré entier. Mais la plus grande faute, à cet égard, a été commise par les rédacteurs de la *Connoissance des Temps*, où on la fixe à 22° 2′. Si on avoit consulté les *Observations astronomiques* que *Wales* publia l'an 1788 sur les *Voyages de Byron*, *Wallis* et *Cook*, on auroit trouvé que la latitude de ce cap est au moins de 23°. Si j'avois pu me trouver vers midi en parallèle avec le cap, j'aurois pris sur moi de mesurer sa latitude jusqu'à 1′ près ; mais je n'ai jamais pu parvenir à executer ce projet. Il est vrai que j'étois justement vers le midi du 11 décembre à l'ouest du cap, mais le soleil ne parut pas pendant toute cette journée. Le lendemain nous aperçûmes encore le cap Frio, mais dans une distance considérable, et hors du parallèle. Je crois cependant pouvoir avancer que sa latitude ne peut pas être au-dessus de 23° 4′ ; nous

aperçûmes facilement les petites îles situées à l'est du cap; nous déterminâmes leur position respective trigonométriquement, et avec toute l'exactitude possible, en prenant douze azimutes dans les circonstances les plus favorables, lorsque l'air étoit serein et que le vaisseau ne faisoit presqu'aucun mouvement, et ceux qui différoient de 2° 21′ jusqu'à 3° 6′, donnent en terme moyen la déclinaison occidentale de l'aiguille aimantée de 2° 49′, et la déclinaison méridionale 43° 30′.

Le 13 septembre, vers les sept heures du soir, je dirigeai ma route vers l'île Sainte-Catherine; nous avions un très-beau temps, un vent frais de nord-ouest soufflait dans nos voiles; ce qui fit que nous trouvâmes, le 16 décembre au soir, quarante brasses d'eau. Je louvoyai pendant toute la nuit, et à l'aube du jour nous aperçûmes les îles d'Alvaredo et de Gal; mais, comme l'air étoit très-obscur, je ne pus pas bien distinguer l'île de Sainte-Catherine, d'autant moins que je manquois entièrement de cartes; il m'étoit impossible de m'assurer si les îles que je voyois devant moi étoient effectivement les îles d'Alvaredo et de Gal, et je crus très-dangereux de hazarder un passage entre ces îles pierreuses; et dans l'espérance que le plein soleil me tireroit de cette incertitude, je pris le parti de voguer vers le nord; mais toute la journée fut nébuleuse, ce qui m'empêcha de faire des observations. Je voguai donc le long des côtes, toujours vers le nord; ce qui me fournit l'occasion de dresser la carte de cette côte. Le 18, notre latitude fut de 26° 53′ 39″. Je naviguai alors vers le midi; je me tins cependant toujours près de la côte pour mieux exécuter cette carte.

Vers les quatre heures après midi le vent tomba, le baromètre baissa considérablement et indiqua un orage; j'étois un peu inquiet à cause du voisinage de la terre, heureusement il s'éleva du côté de la terre

un gros vent mêlé de pluie et d'orage : le vent augmenta tellement en moins de deux heures, que nous ne pouvions déployer que les grandes voiles. Cet orage passa après un terme de seize heures. Le lendemain, vers midi, nous pûmes abaisser les voiles des mats, et après-midi nous en fîmes de même avec les voiles de prame. Je naviguai alors vers la terre, que nous pouvions apercevoir le 20 décembre; mais l'orage nous avoit poussé si fort vers le nord, que, pour gagner l'île de Gal, nous nous vîmes forcés de louvoyer le reste du jour. Vers le soir nous vîmes approcher de notre vaisseau un canot, et je fis aussitôt baisser les voiles pour l'attendre ; c'étoient des Portugais, qui s'offroient de nous conduire entre les îles d'Alvaredo et de Gal, passage dangereux suivant Lapérouse ; je fus d'autant plus aise de prendre ce passage, qu'il abrégeoit de beaucoup ma route; ce passage devient très-sûr et très-commode en naviguant toujours à une petite distance des côtes, dont il ne faut pas trop s'éloigner : la profondeur diminue régulièrement jusqu'à cinquante brasses et demie ; c'est à cette profondeur que nous abordâmes, le 21 vers cinq heures, entre Sainte-Catherine et la terre ferme. Nous avions au nord 10° d'ouest la forteresse Santa-Crux, qui est située, comme on sait, sur l'île Atomiris ; le milieu de l'île d'Alvaredo étoit au nord 35° est. La forteresse de l'île des Retours au sud 15° d'ouest, et la forteresse Punta-Grossa, située sur la pointe de nord-est de l'île de Sainte-Catherine, au nord 66° est.

Quoique mon voyage n'ait été jusqu'ici que très-peu instructif, j'ai cru pourtant qu'il étoit de mon devoir de vous en donner une notice un peu détaillée; j'espère qu'il sera bien plus intéressant par la suite. Il y a différens points sur lesquels on n'est pas encore bien d'accord, et il ne seroit pas impossible de ren-

dre mes recherches de quelque utilité, je ne manquerai pas de zèle; mais, hélas! je ne crois pas que nous puissions encore parvenir cette année à Kamtschatka; je ne comptois m'arrêter ici que dix jours, et j'y suis déjà depuis six semaines. Peu après mon arrivée, je m'aperçus que les mats de la *Newa* étoient dans un état déplorable; il fallut en substituer de nouveaux, ce qui ne put pas s'effectuer en peu de temps; ce travail est à peu près terminé; sous deux ou trois jours tout au plus je mettrai à la voile. Je comptois doubler, au mois de janvier, le cap Horn; ce sera actuellement dans le mois de mars, peut-être vers la saison de l'équinoxe; il faut s'attendre à du mauvais temps, et en général ce projet devient un peu problématique: je ne puis cependant me résoudre à prendre un autre chemin. Que faire? Il n'y a que la dernière nécessité qui pourra me faire changer de résolution; si je suis heureux, le succès me justifiera. J'ai observé encore que nos montres ont entièrement changé de marche. M. le docteur Horner s'est fait construire, sur la petite île Atomiris, un Observatoire; il y observe constamment, à l'aide de ses instrumens, les montres; je crois pouvoir me fier sur ses observations relativement à la marche de ces montres. Comme la longueur du cap Saint-Juan, a été très-bien mesurée du côté occidental de Staatenland par le capitaine Cook, je m'efforcerai de reconnoître ce cap pour savoir dans quel état seront les montres jusqu'à cet endroit. Nous avons trouvé la latitude de la *pointe nord-est* de cette île jusqu'à 15″ de la détermination de Lapérouse, savoir: de 27° 19′ 25″, sa longitude, à dater du cap Frio, suivant l'état actuel de nos montres, est de 47° 41′, Lapérouse l'a déterminée à 47° 29′, à compter de Greenwich. Le terme moyen de la longitude, pris de différentes distances de la lune, est de 47° 57′, la déci-

naison de l'aiguille aimantée à l'est étoit de 7° 50′ ; Frezier la trouva, l'an 1712, de 12° d'est. L'inclinaison est au sud de 53° 30′.

Quant aux marées, je ne saurois rien dire de sûr. Une suite d'observations faites pendant quatre semaines à notre Observatoire, prouve que la différence des eaux les plus hautes et les plus basses ne monte jamais au-delà de 39 pouces, et encore dépend-elle entièrement du vent. Comme les vents de nord-nord-est sont actuellement dominans, le flux de nord-nord dure quelquefois dix heures de suite. Nous avons eu trois fois un vent de sud très fort, le courant étoit alors très-constant au sud. M. le docteur Horner a calculé quelques distances de lune, d'après les tables de Burg. Dans la *Connoissance des Temps*, la distance de lune est indiquée de 8″ et demie, ce qui est trop peu, et le *Nautical Almanach* donne dans un excès contraire, car il l'indique de 36″ trop haut. — Il est bien temps actuellement que je finisse cette longue lettre. Je désire qu'elle ne vous donne pas lieu à l'ennui.

DE KRUSENSTERN.

L'établissement, connu à Pétersbourg sous le nom de corps des pages impériaux, où la haute noblesse de Russie est élevée aux frais du Gouvernement, étoit tombé en décadence. L'Empereur, qui ne néglige aucun des moyens de faire fleurir les sciences et les arts, ayant chargé M. de KLINGER de composer un nouveau plan d'éducation, et d'indiquer la manière de tirer parti des grands revenus affectés à cet établissement; M. de Klinger a rempli, au-delà de toute espérance, les vues bienfaisantes de son souverain. Le nombre des pages est de cent soixante; ils sont divisés en quatre classes, et la dernière forme

deux subdivisions. Quoique l'art militaire soit la base spéciale de l'enseignement, on ne néglige pas les autres branches des connoissances utiles. Les élèves subissent, tous les mois, un examen, et chaque professeur est tenu de faire un rapport sur les progrès de chacun de ses disciples. Pour parvenir à un résultat plus certain, on a établi une échelle de nombres représentatifs des différens degrés d'avancement de chaque élève, dans chaque science qu'il cultive : dans l'étude des langues, par exemple, l'échelle monte jusqu'au nombre de soixante. Celui qui a pu y parvenir est censé suffisamment avancé dans cette étude pour n'avoir plus besoin de leçons. Les autres sciences ont également, et d'après l'importance qu'on y attache, leur échelle plus ou moins étendue. Cette manière ingénieuse de soumettre à une mesure exacte les progrès des élèves, porte leur émulation au plus haut degré, qui est d'autant plus excitée en ce qu'ils savent que ces listes sont présentées à l'Empereur même, et qu'elles peuvent diriger son choix dans la distribution des places qui les attendent au sortir de cette école. L'Empereur honore d'une confiance toute particulière le directeur de cet établissement, M. de Klinger, à qui l'on a confié l'inspection de plusieurs établissemens d'instruction publique. Ces vues bienfaisantes semblent être imitées par plusieurs grands de la nation ; c'est ainsi que M. Sudienkoff vient de donner 40,000 roubles pour être employés aux frais que nécessitent les écoles de la Russie inférieure.

Une ukase de l'empereur Alexandre Ier. défend la circulation, dans ses Etats, de tout ouvrage qui tendroit à répandre l'ignorance, et à alimenter le fanatisme, ou qui porteroit atteinte aux mœurs. Les pièces de théâtre, ainsi que les journaux étrangers sont soumis à un comité de censure.

Le 21 décembre, on a donné à Pétersbourg, avec un grand succès, la première représentation d'une tragédie de M. DE LOSEROFF, intitulée *OEdipe à Athènes*. Les comédiens allemands ont joué, le 13 décembre, dans la même ville, sur le théâtre de l'Hermitage, à la grande satisfaction de S. M. l'Empereur et de toute la famille impériale, une comédie de M. DE KOTZEBUE, intitulée : *les petites Villes*.

L'*Académie des sciences* de Pétersbourg vient de perdre le célèbre chimiste M. LOWITZ, conseiller d'Etat et chevalier de l'Ordre de Sainte-Anne. Il est mort subitement le 8 décembre au matin, ayant à peine atteint sa quarante-neuvième année. On croit généralement que le professeur et conseiller de la cour, M. SCHEERER, le remplacera à l'Académie impériale.

La Société libre des Amis de la Littérature, des Sciences et des Arts à Pétersbourg, vient de publier le premier volume de ses Mémoires, qui contient : 1°. l'*Histoire de la Société* pendant les deux premières années; 2°. *Statuts de la Société*; 3°. *Recueil de pièces en vers, en prose et de traductions de plusieurs auteurs russes.*

Cette société a reçu, du 15 juillet 1803 jusqu'en février 1804, trente-deux pièces en vers, huit mémoires en prose et dix traductions, parmi lesquels elle a distingué les suivans : 1°. *Mémoire sur la Mendicité*, par ISMAILOW; 2°. *Mémoire sur la culture des Peuples en fait de politique*, par POPUGAJEW; 3°. *Plan général de législation*, par le même. On remarque parmi les traductions : 1° l'*Ouvrage de Filangieri sur la Législation*, traduit par POPUGAJEW; 2°. le *Voyage de Lapeyrouse*, traduit par BORN; 3°. *de l'Economie politique*, par HERRENSCHWAND, traduit par KRINKOWSKY; 4°. *de l'Economie poli-*

tique, par CANARD, traduit par SUDAKOW; 5°. *les Essais du comte de* RUMFORD, traduit par BORN.

ITALIE. — *Rome.*

GUGLIELMI, l'un des compositeurs les plus féconds de l'Italie, maître de la chapelle du pape, est mort le 10 novembre 1804, à l'âge de 76 ans; il vient d'être remplacé dans le poste de maître de chapelle, par le célèbre Zingarelli.

Gênes.

On a donné dans cette ville, vers la fin de décembre, la première représentation d'un opéra sérieux, intitulé le *Retour de Xerxès*, musique de *Portogallo*. La chute complète de cet ouvrage est due au poëme. La musique en est grave et insignifiante. Nous nous lassons, écrit-on à ce sujet, de ces *aria* sans fin et sans motif; nous commençons à sentir qu'il faut une expression dramatique, et la prévention nationale ne nous empêchera pas d'énoncer que nos rivaux, les Allemands, grâce à leur Gluck et à leur Mozart, ont trouvé le véritable secret de faire parler à la musique le langage des passions.

La *Société typographique* de PISE avoit annoncé, il y a quelques temps, des nouvelles éditions splendides des ouvrages de DANTE, de PÉTRARQUE, de l'ARIOSTE et du TASSE. La première de ces livraisons vient de paroître; elle contient les *œuvres* de DANTE, 3 vol. grand in-folio, imprimés sur papier vélin, et ornés du portrait du poëte, gravé par MORGHEN.

Une autre Société typographique, établie à Milan, annonce une nouvelle édition élégante de tous les Auteurs classiques italiens qui ont vécu depuis l'an

1200 jusqu'en 1700. Chaque volume sera orné d'un portrait, et l'entreprise sera exécutée sous les auspices du Gouvernement de la République italienne.

Milan.

La *Société des Beaux-Arts* de Milan a fait passer à tous les Artistes italiens et étrangers, un Programme, daté du 1er. avril 1804, par lequel elle les invite à concourir pour les prix suivans. Elle donne pour sujet du prix d'*architecture*, une grande maison pour les orphelins militaires, qui doit contenir, outre les localités nécessaires au logement et au service des enfans, des salles pour y établir des écoles des arts et métiers relatifs au service militaire. Le prix est une médaille d'or de 6 sequins.

Le sujet du prix de *peinture* est la mort d'Egiste, d'après le tableau antique dont on trouve la description dans Lucien.

Le sujet du prix de *sculpture* est un bas-relief représentant les Muses entourant le monument du poëte tragique *Vittorio Alfieri*. Le prix sera une médaille d'or de 40 sequins.

Le sujet du prix de *gravure* est l'œuvre d'un grand maître non encore gravée, de la grandeur, au moins, de 60 pouces carrés de Paris. Le prix sera une médaille d'or de 30 sequins.

Le sujet du prix de *dessin de figures* est la représentation du poëte *Alcée* et de *Sapho* dans les Champs-Elysées. Le prix est une médaille d'or de 30 sequins.

Le sujet du prix de *dessin de décoration* est la représentation de deux frises, chacune dessinée sur une feuille particulière, l'une d'ordre corinthique, l'autre d'ordre ionique, toutes les deux décorées avec

goût et élégance. Le prix est une médaille d'or de la valeur de 20 sequins.

Tous les ouvrages destinés au concours doivent être remis ou envoyés au secrétaire de l'Académie, Giovanni-Bossi, avant la fin d'avril 1805 : ceux qui arriveront plus tard ne seront pas reçus. Les ouvrages seront accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Les ouvrages seront examinés et jugés par une commission extraordinaire : avant et après l'examen, tous seront exposés publiquement ; et ceux qui auront été couronnés, et deviennent par là la propriété de l'Académie, seront distingués des autres par une couronne de laurier, et par une inscription qui indiquera le nom et la patrie de l'auteur.

Le Gouvernement de la République italienne a arrêté d'entretenir, aux frais de l'Etat, douze élèves de peinture, de sculpture et d'architecture, nés sur le territoire de la République, et qui seront envoyés à Rome pendant quatre ans, pour se perfectionner dans un de ces arts. Chacun de ces élèves recevra, pendant ces quatre années, la somme de 9,000 liv., dont 2,000 lui seront payés la première année, 1,500 la seconde, 2,500 la troisième, et 3,000 la quatrième année.

Portugal. — *Lisbonne.*

L'université de Coïmbre a compté, l'an dernier, 1481 étudians ; 28 ont suivi les cours de théologie, tandis que 537 faisoient leurs humanités.

FRANCE. — Départemens.

L'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts* de Lyon propose, pour sujet du prix à décerner en l'an XIII, la question suivante :

« Quels sont les moyens qu'un Gouvernement peut employer, pour faire tourner au profit de l'agriculture, du commerce et des arts, le développement qu'une grande révolution donne aux idées, et l'énergie qu'elle imprime aux caractères ? »

Le prix consiste en deux médailles d'or, chacune de la valeur de 300 francs. Les fonds, pour la seconde, seront fournis par M. Guillaud, membre ordinaire de l'Académie, négociant de Lyon.

Ce prix sera décerné dans la séance publique du mois de thermidor. Les Mémoires ne seront admis que jusqu'au 15 prairial an XIII, terme de rigueur ; les Mémoires seront écrits en français ou en latin.

L'Académie aura encore à distribuer, dans sa séance publique de thermidor an XIII, des prix d'encouragement aux artistes qui auroient inventé quelques procédés avantageux pour les manufactures lyonnaises ; tels que des moyens pour faire baisser le prix de la main-d'œuvre, pour économiser le temps, pour perfectionner la fabrication, pour introduire de nouvelles branches d'industrie, etc. De semblables prix seront distribués toutes les années ; S. A. S. M. Lebrun, archi-trésorier de l'Empire, en a fait les fonds à perpétuité.

La *Société d'Agriculture* de Lyon avoit proposé, en l'an XII, un prix de 600 fr. pour le meilleur *Mémoire sur la façon la plus avantageuse de cultiver la vigne dans le département du Rhône.* Quatre Mémoires envoyés n'ayant pas rempli les con-

ditions du programme, le prix et la question ont été renvoyés à cette année. Les concurrens sont invités à indiquer 1°. le choix des plans; 2°. la manière de planter; 3°. la taille; 4°. les accidens auxquels la vigne est sujette, et les moyens d'y remédier; 5°. les engrais qui conviennent à la vigne. La Société désire que les concurrens s'attachent surtout à ces points indiqués. Elle fait avertir les auteurs des quatre Mémoires présentés au concours de l'an XII, qu'ils pourront encore concourir pour le prix de l'an XIII, en faisant à leurs ouvrages des additions nécessaires pour remplir les vœux du programme. Ils sont encore invités à démontrer leur théorie par des faits, et notament celui qui soutient qu'on ne peut pas provigner dans le département du Rhône, des ceps qui ont plus de dix à douze ans. — A diviser et à caractériser plus exactement les différentes espèces de terrain. — A déterminer, en motivant leur opinion, celles dans lesquelles il est bon de planter de la vigne, et celles dans lesquelles on doit s'en abstenir. — A indiquer les variétés de raisins et les engrais qui conviennent à chaque sol, et les mélanges d'engrais qui peuvent être plus avantageux.

La *Société de Médecine, Chirurgie et Pharmacie* de Toulouse a tenu une séance extraordinaire le 5 fructidor an XII. Dans cette séance, le secrétaire général a proclamé pour sujet de prix la question suivante :

« Déterminer, d'après l'observation, si l'usage du forceps, dans la pratique des accouchemens, est en général utile ou nuisible? »

La Société désire que l'on précise, d'une manière exacte, les cas de l'exclusion ou de l'emploi de cet instrument.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de

3oo francs, que la Société distribuera dans sa séance publique du mois de thermidor an XIII. Les Mémoires qui seront envoyés pour ce concours, doivent être adressés francs de port au secrétaire général de la Société avant le 1er. messidor.

Le général Menou, considérant que S. M. l'Impératrice Joséphine a bien voulu témoigner de l'intérêt pour l'établissement du jardin de botanique, situé au Valentin, près la ville de TURIN, en lui envoyant deux fois des plantes rares et curieuses, a pris un arrêté par lequel ledit jardin de botanique portera désormais le nom de l'Impératrice Joséphine, lequel nom sera inscrit en lettres d'or sur une table de marbre noir, au-dessus de la porte d'entrée.

La superbe bibliothèque de M. LASERNA SANTANDER a été achetée par M. d'Arconati, milanais, qui fait à *Bruxelles* le plus bel usage de sa fortune. L'acheteur et le vendeur ont fait des sacrifices considérables pour conserver à la ville de Bruxelles ce riche dépôt. Sous le nouveau possesseur, comme sous l'ancien, il est ouvert aux amateurs et aux curieux instruits. Ce trait de munificence littéraire a été consacré par cette inscription latine qui doit avoir été placée à l'entrée de la bibliothéque.

PAULUS. DC. ARCONATI. MEDIOLANENSIS
NATALIUM. SPLENDORE. CLARISSIMUS
PRUDENTI. AC. MODESTA. REI. FAMILIARIS. GUBERNATIONE.
SPECTABILIS.
BRUXELLAE. URBIS. INCLYTAE. AMORE. FLAGRANS
ATQUE. REI LITTERARIAE. INCREMENTO. CONSULENS
VIROS. LITTERATOS. PRO. VIRILI. PARTE. LIBRIS. ADIUVARE
AC. AD. ILLUSTRANDAM. SCRIPTIS. PATRIAM. INFLAMMARE.
STUDENS

BIBLIOTHECAM. HANC
PRÆCLARA. SUPPELECTILE. LITTERARIA. REFERTAM
SIBI. LITTERIS. ET AMICIS. EREXIT.
ANNO CDCCCIV.

PARIS.

M. *Claude* CHAPPE, inventeur et administrateur du télégraphe, est mort mercredi dernier, à l'âge de 42 ans.

La *Société de médecine* de Paris a vu, avec un grand intérêt, une pièce d'anatomie artificielle en cire, exécutée pour les collections de l'école, par M. LAUMONIER, l'un de ses associés non résidans, et représentant tous les détails de l'oreille humaine interne et externe, dans la proportion de neuf fois la surface naturelle. On conçoit de qu'elle utilité peuvent être pour l'étude, et pour les démonstrations publiques, de tels travaux, exécutés par un artiste aussi habile que savant anatomiste.

Dans la séance que la même société a tenue le 23 frimaire, M. SAVIALLES a fait lecture d'une note sur un fœtus monstrueux à terme, ayant deux têtes, huit doigts à la main gauche et six à la droite. M. Savialles a fait don aux collections de l'école de la pièce qui fait le sujet de cette note.

La société a entendu de même la lecture d'une notice de M. LEULLIER, sur une hernie de la vessie avec renversement, chez un homme de 15 ans.

M. TAILLEFER, pharmacien à Pont l'Evêque, a adressé à la société une note historique sur feu M. le Pecq de la Clôture, docteur en médecine, l'un de ses associés non résidans.

MM. ANDRY et JEAN ROY ont rendu un compte très-avantageux d'un mémoire qui a été adressé à la société par

par M. Dubosc de la Roberdière, médecin à Vire, sur la fièvre puerpérale et sur l'emploi du carbonate de potasse dans les maladies laiteuses.

M. Anglade, chirurgien en chef de l'hospice de Saint-Lizier, a fait part à la société de l'observation suivante. Un homme âgé de 30 ans avait gravi, pendant d'excessives chaleurs et chargé de divers objets, la haute montagne espagnole dite le hourkail. Arrivé au sommet, après avoir éprouvé une soif dévorante et une grande chaleur interne, il se coucha, et fut surpris par un orage très-froid qui lui occasionna une suppression subite de la sueur; bientôt après, tout son corps devint d'une couleur noire tirant sur le jaune. Transporté à l'hôpital de Saint-Lizier, M. Anglade crut qu'il suffisoit d'opposer les antiphlogistiques, combinés avec les laxatifs. Les effets de ce remède furent prompts et salutaires, la teinte livide de la peau disparut, et le malade fut parfaitement guéri.

M. Huzard, associé résidant, a lu après une observation sur un anévrisme vrai dans un cheval; cette observation a paru d'autant plus importante, que les vétérinaires et les hippiatres n'ont presque rien dit de l'anévrisme. M. Huzard y a encore joint une notice des pièces pathologiques analogues, conservées dans le cabinet de l'école vétérinaire d'Alfort.

Institut.

La classe de la *littérature française* de l'Institut national a décerné le prix de l'*Éloge de Dumarsais*, qui avait été remis plusieurs fois, au discours ayant pour épigraphe :

Scribendi rectè sapere est et principium et fons.
Horat.

L'auteur est M. Degerando, qui a déjà remporté un

prix proposé par l'Institut sur ce sujet : *De l'influence des signes sur la faculté de penser.* Le prix sera distribué dans la prochaine séance que tiendra cette classe.

Le respectable Anquetil Duperron, dont la vie a été si utile, et qui a donné pendant soixante-treize ans l'exemple d'une vertu stoïque très-rare et très-difficile à imiter, a terminé sa laborieuse carrière. M. le sénateur Lanjuinais, dans son excellent extrait de l'*Oupnek'hat*, inséré dans ce journal, a fait connoître la manière d'écrire et de vivre de ce vénérable savant. Ses obsèques ont été suivies par un petit nombre d'hommes de lettres, dont plusieurs ont été ses amis ou ses confrères à l'Académie et à l'Institut, et qui ont cru lui devoir cette dernière marque de leur attachement et de leur respect. M. Silvestre de Sacy, ce savant estimable et modeste, dont on aime à retrouver le nom, parce qu'il est toujours attaché à quelque grand travail littéraire ou à quelque acte de sensibilité ou de vertu, est légataire de ses manuscrits. Le service a été célébré à l'église des Blancs-Manteaux avec une dignité convenable. Le curé de cette église, ami du philosophe chrétien, à qui il rendoit ce dernier devoir, a prononcé un discours bien fait, et dans lequel il a surtout fait connoître ses sentimens religieux. M. de Sacy, en s'adressant aux membres de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, en présence des amis et des parens du défunt qui avoient accompagné le corps jusqu'à son dernier asyle, a prononcé, sur la tombe de son illustre ami, le discours suivant, dont une partie a été inséré dans quelques journaux, mais qu'on aimera à retrouver en entier dans ce recueil :

MESSIEURS,

Si la Société doit quelque reconnoissance au savant, à l'homme de lettres qui a sacrifié tous les instans de son existence, pour reconquérir quelque portion du terrain usurpé par les ténèbres de l'ignorance ou par les ravages du temps; si malgré l'illusion des passions et la séduction des choses sensibles, il n'est aucun homme qui puisse refuser son admiration à ces âmes fortes qui, s'élevant au-dessus non des besoins factices du luxe et de la mollesse, mais des besoins les plus réels de la nature, ont su s'assurer cette indépendance qu'aucun hasard ne peut ravir ni altérer; si enfin le respect, la vénération publique est un hommage assuré à l'homme vertueux auquel on ne peut reprocher que l'austère rigueur de ses principes, et son imperturbable fermeté à suivre, sans aucun écart, la route qu'il s'est une fois tracée : qui eut jamais plus de droits à ce tribut de reconnoissance, d'admiration et de respect, que le savant sur le tombeau duquel vous venez verser des larmes? Il n'est aucun de vous, Messieurs, qui ne le reconnoisse au portrait que je viens de tracer. Aussi les témoignages de votre estime et de votre affection l'ont-ils suivi dans cette obscure retraite à laquelle il s'étoit lui-même condamné, et vous vous êtes fait un devoir sacré de venir mêler vos regrets à ceux d'une famille qui ne vous est pas étrangère.

La carrière littéraire de l'homme célèbre dont vous déplorez la perte, a été longue; non pas précisément par le nombre des années (la littérature et l'amitié pouvoient espérer le posséder plus long-temps), mais parce que l'ayant commencée de bonne heure, il l'a poursuivie sans interruption, et continuée presque jusqu'au dernier soupir; parce que, aux heures

que la nature semble avoir exclusivement destinées à l'étude et au travail, il joignit toujours la plus grande partie de celles que réclament le repos et les besoins de la vie. C'est ainsi qu'il a élevé ces monumens qui transmettront son nom à tous les âges, et lui assureront la reconnoissance publique aussi longtemps que la vertu et les lettres conserveront leurs droits sacrés. L'esprit de parti pourra bien tenter de porter quelque atteinte à sa gloire, la critique sage et impartiale effacer quelques lignes de ses ouvrages, de nouvelles lumières acquises en diminuer le prix aux yeux de l'homme ordinaire; mais la postérité éclairée admirera toujours dans ses nombreux travaux le zèle qui les a fait entreprendre, le courage qui en a soutenu l'exécution, la constance qui les a conduits à leur fin; elle y reconnoîtra toujours une vaste et profonde érudition, un jugement sain, et surtout cette qualité qui caractérise les grandes âmes, un amour inaltérable pour la vérité. Mais pourquoi anticiper, Messieurs, sur le témoignage public de votre estime, dû à la mémoire d'un savant qui se dévoua avec tant de courage au service de la littérature? Sans doute vous voudrez qu'il reçoive au milieu de vous ce jugement honorable, ce tribut de souvenirs et de regrets qu'il est si doux de payer à l'homme de talens, quant aux lauriers qui décorent son monument funèbre, il est permis de joindre la couronne due à l'homme de bien.

Peut-être la rudesse apparente de son caractère, qui se manifestoit surtout quand il se croyoit appelé à repousser quelque attaque portée à la religion, à la vertu ou à la saine littérature, laissa-t-elle ignorer à quelques-unes des personnes qui l'ont moins intimement connu, combien son âme étoit capable des affections les plus douces, et combien elles acqué-

roient de prix de sa part par la franchise de son naturel et l'énergie de ses sentimens. Le savant si vif dans la discussion, fut aussi l'ami le plus sincère et le plus constant ; loin qu'il fût insensible aux témoignages d'estime et d'affection, ceux que vous lui accordâtes, Messieurs, ont contribué à adoucir l'amertume de ses derniers jours ; l'amour de la patrie, dont le bonheur et la gloire lui étoient chers, fut en lui un sentiment si vif qu'il sembla quelquefois tenir de l'exagération. L'espoir de concourir, par ses travaux, à augmenter la gloire littéraire de la France, fut pour lui, dans les glaces de la vieillesse comme dans l'ardeur de la jeunesse, le plus puissant aiguillon, et ce sentiment étoit l'unique motif qui lui faisoit désirer de voir encore sa carrière se prolonger de quelques années, pour achever des travaux que l'Europe savante attendoit de lui.

Ame noble et généreuse, quelle autre pensée auroit pu vous faire regretter ce séjour d'illusions et de néant ! Dès long-temps accoutumée à n'envisager ce corps que comme un poids importun qui retardoit vos élans vers le séjour de l'immortalité, il vous en coûtoit peu de rompre les foibles liens qui vous attachoient encore à la terre. Mais, si au-delà de la barrière qui divise le temps d'avec l'éternité, il est encore quelque communication entre les amis que la mort a séparés, s'il vous reste quelques sentimens pour ce qui fut ici l'objet de vos plus chères affections, recevez l'engagement que vous avez pris de moi, et que je renouvelle aujourd'hui au milieu de la douleur la plus profonde et en présence de ces froides dépouilles que la terre va bientôt dérober pour toujours à mes regards ; j'emploierai mes foibles moyens à achever les travaux que vous n'avez pu terminer. Certes, je ne

croirai pas avoir perdu pour la gloire les instans que je consacrerai à associer mon nom à celui d'un savant que je révère, et je m'estimerai heureux de multiplier les occasions qui me rappelleront un ami dont le souvenir m'est cher, et ne s'effacera jamais de mon esprit et de mon cœur.

Depuis ce temps, M. *Anquetil* l'aîné, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, a publié sur la vie de M. *Anquetil du Perron*, son frère, une courte Notice, que nous joindrons à ce discours.

M. Abraham-Hyacinthe *Anquetil du Perron*, voyageur aux grandes Indes, interprète de France pour les langues orientales, ancien membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de l'Institut national, est décédé à Paris le 28 nivose an XIII (18 janvier 1805).

Il étoit né à Paris le 7 décembre 1731. Pendant les études brillantes qu'il fit à l'Université, il s'appliqua à celle des langues, tant anciennes que modernes, pour lesquelles il avoit un goût particulier.

Son assiduité à la bibliothèque royale, où il alloit s'instruire dans les langues grecque, hébraïque et arabe, le fit remarquer par l'abbé Sallier. Ce savant parla du studieux jeune homme à l'abbé Barthélemy, MM. Falconet, Bougainville, de Guignes et autres académiciens, qui voulurent le connoître; ils le produisirent au comte de Caylus et à M. de Malesherbes, qui l'encouragèrent à se mettre en état d'apprendre les langues indiennes, qui étoient peu connues en Europe.

Quatre feuillets du *Zend-Avesta*, langue ancienne dans laquelle sont écrits les ouvrages attribués à *Zoroastre*; ces feuillets, calqués sur un manuscrit (que les Anglais ont en si grande vénération qu'ils le

tiennent enchaîné avec une chaîne d'or dans la bibliothèque publique d'Oxford) lui étant tombés entre les mains, il conçut le projet d'aller étudier cette langue sur la côte nord du Malabar, où sont établis les *Parsis*, reste précieux des disciples de *Zoroastre*.

Ses protecteurs lui promirent les secours dont il avoit besoin pour passer dans ce pays; mais comme, malgré leur bonne volonté, leurs efforts éprouvoient des lenteurs, le jeune *missionnaire de la littérature indienne*, comme il s'appelle lui-même, s'engagea dans les recrues destinées par la compagnie des Indes à un service dur et périlleux dans les postes éloignés des comptoirs.

Malgré les représentations de l'officier qui reçut son engagement, malgré les représentations de son frère Anquetil de Briancourt, prêt à être employé lui-même dans le commerce de l'Inde, et qui le conjuroit d'attendre, il partit avec cette troupe indisciplinée.

Sitôt qu'il fut en route, et qu'on sut que son opiniâtreté bravoit tous les obstacles, ses amis se mirent en mouvement; on lui obtint du ministre une pension de 500 liv., qui a été augmentée dans l'Inde; son engagement lui fut rendu, par ordre de la Compagnie, qui lui accorda le passage *gratis* sur un de ses vaisseaux, la table du capitaine, et les aisances si nécessaires dans une longue navigation.

Arrivé à Pondichéry, le 10 août 1755, son frère, qui le joignit, fut envoyé, par mer, second dans le comptoir de Surate. Pour lui, il préféra de s'y rendre par terre, pour prendre connoissance des mœurs du pays, et il traversa à pied, en plusieurs sens, une grande partie de la presqu'île.

Il s'appliqua ensuite aux grands travaux de la mission qu'il s'étoit imposée; elle n'étoit pas aisée à remplir. Il trouva les *Brachmanes*, dépositaires,

tant des livres que de la science de la langue, ombrageux, soupçonneux, et la plupart imbus de l'opinion que ce seroit pécher contre leur religion que de donner à un étranger la connoissance de leurs dogmes et des secrets de leur culte. Cependant, à force d'égards, de patience, quelquefois par adresse, en employant le crédit de son frère devenu chef du comptoir, et ensuite consul de la nation française; enfin, en y sacrifiant tout son patrimoine, il obtint plus qu'il n'avoit osé l'espérer, et quitta l'Inde le 28 avril 1761, sur un vaisseau anglais, possesseur de cent quatre-vingt manuscrits, dans presque toutes les langues de l'Inde.

« J'avois passé, dit-il, près de huit ans hors de » ma patrie et près de six dans l'Inde; je revenois » plus pauvre que lorsque j'étois parti, ma légitime » ayant suppléé dans l'Inde à la modicité de mes » appointemens; mais j'étois riche en monumens » rares et anciens, en connoissances que ma jeu- » nesse (j'avois à peine 30 ans) me donnoit le temps » de rédiger à loisir, et c'étoit toute la fortune que » j'avois été chercher dans l'Inde. »

Les Anglais, qui transportoient ces richesses, lui offrirent, d'une petite partie, une somme très-considérable; mais il ne voulut rien distraire de ce trésor. Le 15 mars 1762, il en déposa à la Bibliothéque royale dix-huit volumes contenant, les *Ouvrages de Zoroastre, et des Traités relatifs à l'ancienne Histoire des Parsis et à leur religion.* On les y voit encore. Le surplus est resté dans sa propre bibliothéque, et lui a servi pour les immenses travaux qui l'ont occupé jusqu'à sa mort.

Ses ouvrages imprimés, outre plusieurs dissertations sur différens sujets qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sont :

1°. Son Voyage aux Indes, auquel est joint le *Zend-Avesta*, ouvrage de *Zoroastre*, contenant les idées théologiques, physiques et morales de ce législateur. Paris, Tilliard, 1771. Trois vol. *in*-4°., belle édition, ornée de plusieurs planches gravées en taille-douce.

2°. Législation orientale (ouvrage dans lequel on démontre quels sont en Turquie, en Perse et dans l'Indostan, les principes fondamentaux du gouvernement). Amsterdam, Michel Rey, 1778, et à Paris chez veuve Tilliard et fils, libraires, rue Pavée-St.-André-des-Arcs, n°. 17, 1 vol *in*-4°.

3°. Dignité du commerce, et de l'état du commerçant. Paris, veuve Tilliard et fils, 1789, 1 vol. *in*-8°.

4°. L'Inde en rapport avec l'Europe; Paris, 1790, 2 vol *in*-8°.

5°. Recherches historiques et géographiques sur l'Inde, avec une lettre sur l'antiquité de l'Inde. Berlin, 1786, 2 vol. *in*-4°. avec *fig.*, et de plus, une grande carte de l'Inde, et se trouvent à Paris chez les mêmes, veuve Tilliard et fils.

Cet ouvrage fait aussi partie et suite de l'ouvrage intitulé : *Géographie de l'Inde*, par le père Thieffenthaler, et des mémoires sur l'Inde, par Rennel, recueillis et publiés par M. J. Bernoully, à Berlin, en 1789, 5 vol. *in*-4°. gr. pap, avec *fig.*, cartes et plans. Prix 108 fr. Lesquels se trouvent aussi à Paris chez lesdits veuve Tilliard et fils.

6°. *Oupnek'hat. Theologia et philosophia Indiæ*, avec des notes et explications, le tout en latin, 2 gros vol. *in*-4°., 1804. Paris et Strasbourg, Levrault, Schœll, etc.

7°. Révision et correction d'un Voyage dans l'Inde, du père *Paulin de Saint-Barthélemi*, la traduction

en 2 vol. in-8°, aux trois quarts achevée, et un troisième d'observations manuscrites, dont le public ne sera pas privé.

Cet ouvrage s'imprime chez MM. Levrault, Schœll et compagnie, à Paris et Strasbourg.

Voici la note de ses manuscrits.

1°. Traduction d'un traité latin, sur l'église, du célèbre docteur Legros, et des additions qui portent l'ouvrage à 4 vol. *in*-4°.

2°. Cinq vol. *in folio* sur différens sujets, tous écrits de sa main.

Il a disposé de ces deux ouvrages.

Sa bibliothèque, assez considérable pour un particulier, est composée 1°. d'environ 160 manuscrits achetés dans l'Inde de ses deniers; 2°. de beaucoup des ouvrages importans qui ont paru de son temps chez presque toutes les nations de l'Europe et de l'Asie (1). Quand il s'en publioit un dans une langue qu'il ignoroit, il apprenoit cette langue pour le lire dans l'original. Il se faisoit à cet effet des grammaires pour lesquelles son érudition en ce genre lui donnoit une grande facilité. Il étoit éclairé sur beaucoup de matières, curieux et ardent à la recherche des livres rares, dont un grand nombre sont chargés de ses notes. Se trouvant à Paris quand on a fait la vente des Jésuites, il a acheté beaucoup de livres que l'on chercheroit inutilement ailleurs.

Peu d'hommes ont mené une vie aussi laborieuse, aussi sobre, aussi austère. Il en a fait lui-même le tableau dans la dédicace de son dernier ouvrage à

(1) Le catalogue de cette bibliothèque, dont la vente aura lieu à l'enchère, est confié aux soins de MM. Tilliard frères, libraires à Paris, qui le publieront incessamment.

ses chers Brachmanes, dont il ne parloit jamais qu'avec émotion et tendresse.

« Ecoutez, leur dit-il, quelle est ma manière de vivre : du lait, du fromage, le tout valant 4 sols de France, douzième d'une roupie indienne, et de l'eau de puits; voilà toute ma nourriture habituelle. Je vis sans feu, même en hiver; je couche sans matelats, sans lits de plumes..... Je subsiste uniquement de mes travaux littéraires, sans revenu, sans traitement, sans place; assez sain et vigoureux pour mon âge, et eu égard à mes anciennes fatigues. Je n'ai ni femme, ni enfans, ni domestique; privé de ces biens, je suis en récompense exempt de leurs liens; seul, absolument libre, je n'ai cependant point d'indifférence pour les hommes, mais je me sens surtout une sincère affection pour les gens de probité. Dans cet état, faisant une rude guerre à mes sens, je triomphe des attraits du monde, ou je les méprise. Aspirant avec ardeur et des efforts continuels vers l'Être suprême et parfait : peu éloigné du but, j'attends avec calme la dissolution de mon corps. »

Après cette apostrophe à ses amis de l'Inde, il leur parle de la religion chrétienne, qu'il se glorifie de professer; il la nomme *sainte*, *excellente*, *sublime*. Jamais, en effet, il n'a varié dans ses sentimens. Il en remplissoit fidèlement les devoirs, et en a imploré dans ses derniers momens les secours, qu'il a reçus avec piété, résignation, et les témoignages d'une foi vive, sincère et entière.

La classe de l'Histoire et de la Littérature ancienne de l'Institut a arrêté que l'éloge de M. Anquetil du Perron seroit fait par son secrétaire dans une séance publique, comme ayant appartenu à cette classe.

M. Thuillier, auteur de la *Flore des environs de*

Paris, va ouvrir un cours de Cryptogamie; il enseignera, dans ce cours, à connoître, sur leur lieu natal, les plantes de la cryptogamie, comme les fougères, les mousses, les algues et les champignons: il fera également connoître ceux, d'entre ces derniers, qu'on peut manger avec assurance, ainsi que ceux qui sont connus être vénéneux.

Ce cours commencera le dimanche 28 pluviose an XIII. Ceux qui désireront le suivre sont priés de se faire inscrire à sa demeure, lycée Charlemagne, rue Saint-Antoine.

M. David vient d'être nommé *premier peintre de l'Empereur;* il est chargé de quatre tableaux relatifs aux fêtes du sacre et du couronnement: l'un de ces tableaux représentera la cérémonie du sacre à Notre-Dame; un autre, la distribution des aigles au Champ-de-Mars; un troisième, la fête de l'Hôtel-de-Ville.

Par décret du 19 nivose, M. Ventenat est nommé *Bibliothécaire*, *Administrateur perpétuel de la Bibliothèque du Panthéon*, à la place de M. Daunou, passé à d'autres fonctions; et M. Jos. Flocon est nommé *Conservateur de ladite Bibliothèque.*

THEATRES (1).

Théatre Favart.

Fernand, ou *les Maures.*

Fernand, ou *les Maures*, opéra en trois actes, n'a point obtenu de succès. C'est une imitation de

(1) On n'a point rendu compte des spectacles dans le premier numéro, à cause de la longue interruption que ce Journal a éprouvée. On donnera à l'avenir une courte notice des ouvrages donnés sur les principaux théâtres.

Victor ou l'*Enfant de la Forêt*, qui a tant réussi sur les différens Théâtres du boulevard.

Théatre du Vaudeville.

Sophie Arnould.

On comptoit sur un grand succès. *Sophie Arnould* devoit, disoit-on, faire le pendant de *Fanchon*. L'attente n'a pas été remplie. Le défaut d'intérêt et de gaîté en a été la cause principale. En effet, qu'importe au public que mademoiselle *Arnould* veuille ou non remplir le rôle de Thélaïre dans Castor et Pollux, qu'un rhume l'empêche de chanter ; et que M. *Francœur* dérange une partie au bois de Boulogne? Que fait au spectateur, que M. *Auguste* ait ou non une place de violon à l'opéra? Quelle sensation agréable peut produire sur le public le raccommodement de *Gogo-Beaumenard* (depuis, madame *Belcourt*), avec un anglais sot et ridicule? L'épisode sur lequel on devoit le plus compter est la délivrance d'un vieillard prisonnier pour dettes : mais la façon singulière dont *Sophie Arnould* le tire de prison, en faisant contribuer ses amis, et ne sortant pas un sou de sa poche, ne pouvoit pas exciter une grande admiration. Elle met en loterie, à 5 louis le billet, une chaîne qu'elle n'a pas, et emploie l'argent à *briser la chaîne* du vieillard. Les perdans sont obligés de se contenter pour tout lot, de ce jeu de mots. La pièce se termine par ce chœur :

Allons souper, c'est l'instant d'être aimable.

Sans les bons mots très-connus et très-piquans de mademoiselle Arnould, semés dans le cours de l'ouvrage, la pièce n'auroit pas réussi. Les auteurs sont MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Jaloux malade.

» Ce n'est que jeux de mots, affectation pure,
» Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Misantrope, Acte I.

La comédie a pour but de corriger les hommes en les amusant; si l'on vise maintenant à ce but, on ne l'atteint guères. On trouve de tout dans la pièce nouvelle, excepté ce qu'il y faudroit. L'esprit y brille partout, mais la raison ne s'y montre pas. Intrigue invraisemblable, situations forcées, mais des antithèses; un dialogue vif et saillant, des originalités; on n'a pas le temps de réfléchir, c'est un feu roulant qui éblouit et fatigue. Voici en deux mots le fonds de la pièce :

Un jeune-homme jaloux et malade se désespère parce qu'il ne peut plus voir une maîtresse qu'il croit infidèle, et qu'il aime beaucoup malgré ses soupçons. Tandis qu'il la croit au bal ou dans quelque cercle d'étourdis, cette femme, déguisée en garde-malade, est auprès de lui, le soigne avec tout le zèle et les soins d'une maîtresse passionnée, paie ses dettes, qu'un oncle avare refusoit d'acquitter, et se découvre lorsqu'on venoit la calomnier et faire croire au jeune homme à qui elle donnoit de si fortes preuves de son amour, qu'elle le trompoit. Notre amant est guéri de sa jalousie, et on remet le mariage après la guérison de son entorse, car c'est-là toute sa maladie. Si M. Dupaty, auteur de cette pièce, plaçoit son esprit sur de meilleurs fonds, il pourroit s'attendre à des succès plus durables et surtout plus flatteurs : car ce qu'on a le plus fortement improuvé dans son ouvrage, c'est le manque de convenances. On a été choqué de la manière leste dont le jeune

étourdi traite un oncle respectable. Si l'on voit dans le monde des jeunes-gens berner des parens raisonnables; si l'on y rencontre fréquemment des étourdis perdus de réputation, abîmés de dettes, tromper des femmes qui ont la sottise de les en aimer davantage et de se ruiner pour eux, on ne devroit les mettre sur la scène qu'en les couvrant du mépris qu'ils inspirent aux personnes honnêtes, et les peindre comme nos grands maîtres ont peint les *Tartuffe*, les *Turcaret*, et les autres personnages vicieux qu'ils ont mis au théâtre, de manière à faire de la scène une école de morale et de goût. T...D...

Les Femmes colères.

Les *Femmes colères* ont eu un demi-succès. Le mérite principal de l'ouvrage consiste dans des applications aux différentes pièces faites depuis quelque temps sur le conte de madame de Genlis. Une critique un peu molle et quelques éloges exagérés, une seule scène comique, voilà ce qu'on a remarqué dans ce Vaudeville, qui n'ira pas loin.

Il a été fort bien joué, ce qui a contribué à le soutenir. Les trois auteurs se sont fait nommer. Ce sont : MM. Dupaty, Francis et Moreau.

T...D...

LIVRES DIVERS (1).

Astronomie.

Traité élémentaire d'Astronomie physique : par J. B. Biot, membre de l'Institut national de France, professeur au Collége de France, de l'Académie de Turin, etc.; destiné à l'enseignement dans les Lycées nationaux et dans les Ecoles secondaires, avec cette épigraphe :

> Omnium rerum principia parva sunt,
> Sed suis progressionibus usa augentur.
>
> Cic. *de Fin.* lib. V.

Paris, chez *Bernard*, libraire, quai des Augustins, n°. 31. An XIII — 1805. 2 vol. in-8°. avec planches.

Cet ouvrage n'est pas susceptible d'analyse, c'est une exposition méthodique excellente et claire des phénomènes de l'astronomie physique. Nous ne pouvons qu'en indiquer la distribution. Le premier livre traite des phénomènes généraux et des moyens d'observation; le second, de la théorie du soleil; le troisième, de la théorie de la lune; le quatrième, de la théorie des planètes, des comètes et des satellites. Ce livre élémentaire est du petit nombre de ceux qui méritent réellement d'être recommandés et d'être mis entre les mains des jeunes-gens. A. L. M.

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

Connoissance

Connoissance des temps ou des mouvemens célestes, à l'usage des Astronomes et des Navigateurs, pour l'an XV de l'ère française, publiée par le bureau des longitudes. — Paris, chez *Courcier*, libraire, quai des Augustins. An XIII — 1804. In-8°. de 504 pages.

La connoissance des temps parut pour la première fois en 1679. Picard, un des plus habiles astronomes du XVIIme. siècle, et Lefebvre, firent les premiers volumes. Lieutaud commença en 1702, Godin en 1730, Maraldi en 1735, Lalande en 1760, Jeaurat en 1776, Méchain en 1788 jusqu'en 1794. Dès sa première institution, on voit ce livre rempli de diverses observations de physique et d'astronomie. La plupart des travaux et des découvertes que firent les astronomes de l'académie, dans le XVIIme. siècle, y furent annoncés par extrait, et rendirent cet ouvrage plus utile et plus curieux que s'il n'avoit contenu que de simples calculs astronomiques. M. DE LALANDE, aujourd'hui principal rédacteur de l'ouvrage, a donné une notice abrégée de tout ce qui s'est fait de plus intéressant pour l'astronomie et la navigation depuis l'an 1760 jusqu'à nos jours.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première contient le calendrier, c'est-à-dire tout ce qui est relatif aux observations sur terre et sur mer; un catalogue de 600 étoiles principales, pour le premier janvier 1805, corrigé de nouveau par *Michel* LALANDE; des tables auxiliaires, ainsi qu'une table des longitudes et latitudes géographiques, corrigée et augmentée par BUACHE et LALANDE; enfin l'explication du calendrier.

La seconde partie contient les observations, qui rendent le livre d'un usage plus durable et plus étendu,

et d'un secours utile aux astronomes. Cette seconde partie étant devenue plus considérable, M. de Lalande l'a détachée sous le titre d'*additions*, afin que les navigateurs puissent se borner à la première. On trouvera encore dans cette seconde partie la notice de tout ce qui s'est fait de plus intéressant, en astronomie, dans tous les pays; les observations des nouvelles planètes; des tables de hauteur de M. Chompré; des mémoires ou observations de MM. Laplace, Delambre, Messier, Vidal, Flaugergufs, Burckhardt, Duc Lachapelle, Olbers, Thulis, Mongin, Schroeter, Keizer, Conti, Guérin; des observations sur les marées; des annonces de livres nouveaux et prix académiques; et l'histoire de la vie de l'astronome Bernier. Les calculs ont été faits d'après de nouvelles tables de la lune de M Burg, et M. de Lalande a fait les calculs des planètes sur les tables qui sont dans la troisième édition de son astronomie. Les distances de la lune ont été calculées trigonométriquement par MM. Marion et Haros; tous ces calculs ont été vérifiés par M. Delambre. Enfin MM. Lalande neveu, Bouvard et Burckhardt ont calculé les éclipses et les autres parties.

Botanique.

Les *Liliacées*; par P. J. Redouté, peintre du Muséum national d'Histoire naturelle. A Paris, chez l'auteur, rue de l'Oratoire, hôtel d'Angevilliers, et chez *Treuttel* et *Wurtz*, quai Voltaire, n°. 2, an XIII — 1805. Seizième et dix-septième livraisons *in fol.*

La seizième livraison de ce magnifique ouvrage contient six plantes; savoir: le *Dragonnier terminal*

(Dracœna terminalis) dont les racines sont employées au Mexique pour la guérison des blessures et des effets d'une espèce de poison. La couleur violette des feuilles est très-belle, et supérieurement rendue. — Le *Dragonnier à feuilles réfléchies* (Dracœna reflexa). Jacquin est le premier qui ait parlé de cette jolie espèce, inconnue à Linnæus. — La *Wachendorfe en thyrse* (Wachendorfia thyrsiflora). Linnæus a donné ce nom à cette plante en l'honneur de Everhard Jean Wachendorf, botaniste à Utrecht — L'*Ephémérine rose* (Tradescantia rosea). Cette jolie plante a été observée dans l'Amérique septentrionale, et décrite par M. Ventenat et par Michaux qui l'avoit envoyée à M. Cels. — L'*Ephémérine de Virginie* (Tradescantia virginica). — L'*Ixia à feuilles d'oignon* (Ixia cepacea), plante du Cap de Bonne-Espérance, publiée par Burmann, comme un *gladiolus* ; nom que M. de Lamarck avoit adopté.

Les plantes représentées dans la dix-septième livraison sont encore au nombre de six. L'*Ail moly* (Allium moly), plante très-commune, mais intéressante, parce qu'on la regarde comme celle que, selon Homère, Mercure remit à Ulysse pour échapper aux charmes de Circé. — L'*Ail de Tartarie* (Allium Tataricum). — L'*Ail à feuilles de Scorzonère* (Allium Scorzoneræ folium que M. Desfontaine a fait connoître le premier dans son Catalogue du jardin de Paris. — L'*Ail musqué* (Allium moschatum) — L'*Ail de Caroline* (Allium Carolinianum), plante nouvelle, dont nous joindrons par conséquent ici la phrase spécifique. *Allium carolinianum*, *bulbo oblongo*, *foliis planis linearibus obtusis*, *spatha brevi bivalvi*, *umbellâ*, *globosâ*, *capsuliferâ* ; *staminibus subulatis*, *ovario trimaculato*, *subgloboso*. — L'*Ail noir* (Allium nigrum). A. L. M.

Réflexions *sur le genre du Robinier; sur ses différentes espèces, leurs descriptions génériques et spécifiques, leur culture, et principalement sur celle du faux Acacia, de l'Arbre aux pois, et du Robinier rose, qui sont les espèces les plus remarquables de ce genre ;* seconde édition revue, corrigée et augmentée: par J.-P. Buchoz, médecin-naturaliste — Paris, chez la Dame *Buchoz*, épouse de l'auteur, rue de l'École de Medecine, n°. 30. XIII — 1805. *in*-8°. prix : 1 fr. 75 cent.

Système des *Plantes, contenant les classes, ordres, genres et espèces, les caractères naturels et essentiels des genres, les phases caractéristiques des espèces ; la citation des meilleures figures, le climat et le lieu natal des plantes ; l'époque de leur floraison ; leurs proprietés et leurs usages dans l'economie rurale et la medecine ;* extrait et traduit des ouvrages de Linnæus, par M. J.-P. Mouton-Fontenille, de l'Académie, de la Société d'Agriculture, d'Histoire naturelle, et Arts utiles de Lyon, et de plusieurs Sociétés littéraires et d'Agriculture. — 5 vol. *in* 8°. Lyon, chez *Bruyset* aîné. An XII. — 1804. An XIII. — 1805.

Médecine.

Traitement *efficace des convulsions et affections vaporeuses, par la décoction et la poudre de feuilles d'*oranger; *du Scorbut et autres maladies de pareille nature, par les* bourgeons de sapins, de pins, *l'*eau de gaudron *et le* trèfle aquatique; *des Maladies Vénériennes, par diffé-*

rentes espèces de végétaux ; *de la Rage*, *par le* vinaigre ordinaire, *et de la Manie*, *par le* vinaigre distillé ; *des Hémorragies et des Chutes*, *par l'*arnica, *l'*herbe à Robert, *ou le* géranium à squinancie; *de l'Hydropisie*, *par une* clairette purgative ; *de la Gale*, *par la* dentelaire : *et des Croûtes laiteuses et autres*, *par la* violette-pensée ; par J. P. Buchoz, médecin-naturaliste. — Paris, chez l'auteur, rue de l'Ecole de Médecine, no. 30. An XIII — 1805. *in*-8°. de 64 pag. Prix : 1 fr. 50 cent.

Fortification.

Réflexions *critiques sur l'art moderne de fortifier*, *ou Motifs pour approprier*, *contre les moyens modernes de l'attaque*, *les avantages simples*, *faciles*, *et toujours majeurs du sens vertical à grandes dimensions* ; ce qui, en résultat, (seconde et future partie du présent ouvrage) reconduit l'art fortifiant à son premier et plus ancien tracé, les enceintes en lignes droites sur chaque front, et sans bastions ni ouvrages détachés ; enceintes d'ailleurs très élevées, et qui doivent être suffisamment épaisses, abritées, abritantes et communiquées. Dédié à l'amélioration continuelle de la chose publique ; par Hyppolite Morlet, ancien directeur des fortifications. — Paris, chez Philibert *Lenoir*, libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs. An XIII — 1804. 1 vol. *in*-8°. avec une planche.

Mécanique.

Expériences, *Machines et Recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux arts,* traduites de plusieurs langues, et recueillies de divers voyages. Ouvrage propre à faire suite au *Recueil d'établissemens pour l'humanité*, imprimé par ordre du gouvernement, trouvé dans les papiers de feu M. Pingeron, ingénieur. — Paris, chez *Royez*, libraire, rue de Lodi. An XIII—1805. 1 vol. *in*-8°. Prix : 3 francs 50 cent. et 5 fr. franc de port.

Cet ouvrage n'est pas une réimpression, comme sa date l'annonce, mais un livre où on a mis un nouveau frontispice. Cette supercherie est trop commune aujourd'hui dans la librairie ; elle a du moins un caractère moins fâcheux, quand l'ouvrage que le libraire veut à toute force répandre et vendre par ce moyen usé est utile. Celui-ci est de ce nombre : il contient plusieurs dissertations sur le projet de construire quatre hôpitaux à Paris ; des notices sur les hôpitaux de Bethléem à Londres, de Malte, etc. ; des Notices sur différentes machines pour raper le pain durci, pour hacher les herbes médicales et potagères ; sur des chaudières et des broches économiques ; sur des fermetures de tables, de croisées ; sur des fauteuils propres aux paralytiques ; sur des gobelets pour faire boire les malades qui ne peuvent lever la tête ; sur une machine pour aider les aveugles à calculer ; sur le café, la conservation des grains, etc.

A. L. M.

Beaux-Arts.

Bibliothèque *glyptographique*, par Cristophe Théophyle de Murr. — Dresde, 1804, chez les frères *Walther*. In 8°. de 294 pages.

Mariette a publié, dans son *Traité des pierres gravées* une *bibliothèque glyptographique*, c'est-à-dire, un catalogue des livres relatifs à l'étude des pierres gravées. J'ai joint une bibliothèque glyptographique à la seconde édition de mon introduction à l'étude des pierres gravées ; mais seulement disposée selon l'ordre alphabétique des noms des auteurs. M. de Murr avoit donné dans sa bibliothèque des beaux-arts, une notice semblable, extraite de celle de Mariette, dont il a adopté le plan. Il la publie aujourd'hui séparément avec de nombreuses additions, et en suivant la même méthode ; elle est divisée en onze sections.

Les deux premières sont consacrées *aux pierres gravées* et à *l'art de la gravure* la première ne devroit contenir que les ouvrages qui traitent des substances ; la seconde, que ceux qui traitent de l'art ; mais ces limites ne sont pas exactement observées.

III. *Vies des graveurs en pierres fines.*

IV. *Graveurs anciens en pierres fines qui y ont gravé leurs noms.* Ces noms sont par ordre alphabétique. M. de Murr a résumé à chaque article ce qui a été dit de l'authenticité de chaque pierre attribuée à ces graveurs ; il cite beaucoup d'ouvrages intéressans et des notices curieuses.

V. *Recueils et descriptions des cabinets de pierres gravées.* M. de Murr a placé dans cet article une longue notice de deux ouvrages connus sous le titre de *Vie privée des douze Césars*, et *Monumens du culte secret des dames romaines.* Il auroit du ajouter que

presque toutes les pierres et les médailles qu'on prétend avoir publié dans cet ouvrage obscène sont supposées.

VI. *Catalogue de pierres gravées.* Cette section pouvoit être fondue avec l'autre.

VII. *Dissertation sur des gravures en creux.*

VIII. *Dissertation sur des gravures en relief.*

IX. *Dissertation sur des gravures chrétiennes.*

X. *Talismans, gravures des Gnostiques.*

XI. *Ouvrages dans lesquels les pierres gravées sont mêlées avec d'autres monumens antiques.*

Il est aisé de voir que M. de Murr s'est contenté de donner à l'impression l'ancienne bibliothéque glyptographique qui étoit jointe à sa bibliothéque des beaux-arts, en y joignant les additions qu'il y a faites successivement. Il eut peut-être été plus avantageux de la refondre sur un autre plan; mais cet ouvrage, tel qu'il est, sera toujours un livre très-utile, et doit être regardé à juste titre comme un des présens que son infatigable auteur a fait à ceux qui étudient l'histoire des arts. A. L. M.

Tablettes *d'un amateur des arts*, contenant la gravure au trait des principaux ouvrages de peinture et de sculpture qui se trouvent en Allemagne, avec leur description; par une société d'amateurs et de gens de lettres. vol. 1. (États du roi de Prusse.) — Berlin, 1804.

Cet ouvrage est destiné à former le pendant, et pour ainsi dire le supplément des annales des arts de Landon, qui n'embrassent que les musées et les collections de Paris.

Le 1er. volume contient les tableaux et les ouvrages de sculpture suivans, qui se trouvent tous à Berlin :

1°. *Le Concert*, de Metzu ; 2°. *la Maison de campagne*, de Rubens ; 3°. *la Parabole du paiement des Ouvriers*, par J. Backer; 4°. *une Sainte famille*, du Guide; 5°. *la Bataille de Hochkirch*, de Cuningham; 6°. *la Mort de Comala*, par Weitsch; 7°. *l'Adoption d'Alexandre Sévère*, par Lairesse; 8°. *Fête de Bacchus*, par Franck; 9°. *Descente de croix*, de Vandyck; 10°. *Pirame et Thisbé*, de Pulhmann; 11°. *Vénus accroupie*, figure en marbre blanc, de Tassaert, 12°. *Léda et le cygne*, groupe en marbre de Bardou; 13°. *Monument du comte de la Marche*, fils naturel de Frédéric Guillaume II, éxécuté en marbre, par Schadow ; 14°. *l'Education de Jupiter*, par le Poussin ; 15°. *la Sainte généalogie*, de Vandick ; 16°. *Pâris et Hélène*, de Hetsch ; 17°. *Monime*, de Coning ; 18°. *Saint Bruno*, de Lesueur ; 19°. *le Christ au tombeau*, par le Dominiquin ; 20°. *le Jugement de Midas*, de Rubens ; 21°. *l'Amour et Bacchus vendangeurs*, par Rebberg ; 22°. *Suzanne au bain*, par Pesne ; 23°. *le Christ et la Samaritaine*, d'Angelica Kaufmann; 24°. *Déjeuner d'une famille de paysans*, par Ryckaert ; 25°. *Jacob et Rachel*, du Guerchin.

Cet ouvrage se trouve à Paris, chez *Levrault, Schoell* et compagnie, rue de Seine-St.-Germain, grand hôtel La Rochefoucault. Le prix de ce volume, cartonné à la Bradel, est de 9 fr.

L'auteur de ces Tablettes ne se contentera pas de nous faire connoître seulement les tableaux qui se trouvent dans les différens musées du roi de Prusse ; car aussitôt qu'il aura décrit les objets d'arts qui sont conservés dans les musées de son pays, il commencera les livraisons concernant les autres pays ; chaque état de l'Europe formera une section de son ouvrage. Comme les planches et les descriptions ne sont pas numéro-

tées, les lecteurs les placeront dans l'ordre qui leur conviendra.

Ce journal réuni à celui de M. L. Landon, formera à l'artiste et à l'amateur un répertoire immense des objets d'art qui existent en Europe. Nous espérons que les auteurs en donneront de bonnes tables qui rendront les recherches commodes.

Nous ferons également connoître ce qui sera contenu dans les volumes suivans de cet intéressant recueil.

A. L. M.

ANNALES *du Musée et de l'Ecole moderne des beaux arts ; recueil de gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture*, rédigé par LANDON, peintre. 7me. volume, 13me., 14me., 15me. et 16me. livraison.

Voici le contenu de ces quatre livraisons.

Majorité de Louis XIII, tableau de la galerie du Luxembourg, par RUBENS — Mausolée du cardinal de Richelieu, par GIRARDON, au musée des monumens français. — Le martyre de Saint Pierre, tableau de la galerie du musée, par LE GUIDE — La fontaine de Grenelle, par E. BOUCHARDON.—Moyse sauvé, tableau de la galerie du musée, par N. POUSSIN. — St. Charles Borromée en prière, tableau du musée de Versailles, par *Carle* VANLOO. — Le jugement de Pâris, par J. PAËLINCK. — Cérès, statue antique de la galerie du musée. — Le Christ porté au tombeau, tableau de la galerie du musée, par LE TITIEN. — Adam et Ève, tableau de la galerie du musée, par l'ALBANE. — Une pastorale, tableau de la galerie du musée, par LE GIORGION. — Desaix, statue de la galerie du Sénat, par GOIS fils — Le serment des Horaces, tableau de la galerie du Sénat, par DAVID. — Melpomène, statue

antique de la galerie du musée. — Le pape Victor III confirme l'institution de l'ordre des chartreux, tableau de la galerie du Sénat, par E. Le Sueur. — Jacob béni par Isaac, tableau de la galerie du musée, par *Salomon* Coning.

La première partie du premier volume de paysages et tableaux de genre ombrés du musée Napoléon, etc., contenant 36 planches avec le texte, paroîtra le 30 nivose an XIII. Ceux des souscripteurs aux annales du musée qui ne se sont pas encore fait inscrire pour ce recueil, et qui désireroient néanmoins le recevoir, sont priés d'en donner avis à l'éditeur, en lui faisant parvenir le prix du volume entier de 72 planches (15 fr.). La première partie leur sera expédiée sur le champ; la seconde paroîtra au premier germinal prochain.

En différant de se faire inscrire, MM. les souscripteurs auroient à payer un franc pour le port de ce volume, selon l'usage, le port n'étant franc que pour les livraisons courantes.

Architecture.

Mémoire *sur les hôpitaux civils de Paris, dans lequel on traite de la situation de chacun d'eux, comparé avec les Anciens; des améliorations qui ont été opérées, de celles dont ils sont susceptibles, et de la forme de leur administration; avec des notes historiques sur leur accroissement et sur les moyens de former un seul hôpital capable de recevoir tous les malades indigens d'une ville du premier ordre*; par M. Clavareau, architecte des hôpitaux, et membre de l'athénée des arts, avec onze planches représentant les vues et plans des hôpitaux. — Prix, pour Paris, papier grand raisin, in-8°., 7 fr. 50 c., et pour les départemens, franc de port, 10 fr.

Papier vélin satiné, avec reliure à la Bradel, 15 fr.
Il y en a très-peu d'exemplaires en papier vélin.

En vain la littérature vient de s'enrichir du poëme de la *Navigation*, d'une belle traduction du *Paradis perdu*, des *Mémoires de Marmontel*, d'une nouvelle édition du *Génie du christianisme*, d'un joli petit ouvrage sur *les Oiseaux de la ferme*, nous laissons volontiers ces charmantes lectures pour lire le *Mémoire* de M. Clavareau.

Entre l'utile et l'agréable il n'y a pas à balancer;

> Une belle action vaut mieux qu'un bel ouvrage.
> Voltaire.

Dans une introduction fort bien écrite, l'auteur dit : « Je ne chercherai point à démontrer l'importance » du sujet que je traite dans ce mémoire, il a fait » l'objet des méditations des écrivains les plus distin- » gués; et en effet, quel vaste champ pour la saine » philosophie ! quelle auguste moisson de réflexions » utiles ! et combien tout intérêt paroît faible devant » la cause sacrée de l'humanité ! » Plus loin, il fait cette déclaration : « Attaché aux hôpitaux dès ma plus tendre » jeunesse, j'ai été plus à *portée* que personne de con- » noître les vices qu'on leur reproche Forcé par état » et *porté* par inclination à observer tout ce qui tient » à cette partie si essentielle des secours publics, les » leçons de mes maîtres et celles de l'expérience m'ont » fourni une ample récolte de réflexions, d'après » lesquelles j'aborde avec confiance la question que je » traite ici. »

Nous allons suivre M Clavareau dans les divisions de son livre, et cette marche nous ramenera sans disparate au développement de quelques remarques utiles. Le premier hôpital dont il parle est celui de

» l'hôtel-dieu. Il ne fut d'abord qu'une simple *maison* » composée de quelques corps de logis, entourant une » chapelle et avoisinant la cathédrale et la *maison* de » l'archevêque, qui sur les dîmes et celles du cha- » pitre, étoit tenu de pourvoir à l'entretien et au sou- » lagement de quelques indigens malades. Il s'est ac- » cru de siècle en siècle, tant par les libéralités des » rois, que par le zèle et la charité des chrétiens. Il » n'occupoit dans les premiers temps que la rive droite » de la Seine, et c'est Henri IV qui fit bâtir les salles » qui sont sur l'autre rive. » Il fut incendié en 1772. En le reconstruisant, on s'occupa des moyens de remédier à l'insalubrité intérieure. Prit-on toutes les précautions nécessaires pour y parvenir?

....Entrons. Quel spectacle épouvante mes yeux!
La mort dans ce séjour, théâtre de sa rage,
Sous mille traits hideux répète son image.
Ici le vieux guerrier, le vieux cultivateur,
De sa faulx suspendue accusant la lenteur,
Maudissent à la fois leur ingrate patrie,
Que l'un a défendue et que l'autre a nourrie.
Là, l'enfant au berceau consumé par la faim,
Sur sa mère expirante expire: c'est en vain
Que de ses faibles bras, que de sa bouche avide,
Il veut presser encor ce sein froid et livide;
Il s'épuise; la tombe engloutit son berceau.
Ciel que vois-je? ma main sent frémir son pinceau!
Tous les maux, les douleurs, les supplices ensemble,
Sur quatre infortunés ce lit seul les rassemble:
L'un fait gémir les airs de ses longs hurlemens,
Interprètes affreux de ses affreux tourmens;
L'autre, dans les efforts d'une horrible agonie
Dispute, mais en vain, les restes de sa vie.

Celui-ci... dieu? fuyons. Mon œil épouvanté
Se refuse à l'aspect de ce lit infecté,
De ce lit, triste autel érigé par le crime,
Où la victime même immole la victime,
Où le pauvre, épuisant tout le courroux du sort,
Ne respire, ne voit et n'entend que la mort.

Cœurs sensibles qui soupirez en lisant les reproches qu'un poëte (M. Thevenau) faisoit en 1789 à cet établissement, consolez-vous. On n'entasse plus les malades sur une même couche, et l'Hôtel-Dieu n'est plus funeste aux malheureux qui viennent y chercher un asyle. C'est parce que beaucoup de vices sont corrigés; c'est parce qu'en entrant dans ce séjour on n'y éprouve plus ce sentiment de répugnance qui affligeoit les amis de l'humanité et qui effrayoit les misérables destinés à y résider, que M. Clavareau a entrepris son livre. Il a cru de son devoir « de détruire les préventions qui » existent contre les hôpitaux de Paris. Il ne demande » au public que de ne point se refuser à l'examen de » tout le bien qu'un gouvernement paternel et éclairé » sur tous les besoins du peuple, a exécuté dans cette » partie de l'administration. » Il est doux d'avoir à louer un tel zèle et d'aussi belles intentions. Nous en félicitons M. Clavareau. Il prouve fort bien que de tous les établissemens propices à l'indigence qui honorent la capitale, l'Hôtel-Dieu est celui qui avoit excité les plus justes et les plus vives réclamations. « Eh bien! » s'écrie-t-il, qu'on le parcoure aujourd'hui, on sera » étonné d'y respirer un air pur, et d'y rencontrer par- » tout propreté, ordre, soins actifs; d'y voir les salles » et les emplois mieux disposés, et d'en trouver banni » tout ce que cet établissement avoit de vicieux, tout » ce qu'il offroit de préjudiciable, soit à la santé de » ceux qui y séjournoient, soit aux habitations voi-

» sines. » L'auteur démontre ce qu'il avance, en multipliant les détails sur toutes les sages réformes qu'on a opérées. On sent qu'il nous est impossible de les rapporter ; il faut les lire dans l'ouvrage même. On en sera récompensé par le tableau d'une foule d infortunés, que l'auteur représente, secourus dans leur misère par la délicatesse et par la prévoyance.

Que de bénédictions ne méritent pas les Vincent de Paule, les Mongez, les Tenon, les Turgot, les Chamousset, les Daubenton, etc., qui se sont tous occupés de la retraite des pauvres, et des précautions à prendre pour les rendre plus commodes et plus salubres Qu'on est heureux quand on livre son génie à de pareils projets ! Riches du siècle, oubliez un moment votre luxe et vos grands repas; songez aux soupirs des misérables qui gémissent à votre porte; ils ne sont pas comme les faux amis qui vous entourent, sourds à la voix de la reconnoissance ; ils ne riront pas de vos ridicules, ils n'oublieront pas vos généreuses largesses. *Quel est le champ* (dit SAINT-CLÉMENT D'ALEXANDRIE), *qui rendit jamais autant que la bienfaisance.*

Outre les changemens qu'on a faits et qu'on va faire (et M. Clavareau est chargé de les faire exécuter), on apprend avec plaisir que Paris a vu des créations nouvelles et intéressantes : parmi elles on distingue l'hospice des mère indigentes et de l'enfance abandonnée. Helas ! a dit M. ALHOY, en parlant de cette époque où la fécondité de l'hymen attriste et réjouit en même temps les malheureux dans la détresse.

Par le besoin forcée
Souvent de ses foyers une mère est chassée;
Près des siens pour son cœur il eut été si doux
En lui donnant un fils d'embrasser son époux.

La nature est prodigue et la fortune avare,
L'amour les unissoit et la faim les sépare.

« On ne pourra, sans une juste admiration, voir tous » les soins charitables qui s'y prodiguent à la femme » enceinte qu'on y accueille dans les derniers mois de » sa grossesse, à son enfant après sa délivrance, et à » toutes les intéressantes petites créatures que la misère » ou la honte remet entre les mains de la patrie. » Ces paroles de M. Clavareau nous rappellent qu'il n'a point (comme M. Alhoy l'a sagement fait dans son poëme sur les hospices) appris à ses lecteurs que les filles publiques sont séparées des autres. Et puisque l'occasion s'en présente, je citerai ces vers charmans et moraux :

Vous n'y verrez jamais ensemble confondues
La femme malheureuse et ces femmes perdues,
Dont l'œil, le front, la voix et le geste éhonté,
Sont l'interprète impur de leur lubricité.
La pudeur!.. dans son germe elles l'ont étouffée.
.....
A leur sexe, à ses droits elles sont étrangères,
La nature se trompe alors qu'elles sont mères.
Titre flétri, mais saint, toi seul est son appui!
Un citoyen doit naître, et nous veillons sur lui.

Il ne m'est pas possible de parcourir tous les hospices, ni de rapporter les régimes, les améliorations, les plans de réforme que l'auteur décrit avec beaucoup de clarté. Il devoit parler naturellement, dans son ouvrage, des administrations qui ont régi ces divers établissemens. Il l'a fait. En l'an V, ils furent soumis à une commission, qui, par d'importans services, doit conserver un long souvenir dans l'estime des amis de l'humanité.

l'humanité. « Le choix que fit le gouvernement, dit » M. Clavareau, des cinq individus qui durent la » composer, prouve l'intérêt qu'il mettoit à sa bonne » organisation. Aussi justifia-t-elle pleinement les es- » pérances que le nom de ses membres (1) avoit fait » concevoir. Elle s'occupa d'abord de faire des dispo- » sitions qui pussent être en harmonie avec les nou- » veaux moyens monétaires, lesquels commençoient » à reparoître, et de réduire les dépenses.... A la place » du plus affreux désordre, elle remit l'ordre, qui est » le principe de toute économie. » Cette commission eut pu faire plus de bien, si elle n'avoit été arrachée à ses fonctions par les variations successives que le gouvernement éprouva presque à cette époque,

M. Clavareau, architecte, a du nous entretenir de l'architecture; ses pensées sont belles et nobles. Nous allons citer une de ces notes pour faire connoître son ouvrage sous toutes les formes; nous le devons à cause du sujet intéressant qu'il traite, et parce que son titre pourroit faire croire qu'il est d'une lecture sèche et peu amusante. Quand je dis *amusante*, je parle aux bons esprits. Cette expression ne signifie pas ici *badinage;* elle annonce des choses utiles, rendues dans un style agréable, élégant et simple.

« Selon Vitruve, l'architecte doit être animé de l'a- » mour de la gloire, et non par le désir de s'enrichir. » Quand un sordide intérêt prévaut, c'est le signe in- » faillible de la décadence de l'art. Jamais aucun siècle » ne fut plus entaché que le nôtre d'une cupidité géné- » rale. Nos nouveaux riches sont bien moins occupés » du goût des arts, qu'occupés de spéculations pour » s'enrichir encore. Quelques individus, prostituant

(1) MM. Anson, Thouret, Soreau, Lecamus et Levasseur

» le nom d'artistes, ont été entraînés dans ce torrent ; » de à cette prévention qu'on a principalement contre » l'architecture ; il est cependant facile de reconnoître » les artistes qui n'ont pas été dominés par cet amour » de l'or, et qui ont conservé leur médiocrité quand » les moyens d'augmenter leur fortune leur étoient » offerts, aussi bien que ceux qui n'ont vu dans la » révolution qu'une mine à exploiter. »

Cet ouvrage est dédié au héros qui gouverne la France, et qui par les embellissemens dont il orne la capitale, pourra dire comme Auguste : *J'ai trouvé Rome de brique et je la laisse de marbre* Mais ce qui est bien préférable aux éloges de l'admiration, c'est d'entendre répéter, en mettant *toujours* en place de *désormais*, les vers de M. Delille qui servent d'épigraphe à ce mémoire :

Que puissent *désormais* les maux, la pauvreté,
Dans ces asyles saints bénir la charité !

Aug. de L.

Politique.

Appel *à la sagesse sur les événemens et les hommes de la révolution ;* par un ami de la paix — Paris, *Plassan*, imprimeur-libraire, rue de Vaugirard, derrière l'Odéon, n°. 1195 In-8°. de XVI et 198 pages Prix, 1 fr. 80 cent. et 2 fr 50 cent.

Assez de prétendus historiens ont déjà détaillé et détaillent encore les malheurs de la révolution. Le sage et modeste auteur de cet écrit expose les avantages dont le peuple français lui est redevable ; il insiste principalement sur les obligations que nous avons au gouvernement, dont la main rigoureuse a empêché

toute réaction, et sur la nécessité d'excuser les fautes que chaque parti a pu commettre dans des temps malheureux, mais déjà bien loin de nous.

C'est une belle mission que celle dont s'est chargé l'auteur de cet écrit. On voit qu'il n'a pris la plume que pour inviter des frères aigris par le malheur à se rapprocher les uns des autres sous l'abri d'un gouvernement qui les a tous sauvés du précipice où les entraînaient leurs égaremens mutuels. A. B.

Mythologie.

* Απολλοδωρου του Αθηναιου Βιβλιοθηκη. Bibliothèque *d'Apollodore l'Athénien*, traduction nouvelle, avec le texte grec revu et corrigé, des notes et une table analytique; par E. Clavier, membre de la Cour de justice criminelle séante à Paris. — Paris, chez *Delance*, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny. 2 vol. in-8°. Prix br. 16 fr.

Histoire.

* Examen *critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, seconde édition, considérablement augmentée. — Paris, de l'imprimerie de *Delance* et *Lesueur*. An XIII — 1804. In-4°. de 924 pages, avec 7 planches.

Cornelius Nepos *français, ou Notices historiques sur les Généraux, les Marins les Officiers et les Soldats qui se sont illustrés dans la guerre de la révolution;* troisième partie. — Paris, chez l'éditeur, rue Neuve-des Bons-Enfans, n°. 16, et chez tous les directeurs des postes. An XIII — 1804. In-8°. de 119 pages.

Il est impossible d'écrire la vie des hommes qui

existent encore avec cette impartialité, qui est un des plus nobles caractères de l'histoire. Nous ne pouvons, à cet égard, apprécier le Cornelius Nepos français ; ce recueil est cependant important, parce qu'il renferme des faits connus, qui ont été fournis à l'auteur par les personnes intéressées, et dont lui seul a eu la communication. Les vies des généraux contenues dans ce troisième volume, sont celles de Beurnonville, général en chef; Marceau, général de division; Ney, maréchal d'Empire ; Regnier, général de division ; Barague-d'Hilliers, colonel-général des dragons; Debelle, général de division ; Franceski, colonel ; Garnier, jeune marin ; et des traits militaires.

Coup-d'oeil *rapide sur le Dauphiné, et les exploits de ses héros jusqu'aux temps du chevalier Bayard et du connétable Lesdiguières*, avec des notes ; par J. C. Martin, professeur de langues anciennes à Lyon. — Lyon, 1804, in-8°. de 32 pages.

On a joint à cet ouvrage les histoires de plusieurs illustres Français, publiées en 1803 à Grenoble, aussi avec notes, parmi lesquelles on trouve la description succincte des monumens et antiquités de quelques villes célèbres, des notices des maisons distinguées, etc., avec cette épigraphe :

Quem virum aut heroa... !...
Sumes celebrare Clio !
Q. Horat. Ode VIII. Carmin. lib. 1.

On sent qu'une notice de 32 pages sur tant d'objets, ne peut être qu'infiniment rapide, aussi chacun est à peine effleuré. On peut aussi reprocher à l'auteur un ton trop emphatique. Nous avons annoncé quelques

ouvrages biographiques qui sont de lui, et qui valent beaucoup mieux que celui-ci.

A. L. M.

RECHERCHES *sur la découverte de l'Essence de rose*, par L. LANGLÈS, membre de l'Institut national, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, avec cette épigraphe :

> Comme les rossignols, nous reposons sur les roses.
>
> HHAFIE.

Paris, 1804, chez *Firmin Didot*, rue de Thionville. — In-12 de 47 pages.

Les Arabes désignent l'essence de rose par le mot *ather*, qui signifie en général *aromate*, *parfum*. Il dérive du mot *athara*, c'est-à-dire, *parfumer*, qui vient lui-même du mot *quathara*, qui signifie *tomber goutte à goutte*, ce qui arrive en effet dans le procédé de la distillation. L'*ather* ne doit pas être confondu avec le *galab*, qui n'est que l'*eau de rose*, c'est-à-dire le produit des roses distillées avec de l'eau. L'*ather* ou *essence de rose* est une huile essentielle, que l'on trouve à la surface du *galab* ou *eau de rose* que l'on a laissé exposé à la fraîcheur de la nuit, ou la *sophistique* avec de la râclure de *bois de sandal*, qui donne plus de force à l'odeur, mais en altérant sa qualité. Les roses les plus riches en parfum viennent du Kachmyr.

M. Warton pense que cette huile dont le psalmiste désira être oint est l'essence de rose. M. LANGLÈS dit, au contraire, que chez les Hébreux, comme chez les Chrétiens, on n'employoit au sacre des rois que de l'huile ordinaire, et non des parfums : il ajoute que la découverte de l'essence de rose ne date

que de 200 ans ; il l'assigne à l'an de l'hégire 1021, 1612 de l'ère vulgaire. Quoique les auteurs orientaux parlent d'une infinité de parfums, ils ne disent rien de l'essence de rose avant cette époque. Les voyageurs européens ne parlent aussi que du *galap*, et ne disent rien de l'*ather*. La découverte de cette essence est attribuée à la princesse *Mhers-Ul-Nicâ* (le soleil des femmes), qui inspira à Djihânguyr une passion si violente, qu'il fit assassiner le mari de sa maîtresse afin de pouvoir l'épouser. Elle partagea le pouvoir souverain, et elle introduisit plusieurs modes nouvelles dans le vêtement des femmes. Elle présenta de cette essence au prince, qui la trouva si agréable, qu'il voulut lui donner son nom auguste, et il la nomma *A'ther-Djihânguyry*, c'est-à-dire *Essence* de Djihânguyr, et il fit présent à la princesse d'un collier qui valoit 30,000 roupies. Les 3 gros 10 grains $\frac{1}{4}$ de cette essence valoient alors 80 roupies ; ils n'en valent plus que 9. Tout cela ne nous apprend que l'époque de la découverte. Manucci, médecin vénitien, nous apprend, dans son histoire du Mogol, comment elle se fit.

Ce fut dans une fête donnée par cette femme ambitieuse, adroite et magnifique, à son illustre époux, que l'essence de rose fut découverte. Les amusemens et les jouissances de toute espèce furent prodigués à cette occasion. La princesse poussa le luxe et la recherche jusqu'à faire circuler dans les jardins un petit canal rempli d'eau de rose. « Tandis que l'em-» pereur se promenoit avec elle sur le bord de ce » canal, ils aperçurent une espèce de mousse qui » s'étoit formée sur l'eau, et qui nageoit à la surface. » On attendit, pour la retirer, qu'elle fût arrivée au » bord, et l'on reconnut alors que c'étoit une substance » des roses, que le soleil avoit recuite et, pour ainsi

» dire, rassemblée en masse. Tout le sérail s'accorda » à reconnoître cette substance huileuse pour le par- » fum le plus délicat que l'on connût dans l'Inde. » Dans la suite, l'art tâcha d'imiter ce qui avoit été » d'abord le produit du hasard et de la nature. »

Tel est le précis du petit écrit de M. Langlès, qui appuie tout ce qu'il dit de passages textuellement extraits d'histoires arabes.

A la fin de cette dissertation, on trouve le catalogue des nombreux écrits de M Langlès. Il prouve son assiduité à l'étude, et son désir de se rendre utile en publiant le fruit de ses travaux.

A. L. M.

Histoire ecclésiastique.

Dissertazione *sopra l'Historia ecclesiastica di Padova*; *opera di Francesco Marchese* Dondi dall' Horologio, etc. — Dissertation sur l'Histoire ecclésiastique de Padoue, par le marquis *François* Dondi de l'Horloge, chanoine de la cathédrale, associé émérite de l'Académie royale, et vicaire général du chapitre pendant la vacance du siège. A Padoue, de l'imprimerie du Séminaire, 1802. Petit in-folio, 90 pages de texte, et 36 pages de notes et de preuves.

Dissertazione *secunda*, etc — Seconde Dissertation sur le même sujet. Padoue, de l'imprimerie du Séminaire, 1803, même format; 106 pages de texte, et 104 de notes et de preuves, avec une épigraphe.

M. le chanoine Dondi ne s'est pas borné à étudier

son sujet dans les 252 écrivains qui en ont traité en passant, ou qui l'ont fait d'une manière spéciale, comme l'abbé Gennaro, en 1776 et 1786, et M. Justiniani, évêque de Padoue, deux modernes que l'auteur distingue, et qu'il apprécie dans sa première dissertation, avec autant de savoir et de jugement, que de politesse et d'impartialité.

Préposé en chef aux archives du riche et ancien chapitre de Padoue, il en a recueilli avec soin les titres et documens, les a rangés par ordre de matières, en 36 volumes in-folio, auxquels il a joint les Avertissemens et les Tables nécessaires pour faciliter les recherches. On y trouve une suite assez précieuse de chartes originales, qui remontent jusqu'au neuvième siècle, et dont plusieurs sont inédites.

Ce grand travail ne devoit pas rester infructueux pour l'histoire et la littérature. Les dissertations de M. Dondi en sont le premier résultat.

Sans prétendre écrire précisément l'histoire de l'église de Padoue et de ses personnages les plus distingués, l'auteur emploie, avec beaucoup de critique et d'érudition, les monumens de ces mêmes archives, pour éclaircir les difficultés qui restoient encore sur la vraie chronologie des évêques, des archiprêtres et archidiacres de Padoue, et sur les points les plus remarquables et les plus controversés de leur histoire.

La première Dissertation finit au commencement du neuvième siècle, et la seconde à l'an 1048. Ce second tome est enrichi de preuves, parmi lesquelles se trouvent des chartes déjà publiées, mais corrigées d'après les originaux, et aussi plusieurs chartes qui avoient demeuré jusqu'à présent inédites. L'auteur promet de continuer son ouvrage.

Toute histoire particulière se mêle nécessairement

avec l'histoire générale, et lui sert, pour ainsi dire, de contrôle. Sous ce point de vue, les recherches de M. le chanoine Dondi sont d'un intérêt général, qu'il a su augmenter en s'étendant à propos sur différens traits de l'histoire civile et littéraire.

Ici, il fixe une date utile, il établit ou détruit la sincérité d'un diplôme remarquable; là, il prouve la vérité d'un synode de Grado de 579, qu'un certain esprit de système, ou le défaut de lumières suffisantes, ont fait contester fortement par d habiles ultramontains, par Maffei, Muratori, Tartarotti et de Rubeis (le P. de Rossi) dans sa belle dissertation sur le schisme d'Aquilée.

Ailleurs, il éclaircit des faits curieux concernant, soit les invasions successives des Lombards et des Hongrois dans le pays vénitien, soit des rois des Lombards, soit des empereurs français ou allemands, soit des rois d'Italie.

S'il rend un hommage légitime et non équivoque aux grandes qualités de Charlemagne, à ses hauts faits, à ses vertus; il ne sait point déguiser les torts de son ambition envers les enfans de son frère Carloman, auxquels il enleva le royaume d'Austrasie, et envers son ancien beau-père Didier, roi des Lombards, dont il s'appropria le royaume, après avoir répudié sa fille, qu'il avoit épousée en répudiant une première femme.

Le latin corrompu des chartes lui a donné occasion d'examiner l'origine de la langue italienne, et d'analyser les trois systèmes qui ont divisé les savans, celui de Bruni et du Bembo, qui regardent l'italien comme la vraie langue romaine des anciens temps; celui de Maffei, qui n'y voit que la dégénération du latin; enfin celui du comte Carli, qui n'y trouve que les anciens dialectes de l'Italie fondus en un

seul, et perfectionnés selon le génie de la langue latine.

Sur ce sujet, M. Dondi demande ce que c'étoit que la *Patavinité* imputée à Tite-Live par Asinius-Pollion, et qu'on croyoit être une certaine qualité de style plus goûtée à Padoue qu'à Rome. Il soutient, d'après l'abbé Césarotti, qu'il ne s'agissoit point de style, mais de conduite politique, dans le mot de Pollion, grand ami de César, aussi orateur, mais écrivain célèbre par la pureté de style la plus recherchée, que cette patavinité, dans le sens de Pollion, consistoit uniquement en ce que Tite-Live, ainsi que les Padouans ses compatriotes, s'étoit déclaré contre César, et s'étoit rangé du côté de Pompée. Mais qui nous a conservé le mot de Pollion qu'il s'agit d'expliquer? C'est Quintilien, et c'est lui qui l'entend de l'imputation d'un vice de style. Quel moderne peut se flatter d'avoir mieux compris que cet excellent critique le vrai sens d'un mot dont il devoit avoir mieux que nous la tradition, et qu'il a pris la peine de nous transmettre et de nous expliquer sans équivoque; d'un mot, après tout, qu'il n'approuve ni ne blâme, et dont il est plus facile aux zélés admirateurs de Tite-Live de nier la juste application, que d'en détourner le sens naturel?

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Dondi mérite l'attention et l'estime des érudits qui s'occupent de recherches sur l'histoire ecclésiastique ou civile de l'Italie et d'autres parties de l'Europe. Nous pensons qu'il justifie le choix qu'il a fait, pour épigraphe, de cette phrase de Tacite, Ann. liv 2: *Ut conquirere fabulosa, et fictis oblectare legentium animis, procul gravitate capti operis crediderim, ita vulgatis traditisque demere fidem non ausim.*

LANJUINAIS, *sénateur.*

Poésie.

Almanach *littéraire, ou Etrennes d'Apollon pour l'an* 1805, *avec gravure et musique.* — Paris, Chez *Guillaume*, libraire, rue de la Harpe, n°. 117. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. pour les départemens.

Les Etrennes littéraires naquirent peu de temps après l'Almanach des muses; Daquin de Château-Lion les rédigea pendant 20 ans avec quelque succès. Lucas de Rochemont fut son continuateur; il est mort: et ce recueil est passé entre les mains de M. Guillaume, propriétaire des œuvres et des manuscrits de Florian. Ce dernier titre ne lui a pas été inutile; il a fait usage de quelques pièces qu'il lui eut été difficile de se procurer s'il n'eut pas possédé les papiers du chantre d'Estelle. Parmi eux il a trouvé des couplets adressés à Florian par M. Reynier de Liége.

Ah! si voyez sur le rivage
Sensible et gentil troubadour,
A qui les muses et l'amour
Prêtent leur plus touchant langage,
C'est Florian, n'en doutez pas:
Grâces, vers lui guidez mes pas.

Par ses tableaux remplis de charmes
Si toujours le cœur est ému,
Si lorsqu'il chante la vertu
Il fait couler de douces larmes:
Oh! c'est bien lui n'en doutez pas:
Grâces, vers lui guidez mes pas.

C'est véritablement le style de celui à qui ces éloges étoient adressés. Choisy dédia au même, les *Rêveries d'un voyageur*, petit ouvrage dans le genre aimable et

facile dont Bachaumont et Chapelle ont laissé un modèle immortel et presque inimitable. Mais parlons de celui qui recevoit ces hommages mérités. *Estelle*, les *Nouvelles*, beaucoup de fables, et de charmantes comédies, rendent la mémoire de leur auteur recommandable à tous les amis des lettres et des mœurs. On aime à retrouver ces bagatelles pleines d'esprit et de grâce, qui s'échappoient sans étude et sans soin de la plume de Florian. De huit morceaux que ce recueil renferme, nous ne citerons qu'un fragment sur le rossignol :

Rossignol, Rossignol charmant
Qui libre, heureux et solitaire
Voltiges d'une aile légère
Dans ce myrthe odoriférant,
Tremble qu'une main ennemie
Cachant *dans* l'arbre des lacets
Ne te prive hélas ! pour jamais,
De cette liberté chérie.
L'arbre qui te sert de couvert
T'inspire trop de confiance ;
Son beau feuillage est toujours vert,
C'est la couleur de l'espérance :
Mais prends y garde ! le malheur
Nous suit partout et nous assiège.
Hélas ! dans ce monde trompeur
L'espérance même est un piège.

Quel dommage que cette romance n'ait pas été achevée ; et si par hasard il la composoit au moment de sa mort, on peut justement l'appeller le chant du cygne. On sait que la douleur abrégea sa vie, et que c'est une victime de plus à joindre sur la liste où l'on trouve les noms de Lavoisier, de Bailly, de Roucher et d'André Chénier, dont on a recueilli dans ce volume quelques

vers intitulés, *le Malade*; ils ne font que renouveler de justes regrets.

Mais, hélas! pourquoi pleurer nos pertes? Occupons-nous plutôt de ceux qui peuvent nous en consoler. Une scène d'un drame en un acte sur Scipion l'Africain, rappelle le talent de l'auteur de Marius, et présente les allusions les plus heureuses et les plus délicates. Scipion parlant au Sénat, s'écrie :

Carthage
Depuis plus de quinze ans dévaste le rivage.
.....
Sénat, de cette guerre ordonnez-vous l'apprêt?
Vaisseaux, armes, soldats; dans trois mois tout est prêt;
Marchons où la justice, où l'honneur le commandent,
Où les peuples d'Afrique à grands cris nous demandent.
Vengeons-les, vengeons-nous de ce peuple sans foi,
Qui d'un vil intérêt prenant toujours la loi,
Avare également, soit qu'il brave ou qu'il flatte,
Fait la paix en marchand et la guerre en pirate.
Trop long-temps sur les mers ses vaisseaux ennemis
Usurpèrent les droits qui nous furent promis.
Ecrâsons-les sur terre, *écrâsons*-les sur l'onde,
Et dans Carthage *après* donnons la paix au monde.

Cette pièce a été représentée avec succès par les élèves du Prytannée de St.-Cyr; elle n'a été jouée que par eux; c'est un souvenir à conserver.

M. Millevoye a publié un fragment de l'épitre sur l'*Amour maternel*, qui a obtenu la première mention honorable à l'Académie française. Un pareil suffrage est d'un bon augure pour l'ouvrage, et l'espérance du lecteur n'est pas trompée; seulement je dirai qu'on y rencontre avec peine des expressions impropres, ce qui peut-être est cause que l'auteur n'a eu qu'une *mention* tandis qu'il espéroit un *prix*. En voici quelques vers sur

lesquels nous allons nous permettre des remarques inspirées par l'intérêt de la littérature en général, et par l'intérêt particulier qu'on doit aux heureuses dispositions de M. Millevoye. Il parle d'une mère.

Elle aime son enfant, même avant qu'il respire :
Après de si longs maux, quand ce gage sacré
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Avec quelle douceur son oreille ravie
Reçoit le premier *cri* qui l'annonce à la vie.
Je la vois de Lucine oubliant la rigueur,
En embrassant son fils *sourire à la douleur*.
Ah ! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Devenant sa nourrice elle est deux fois sa mère.
Elle écoute la nuit son paisible sommeil ;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil.

Vers charmans !

Elle *entoure* de soins sa débile existence,
Avec celle d'un fils la sienne recommence ;
Elle sait dans ses *cris* deviner ses désirs,
Et pour son inconstance invente des plaisirs.

Nous n'avons pas voulu interrompre cette tirade agréable par des observations importantes ; nous allons les reprendre. D'abord c'est une faute de placer à l'hémistiche du vers un mot dont le son est pareil à celui de la rime ; *cri* et *vie*. Nous avons ensuite mis en lettres italiques *sourire à la douleur*. Il nous semble qu'on ne *sourit* jamais à une pareille visite ; c'est *oublier sa douleur* qu'il falloit. Si l'auteur avoit subi une pareille épreuve, il sauroit qu'on ne ressent plus *la douleur* au moment où l'on *sourit*, et qu'on ne *sourit à la douleur* (puisque *sourire* y a) que dans l'attente d'un fils qu'on désire. Ce n'est pas nous qui faisons cette critique, nous répétons seulement le propos d'une femme aima-

ble, qui parloit d'après l'expérience, la première de toutes les sciences. Je ne dirai qu'un mot sur *entoure*, que l'auteur semble affectionner. Dans un autre article j'ai cité ce vers :

Il aime à *s'entourer* des objets qu'on adore.

A la bonne heure, ce terme est convenable dans cette phrase ; mais on n'*entoure* pas un enfant de soins ; on en a pour lui, on lui en prodigue. Ce n'est pas que je blâme l'image et l'idée qu'elle renferme, au contraire ; qu *entoure* disparaisse et le goût sera satisfait. Enfin notre dernière remarque est que l'enfant *crie* en naissant ; plus tard il pleure ; il faut donc mettre :

Elle sait dans ses *pleurs* deviner ses désirs.

M. Ph. de la Madelaine adresse une épitre à son arbre ; il lui raconte la perte de son amie ; il lui rappelle les jeux qu'il couvrit de son ombrage ; il termine ses souvenirs de cette manière :

Mais ton aspect sans cesse irrite mes regrets :
Le fruit qui t'enrichit, la fleur qui te décore
Me rappellent hélas ! de mon *Éléonore*
Les attraits enchanteurs et la rare beauté.
Ah ! que bientôt du jour je perde la clarté,
A mon amante *uni*, qu'à la saison nouvelle,
Mon arbre, dans tes fleurs, je renaisse avec elle.

Ce morceau est bien ; nous avons supprimé celui qui le précède ; il contient des images trop nues, trop vraies. La physique n'est pas toujours sentimentale, et un amant peut-il détailler de sang froid que *les rameaux orgueilleux de son arbre brillent des attraits de son amante inhumée à ses pieds, et dont le corps est devenu sa substance* ? La chose s'est passée ainsi dans

l'opération chimique de la nature, je le sais; mais comme à dit Rulhières :

Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison
Et le plus grand des torts est d'avoir trop raison.

M. Domergue a-t-il *trop raison*, ou pas assez, de se livrer à sa fantaisie de traduire et de rimer les Vers de Virgile ou les Odes d'Horace. En traduisant ce dernier, voici les belles choses qu'il fait prédire à Nérée :

Des fils de Dardanus quel horrible carnage !
Quelle sueur inonde et coursiers et *soldats* !
Ah ! je vois de *Pallas*, qui s'apprête aux *combats*,
Et le casque et l'égide et le char et la rage.
T'assurant sur Cypris, ton luth voluptueux
Aux belles d'Ilion dira les chants de Gnide ;
Tu croiras éviter dans un *lieu* fastueux,

(*Lieu* ou *lien*, n'importe, l'un ne vaut pas mieux que l'autre).

L'inévitable Ajax et la *flèche homicide.*
Tu ne seras pas moins renversé de ton char,
Et ta *chevelure adultère*

(Racine n'est pas plus hardi.)

N'ira pas moins *hélas ! trop tard*
Se parfumer dans la poussière.

Quel parfum et quel génie poëtique ! Je conseille à M. Domergue de ne plus faire de vers, s'il craint le ridicule, c'est assez d'avoir publié le *Manuel de la langue française.*

Mais occupons-nous d'objets plus agréables. Ceux qui ont lu les *Amours* de M. Deguerle) dont on désire une deuxième édition) et la traduction de Pétrone et ses contes, etc., étoient fâchés de son silence. On

trouve

trouve dans les *Etrennes* plusieurs pièces où, malgré quelques négligences, on applaudit à la réunion de la facilité, de l'esprit et des grâces. Dans une réponse à une épître, il dit :

Mais je regrette mon printems,
En lisant vos rimes légères :
Hélas ! n'est-il de vers charmans
Que pour l'âge heureux des chimères !

M. Deguerle penseroit-il comme Gresset, que *rimer à trente ans est folie ?* Qu'il se souvienne que cet auteur ne fut pas fidèle à cet arrêt. Mais peut-être occupé encore de ses *amours*, repète-t-il, avec M. Max :

Rêves de gloire ont des charmes pour nous ;
Mais je le sens, mensonge pour mensonge,
Rêves d'amour sont encor les plus doux.

Et dans ce cas j'en félicite MM. Max et Deguerle.

Les vers adressés par M. Henri Boilleau à sa *femme*, *en lui donnant pour étrennes un voile de point*, font autant d'honneur à son cœur qu'à sa muse. Voici son début :

A mon ange consolateur
Que donnerois-je pour étrennes ?
Dès que je possédai son cœur,
Je reçus pour toujours les miennes :
Esclave, je bénis mes chaînes,
Et chaque année ajoute à mon bonheur.
Accepte ce voile, Émilie ;
Ce n'est pas un présent que *doit* faire un époux,
Je sais fort bien que parmi nous,
L'hymen est sans amour, comme sans jalousie :
Mais quand on aime à la folie,
Il est permis d'être jaloux.

On sent qu'il est impossible de faire l'appel nominal ; nous dirons seulement, pressés par l'espace et l'abondance des matières, qu'on trouvera dans ce volume des vers de MMmes. de Bourdic et de Beauharnais ; de MM. de Parny, de Boufflers, Delille, Legouvé, Esmenard, Dupaty, Lemazurier, Miger, etc. ; et des pièces inédites de Bertin, Saint-Lambert, Nivernais, Henault, etc. Annoncerai-je les pièces qu'on a insérées de moi dans les Étrennes d'Apollon? Lemierre, qui avoit l'habitude de se louer franchement, disoit : *Je fais mes affaires moi-même* ; mais il ne convient pas à tout le monde d'avoir la même franchise. Aug. de L.

Nouvel *Almanach des Muses, pour l'an grégorien* 1805, 4e. *année*. A Paris, chez *Brasseur* aîné, imprimeur-éditeur, rue de la Harpe, n°. 477. Prix : 1 fr. 80 cent., et par la poste 2 fr. 40 cent.

Un recueil de pièces fugitives ne présente guère qu'une seule manière d'analyse. Nous allons le diviser par genres, en commençant par les plus nobles. Il faut donc nous occuper des poëmes. Mais, des poëmes dans un Almanach ! Que le lecteur ne s'effraie point. Celui que nous annonçons ne renferme que des fragmens, souvent très-courts, dont l'insertion n'a pu nuire à la diversité, mérite essentiel d'un pareil ouvrage.

Le premier morceau qui s'offre à la curiosité du lecteur est le 2e. *combat de Tancrède et d'Argant*, traduit de la Jérusalem délivrée, par M. P. d'Oranges, de Marseille. C'est peut-être la première fois que M. d'Oranges fait imprimer des vers : ce n'est pas une raison pour trouver les siens mauvais, et notre usage n'est pas de n'admirer que les noms

célèbres. Cette tirade annonce du talent; on y voit de la verve, et même une facture exercée : mais on y trouve aussi des tournures ambigües et prosaïques, entr'autres dans ce passage :

« Du vaincu, lui dit-il, tiens, reçois la réponse. »
Découvert à l'acier que le héros enfonce,
Le sarrasin captif de colère gémit :
Mais envain dans sa rage il s'agite, il frémit,
Il ne peut de ses nœuds dompter la violence.

De quels nœuds est-il question? Peut-on dire *dompter la violence des nœuds?* Après *rage*, *s'agite* et *frémit*, sont deux expressions bien foibles; et je ne crois pas qu'on *gémisse de colère.*

Sans doute on aime les chants épiques du Tasse à Marseille. M. F. Negret, de cette ville, a traduit un morceau du dixième chant; Armide est en scène. Colardeau, dont le style étoit si facile, si onctueux, n'a pu rendre avec succès les imprécations de la Magicienne amoureuse. Nous ne pensons pas que M. Negret ait été plus heureux; mais faillir avec Colardeau, ce n'est pas être sans mérite. En effet, il y a de la grâce et de l'abandon dans les vers de M. Negret; mais dans la situation où est Armide, il falloit plus de précision, plus de force et plus de feu.

M. Dupuis, de l'Institut, chante les *Douze travaux d'Hercule*; si tout le poëme est écrit avec le même soin que ce *début*, il prouvera que la culture des sciences n'est point étrangère à la poésie.

Dans le fragment du *Poëme des Arts*, de M. Ducis neveu, il y a de l'enthousiasme, une diction mâle, nerveuse et pure. Il est digne du nom qu'il porte.

La Pharsale a servi de champ de bataille à M. Denne, *baron;* mais Lucain est un mauvais modèle, et ce modèle lui a porté malheur.

C'est le *Camoëns* que M. Cournand adopte. Cet auteur ne vaut pas Virgile, dont le même vient de publier une traduction. Il a traduit aussi une scène des *Phéniciennes*, et un prologue d'*Hécube*, deux pièces d'Euripide. Il y a de la chaleur dans l'un et l'autre fragmens. Il a donné encore un *Discours sur la protection que les princes doivent accorder aux arts :* il renferme de bonnes choses; la diction en est facile, très-facile, trop facile. Quintilien dit, qu'*en écrivant vîte on n'apprend pas à bien écrire; tandis qu'en écrivant bien on acquiert la facilité d'écrire vîte.* Quelques négligences de M. Cournand nous ont rappelé ce précepte du critique romain. En général, on semble aujourd'hui trop pressé de produire. Boileau, Racine, travailloient long-temps leurs ouvrages; ils avoient autant de patience que de génie. Nos écrivains modernes semblent avoir peu de génie et point de patience; est-ce paresse de leur part, ou la nature est-elle épuisée? Nous ne le croyons pas; ceux même que nous blâmons le prouveroient, s'ils se hâtoient moins de vouloir jouir.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,

a dit Boileau; il est sage de suivre ce conseil. Imitez le jardinier soigneux et diligent, qui examine sans cesse ses arbres pour retrancher les branches inutiles ou nuisibles.

M. Millevoye a chanté les *Plaisirs du Poëte.* On ne peut nier que le poëte n'en ait en grand nombre, et de réels, que les sots et les envieux ne goûtent jamais. En voici un qui ne plaira pas aux indolens, à ceux qui aiment *le dormir;* mais qu'importe !

En tous lieux, à toute heure, et le jour et la nuit,
L'éclat des noms fameux l'assiège, le poursuit;

Il s'endort pour rêver aux travaux de la veille,
Et le cri de la gloire en sursaut le réveille.
Mais sans l'espoir flatteur de l'immortalité,
Il est pour le poëte une autre volupté ;
Celle d'une âme tendre en elle recueillie,
Qui se plait aux soupirs de la mélancolie.
Son art consolateur embellit les momens
Où le cœur s'abandonne *aux doux épanchemens* ;
Sa lyre, de ses pleurs confidente chérie,
D'un murmure plaintif nourrit sa rêverie.
Il redit ces instans de bonheur et d'amour,
Que le temps sur ses ailes emporte sans retour ;
Il aime à s'entourer des objets qu'il adore,
Et croit en les chantant les posséder encore.

Il est temps de passer aux odes. Ce titre rappelle de suite à la mémoire le nom de M. Lebrun. Il n'a point été avare de ses richesses, et tant mieux : sa muse a défendu la *vieillesse des grands poëtes*, c'est-à-dire la sienne.

Que Minos jette dans son urne
Les noms des vulgaires mortels :
Muses, vos fils bravent Saturne
A l'ombre de vos saints autels.
Envain s'échappe la jeunesse,
Mon âme trompe la vieillesse ;
Ma pensée est à son printems ;
Sa fleur ne peut m'être ravie.
Et même en exhalant ma vie,
Je ne meurs point : je sors du temps.

Quelle chaleur ! M. Lebrun est destiné à ne jamais vieillir. Il y a une profondeur dans ses pensées, une abondance dans ses expressions, une vivacité dans

son style, qui étonnent et qu'on admire sans cesse. A cette ode, il en a joint une autre satirique, et une épître adressée à Dubelloy, avec quelques épigrammes très-mordantes. On sait que dans ce genre, Racine et Rousseau exceptés, M. Lebrun est sans rival.

Après lui on distinguera M. l'abbé Chardonnier, écrivant à Buffon sur l'ode que M. Lebrun lui avoit adressée contre ses détracteurs. Nous n'en citerons rien ; il faudroit la citer en entier : elle nous a paru digne des deux personnages dont elle célèbre les talens.

M. l'Ablée a célébré le *Couronnement de l'Empereur*. De toutes les odes que nous avons lues sur cette époque mémorable et fortunée, la sienne, quoiqu'un peu foible, est la meilleure. Le même a une romance intitulée, *Ariane ;* elle n'est point écrite dans le style du genre.

Me voilà, sans m'en apercevoir, arrivé aux pièces fugitives. On se demande où est M. de Parny? Est-ce pour répondre à cette question, et nous consoler de son silence, que M. Leseque lui écrit *sur le gain d'un procès ?* En revanche, M. Duault a laissé sortir de son porte-feuille une *Epître de M. Rimon à M. Rimier*, qui est très-gaie. Il lui dit :

> Monsieur Rimier, l'étonnement
> Fut toujours marque de sottise ;
> Eh! oui : c'est un instant de crise
> En l'absence du jugement ;
> Or, je vous vois journellement
> Tomber de surprise en surprise :
> C'est trop.

Par intérêt pour le talent bien décidé de M. Duault, nous lui ferons observer que son épître est un peu longue, qu'elle n'est pas toujours écrite avec assez

d'élégance, et qu'on s'aperçoit qu'elle a été *expédiée* trop promptement. Un peintre fameux disoit : *C'est peindre pour l'éternité, que d'être long-temps à faire un tableau.* Les poëtes devroient se rappeler souvent ces paroles de Zeuxis.

Il est impossible de tout citer. Nous avons remarqué dans les pièces diverses une *Ode anacréontique* et un *Madrigal*, de M. Deguerle ; plusieurs *Contes* très-plaisans de M. Pons de Verdun ; *la Chose ordinaire*, par M. Verment-Mariton ; et plusieurs opuscules signés par MM. Legay, Poncet-Delpech, Valmalette, Kerivalant, J. C. Grancher, Henry, Boileau, Lemazurier, Piis, Ferlus, Guichard, Guibert, Dusausoir, etc.

Trois Muses ou trois Grâces ornent ce recueil. Madame Fanny de Beauharnais a adressé deux Pièces à Monseigneur l'Electeur archi-Chancelier de l'Empire d'Allemagne. Elles sont pleines d'esprit, de fraîcheur et de charmes.

Mad. E. S. Denne Baron a accordé à l'éditeur un fragment intitulé *le Bal masqué*. Elle y peint ce temps consacré au plaisir et à la folie. Sa plume est digne de chanter l'une et l'autre d'une manière délicate et fine.

Mad. Eleonore de L***, que nous nommons la troisième, et que nous avons failli nommer la première, répond à des vers qui *accompagnoient un bouquet d'immortelles* à mademoiselle de L**.

J'ai reçu vos vers enchanteurs,
Et votre bouquet d'immortelles :
Malgré vos éloges flatteurs,
Combien vous me plaisez plus qu'elles !
Aux Muses quelquefois, oui j'ai sacrifié ;
Mais sans regret je les vois infidelles,

Et pour vous applaudir je serai de moitié.
Que m'importe, Aglaïa, de les trouver légères?
A leurs amitiés mensongères
Je préfère votre amitié.

Je ne trahirai point la modestie de l'auteur; je pourrois la nommer..... qu'elle se rassure; je me tais.

Comme il faut toujours trouver quelque chose à sacrifier à la critique, MM. Adrien Leroux, Pericaud, G. Duissy, en feront les honneurs. Leurs opuscules sont trop libres. *Dans l'état de dégénération où est la nature humaine*, a dit milady Montague, *des feuilles de figuier sont aussi nécessaires pour nos âmes que pour nos corps.* Il en faut encore à l'esprit; auteurs érotiques, voilez avec décence l'image du plaisir. Envain M. de Boufflers a dit, de la vérité:

Et c'est la seule vierge en ce vaste univers
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

N'en déplaise à cet auteur aimable, les vêtemens ne nuisent pas aux autres vierges. La commodité de nos mœurs a prouvé que la gaze n'est pas une parure indifférente; en la rejetant, les femmes avoient affoibli de moitié le pouvoir de leurs charmes.

Nous trouverions encore beaucoup de choses déplacées dans l'*Origine des Procureurs*, pièce anonyme. Mais le moyen d'ennuyer est de tout dire. Nous allons finir en avertissant M. G... de M... que *pointe* ne rime pas avec *atteinte*. Cela nous fait souvenir que Robbé de Beauveset fit rimer dans un conte *œil* avec *soleil* et *réveil*. C'est avoir un grand désir de plaire à l'*œil*; mais il faut aussi plaire à l'oreille. Sans harmonie, il n'est pas de bon vers.

Aug. de L.

TABLE DES MATIÈRES.

MATHÉMATIQUES.

Différens fragmens d'Analyse combinatoire et de Calcul de dérivation, rassemblés et publiés par le professeur C. F. *Hindenbourg* (en allemand). 196

ASTRONOMIE.

Traité élémentaire d'Astronomie-Physique, par *Biot*. 424
Connoissance des temps pour l'an XV. 426
Histoire de l'Astronomie pour l'an 1804, par *de Lalande*. 233

ART MILITAIRE.

Réflexions critiques sur l'Art moderne de fortifier, par *Morlet*. 429

MÉCANIQUE.

Expériences, Machines et Recherches utiles à l'humanité. 430

PHYSIQUE.

Journal de Physique, de Chymie et d'Histoire naturelle. Vendémiaire an XIII. 195

BOTANIQUE.

Système des Plantes, extrait et traduit des ouvrages de Linnæus, par *Mouton-Fontenille*. 428
Les Liliacées, par *Redouté*, 16 et 17e. livraison. 426
Réflexions sur le genre du Robinier, par *J. P. Buchoz*. 428

ANTIQUITÉS BOTANIQUES.

Mémoire *ou* Dissertation sur les espèces de Frênes connus des Anciens, par A. *Dureau de la Malle*, fils. 100

PHYSIOLOGIE.

Mémoires de Physiologie et de Chirurgie-Pratique, par A. *Scarpa* et J. B. F. *Léveillé*. 199

MÉDECINE.

Manuel théorique et pratique pour le traitement des Maladies vermineuses, par *Calvet*, neveu. 203
Traitement efficace des convulsions et affections vaporeuses, par *J. P. Buchoz.* 429
Vaccine à Bombay. 181
Propagation de la vaccine en Dannemark. 169

GALVANISME.

X^e., XIe. et XIIe. cahiers du Journal du Galvanisme, de Vaccine, etc.; par une société de Physiciens, de Chymistes et de Médecins. 198

AGRICULTURE ET ECONOMIE RURALE.

Mémoire sur l'Erable à feuilles de frêne, ou *Acer negundo;* par M. *de Cubières* l'aîné. 205
Ier., IIe. et IIIe. cahiers de la troisième année de la Bibliothéque Physico-Economique, instructive et amusante, à l'usage des Villes et des Campagnes; par une société de Savans, d'Artistes et d'Agronomes. 206

COMMERCE.

Cahiers IX à XVI de la Bibliothéque commerciale, troisième souscription; par J. *Peuchet.* 207

NAVIGATION.

Histoire du Canal du Midi, par le général d'artillerie *Andréossi.* 1

TECHNOLOGIE.

Rapport fait à l'Athénée des Arts de Paris, par Rondelet, Beauvalet et Duchesne fils, sur la fonte en bronze de la statue de Jeanne d'Arc, moulée en sable, par *M. Rousseau* et *Gonon*, fondeurs. 350

POLITIQUE ET DIPLOMATIE.

Appel à la sagesse sur les événemens et les hommes de la Révolution. 442
Tableau analytique de la Diplomatie française, depuis la minorité de Louis XIII jusqu'à la paix d'Amiens; par Ferd. *Bayard.* 203

Observations sur les Relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine ; par L. *Langlès*. 209

TOPOGRAPHIE.

Lettre de *M. Brack* à M. Millin, sur un ouvrage relatif à *la Fontaine de Vaucluse*. 15

HISTOIRE.

Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand. 443

Fasti. Parisiis ex mandato Præfecti Sequanæ, excudebat P. *Didot* natu major. 213

Annuaire du département des Hautes-Alpes pour l'an XIII, par A. *Farnaud*. 218

Recherches sur la découverte de l'essence de rose, par L. *Langlès*. 445

Sur l'Histoire du royaume d'Alger, par *Laugier de Tassy*. 344

HISTOIRE SACRÉE.

Sur les Tombeaux de la famille de David dans la montagne de Sion ; par le professeur *Munter* (en Danois). 219

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Dissertazione prima et seconda sopra l'Historia Ecclesiastica di Padova, da *Dondi*. 447

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Histoire générale des Sciences et de la Littérature, depuis les temps antérieurs à l'histoire grecque jusqu'à nos jours ; par l'abbé J. *Andrès*. 225

Séance de la classe de la Littérature française de l'Institut. 191

Nomination de *David* à la place de premier peintre de l'Empereur. 420

Nomination de M. *Ventenat* à la place de bibliothécaire du Panthéon. 420

Chaire de langue grecque moderne au collège de France. 186

Séance de la Société de médecine de Paris. 408

Pièce d'Anatomie donnée à la Société de médecine de Paris. 408

Séance de la Société centrale de Vaccine à Paris. 186

Séance de la Société académique. 187

Cours de Cryptogamie, par *Thuillier*. 419
Séance de l'Académie des Sciences de Rouen. 185
Prix proposés par la société de médecine de Toulouse. 406
Prix proposés par l'académie de Lyon. 405
Société d'Agriculture de Lyon. 405
Académie protestante de Strasbourg. 182
Université de Coïmbre. 404
Société Typographique de Pise. 402
Société Typographique de Milan. 402
Société des beaux Arts de Milan. 403
Jardin botanique situé au Valentin, près Turin. 407
Établissement de *Goethe* à Weimar. 154
Biographie de Luther : sujet du prix proposé par M. Klein, à Manheim. 158
Université de Bamberg. 152
Société économique de Potsdam. 164
Sur l'Art de la mémoire, par M. le baron d'*Aretin*, à Berlin. 163
Institut des Arts à Vienne. 158
Inspecteurs appelés *Euphortatores* pour les colléges catholiques d'Autriche et de Hongrie. 377
Bibliothèque du comte *Teleki*, à Maros-Vasarhely. 160
Société Batave. 150
Bibliothèque de M. *Laserna Santander*, à Bruxelles. 407
Sociétés savantes de Londres. 148
Museum britanique, 150
Arrivée des rouleaux de Papyrus à Londres. 377
Prix proposé par l'Université de Copenhague. 170
Nouvelles de *Kiel*. 171
Bibliothèque publique dans la ville de Corsoer. 386
Etat des Universités et Ecoles de la Russie. 171
Publication du premier volume des Mémoires de la Société des Amis des Sciences, à Pétersbourg. 401
Fête donnée par l'Université de Wilna. 172
Ukase de l'empereur *Alexandre*, sur la circulation des livres dans ses états. 400
Séance de la Société économique de Pétersbourg. 386
Réformes faites dans l'établissement des Pages impériaux à Pétersbourg. 399
Compagnie Américaine à Pétersbourg. 175
Séance de la Société des Sciences de Varsovie. 165
Nouvelle Université établie à Columbia, en Amérique. 180

BIBLIOGRAPHIE.

Ouvrages prohibés par l'Inquisition en Espagne. 179
OEuvres complètes de *Herder*, préparés à Tubingue (en Allemand). 156

Publication des OEuvres complètes du comte d'*Oxenstiern*. 383
Ouvrages qui ont été traduits en suédois. 384

NÉCROLOGIE ET BIOGRAPHIE.

Éloge de Boileau-Despréaux ; discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'Institut ; par *Auger*. 274
Éloge du même, par M. Victorin *Fabre*. 225
Notice sur la vie et les ouvrages d'*Ulric de Hutten*. 49
Prix d'éloge de Dumarsais, décerné à M. Degerando. 401
Cornelius Nepos français, troisième partie. 443
Coup-d'œil rapide sur le Dauphiné et ses héros, par *Martin*. 444
Discours prononcé par M. Silvestre de Sacy, sur la mort d'Anquetil Duperron. 410
Recherches biographiques sur le professeur d'artillerie Lombard, par C. N. *Amanton*. 203
Travaux de MM. Zoëga et Marini, à Rome. 177
Mort de Chappe, à Paris. 408
—— du statuaire Julien. 194
—— de Huber, à Ulm. 380
—— de Gmelin, à Gœttingue. 156
—— de Weisse, à Leipsick. 152
—— de M. Teller, à Berlin. 164
—— du poëte Burmann, à Berlin. 378
—— du professeur Unger, à Berlin. 380
—— de M. Schirach, à Altona. 151
—— de l'historiographe Riegels. 168
—— du professeur Vahl, à Copenhague. 384
—— du chimiste Lowitz, à Pétersbourg. 401
—— du compositeur Guglielmi, à Rome. 402
—— de Almeyda, à Lisbonne. 180

GÉOGRAPHIE.

Nouvelles de l'expédition de Krusenstern. 172
Détails sur l'expédition du capitaine Krusenstern. 387
Arrivée du capitaine Krusenstern au port Saint-Pierre. *Ibid.*
Description des cataractes de Trollhaetta, par le capitaine *Skioeldebrand*. 382
Sur la montagne d'Ortles en Tyrol. 157

ANTIQUITÉS ET ARCHÆOLOGIE.

Dissertations sur la Toilette des anciennes Romaines, traduites de l'allemand de M. *Bœttiger*. 5e. dissertation. 20
Addition à la cinquième dissertation de M. *Bœttiger*, sur la Toilette des Dames romaines. 369
Sur la Famille de Lycomedes, par M. *Levezow*. 284
Cours d'Archæologie de M. le prof. *Levezow*, à Berlin. 163
Ruines romaines à Anspach. 155
Ruine d'une ville romaine près de Bourg. 181
Tombeaux antiques découverts près de Bordeaux. 182

NUMISMATIQUE.

Annales de la Numismatique, par M. *Schlichtegroll*. 315
Cabinet de médailles du duc de Gotha. 154
Cabinet de médailles légué par le prince Urussoff, à l'université de Moscow. 175
Cabinet des médailles de l'université d'Upsal. 168
Médaille sur M. de Demidow. 174
Médaille sur le comte Scheremetieff. 175

MYTHOLOGIE.

Bibliothéque d'Apollodore l'Athénien ; par M. *Clavier*. 443

ÉDUCATION.

Distribution des prix faite aux élèves du Prytanée français, à Saint-Cyr ; par M. *Fourcroy*. 208

MÉTAPHYSIQUE.

L'Ecole des Initiés d'Orient (en allemand). 201

CRITIQUE CORRECTIVE.

Lettre du professeur Schweighæuser, correspondant de l'Institut, à son fils, sur l'utilité de la Critique corrective. 264

LITTÉRATURE CLASSIQUE.

Collection d'Auteurs classiques, publiée par M. *Goeschen*. 164

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Manuscrits Persans donnés, par M. de *Knobelsdorf*, à l'Académie royale de Berlin. 161

Verosimilia de Judæis Palæstinensibus, Jesu atque etiam Apostolis non Aramæa dialecto solo, sed Græca quoque aramaizante locutis. Particula prima. 125

POÉSIE LATINE.

Napoleonti primo Gallorum Imperatori semper augusto; auctore P. H. *Marron.* 230

Carmen in sacram inunctionem Napoleonis primi, Gallorum imperatoris, à Pio septimo summo pontifice inaugurati; auctore Petro *Crouset.* *Ibid.*

POÉSIES.

Les Oiseaux de la Ferme, poëme; par M. *Lalanne.* 226
Rapports sur le Concours, pour le prix de poésie de l'Institut national. 304
Almanach littéraire pour l'an 1805. 451
Nouvel Almanach des Muses pour l'an 1805. 458

GRAMMAIRE.

Manuel des Etrangers Amateurs de la langue française; ouvrage utile aux Français eux-mêmes; par Urbain *Domergue.* 329

BEAUX-ARTS.

État des Beaux-Arts en Suède. 165
Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-Arts; rédigées par C. P. *Landon.* 210, 434
Bibliothéque Glyptographique, par de *Murr.* 431
Tablettes d'un Amateurs des Arts. 432

ARCHITECTURE.

Mémoires sur les Hôpitaux civils de Paris; par *Clavareau.* 435

MUSIQUE.

Sur le *Requiem* de *Mozart*, exécuté par les élèves du Conservatoire. 379

THÉATRES.

THÉATRE FAVART.

Fernand *ou* les Maures. 420

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Jaloux malade. 422
Sophie Arnould. 421
Les Femmes colères. 423
Théâtres de Genève. 402
Théâtre de Venise. 178
Théâtre de Naples. 178
Théâtre de Dresde. 155
Théâtre de Léipsick. 153
Théâtres de Vienne. 158, 378
Théâtre de Hambourg. 151
Théâtre de Berlin. 161, 381
Théâtres de Londres. 149, 378
Théâtres de Pétersbourg. 177, 401

MÉLANGES.

Feuilles littéraires. Quatrième volume accompagné d'un double registre. 231

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Suite de la Table du Numéro.

Botanique.

Les Liliacées, par P. J. *Redouté.* 16e. et 17e. livraisons. 426

Réflexions sur le genre du Robinier, etc. ; par J. P. *Buchoz.* 428

Système des Plantes, extrait et traduit des ouvrages de Linnæus, par M. J. P. *Mouton-Fontenille.* *Ibid.*

Médecine.

Traitement efficace des convulsions et affections vaporeuses, par J. P. *Buchoz.* *Ibid.*

Fortification.

Réflexions critiques sur l'art moderne de fortifier, par Hyppolite *Morlet.* 429

Mécanique.

Expériences, Machines et Recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux arts. 430

Beaux-Arts.

Bibliothèque glyptographique, par Christophe-Théoph. *de Murr.* 431

Tablettes d'un amateur des arts. 432

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts, rédigées par *Landon.* 13e, 14e, 15e et 16e livraisons. 434

Architecture.

Mémoire sur les hôpitaux civils de Paris, par M. *Clavareau.* 435

Politique.

Appel à la sagesse, sur les événemens et les hommes de la révolution ; par un ami de la paix. 443

Mythologie.

Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien ; par E. *Clavier.* 445

Histoire.

Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand. *Ibid.*

Cornelius Népos français. Troisième partie. *Ibid.*

Coup-d'œil rapide sur le Dauphiné, par J. C. *Martin.* 444

Recherches sur la Découverte de l'essence de rose, par L. *Langlès.* 445

Histoire ecclésiastique.

Dissertazione sopra l'Historia ecclesiastica di Padova ; opera di Francesco Marchese *Dondi dall' Horologio.* 447

Dissertazione secunda, etc. *Ibid.*

Poésie.

Almanach littéraire, *ou* Etrennes d'Apollon, pour l'an 1805. 451

Nouvel Almanach des Muses, pour l'an grégorien, 4e année. 456

Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bolle, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.